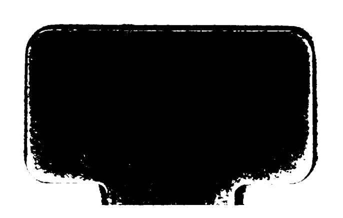
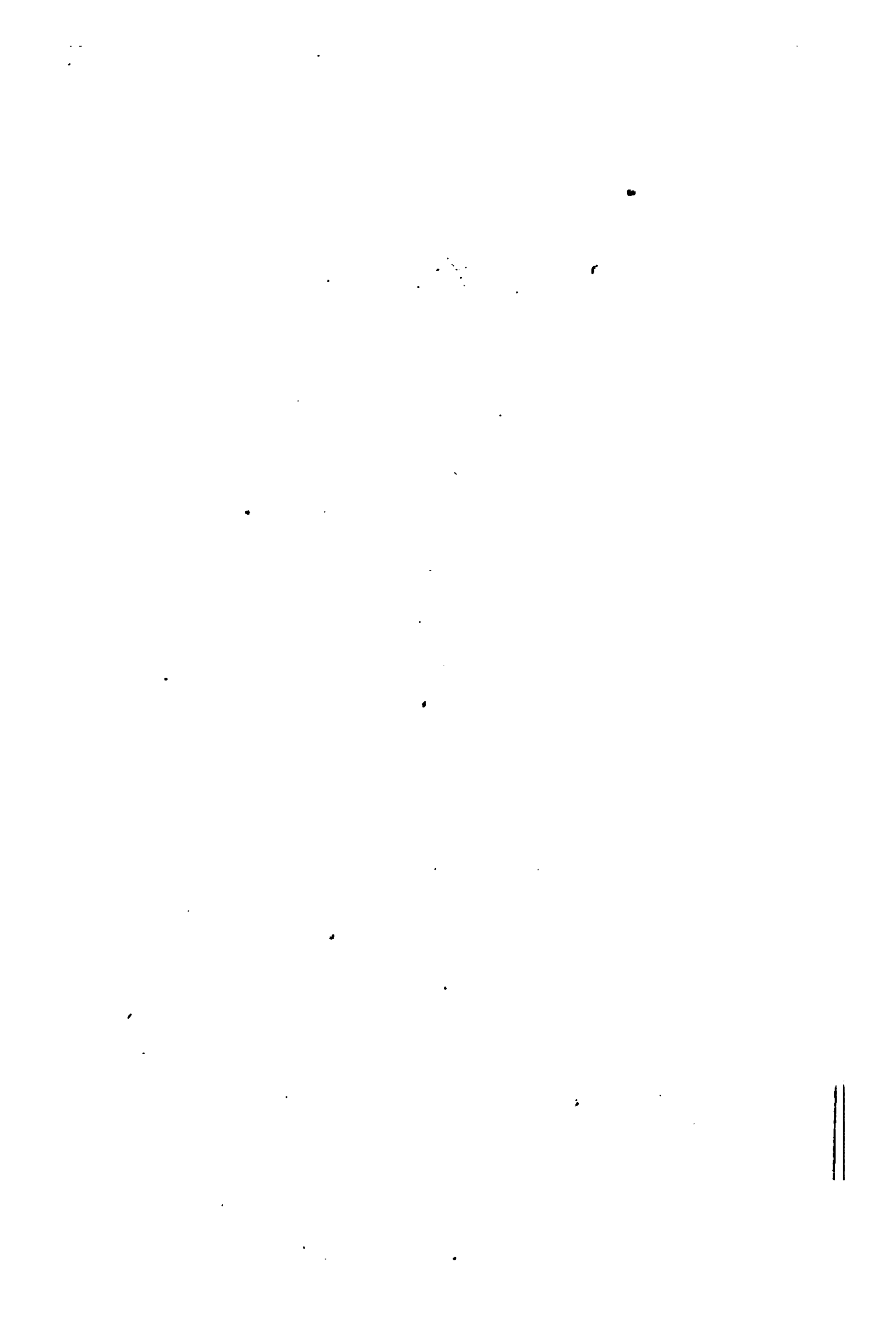


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution
1861





HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE

Autres ouvrages du même auteur ;

Essai sur la Philosophie de Bossuet, avec des Fragments inédits; 1 vol. in-8°. Paris, Ladrange, 1852.

Les Pères de l'Église latine, 2 vol. in-18 jésus. Paris, Hachette, 1856.

Le Cardinal Pierre de Bérulle, sa Vie, ses Écrits, son Temps; 1 vol. in-12. Paris, Didier, 1856.

Exposition de la théorie platonicienne des idées, suivie d'un **Discours sur Platon**, par Claude Fleury; in-18. Paris, Ladrange, 1858.

Tableau des Progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibniz; 1 vol. in-8°, 2e édit. Paris, Didier, 1859.

SOUS PRESSE :

LA PHILOSOPHIE DE LEIBNIZ,

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT
(Académie des sciences morales et politiques).

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Ce, rue Mazarine, 30.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE

ÉTUDES

ACCOMPAGNÉES DE PIÈCES INÉDITES

PAR

M. NOURRISSON

Saint Thomas.	J.-J. Rousseau.
Savonarole.	Buffon.
Baglivi.	Les Girondins.
Bossuet.	Desaix.
Mme de Sévigné.	M. Ozanam.

De la Règle.	De la Vie future.
De l'Ame.	De la Réflexion.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1860

PRÉFACE

Ce volume comprend des *Articles de critique* que j'ai publiés de 1851 à 1859, et des *Discours* qui, durant ces mêmes années, se rattachent à ma carrière de professeur.

Si ces *Articles* se réduisaient à une expression banale, quoique motivée, d'éloges et de blâmes; si ces *Discours* se trouvaient inséparables des circonstances où ils ont été prononcés, je n'aurais pas songé à les réimprimer en un recueil. Mais, à tort ou à raison, je considère ces *Discours* comme des esquisses de philosophie, et ces *Articles* comme des études d'histoire.

L'histoire, en effet, ne consiste pas simplement dans le récit exact des événements accomplis. Ce n'est là, à vrai dire, que la lettre morte de l'histoire. Les croyances d'une époque, les idées qui l'ont passionnée, les hommes qu'elle a produits, voilà surtout ce qui la classe et en fixe le caractère. C'est donc, à certains égards, peindre un siècle que de mettre en lumière les individualités diversement puissantes qui l'ont illustré. Marquées à l'effigie du temps où elles ont vécu, elles en restent comme les médailles.

A ce compte, des *Articles de critique* où l'on examine ce qui a pu se penser ou s'écrire sur la vie et les ouvrages de saint Thomas, de Savonarole, de Baglivi, de Bossuet, de madame de Sévigné, de Jean-Jacques Rousseau, de Buffon, des Girondins, de Desaix, ne laisseront pas peut-être d'offrir quelque intérêt. Ces monographies semblent d'ailleurs, dans leur variété même, emprunter au sujet une réelle unité. Car, tandis que, à travers des noms assurément fort disparates, se déroule une longue succession d'années, chacun de ces noms, à mon gré, se présente comme un signe de l'âge auquel il appartient.

Quel nom imaginer, par exemple, qui caractérise mieux le treizième siècle que celui du *Docteur uni-*

versel, de l'*Ange de l'École?* Saint Thomas rappelle avec éclat ce temps unique, où la foi, qui suscite les ordres religieux et produit les Croisades, fonde la politique et prépare la science, assignant à la sagesse humaine dans la révélation divine son point de repère et ses limites. La *Somme Théologique* sera mise auprès des *Écritures* sur la table du concile de Trente, et la *Somme contre les Gentils* restera tout ensemble un monument de démonstration irréfragable et une des plus hautes inspirations de la charité.

Un autre Dominicain, Jérôme Savonarole, n'est-il pas, de son côté, la fidèle expression de cette époque de crise où l'Italie, de même que l'Europe entière, s'émeut au souffle de la libre pensée? L'esprit municipal se ranimant dans la Péninsule, Florence luttant tour à tour contre la tyrannie dorée des Médicis et contre ces envahisseurs que l'Arioste appelle énergiquement « les loups des forêts ultramontaines[1]; » la naïveté du moyen âge s'éclairant par la réflexion des temps nouveaux; le christianisme enfin empruntant à l'antiquité le prestige de sa littérature et des arts, le célèbre prédicateur remet en mémoire tout cela.

[1] *Roland furieux*, chant XVII.

Raphaël, dans sa *Dispute du Saint-Sacrement*, n'hésitera pas à lui donner place parmi les docteurs de l'Église; Michel-Ange s'inspirera de ses écrits[1]; sa parole étonnera Machiavel[2], et toutes les fois que les Florentins s'éveilleront au souvenir des martyrs de la patrie, ils penseront au bûcher du moine de Saint-Marc!

Tandis que le quinzième siècle est marqué par des agitations politiques et sociales, le seizième siècle voit s'opérer dans les sciences la plus heureuse révolution. L'abstraction désormais fait place à l'expérience, et au stérile usage de formules arbitraires succède la féconde observation de la nature. Or, le promoteur de cette rénovation mémorable, le chancelier Bacon, n'a pas eu d'adepte plus fervent ni d'interprète plus habile que le médecin Baglivi. C'est pourquoi, encore que Baglivi ait vécu au dix-septième siècle, l'auteur de l'*Accroissement de la médecine pratique* appartient par son génie au siècle précédent.

Bossuet, au contraire, est bien la personnification

[1] Voyez M. Lannau-Rolland, *Michel-Ange poëte*. Paris, 1860 1 vol. in-12, p. 149.

[2] Voyez *Œuvres littéraires de Machiavel*, édition de M. Ch. Louandre. Paris, 1851; 1 vol in-12, p. 465.

vivante du dix-septième siècle, de cette époque d'autorité et de majesté. Je le montre défendant le dogme contre les raffinements ou les nouveautés, et le sens commun contre l'imagination ou l'esprit de système. Par les détails de sa vie je justifie ses conduites, que l'on calomnie trop souvent, parce qu'on en ignore le fond. Je rapporte pour la première fois, entre autres pièces inédites, l'histoire de sa candidature à l'Académie française[1]. Peut-être ajouté-je ainsi quelques traits à l'une des plus grandes figures d'un des plus grands siècles qu'ait vus l'humanité.

Mais, pour différent que soit le dix-septième siècle du dix-huitième, il n'y a point, comme on le pourrait croire, d'hiatus entre ces deux époques, parce qu'il n'y a d'hiatus nulle part. *Natura non facit saltum.* Tout s'enchaîne, et un observateur attentif découvre aisément parmi les écrivains du siècle de Louis XIV les ancêtres de ceux qui occupèrent le siècle du Régent et de Louis XV. A mes risques et périls, j'avance

[1] Ces pièces ont été, pour la première fois, publiées par moi en 1833. Elles se composent notamment de deux lettres écrites par Bossuet à l'occasion de sa candidature à l'Académie française. En 1860, M. Alphonse Dantier a reproduit dans la *Revue Européenne* (numéro du 15 mars) la première de ces deux lettres, qu'il croyait inédite.

que madame de Sévigné fut un de ces précurseurs. Des grâces moqueuses et légères, un style étincelant et alerte, ce qu'il y a de plus exquis dans le goût, un impitoyable mais superficiel bon sens, la sécheresse du cœur dissimulée par le bel esprit, la fronde sans nulle réflexion ni souci du peuple, les adorations calculées du courtisan, mille ressemblances me font de la châtelaine des Rochers l'aïeule du patriarche de Ferney.

Plus complétement encore que Voltaire, J.-J. Rousseau exprime les aspirations tumultueuses du dix-huitième siècle, un désenchantement sénile s'unissant par un étrange contraste à d'impétueuses ardeurs, toutes les espérances du ciel transportées aux choses de la terre, un mépris aveugle et irrité du passé, une confiance sans bornes dans l'avenir. J'ai recherché sous quelles influences s'était formé ce fantasque et brûlant génie. En distinguant par l'analyse les éléments complexes de son style et les origines de sa pensée, j'en montre la nature et j'en détermine la valeur.

Lorsque, après Voltaire et Rousseau, on a cité Montesquieu, il ne reste plus qu'à nommer Buffon, pour clore la liste des prosateurs éminents du dix-

huitième siècle. « M. de Buffon, écrivait Rousseau, est la plus belle plume de son siècle ; je ne doute pas que ce ne soit là le jugement de la postérité. » Évidemment, dans le style de Buffon, Rousseau louait un peu son propre style. La postérité ne cède point à de semblables préoccupations. Entre les *Époques de la nature* et *Zadig* ou *Charles XII ;* entre l'*Histoire des animaux* et les *Lettres Persanes* ou l'*Esprit des lois,* elle n'établit pas de comparaison. Elle admire dans ces différents ouvrages des beautés d'un ordre différent. Buffon, d'autre part, a deux styles, un style d'apparat, et, si l'on peut parler ainsi, un style de tous les jours. En publiant un certain nombre de lettres inédites, sorties de sa plume sublime [1], je découvre les différences profondes des deux styles qu'il emploie. La solennité, la pompe, la magnificence, voilà le ton des livres de Buffon ; la lourdeur, la trivialité, presque la bassesse, voilà le ton de sa correspondance. Mais si ses lettres diminuent l'écrivain, en revanche, elles grandissent l'homme, en le montrant fidèle et serviable ami. On y voit, en outre, sous

[1] Ces lettres ont été, pour la première fois, publiées par moi en 1853. En 1860, M. Flourens et M. Nadault de Buffon les ont, de nouveau, données comme inédites.

un certain angle, se mouvoir la société du dix-huitième siècle, et par les inquiétudes qui la travaillent, il est permis de pressentir l'épreuve suprême qui l'attend.

Il était réservé au fils même de l'illustre naturaliste de succomber, un des premiers, à cette terrible catastrophe. « Je suis le fils de Buffon ! » s'écriait vainement cet infortuné jeune homme du haut de l'échafaud. Et sur cet exécrable autel, où d'innocentes victimes furent égorgées par centaines, les Girondins devaient être immolés à leur tour, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Valazé, Fauchet, Ducos, la plupart de ces politiques enthousiastes mais déçus, dont madame Roland était le lien. La poésie s'est plu à célébrer dans ses chants, la peinture à représenter sous les couleurs de l'idéal, leur dernier entretien et leurs derniers adieux. L'histoire ne s'accommode pas de ces fantaisies, qui la travestissent en roman. Je détruis l'une des imaginations les plus singulières dont M. de Lamartine ait semé son *Histoire des Girondins*. Je prouve que ses héros n'ont pas été emprisonnés au couvent des Carmes, dans la chambre que, fort improprement, on a nommée *Chambre des Girondins*. Cependant, j'ai relevé les inscriptions de cette salle

funèbre, et je les consigne comme un monument qui atteste les mœurs de l'époque ; qui nous en révèle les déchirements et les désespoirs ; qui nous fait bénir l'apaisement de tant de sanguinaires folies.

Desaix est une des plus intéressantes figures qui apparaissent dans cette période de réparation. Sorti des rangs de la noblesse, il n'en partage pas les préjugés ; il place le salut de la patrie avant les prérogatives de la couronne ; sa justice étonne les ennemis qu'a vaincus son courage ; et, après avoir eu l'honneur d'être le lieutenant préféré du premier capitaine des temps modernes, il meurt à la fleur de l'âge, de la mort de Bayard, dont il eut la pureté ; de la mort de Turenne, dont il eut le génie. Comment ne pas s'arrêter avec complaisance à la considération de cette noble physionomie ?

On me pardonnera d'avoir ajouté à des noms consacrés par les siècles, ou qui déjà appartiennent à l'histoire, celui d'un professeur et d'un savant dont la tombe est à peine fermée. Ce serait peu d'alléguer pour excuse que cet homme rare m'était affectionné et que je chéris son souvenir ; je préfère renvoyer aux pages que je lui ai consacrées. A les lire, on se convaincra que lui aussi, d'une certaine façon, peint son

époque. Par ses entreprises comme par ses écrits, M. Ozanam témoigne de la renaissance religieuse, qui s'est manifestée de notre temps.

Effectivement, phénomène incontestable et qui mérite attention! Le sentiment religieux a reparu parmi nous, et ses célestes lueurs pénètrent visiblement les ténèbres de l'indifférence et du scepticisme. Il y a plus ; ce qui aurait dû étouffer ce sentiment se trouve être, de nos jours, ce qui l'a ravivé, je veux dire les révolutions qui ont ébranlé l'Europe, les découvertes qui ont renouvelé le monde.

Quoi de plus propre, en apparence, à abolir la foi divine sous les ruines mêmes de la foi humaine que ces brusques revirements des choses, où changent en un clin d'œil et la scène et les acteurs, et le langage et les maximes ?

Quoi de mieux fait, ce semble, pour nous clouer à la terre que ces mille inventions qui, supprimant l'effort et décuplant les jouissances, tendent à redoubler encore nos attaches naturelles au sol qui nous porte ?

Cependant il advient que ces vicissitudes qui les épouvantent ou qui les troublent tournent violemment les hommes à la considération de ce qui ne change ni ne passe.

D'un autre côté, la terre, quelque ornée, quelque appropriée qu'on la suppose, reste toujours la terre et ne réalise guère les espérances du ciel.

La douleur, qui est permanente ici-bas, les angoisses qui suivent des bouleversements terribles, ont donc, pour une large part, contribué à ranimer dans les cœurs le sentiment religieux. J'ajoute la liberté et l'admiration, nées elles-mêmes des révolutions et des découvertes.

Comment, en effet, à la vue des transformations actuelles du globe, ne pas admirer en même temps que la pénétration de l'esprit humain, qui partout sait apercevoir des lois qu'il applique, l'intelligence souveraine qui a établi ces lois et en maintient la puissante simplicité?

Comment enfin le sentiment religieux n'aurait-il pas retrouvé son énergique spontanéité, alors que, par un bénéfice même des révolutions qui ont agité le dix-neuvième siècle, demeure pleinement assurée, avec la liberté des consciences, la sincérité des convictions?

Maintenant, qui nourrira cette divine flamme? Quels sont les souffles contraires qui peuvent la menacer?

Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, il y a pour le sen-

timent religieux, à notre époque, un double et sérieux péril, d'une part dans les superstitions qui s'organisent obscurément et poussent des sectes en démence à de fantastiques évocations; d'autre part, dans les doctrines positivistes qui aboutissent, par les mathématiques, à la négation de tout ce qui ne tombe point sous les sens. Les âmes ont à se garder de la contagion des esprits faibles et du dogmatisme des esprits faux.

Mais le danger le plus immédiat peut-être pour le sentiment religieux se rencontre présentement dans l'espèce de *dilettantisme* métaphysique que s'efforcent d'accréditer d'habiles et ingénieux rêveurs. Les uns, raffinés de méthode, les autres, idolâtres d'érudition, se sont mis à disserter sur la philosophie en ruinant toute philosophie, et à traiter de religion en détruisant toute religion. Ils ne peuvent s'empêcher d'accorder que la philosophie est un assaisonnement délicat, une élégante curiosité; après cela, ils n'ont plus qu'en faire et la répudient comme science. Ce leur est assez de définir Dieu « la catégorie de l'idéal, » d'adresser à ce pur abstrait de lyriques prières; après cela, ils n'ont plus qu'à sourire d'un Dieu personnel, créateur et providence. On dirait qu'ils s'inquiètent fort peu d'être compris, pourvu qu'ils étonnent, et

qu'ils se soucient moins de substituer aux ténèbres la lumière, que d'embrouiller ce qui jusque-là avait paru clair.

> ..... **Fumum ex fulgore, *non* ex fumo dare lucem cogitant.....**

Les logogriphes spinozistes et hégéliens qu'ils proposent ne piquent plus même par la nouveauté. Et néanmoins, ils affirment d'un ton si cavalier, leurs manières sont si délibérées, ils se savent si bon gré de tout ce qu'ils écrivent, qu'ils imposent à plusieurs et se leurrent eux-mêmes. Car ils s'obstinent à ne pas reconnaître qu'ils connivent avec les matérialistes dont ils ont horreur, aussi bien qu'avec les superstitieux dont ils ont pitié.

Contre les dangers qui menacent le sentiment religieux à notre époque, je ne sache pas de meilleure sauvegarde qu'une ferme adhésion ou un retour à la philosophie spiritualiste, dont je reproduis ici même quelques applications.

Les fins de non-recevoir qu'on oppose à cette philosophie sont précisément les motifs qui me la rendent respectable, et je l'estime forte par où on prétendrait l'infirmer. Cette philosophie, je le veux, n'a

pas un tour original. Mais outre que l'originalité ne se doit pas confondre avec la bizarrerie, l'illustre antiquité du spiritualisme n'est-elle pas une marque de son autorité? Cette philosophie, je l'accorde, se meut dans un cercle de questions et de solutions toujours les mêmes. Mais n'est-ce pas du moins dans un cercle qui, sous l'effort d'une libre recherche, va sans cesse s'élargissant? Avec Leibniz, je crois l'avoir démontré : les progrès de la pensée humaine sont perpétuels, *perennis quædam philosophia*[1]. Enfin, cette philosophie, je l'avoue, s'accommode aux plus humbles comme aux plus sublimes intelligences, et loin de lutter avec la religion révélée, lui donne et en reçoit confirmation. Mais qui oserait sérieusement taxer le spiritualisme d'erreur, parce qu'il répond aux besoins de l'humanité, s'accorde avec le christianisme et repose sur le sens commun?

Aussi bien, où trouver hors de la philosophie spiritualiste ces idées souveraines, sans lesquelles le sentiment religieux n'est qu'enflure ou fantaisie, les idées de Dieu, du devoir, de la vie future? Évidem-

[1] *Tableau des Progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibniz.* Paris, 1859; 1 vol. in-8°, 2e édition.

ment, la connaissance de l'âme peut seule suggérer ces conceptions essentielles. C'est pourquoi, ceux-là même qui renient le spiritualisme, invinciblement le supposent, et la science dont ils se tiennent si fiers relève, quoi qu'ils en aient, de la science dont ils se montrent si dédaigneux.

Pour moi, de pareils dédains ne m'émeuvent guère. Je me sens peu touché par le prestige des paradoxes, et volontiers j'encourrai le reproche de remuer, à mon tour, des lieux communs sur lesquels l'élite des penseurs s'exerce depuis plus de deux mille ans.

Mai 1860.

PREMIÈRE PARTIE

SAINT THOMAS.

SAVONAROLE.

BAGLIVI.

BOSSUET.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

J.-J. ROUSSEAU.

BUFFON.

LES GIRONDINS.

DESAIX.

M. OZANAM.

SAINT THOMAS

SA VIE, SA PHILOSOPHIE[1]

(1858)

Il y a cinq ans, l'Académie des sciences morales et politiques proposa pour sujet du prix de philosophie qu'elle devait décerner en 1856 la question suivante :

« 1° Examiner l'authenticité des divers ouvrages attribués à saint Thomas, et déterminer, autant qu'il est possible, l'ordre dans lequel ils ont été composés.

« 2° Exposer dans une juste étendue la philosophie de saint Thomas, sa métaphysique, sa morale et sa politique. Rechercher ce qu'il doit à Aristote, aux grands docteurs chrétiens, à l'enseignement et aux écrits d'Albert ; marquer ce qui lui appartient.

« 3° Suivre la philosophie de saint Thomas dans les principaux disciples de l'Ordre de Saint-Dominique, et dans les controverses qu'elle a fait naître entre cet Ordre et les Ordres rivaux, particulièrement celui de Saint-François, au quatorzième et au quinzième siècle. Faire l'histoire de cette philosophie jusqu'à la chute de la Scolastique et l'avénement du Cartésianisme.

[1] *La Philosophie de saint Thomas*, par Ch. Jourdain. Paris, 1858, 2 vol.

« 4° Terminer par un jugement approfondi de la doctrine de saint Thomas en ses diverses parties. Mettre en lumière ce qu'il peut y avoir dans cette doctrine de défectueux, et ce qui paraîtra vrai et durable, et digne encore de trouver place dans la philosophie de notre temps. »

Certes, un semblable programme était vaste, et, quoiqu'il fût question d'étudier dans saint Thomas, non le théologien, mais le philosophe, la tâche proposée était ardue. Évidemment, on ne pouvait l'aborder d'une manière utile, et avec quelque chance de succès, sans de fortes études préalables, sans une connaissance approfondie de la Scolastique, sans un goût assez décidé de métaphysique pour ne se laisser point rebuter par les plus arides et les plus subtils problèmes.

Malgré ces difficultés, disons-le à l'honneur de notre temps, l'appel de l'Académie ne resta pas sans réponse. Plusieurs mémoires furent présentés au concours. Le mémoire de M. Jourdain fut remarqué entre tous et couronné.

« Toutes les parties du sujet sont traitées dans ce mémoire avec étendue et avec une supériorité réelle, » disait l'éminent rapporteur du concours, M. Ch. de Rémusat.

« L'Académie, disait à son tour M. Bérenger, dans la séance publique annuelle du 2 mai 1857, l'Académie, dont ce mémoire a obtenu l'approbation, sans néanmoins en accepter toutes les idées, y a trouvé des connaissances solides, une étude complète du sujet, et en général des appréciations aussi sages que

profondes. Il est écrit avec clarté et d'une manière attachante, c'est enfin un bon livre, qui pourra être mis avec confiance sous les yeux du public. »

Autorisé, ou, mieux encore, obligé par de tels suffrages, M. Jourdain ne pouvait manquer d'imprimer son mémoire. Effectivement, il en a fait un livre et l'a publié. Nous voudrions donner une idée de l'ensemble de ce beau et consciencieux travail.

Quelque célèbre que soit l'auteur de la *Somme théologique* et de la *Somme contre les gentils*, il n'était pas possible d'entrer dans le détail de sa philosophie, sans rappeler les principaux épisodes de sa trop courte existence. M. Jourdain a donc commencé par tracer à grands traits une esquisse de la vie de l'illustre Dominicain.

Né en 1225 ou 1227, sous le ciel de Naples et d'une famille princière, saint Thomas néglige les avantages de sa naissance, résiste aux séductions et même aux violences, pour se consacrer sans réserve à l'état monastique et à l'étude. Disciple de Pierre d'Hibernie, de Jean le Teutonique, mais surtout d'Albert, à qui ses contemporains décernèrent le surnom de Grand, il devient bientôt lui-même la gloire de son Ordre. Et cependant, refusant les distinctions les plus enviées, il ne consent jamais à accepter d'autre titre que celui de *définiteur*. Il professe tour à tour avec un prodigieux éclat à Paris, à Naples, à Rome, dans la plupart des villes principales d'Italie, et meurt prématurément, en 1274, à l'abbaye de Fossa-Nova, près Terracine, au moment

où, sur l'invitation de Grégoire X, il se rendait au concile de Lyon. Dès 1318, l'Ordre de Saint-Dominique demande, et en 1323 obtient sa canonisation, laquelle est déclarée par le pape Jean XII, pour lors à Avignon. De nombreux orateurs, parmi lesquels le roi de Sicile, Robert, prononcent le panégyrique du saint, et le pape lui-même va jusqu'à dire qu'autant saint Thomas a écrit d'articles, autant il a fait de miracles : *Quot articulos scripsit, tot miracula fecit.*

Examiner la philosophie de saint Thomas, c'est précisément, du moins en partie, peser le sens de ces paroles admiratives.

Or, après avoir en peu de mots rappelé ce que fut l'homme, M. Jourdain pouvait, ce semble, entamer la longue et difficile étude de la doctrine. Toute introduction paraissait terminée.

Et pourtant, d'autres préliminaires restaient à poser.

Une doctrine en effet, quelque fécond que puisse être le génie de son auteur, n'est jamais un produit spontané, ni un fait isolé, dans l'histoire de l'esprit humain. De toute nécessité, elle a eu des antécédents. Surtout, si cette doctrine est puissante, si elle a prévalu, si elle a marqué une époque; il est à croire qu'elle résulte de doctrines antérieures qu'elle a résumées et absorbées, à peu près comme un large fleuve se grossit des courants épars et des eaux dispersées.

Cela étant, il devenait opportun de rechercher les origines de la Scolastique, avant d'arriver au treizième siècle, qui en est comme l'âge d'or, et où fleurit

saint Thomas. C'est ce qu'a fait, dans une juste mesure, M. Jourdain.

Remontant jusqu'à Charlemagne, ce prince législateur et conquérant, qui par l'éducation prépara l'unité des esprits, en même temps que par la conquête il s'efforçait de fonder l'unité des territoires, l'auteur déroule à nos regards les commencements de la philosophie scolastique ; et, à côté de l'enseignement qui se donne dans les cloîtres ou à l'ombre des cathédrales, il nous montre la philosophie des Arabes et des Juifs pénétrant les esprits, jusqu'au jour où les Ordres religieux s'organisent pour combattre toutes les barbaries. Établis la même année, en 1206, l'un par le fils d'un riche bourgeois d'Assise, nommé François ; l'autre par un prêtre espagnol, appelé Dominique, l'Ordre des Frères Mineurs et l'Ordre des Frères Prêcheurs attirent particulièrement son attention. Enfin, après avoir considéré les deux promoteurs les plus réputés de la philosophie dans ces deux Ordres, qui bientôt et pour longtemps lutteront d'influence, d'un côté le Franciscain Alexandre de Hales, de l'autre le Dominicain Albert le Grand, il clôt, en les résumant, ces indispensables prolégomènes.

« Si les matériaux étaient abondants, dit M. Jourdain, l'œuvre à laquelle ils devaient contribuer présentait de nombreuses difficultés. La plupart des problèmes agités par les sages de la Grèce, tous ceux que la subtilité des Arabes y avait ajoutés, se trouvaient posés de nouveau et compliquaient l'exposition des vérités qui se rattachent au dogme chrétien. Jamais, peut-être, les perfections divines n'avaient été l'objet

d'études plus profondes; jamais les contradictions apparentes qui se manifestent dans les rapports du Créateur et de la créature n'avaient été indiquées avec une exactitude plus rigoureuse. La question des universaux, naguère si vivement controversée, avait cessé, il est vrai, de passionner les esprits; mais elle était transformée en une autre question non moins débattue, celle de l'individuation qui, à son tour, conduisait à définir les vrais caractères de la personnalité de l'âme, méconnus par le panthéisme d'Averroès. Enfin, la haute métaphysique et la psychologie appelaient comme un couronnement nécessaire un système entier de morale et de politique, dont le catholicisme renfermait tous les éléments, mais qui ne pouvait être formulé que par un génie méthodique et judicieux, nourri de la science des écoles. Nous venons de définir à grands traits l'œuvre pour laquelle saint Thomas avait été réservé par la Providence : comment a-t-il rempli cette mission à la fois religieuse et philosophique? C'est là ce que nous aurons à examiner. Mais pour que l'exposition détaillée que nous présenterons de sa philosophie ait une base certaine, nous devons d'abord dresser l'inventaire exact des ouvrages qui peuvent lui être légitimement attribués et qui renferment l'expression authentique et irrécusable de ses doctrines. »

En effet, M. Jourdain discute longuement et savamment l'authenticité des différents ouvrages de saint Thomas; il détermine leur chronologie, et c'est sur cette base solide qu'il en assoit l'exposition. Cette exposition se divise en sept chapitres.

Chapitre Ier. — Esprit général de la philosophie de saint Thomas d'Aquin.

Chapitre II. — Théodicée de saint Thomas d'Aquin.

Chapitre III. — Des universaux et du principe de l'individuation.

Chapitre IV. — Psychologie de saint Thomas d'Aquin.

Chapitre V. — Morale de saint Thomas d'Aquin.

Chapitre VI. — Politique de saint Thomas d'Aquin.

Chapitre VII. — Sources de la doctrine de saint Thomas d'Aquin.

Il serait malaisé et peu utile d'analyser cette exposition, qui elle-même est une analyse. C'est dans l'ouvrage de M. Jourdain qu'il convient de chercher le tableau animé de la doctrine de saint Thomas. Avec une précision qui ne faiblit jamais, avec une exactitude que nous estimons irréprochable, l'auteur nous fait pénétrer dans le secret des problèmes les plus compliqués et les plus abstrus. Nous assistons aux polémiques intellectuelles qui ont passionné le moyen âge; nous en admirons la subtilité, mais aussi nous en reconnaissons l'importance souveraine et la profondeur. Bien plus, nous en prenons le goût, et nous nous sentons comme mis en verve de hautes et métaphysiques discussions. C'est ainsi que, pour notre part, si un libre champ nous était donné, nous ne tiendrions pas quitte M. Jourdain sur l'optimisme et sur le principe de l'individuation. Non pas qu'en ce qui touche ces deux problèmes, il n'ait très-nettement démêlé la pensée, pourtant assez confuse, de saint Thomas. Mais peut-être ne nous rangerions-

nous pas complétement à l'appréciation qu'elle lui suggère.

Quoi qu'il en soit, à considérer, dans son majestueux ensemble, la doctrine de l'Ange de l'École, on n'a pas de peine à comprendre qu'elle se soit perpétuée à travers les siècles, tantôt infuse dans les systèmes, tantôt professée ouvertement par les plus fières et les plus sublimes intelligences.

M. Jourdain a consacré le premier des trois livres, dont se compose son ouvrage, à l'exposition de la philosophie de saint Thomas. Le second traite uniquement de l'histoire de cette philosophie.

Et d'abord, avec la bonne foi qui éclate dans tout son travail, l'auteur avoue que ce ne fut pas seulement par l'irrésistible ascendant du génie que s'établit la domination du Thomisme. Des prescriptions rigoureuses l'imposèrent à l'Ordre entier de Saint-Dominique, et l'Ordre lui-même mit sa gloire et tourna ses efforts à le répandre dans tous les pays du monde.

Mais qui ne voit que cette propagation organisée, violente même, de la doctrine de saint Thomas ne pouvait être que passagère? Pour qu'elle durât, il fallait manifestement qu'elle eût en elle une vertu capable d'assurer son autorité. Si le Thomisme a son histoire, c'est qu'il méritait de fixer l'attention de la postérité. Il y avait deux manières de retracer l'histoire de la philosophie de saint Thomas. On pouvait, en premier lieu, se proposer de rechercher toutes les traces du Thomisme, éparses çà et là dans les écrits postérieurs aux deux *Somme*. On pouvait, en se-

cond lieu, s'attacher exclusivement aux interprètes les plus accrédités du Docteur Angélique.

C'est à ce dernier parti que s'est arrêté avec raison M. Jourdain. Sans se perdre dans d'infinis et inextricables détails, il n'a compris dans son examen que les Thomistes les plus illustres, et en premier lieu Henri de Gand et Gilles de Rome.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement par l'ardeur de ceux qui la professent que se développe cette doctrine. Comme tout ce qui est fort, elle grandit aussi par l'attaque. La lutte des Thomistes et des Scotistes lui est une épreuve qui ne sert qu'à l'affermir. « Saint Thomas devient parmi les saints comme Aristote parmi les philosophes, le maître de ceux qui savent. » La poésie transfigure sa personne béatifiée, et le chantre de la *Divine Comédie* le place comme au centre de sa mystérieuse épopée.

« Au sortir des enceintes lugubres de l'enfer et du purgatoire, Dante, guidé par Béatrix, a pu s'élancer vers les sphères resplendissantes du paradis. Déjà il a parcouru trois sphères lumineuses, et il vient de pénétrer dans un quatrième soleil habité par les âmes des docteurs qui ont vécu dans la méditation du dogme divin. Tout à coup, de la guirlande de lumière dont la tête de Béatrix est environnée, une voix s'échappe, c'est la voix de Thomas d'Aquin. Le disciple d'Albert, l'Ange de l'École, semble dominer cette famille élue des intelligences que Dieu rassasie éternellement de la vue de sa vérité. C'est lui qui développe les replis mystérieux de la science increéée : on dirait qu'il continue au ciel son enseignement interrompu ici-bas. »

Nous ne suivrons pas M. Jourdain dans tous les développements où l'a engagé l'histoire de la philosophie de saint Thomas. Cette histoire était rebutante par ses obscurités, il l'a su rendre claire. Elle était complexe, il en a, avec une sagacité rare, démêlé les fils embarrassés. Depuis Gilles de Rome et Henri de Gand jusqu'à Bossuet et Leibniz, il nous paraît qu'il n'a omis aucun des noms qui pouvaient honorer le Thomisme et en attester la persistante influence.

Nous arrivons au troisième et dernier livre de tout l'ouvrage, lequel est de beaucoup le plus important; car il renferme, avec une discussion de la philosophie de saint Thomas, les conclusions de l'auteur sur cette doctrine considérable. Dans ce troisième livre même, c'est sur les conclusions que nous voulons uniquement insister.

L'auteur a ramené à sept chefs principaux la discussion qu'il a entreprise du Thomisme : 1° les rapports de la foi et de la raison d'après saint Thomas; 2° sa méthode philosophique; 3° sa doctrine religieuse; 4° sa théorie de l'individuation; 5° sa doctrine psychologique; 6° sa doctrine morale; 7° sa politique.

A cette discussion consciencieuse, approfondie, pleine de lumière, s'ajoutent des conclusions, où est faite, avec une saisissante intention d'impartialité, la part de la vérité et celle de l'erreur; où est indiqué avec précision ce que l'on croit fautif, incomplet, caduc dans le Thomisme et ce que l'on y regarde, au contraire, comme absolument vrai, substantiel, impérissable.

« Selon nous, dit M. Jourdain, la méthode de saint Thomas, très-salutaire pour développer certaines qualités de l'esprit, telles que la sagacité, la finesse et la précision, moins favorable à cette lumière de l'imagination et du cœur qui devance la réflexion, qui souvent la supplée, et qui sera toujours d'un grand prix dans la recherche de la vérité, la méthode de saint Thomas fait une part trop large au raisonnement, une part trop faible à l'expérience psychologique si profondément consultée par l'école de Descartes. En théodicée, saint Thomas montre une préférence trop exclusive pour la preuve de l'existence de Dieu qui se tire du mouvement, et il n'estime pas à sa vraie valeur la démonstration de saint Anselme, fondée sur l'idée même de l'être parfait, contemporaine des premiers développements de l'intelligence. En psychologie, il ne marque point assez fortement ni le rôle propre de la raison dans la formation de la connaissance, ni la différence de la volonté et du désir. Enfin, à propos de l'individuation, quand il croit toucher le but, il n'aboutit, à travers de graves inconséquences, qu'à des théories arbitraires, d'autant moins fondées que la question qui donne lieu à ces efforts de logique est sans difficulté, tout artificielle, grossie à tort par l'École. .... Mais à côté de ces lacunes, de ces obscurités, et si l'on veut même de ces erreurs, quel riche fonds de vérités supérieurement définies et démontrées !... La psychologie de saint Thomas renferme à la fois une théorie de la vie, une démonstration de la personnalité humaine contre le panthéisme d'Averroès, et l'a-

nalyse la plus détaillée des facultés d'intelligence, de sensibilité et de liberté dont notre âme est douée. En morale, le saint docteur ne se borne pas à énoncer en termes généraux la distinction du bien et du mal; mais sur les éléments divers de la moralité, sur les actes humains, sur les vices et les vertus, sur les différentes sortes de lois, sur les devoirs de l'homme dans toutes les conditions de la vie, il offre un ensemble de décisions si large et si solide, qu'on ne cite rien de plus considérable chez aucun écrivain. Les questions purement politiques occupent aussi leur place dans la *Somme de Théologie*, et si elles sont traitées avec moins d'abondance, il est à remarquer que la mort ne permit pas à saint Thomas d'achever le traité du *Gouvernement des Princes*, qui devait renfermer l'exposition complète de ses théories sociales. »

Est-ce à dire que la philosophie de saint Thomas soit originale et que l'Ange de l'École n'ait pas emprunté à l'École même le fond de son enseignement? M. Jourdain n'a pas oublié un seul instant que la philosophie de saint Thomas est une philosophie dérivée. Et loin de diminuer saint Thomas par cet aveu, il le tourne, s'il est possible, à sa louange. « Car, remarque-t-il, si saint Thomas ne possédait pas au même degré que les anciens et quelques modernes le génie de l'invention, il avait reçu en partage un don tout aussi rare et plus précieux peut-être en philosophie, c'est-à-dire ce discernement supérieur qui ferme l'accès à l'erreur, de quelques séductions qu'elle se pare, et qui, s'attachant à la vérité, la dégage, la met en évidence, et assure son empire sur les esprits. »

En effet, que saint Thomas ait le plus souvent suivi pas à pas les traces d'Aristote, on ne saurait le nier. Le père du Péripatétisme est avec saint Augustin, Avicenne, Averroès, et plus qu'aucun d'eux, le philosophe qui lui a fourni tous les matériaux de son système. « Mais quelque vénération qu'il professât pour cet incomparable modèle, il ne le regardait pas, ajoute M. Jourdain, comme infaillible, et il ne l'a pas toujours suivi. S'il adopte sa démonstration de l'existence de Dieu, il rejette, ou du moins il rectifie sa doctrine sur les attributs divins. S'il emprunte sa définition de l'âme, il dégage, il affirme, il démontre avec une précision qui n'est pas dans Aristote et qui bannit toute équivoque la spiritualité, la personnalité et l'immortalité du sujet pensant. Il approuve les bases de la morale péripatéticienne; mais, sur ce fondement, quel édifice nouveau il élève! Tout un traité des lois, la plus savante analyse du péché et du vice, la doctrine de la grâce, et cette morale de la charité si peu connue des païens, qu'on cite à peine trois ou quatre textes de l'antiquité où il en soit fait mention! Enfin, pour ce qui touche au système politique, si saint Thomas parle comme Aristote sur l'origine des sociétés et sur les différentes formes de gouvernement, ne sent-on pas circuler dans les conseils qu'il donne aux princes une séve religieuse et libérale qui n'a pas sa source dans l'Aristotélisme?... Ainsi, il corrige, il épure la sagesse des Gentils; il la restaure dans le sens où le Christianisme a restauré la nature humaine et la raison qui existaient quatre mille ans avant la venue de Messie, mais

que la divine parole a relevées, redressées et agrandies, en ouvrant des perspectives infinies au génie et à la vertu. »

A coup sûr, une aussi noble philosophie est bien digne de nos respects et force notre admiration. M. Jourdain voudrait plus encore. Il juge essentiel qu'elle obtienne une large place dans nos études. « Aristote et Platon, Descartes et Leibniz sont entre toutes les mains, dit-il, et leurs ouvrages servent de base à l'enseignement public dans la plupart des écoles. Pourquoi saint Thomas serait-il plus délaissé que les autres maîtres de la science ?... Il serait facile d'extraire des ouvrages de saint Thomas un assez grand nombre de textes excellents, tous à la portée de la jeunesse, qui fourniraient la matière d'un cours très-substantiel. »

Tel est le dernier mot du remarquable ouvrage dont nous venons de reproduire un rapide crayon. L'auteur a pu modifier plus d'une partie de son travail, pour faire droit aux observations du savant rapporteur du concours. Il n'a rien changé aux conclusions primitives de son mémoire. Afin de conclure, à notre tour, qu'on nous permette de mettre en regard des conclusions de M. Jourdain les alternatives de conclusions indiquées par M. Ch. de Rémusat.

« L'Académie, écrivait M. de Rémusat, l'Académie loue les concurrents de s'être gardés des libertés germaniques, et de tenir, pour vérités indépendantes de tout système, les croyances fondamentales d'une philosophie religieuse. Mais elle pense qu'en partant de ce point, comme hors de débat, ils seraient obligés,

dans la philosophie de saint Thomas, de soutenir l'une des quatre opinions suivantes :

« Ou bien dans la philosophie d'Aristote, tout, idées et croyances, principes et conséquences, est excellent, et il a pesé par avance, dans sa physique et dans sa métaphysique, les véritables bases de toute philosophie religieuse et même de la philosophie chrétienne.

« Ou bien saint Thomas n'a rien emprunté de fondamental ni d'important à la philosophie d'Aristote, et il a produit de son chef une doctrine complète, qui est vraie, indépendamment du Péripatétisme.

« Ou bien saint Thomas, en adoptant les principes de logique, de physique et de métaphysique d'Aristote, les a rectifiés, dégagés de toute erreur accessoire, de tout ce qui les dénaturait, et leur a restitué leurs véritables caractères, leurs justes conséquences, méconnues par le Stagirite même.

« Ou bien enfin saint Thomas s'est trompé en choisissant une doctrine défectueuse dans ses principes, incompatible avec les premières vérités chrétiennes; il ne s'en est dissimulé l'inconséquence que par des efforts de subtilité, peut-être même par des paralogismes, et sa philosophie est fausse. »

De ces quatre opinions, c'est évidemment à la troisième que s'est particulièrement rangé M. Jourdain. Nous aurions désiré, quant à nous, que cette troisième opinion fût davantage tempérée par la quatrième.

Sans doute, le nom de saint Thomas impose, et on semble mal venu à n'être pas tout admiration pour celui à qui l'Église a décerné les honneurs des autels,

que la postérité ne connaît plus que sous le nom de l'Ange de l'École, qui, de sa doctrine, a rempli l'univers. Mais s'il n'y a place que pour l'admiration, que devient la critique? Et sans la critique même, que devient l'admiration? Qui ne sait enfin que c'est dans des balances de cuivre que se pèsent l'or et le diamant!

Osons par conséquent exprimer notre pensée tout entière.

Suivant nous, il y a dans saint Thomas trois hommes : le théologien, l'érudit, le philosophe. Théologien, saint Thomas est illustre entre les plus illustres; théologien, sa gloire est pleine, son autorité souveraine, son crédit indéfectible.

Érudit, saint Thomas a d'Aristote une connaissance étonnante pour son temps, mais non pas complète. Au delà et surtout en deçà d'Aristote, son érudition philosophique est à peu près nulle, et cependant le Stagirite ne résume pas, il s'en faut, toute l'histoire de l'intelligence humaine.

Philosophe, saint Thomas s'est trouvé sous l'influence indéclinable du Péripatétisme. Tout l'effort de sa pensée, plus compréhensive qu'inventive, s'est donc tourné non pas à constituer une philosophie qui lui fût propre, mais à concilier Aristote et l'Évangile. Cette entreprise, malgré toutes les ressources de son génie, reste caduque. Le Thomisme est tombé; on ne le relèvera pas. Il y a plus, nous ne croyons pas que saint Thomas puisse et doive pouvoir être étudié, en tant que philosophe, à l'égal de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Leibniz, dont les doctrines, il est

vrai, offrent des parties surannées, fautives, reprochables, mais qui ont reculé, bien plus que ne l'a fait le Thomisme, les frontières de notre ignorance.

En effet, qu'on ne s'y méprenne pas. Il y a deux sortes de Thomisme, qu'il faut se garder de confondre et sur lesquelles il importe de s'expliquer très-distinctement.

Si par Thomisme on entend la doctrine théologique de saint Thomas, c'est là que saint Thomas est, de tout point, hors d'attaque, qu'il a droit à tous nos hommages, qu'il commande notre vénération. Car ce Thomisme n'est rien moins que le Christianisme exposé, défini par une des intelligences les plus puissantes, les plus tempérées, les plus lumineuses, qui aient jamais été dans l'Église.

Si par Thomisme on entend la doctrine philosophique de saint Thomas, mélange d'érudition et de libre investigation; quoi qu'il en coûte, on doit convenir que saint Thomas faiblit, et que, prépondérant pour son siècle, pour le nôtre, au contraire, son système reste comme hors d'usage.

Ce n'est pas que ce second Thomisme, si différent du premier, n'offre plus qu'un intérêt purement historique. Ce second Thomisme, qui tâche de s'accommoder au premier, qu'est-ce autre chose en effet, chez saint Thomas comme antérieurement chez saint Anselme, qu'est-ce autre chose que la foi cherchant l'intelligence, *Fides quærens intellectum*? Là est l'enseignement permanent, là est la leçon vivante du Thomisme ainsi entendu.

Car, pourquoi ne le dirions-nous pas? De nos

jours, un certain bruit commence à se faire autour d'une certaine école, qui, au nom d'une exégèse irréfléchie et d'une philosophie douteuse, répudie le Christianisme, et à de prétendus retours au moyen âge oppose, en les renouvelant, les réactions du dix-huitième siècle.

Sans entamer ici une discussion qui demanderait un autre terrain, d'autres armes, on pourrait simplement et péremptoirement, ce semble, répondre aux hommes de cette école :

Vous repoussez sans raisons avérées, sans prétextes plausibles, des solutions sur lesquelles l'élite de l'humanité vit depuis deux mille ans. Vous repoussez ces solutions; mais les problèmes subsistent. A votre tour, quelles solutions y apportez-vous? Nous ne vous accusons ni de matérialisme, ni d'athéisme, puisque vous déclarez vous-mêmes ressentir pour ces théories une invincible horreur. Mais encore un coup, à des problèmes essentiels, instants, inévitables, quelles solutions apportez-vous qui vaillent mieux, qui vaillent autant que les solutions affirmées par le Christianisme, ou qui même en approchent un peu par l'efficacité? Vous triomphez par l'audace de la critique dans les mots; vous succombez par l'infirmité ou la nullité de la doctrine dans les choses. Vous questionnez sans cesse et vous ne répondez jamais. Au lieu de faire la lumière dans les âmes, vous n'y faites que le vide. Vous parlez de progrès et vous êtes, à votre insu, des apôtres de décadence. Votre liberté effrénée de pensée court à la servitude de la pensée; car la vraie liberté est une liberté réglée, et cette règle,

lorsqu'il s'agit de spéculation, nous l'avouons très-haut, c'est le Christianisme. Oui, à suivre le Christianisme, la raison n'abdique pas; elle s'élève et se fortifie. A le combattre, vous aurez prouvé une fois de plus qu'elle dévie et qu'elle s'oblitère.

Cultiver la philosophie, l'œil et le cœur fixés sur l'Évangile, comme sur la règle qui peut le mieux rectifier les écarts de l'esprit philosophique, voilà, suivant l'exacte expression de M. Jourdain, ce que s'est proposé saint Thomas, dans les parties philosophiques des deux *Somme*. Voilà l'enseignement permanent qui ressort du Thomisme, qui est philosophie. Voilà aussi la leçon que M. Jourdain lui-même a excellemment commentée dans son ouvrage.

SAVONAROLE

SA VIE, SES ÉCRITS[1]

(1853)

I

Savonarole est un de ces personnages extraordinaires dont le nom résume une époque, dont la vie est une légende, dont le souvenir a le privilége de provoquer les jugements les plus divers. Nul n'exerça au quinzième siècle plus d'empire sur ses contemporains.

Cependant cette noble figure avait été, jusqu'à présent, mal étudiée. De vagues esquisses, des biographies sommaires et copiées les unes sur les autres, ne faisaient qu'imparfaitement connaître un homme que l'Italie semble assez prête à oublier. C'est à un Français, M. Perrens, que revient l'honneur d'avoir écrit la première histoire vraiment complète, animée tout à la fois et savante du célèbre Dominicain. Aucun effort ne lui a coûté pour mener à fin son entreprise. Des voyages répétés, des recherches assidues dans les bibliothèques de la Toscane et du Piémont lui ont

[1] *Jérôme Savonarole*, par F.-T. Perrens. Paris, 1853 ; 2 vol.

procuré des documents précieux. De plus, par une bonne fortune dont on ne saurait d'ailleurs entièrement s'applaudir, un des érudits les plus distingués de l'Ordre des Frères Prêcheurs, le R. P. Marchese, a légué au jeune écrivain des matériaux abondants, mais que sa vue, affaiblie par les veilles, ne lui permettait pas d'utiliser. Grâce à ces ressources, à son talent et à sa persévérance, M. Perrens a composé deux volumes où, rectifiant les données vulgaires, il nous montre dans Savonarole non plus seulement un révolutionnaire, mais un politique, un héros, presque un saint.

De nos jours, où l'existence est si terne, on comprendrait mal Savonarole, les emportements de sa conduite, les réformes qu'il essaya d'opérer, si on ne le replaçait sur le théâtre de son apostolat et de son martyre. Son génie ne s'explique que par le génie même du temps où il vécut.

Le quinzième siècle est une période de transition entre le moyen âge qui finit et l'ère moderne qui commence. C'est pourquoi on y rencontre les tendances les plus diverses : le régime et les habitudes du passé mêlés aux aspirations de l'avenir, la passion naissante des nouveautés et l'idolâtrie de la tradition, une inquiétude singulière dans les gouvernements aussi bien que dans les esprits. Mais c'est surtout en Italie que fermente cette agitation.

Sort étrange que celui de cet admirable et malheureux pays! Conquis par les barbares, qui exercèrent contre lui les plus cruelles représailles, il ne s'affranchit de leur joug que pour devenir la proie des guerres

civiles, et retomber par là sous la domination de l'étranger. Guelfes et Gibelins, Blancs et Noirs, Montaigus et Capulets, Maltraversi et Scacchesi, Bergolini et Raspanti, Gieremiei et Lambertazzi, Torriani et Visconti, Orsini et Colonna se l'étaient disputé au moyen âge. Et maintenant, au quinzième siècle, ses maîtres le sacrifiaient encore à leur ambition sans patriotisme et à leurs rivalités sans prévoyance. Car, si l'Angleterre, refoulée dans ses propres limites, n'était point à redouter; si l'Allemagne avait assez à faire de se défendre contre les Turcs, et l'Espagne de repousser les Maures, il était du moins fort à craindre que la France, alors puissante, ne se chargeât d'apaiser tous ces conflits.

Mais l'Italie ne songeait point à prévenir de semblables périls. Accoutumée à l'esclavage, divisée en petites républiques, comme la Grèce, dont elle se mettait à restaurer les chefs-d'œuvre, à aimer les arts, à imiter la délicate mollesse et les vices honteux, elle se consolait de l'abaissement politique par une civilisation prématurée. Milan se glorifiait de Filelfo; Modène, d'Aurispa; Florence, de Traversari, de Ficin, de Politien; Rome, de Platina et d'Ammanati, et, en même temps, partout la corruption coulait à pleins bords. Florence particulièrement se signalait par le déplorable contraste de son élégance et de sa dépravation. Vainqueurs des Pazzi, les Médicis y commandaient en souverains, et le plus illustre d'entre eux, Laurent le Magnifique, s'y montrait plus soucieux de protéger et de répandre les lettres que de corriger les mœurs.

Ce fut en de telles circonstances que Jérôme Savonarole naquit à Ferrare, le 21 septembre 1452, de Nicolas Savonarole et d'Hélène Buonaccorsi. Originaire de Mantoue, Michel Savonarole, son aïeul, avait été appelé à Ferrare par Nicolas d'Este en qualité de médecin, et son père y remplissait, auprès du duc Hercule, le même emploi.

Dès sa première jeunesse, Savonarole fit paraître le plus vif amour de l'étude, de la retraite et du silence. Néanmoins, il s'était résolu à vivre dans le siècle, lorsqu'un sermon, qu'il entendit à Faenza, produisit dans ses idées un changement subit. Un an après, en 1470, il se rendait furtivement à Bologne pour entrer dans un couvent de Dominicains, et laissait, comme adieu à son père, une lettre touchante, où i. lui déclare qu'il a été déterminé « par la grande misère du monde, l'iniquité des hommes, les adultères, les brigandages, l'orgueil, l'idolâtrie, les blasphèmes cruels dont le siècle était souillé. »

Les Dominicains de Bologne virent aisément quel parti ils pouvaient tirer de Fra Hieronimo. Celui-ci eut beau vouloir se faire oublier et se perdre dans les travaux des frères convers ; ses supérieurs ne le souffrirent pas. Après l'avoir appliqué quelque temps aux études métaphysiques, ils le destinèrent d'une manière définitive à la prédication.

Jérôme porta d'abord la parole dans plusieurs villes de Lombardie, notamment à Ferrare. Puis il fut envoyé à Florence, où devaient se développer pour lui toutes les vicissitudes de la gloire et de la confusion, du triomphe et du dernier supplice.

Savonarole arrivait à Florence, précédé d'une grande réputation de savoir, et déjà même de sainteté. On disait, qu'allant un jour de Mantoue à Ferrare, sur une barque où les matelots tenaient des propos obscènes, il les avait catéchisés, et que onze d'entre eux, se jetant à ses pieds, avaient sur l'heure abjuré leur folie. Cependant ses premiers essais ne furent pas heureux. Ce moine, dont la voix allait bientôt remplir Florence, émouvoir l'Italie, ébranler même le trône pontifical, fut à peine écouté. Sa chétive personne provoquait le mépris, ses gestes excessifs repoussaient; on ne comprenait rien à ce langage chargé d'images, qui n'était qu'un immense anathème.

Mais ce mécompte ne découragea pas Jérôme. S'il parut timide, au début de sa carrière, hésitant, réservé et peu fait pour la lutte, bientôt son énergie croissant avec les désordres qui frappaient ses regards, il se crut destiné à rompre le torrent et prit l'attitude d'un prophète. De là l'incroyable autorité qu'il sut conquérir.

Rappelé à Florence, qu'il avait dû quitter un instant, il y rentra pour n'en plus sortir. Il venait d'être nommé lecteur de Saint-Marc.

Alors commença la mission qu'il s'était donnée.

Ce ne fut point assez de tonner contre la dépravation des mœurs et de réclamer une réforme. A ses discours enflammés il mêla le récit de ses visions, des menaces et des textes terribles, produit de son imagination. Les prières ne lui suffisaient pas pour réparer les fautes commises, ni le repentir, ni les

larmes; il lui fallait du sang, et sa parole la plus familière était ce cri épouvantable qu'il jetait à ses auditeurs consternés : *Gladius Domini super terram cito et velociter!* « Que le glaive du Seigneur s'étende vite et tôt sur la terre. »

En même temps que Jérôme s'assurait ainsi une sorte de domination sur les Florentins, le respect qu'inspiraient ses vertus lui valait la première place dans son couvent. Il fut nommé prieur, et peu après affermit sa juridiction, en obtenant que la communauté de Saint-Marc fût distraite de la provincialité de Lombardie.

Dès lors il devenait une puissance. C'est pourquoi Laurent de Médicis, qui, jusque-là, n'avait témoigné à son égard que du dédain, s'efforça de se le concilier par ses prévenances et de le gagner par ses largesses. Le moine négligea les unes, rejeta les autres, et lorsque Laurent, atteint d'une maladie incurable, sollicita de lui une visite, il ne consentit à se rendre auprès de l'auguste mourant que pour lui faire entendre les sévères conseils de la pénitence.

Le 8 avril 1492, Pierre II succédait à Laurent le Magnifique, qu'il ne remplaçait point, et, la même année, Alexandre VI ceignait la tiare, qu'il déshonora. D'autre part, les invasions étaient imminentes. Aussi la verve de Savonarole se montrait-elle de jour en jour plus âpre. Activement occupé de la réforme de ses religieux, il ne sortait de Saint-Marc que pour dénoncer aux Florentins les châtiments inévitables de leurs désordres, et se répandre en invectives contre l'orgueil de Rome, sa cupidité et sa luxure.

Tant d'audace ne pouvait passer inaperçue. Soit crainte, soit impossibilité de le punir, Pierre II et Alexandre VI cherchèrent à le sédnire, et si Jérôme eût été un ambitieux vulgaire, il aurait pu, comme d'autres avant lui et après lui, se draper dans la pourpre et y ensevelir ses prétentions. Loin de là, les offres de Borgia l'indignèrent, l'ardeur de son discours n'en devint que plus impétueuse, et il déclara hautement à ses auditeurs qu'il ne voulait d'autre chapeau qu'un chapeau rougi dans son propre sang.

« *Io non voglio cappelli, non mitre grandi nè piccole. Non voglio se non quello che tu hai dato alli tuoi santi : la morte, uno cappello rosso, uno cappello di sangue.* »

Le sang, en effet, devait prochainement couler. Appelé par Ludovic le More, Charles VIII entrait en Italie, et réclamait à travers le territoire de Florence un droit de passage qui ne différait guère du droit d'un conquérant sur un peuple conquis. Le fils dégénéré des Médicis, Pierre II, s'empressa de céder aux exigences du roi de France, et les Florentins irrités, pour prix de sa lâcheté, prononcèrent son bannissement le 2 novembre 1492.

A partir de ce moment, le religieux s'efface chez Savonarole pour faire place au politique. Député près du roi de France, il parvint à sauver la République par sa diplomatie, autant que Capponi par son courage. Charles VIII parut à Florence en allié, et lorsque de nouveau il en traversa les murs pour regagner son propre royaume, il laissa du moins intactes à cette ville les institutions qu'elle avait adoptées.

Ces institutions furent, en grande partie, l'œuvre de Savonarole.

Évidemment, ce serait commettre un anachronisme que de juger les projets de Fra Hieronimo avec les idées de notre époque. Au quinzième siècle, il était bien difficile de mettre la main à une réforme religieuse sans réformer aussi l'État. Nous ne reprocherons pas non plus à Savonarole d'avoir affecté le pouvoir suprême. Mais il est impossible de méconnaître le caractère purement idéal et par conséquent chimérique du gouvernement qu'il s'efforça d'établir. M. Perrens a fort bien remarqué que loin d'être démagogique, ce gouvernement fut, par excellence, une aristocratie : au sommet, la Seigneurie, chargée du pouvoir exécutif, à la base, le Grand Conseil, formé de tous les citoyens âgés de trente ans, et réunissant certaines conditions de capacité, et le Conseil des Quatre-vingts : le premier chargé d'adopter ou de rejeter les lois, le second de les proposer. Le pouvoir se trouvait donc, en définitive, exercé par la minorité.

Savonarole ne s'arrêta pas là. Possédé d'un enthousiasme qu'il savait communiquer, il finit par proclamer le Christ roi de Florence, et au lieu de travailler à l'affermissement des institutions nouvelles, en réunissant les partis, en calmant les dissensions, en créant des ressources matérielles, comme il fit par l'érection d'un mont-de-piété, il conçut la République sur le modèle d'un couvent. Le redressement des mœurs, la diffusion de la piété, le bannissement des plaisirs devint son principal objet. Chose bizarre ! Les Florentins subjugués adoptèrent cette dictature. Adonnés à tous

les vices, au point que Jérôme n'hésitait pas à leur dire « que leur vie était une vie de porcs, » ils passèrent des excès de la licence aux excès de la dévotion. « Dans les rues on n'entendait plus que le chant des laudes et des cantiques spirituels; toute chanson obscène ou même profane avait disparu. L'enseignement des langues anciennes commençait à ne plus se puiser dans Cicéron, Horace et Virgile, mais dans saint Léon, saint Jérôme et saint Ambroise. On voyait les dames, et quelquefois les hommes, marcher dans les rues en lisant l'office. » Il y a plus; comme pour marquer que le Christ était réellement le roi des Florentins, et aussi pour former les générations naissantes, Savonarole avait déféré aux enfants une sorte d'inquisition. Distribués en magistratures, ceux-ci censuraient publiquement les citoyens, pénétraient dans les maisons et y prenaient « les cartes, les échiquiers, les harpes, les luths, les parfums, les masques, les miroirs, les livres de poésie et autres instruments de perdition. » C'était une véritable tyrannie, et on est obligé d'avouer que Savonarole était le tyran. Sa chaire lui était devenue comme un trône. Qu'on se figure, en effet, la vaste et belle église de Sainte-Marie-de-la-Fleur à Florence: le pavé de la basilique ne suffisait point à contenir les assistants; des gradins étaient élevés en face de la chaire, devant le chœur et devant la porte principale. Là se pressait fréquemment une multitude émue, que Jérôme exhortait tour à tour et gourmandait à son gré. Il ne cessait de lui reprocher ses fautes sur le ton le plus dur; il mettait à nu ses

scandales avec une liberté poussée jusqu'au cynisme; il lui dénonçait les fléaux les plus horribles, et, dupe de lui-même, n'hésitait pas à prophétiser. Ébahis, terrifiés, les Florentins demeuraient suspendus à ses lèvres, et les ordres de ce moine passaient pour les ordres du ciel. Cependant, de telles violences, pour saintes qu'elles fussent, n'étaient pas durables.

Depuis l'expulsion des Médicis, trois partis divisaient Florence : les Piagnoni, sectateurs de Savonarole; les Compagnacci, qui lui avaient voué une haine implacable, parce qu'il les troublait dans leurs plaisirs, et les Arrabbiati, dans les rangs desquels se trouvaient confondus tous ceux qui étaient mécontents de la constitution nouvelle. D'un autre côté, le pape supportait toujours impatiemment, comme un remords, cette voix sans cesse vibrante qui révélait au monde ses désolantes turpitudes.

Ainsi, Savonarole avait pour défenseurs les Piagnoni, pour ennemis les Compagnacci, les Arrabbiati et le pape. Il ne lui fallut pas longtemps pour succomber sous le poids écrasant de cette ligue.

Cité à Rome par Alexandre VI, et, sur son refus de s'y rendre, excommunié, les Arrabbiati tentèrent de le faire assassiner. Savonarole échappa au fer des sicaires. D'autre part, il tenta de calmer le pape par des protestations, et aussi (car il faut tout dire) par des lettres regrettables où il se pose en délateur et se répand en doléances sur la mort de César Borgia, fils d'Alexandre VI.

Ce mélange de ruse, de force et de faiblesse ne devait, en retardant sa chute, que la rendre plus grave.

Savonarole participe quelque temps encore au gouvernement de la république : il organise des processions ; il fait élever des auto-da-fé, où sont détruits sans discernement les chefs-d'œuvre les plus rares ; il se met de nouveau à prêcher. Mais Florence, lasse de tumulte, désolée par la peste, menacée par les tentatives des Médicis, se montre désenchantée de son héros. Au dehors les ressentiments d'Alexandre VI ne cessent de peser sur lui ; au dedans les Compagnacci et les Arrabbiati l'emportent sur les Piagnoni. Vainement Savonarole décline l'autorité du pape en niant son infaillibilité, et écrit aux princes de l'Europe pour le faire déposer ; vainement aussi il cherche à fasciner ses adversaires par le prestige de son éloquence ; ses paroles avaient déjà perdu leur crédit, quand ses actes mêmes ne seraient pas venus les amoindrir.

Souvent Savonarole avait proposé l'épreuve du feu, pour démontrer à tous avec éclat la vérité de sa mission. Cette proposition, toujours éludée, fut enfin acceptée par les Franciscains, les rivaux des Dominicains à Florence. On prit jour pour cette solennelle tentative ; on construisit un vaste bûcher sur la place de la Seigneurie, et la foule accourut à un spectacle qui devait être pour elle le jugement de Dieu. Mais son attente ne tarda pas à être déçue. D'inutiles débats sur les conditions de l'épreuve la firent différer, et une pluie torrentielle finit par la rendre impossible. Aussi Franciscains et Dominicains se trouvèrent-ils enveloppés dans le même ridicule. Quant à Savonarole, il fut perdu sans retour. Exilé par l'autorité

florentine, qui voulait ainsi donner satisfaction au peuple en fureur, il s'enferma dans Saint-Marc comme dans un inviolable asile. Mais, contre tout espoir, il y fut poursuivi par ses ennemis ameutés. Compagnacci et Arrabbiati avaient pris les armes. La retraite des Dominicains fut forcée, l'église envahie, et après un combat acharné, Fra Hieronimo, pour sauver son couvent d'une ruine certaine, se livra lui-même aux commissaires de la Seigneurie. Deux de ses religieux devaient partager son triste sort, Buonvicini et Maruffi, qui s'étaient montrés, entre tous, attachés à sa personne.

Instruit de cet heureux événement, Alexandre VI demanda qu'on lui livrât les prisonniers. Mais, sur le refus persistant de la Seigneurie, il se hâta d'envoyer ses délégués à Florence, afin d'instruire le procès. L'issue n'en pouvait être douteuse. Les trois accusés furent déclarés coupables, et, le 28 mai 1498, au milieu des stupides acclamations du peuple, expirèrent sur un gibet, Maruffi avec l'accablement d'une âme vulgaire, Buonvicini, sans proférer une plainte, Savonarole avec la sérénité d'un réformateur qui déplore l'égarement de ses disciples, devenus ses bourreaux.

Jérôme Savonarole avait quarante-cinq ans et huit mois. Lui mort, éclatèrent les maux qu'il avait voulu conjurer. Florence, déchirée par les factions, marcha de nouveau à la servitude, et Machiavel, suivant l'expression de M. Perrens, put calculer avec la sinistre précision du médecin ce qui restait d'heures à la liberté de la république. L'Italie elle-même, abîmée

par l'invasion, fit entendre ces gémissements, dont les chants de l'Arioste sont restés l'immortel écho. L'Église, enfin, distraite et sans vigilance, se laissa surprendre par l'hérésie, et reçut des blessures que le concile de Trente put cicatriser, mais non pas guérir. Nous n'avons ici fait autre chose qu'analyser la partie biographique de l'ouvrage de M. Perrens. Avant d'apprécier cet intéressant travail et de porter un jugement sur Savonarole, il nous reste à parler des *Prédications*, des *Traités philosophiques et ascétiques* et des *Poésies* de l'illustre Dominicain.

II

Nous avons assisté au dramatique spectacle de la vie de Savonarole. Nous avons vu son influence grandir peu à peu, devenir souveraine, et, par un fatal retour des choses, se changer en un complet discrédit. A considérer les circonstances au milieu desquelles il vécut, ses tentatives et ses violences, on ne s'étonne guère de la fin déplorable de l'imprudent religieux. Ce qu'il faut surtout admirer, c'est l'autorité qu'il conquit par l'unique ascendant de sa parole, effrayant d'abord les Médicis et contribuant ensuite à les chasser; arrêtant l'invasion française en même temps qu'il fondait une république et maîtrisait les factions; faisant fleurir la piété au sein même de la corruption.

C'est qu'en effet Savonarole fut surtout un grand orateur. Avant lui, l'éloquence de la chaire n'existait

pas en Italie, non plus qu'en France; ou n'était qu'une déclamation, amalgame des Saintes Écritures et de citations profanes, tissu bigarré de dogme, de pédantisme et de bel esprit. Plus célèbres déjà que leurs devanciers, Fra Roberto de Lecce, saint Vincent-Ferrier, Fra Mariano ne valaient guère mieux que Maillard et que Menot. Savonarole apporta le premier, dans la prédication, la simplicité qui témoigne d'une conviction sincère, la science qui impose aux esprits, l'onction qui pénètre les cœurs. Ajoutez à cela les ardeurs d'un tribun et ces qualités essentielles du génie que l'étude développe, mais qu'elle ne crée pas : l'élan, le feu, la couleur, l'enthousiasme. Réformateur de l'État et des mœurs, Fra Hieronimo le fut également de l'art oratoire, appliqué à la direction des âmes dans les voies du salut. C'est pourquoi il blâme les prédicateurs qui ne songent qu'à repaître l'assistance de curieuses subtilités et à chatouiller les oreilles. « Ils sont, dit-il, comme les joueurs de flûte et les chanteurs dans la maison du chef de la synagogue. Ceux-ci, devant sa fille morte, chantaient et jouaient des mélodies lugubres pour tirer des pleurs, mais ils ne pouvaient ressusciter le cadavre. » Selon lui, il convient de prendre la foi simplement. Ce n'est pas qu'il méprise la science et ses ressources pour développer et inculquer les mystères de la foi. Pénétré de la lecture d'Aristote et de saint Thomas, il déclare qu'il est nécessaire de rester de longues années plongé dans les études profondes avant d'arriver à la perfection. « Ceux-là trompent les pauvres femmes, disait-il, qui leur font croire qu'il suffit de

porter le froc pour être un saint et un savant homme... Il faut que celui qui veut savoir étudie, qu'il lise les livres, et qu'il vive saintement, au lieu de perdre la journée à faire visite aux femmes et aux commères. »

Ainsi, Savonarole condamnait l'indolence et la paresse coupable des prédicateurs de son temps, comme il avait proscrit les vains apprêts de leur rhétorique. Toutefois, il ne sut pas lui-même échapper à leur affectation. L'abus de l'allégorie, la fréquence des figures, la singularité des métaphores est un des traits caractéristiques de ses prédications. « Sachez, dit-il, en terminant un sermon, sachez, pour dernière conclusion, que Dieu a préparé un grand dîner à toute l'Italie. Tous les mets seront amers. Jusqu'ici Dieu n'a encore donné que la salade, un peu de laitue amère. Entends-moi bien, Florence, tous les autres mets sont encore à venir. Ils seront tous amers, et il y en aura beaucoup, parce que c'est un grand dîner. C'est ainsi que je conclus : gravez mes paroles dans votre esprit. L'Italie est maintenant sur le point d'entrer dans les tribulations. » De même il ne parle jamais des princes étrangers qui doivent châtier l'Italie, qu'il ne les compare à des barbiers. « *Fili hominis, sume tibi gladium acutum*, etc. Dans ce temps-là le rasoir était Nabuchodonosor : Titus et Vespasien furent l'autre rasoir. Mais revenons à notre sujet. Les barbiers qui viendront prochainement sont ceux qui doivent nous faire la barbe. Vous vous rappelez que je vous en ai avertis. — Oh ! pourquoi ne viennent-ils pas maintenant ces barbiers ? — Ils sont occupés pour le moment à aiguiser leurs rasoirs et à les

suspendre à leur ceinture. Veut-il enfin décréditer ses adversaires, il les assimile à des punaises, et, une autre fois, à de grosses mouches et à des scorpions. « Savez-vous comment sont ces scribes et ces pharisiens? Les uns sont comme de grosses mouches, les autres comme des scorpions. La grosse mouche fait peu de mal; elle bourdonne et siffle tout le jour. Elle fait tout le jour, *bu*, *bu*. Tantôt elle entre dans un trou et fait : *is*, *is*; tantôt elle entre dans un autre. Ce sont ceux qui rôdent sur les places, qui vont de boutique en boutique pour les affaires de tel ou tel; ils bourdonnent sans cesse. N'ayez pas trop peur de ces grosses mouches. Vous écrivez dans votre chambre; survient une mouche qui vole tout autour de vous et fait *is*, *is*, *is*. Vous écrivez toujours, elle revient, vous lui faites ainsi de la main et vous lui dites : Allons, va-t'en, grosse mouche! Ne posez pas la plume, l'insecte finira par s'en aller. Mais le scorpion vient, tout gracieux par devant et plein de poison par derrière. Voyez : voici un homme dans sa chambrette; il écrit, il vaque à ses affaires. Ces scorpions, ce sont les méchants, gardez-vous d'eux. Ils viennent ce matin avec l'adultère; ils entrent dans la chambrette et se disent : Agissons en secret. Patience, vous verrez que nous y viendrons. O ribauds, qui êtes tous les jours avec les courtisanes, et qui voulez maintenant lapider cette pauvrette! O effrontés scélérats! » Ce sont là, à coup sûr, d'étranges comparaisons et de singulières invectives. Mais ce qui marque les prédications de Savonarole d'une empreinte particulière, c'est le ton inspiré qui s'y fait entendre et les prophé-

ties dont elles sont semées. Très-souvent ces prophéties se résolvent en vagues menaces, en allusions hasardées, en assertions gratuites, et alors le discours de l'orateur se ressent de tout l'embarras de la prévision. Lorsque, au contraire, il s'appuie sur de sérieuses conjectures et qu'il ose, avec fondement, convertir les probabilités en certitude, il atteint les plus sublimes hauteurs. Par exemple, ni Boccace, ni plus tard Manzoni n'ont surpassé, dans leurs peintures, la sombre énergie de Savonarole annonçant la peste qui devait désoler Florence : « Quand ce fléau fondra sur vous, dit-il, il y aura tant de morts dans les maisons, qu'on criera dans les rues : Jetez vos cadavres dehors ! On les mettra sur des voitures et sur des chevaux ; on en fera des montagnes et on les brûlera. On n'entendra plus dans la ville que ce cri lugubre : Qui a des morts ? qui a des morts ? Que tous ceux qui ont des morts les descendent sur leur porte ! Une foule de gens sortiront alors sur le seuil de leur maison : Voici mon fils ! dira l'un ; voilà mon mari, voilà mon frère ! dira l'autre. Et l'on fera de grandes et horribles fosses pour y enterrer tous ces cadavres. Puis les mêmes hommes parcourront de nouveau les rues ; ils crieront : N'y a-t-il plus de morts par ici ? Quelqu'un a-t-il des morts ? Et les rangs des citoyens s'éclairciront au point qu'il restera à peine quelques personnes. L'herbe croîtra dans les rues ; les routes seront comme les bois et les forêts... »

Éminemment tourné vers la pratique, le célèbre prédicateur s'engageait peu volontiers dans les discussions métaphysiques, ou s'en tirait assez mal.

C'était dans l'exposition des grandes vérités morales qu'éclatait particulièrement son talent. Ravi alors, hors de lui-même, possédé d'une véritable extase, ses sanglots arrachaient des sanglots, et les cris de l'auditoire venaient parfois interrompre sa parole. Tel fut le discours qu'il prononça sur l'amour de Dieu. « Mon cœur errait d'abord parmi les biens du monde ; il ne trouvait rien qui pût le fixer et lui donner du repos. Mon cœur était déjà l'esclave du péché ; il se sentait à l'étroit entre ces deux biens qu'on appelle la richesse et l'honneur. Mon Dieu ! tu l'as fait grand, ce cœur ; il s'est dilaté, il est devenu fort, il s'est réjoui en Dieu vivant. Il s'est tant exalté, il s'est tant réjoui, il s'est tant dilaté, qu'il ne peut plus tenir dans cette poitrine ; il éclate et bondit au dehors. O mon cœur ! où vas-tu ? O mon cœur ! où es-tu ? Il s'en est allé : *Et caro mea exultavit in Deum vivum.* »

Il n'y a pas moins d'émotion dans le sermon de Savonarole sur la mort. « Savez-vous ce que c'est que mourir ? C'est comme quand on est sous le masque. Les serviteurs de Dieu sont sous le masque dans cette vie, et quelquefois on ne peut les reconnaître ; mais quand ils seront là-haut, ils auront posé le masque.

« Pensez quelquefois à la mort, et dites : Il faut mourir ! Ces mains et ces chairs doivent devenir cendre et poussière, tout ce corps sera bientôt en putréfaction. Ils sont morts ces hommes si jeunes, si grands, si riches, si beaux, si forts ! Il y a quelques jours à peine, ils étaient pleins de vie ; à présent, ils

sont tous morts, ils ne sont que cendre et poussière! Et moi aussi je mourrai bientôt; il suffira d'un souffle pour me jeter hors de cette vie..... »

Cependant, il n'était pas rare que Jérôme descendit du faîte de l'éloquence aux familiarités les plus vulgaires. Voyait-il son auditoire fatigué, il piquait sa curiosité par des anecdotes, ou réveillait même son attention par des gravelures. Comme il avait acquis le pouvoir de tout faire, il prenait aussi la liberté de tout dire. Improvisateur passionné, — car, à la réserve de deux Avents, il n'écrivit aucun de ses sermons, — il posséda à un très-haut degré cette merveilleuse faculté de la parole qui charme ou terrifie, excite ou calme les tempêtes, produit en nous les alternatives de la confiance et du désespoir.

. . . . Pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, vanis terroribus implet.

Nous avons à dessein insisté sur les *Prédications* de Savonarole, parce que c'est là que se manifestent tous les traits disparates de son génie. Il est permis de passer plus rapidement sur ses *Poésies* et sur ses *Traités philosophiques et ascétiques*.

Ces traités sont fort nombreux, et quand on parcourt les analyses et le catalogue qu'en donne M. Perrens, on s'étonne de la prodigieuse activité de Savonarole, qui, mêlé aux affaires et chargé en quelque sorte, à lui seul, de l'administration de Florence, put néanmoins trouver assez de veilles pour rédiger d'aussi volumineuses compositions. Il faut notamment, entre

tous ces écrits, citer : *le Triomphe de la Croix*, le *Traité sur la division et l'utilité des sciences*, le *Traité du gouvernement de Florence.*

Dans *le Triomphe de la Croix*, Savonarole se propose de démontrer les vérités de la religion par des arguments empruntés à la philosophie. Nous ne savons pourquoi cette méthode paraît à M. Perrens stérile ou périlleuse. Sans doute, la foi dépasse la raison; mais, aux termes les plus rigoureux de l'orthodoxie, la raison sert de préambule à la foi, et Savonarole s'accorde avec les Pères lorsqu'il affirme qu'il ne faut pas séparer la lumière surnaturelle de la lumière naturelle, mais les aider l'une par l'autre. *Ajutare l'uno lume con l'altro lume.* Un tel tempérament de doctrine chez un des esprits les plus emportés qui fût jamais mérite même qu'on le remarque et qu'on y applaudisse.

Cette modération de Savonarole fléchit dans le *Traité de la division et de l'utilité des sciences.* Effrayé du paganisme renaissant des mœurs, l'austère Dominicain condamne le paganisme des lettres et bannit Homère, Platon, Cicéron, Virgile, pour ne plus laisser étudier qu'un peu de grammaire, saint Jérôme, saint Augustin et l'Écriture Sainte. Il serait superflu de discuter une théorie qui, en reparaissant de nos jours, a provoqué les réfutations les plus convaincantes. Nous observerons toutefois que Savonarole avait à ses entraînements des excuses qui manquent à nos modernes déclamateurs.

Enfin, dans le *Traité du gouvernement de Florence*, Savonarole expose et justifie sa propre politique. Tout

l'ouvrage n'a d'autre objet que d'exalter l'État populaire et d'inspirer la haine de la tyrannie. Le portrait du tyran y est tracé avec une vigueur de pinceau qui rappelle les plus belles pages de la *Politique* d'Aristote. « Sous le tyran, il n'y a rien de stable, parce que tout se fait selon sa volonté, qui n'est pas gouvernée par la raison, mais par la passion. Par son orgueil, il tient sous lui tous les citoyens en suspens; par son avarice, il ôte toute sécurité à la richesse; par sa luxure, il met en péril la pudeur et la chasteté des femmes : il a des entremetteurs et des entremetteuses qui conduisent les épouses et les filles des citoyens dans ses filets..... »

Beaucoup moins considérable comme écrivain que comme prédicateur, Savonarole n'est point un poëte. On ne retrouve en effet dans ses vers rien de cette grâce ni de cette inspiration naïve qu'offrent au treizième siècle les poésies des religieux Franciscains. Composées presque toutes pour des besoins journaliers et des cérémonies publiques, les *Poésies* de Fra Hieronimo peuvent se diviser en trois séries : 1° les vers où il élève son âme à Dieu; 2° les laudes spirituelles; 3° les chants pieux qu'il destina à remplacer les chants du carnaval. On en pourra lire dans l'ouvrage de M. Perrens des extraits choisis.

Nous ne voulons plus que rendre hommage à cet ouvrage, au labeur qu'il suppose, à l'habileté de rédaction que l'auteur y a déployée, à l'esprit dans lequel il l'a conçu. Certes, on ne pouvait toucher à de plus brûlants problèmes : la question des prophéties,

la question de l'inspiration, la question de la réforme religieuse et l'histoire de la papauté, qui est l'histoire même du catholicisme. M. Perrens a côtoyé prudemment le bord de ces précipices. Sans doute, il ne se hasarde guère à sonder les profondeurs de l'abîme, comme s'il craignait d'être saisi de vertige et de défaillir. Mais qui pourrait lui reprocher cette réserve, s'il n'a d'ailleurs rien omis de ce qui se rapporte à son sujet?

Nous pensons aussi que, malgré un engouement bien naturel pour Savonarole, M. Perrens l'a, en somme, équitablement jugé.

Évidemment, il y eut chez le fougueux réformateur, à côté d'inévitables faiblesses, de nobles et héroïques parties, et ce ne fut point par un intérêt humain qu'il embrassa les luttes où il périt. Sa vertu lui fit prendre en horreur les vices de ses contemporains, et son âme patriotique s'enivra du saint délire de la liberté. Mais alors même qu'il fascinait les esprits et parlait en prophète, il ne se donna pas, à vrai dire, comme un thaumaturge.

Indocile aux ordres d'Alexandre VI, on ne saurait pourtant le compter parmi les hérétiques ou les ennemis de la papauté. D'autre part, on doit reconnaître que ses hardiesses préparèrent les voies de la révolte où Luther s'avança bientôt avec une audace indomptable. Sa politique elle-même, mélange indiscret de religion et de système, trompa ses vues, en dégénérant en despotisme. En un mot, Savonarole, qui ne se contenta pas de gémir comme Salvien, ne sut pas non plus agir comme saint Bernard. Sa place

reste marquée entre ces hommes turbulents, mais généreux, qui contribuèrent à préparer par des ruines l'établissement des temps nouveaux : Arnaud de Brescia, Jordano Bruno et Campanella.

BAGLIVI

SES ÉCRITS [1]

(1852)

Baglivi, médecin italien de la fin du dix-septième siècle, a laissé un nom célèbre, à cause de l'ardeur qu'il mit à rendre populaires les préceptes de Bacon et du succès heureux qui suivit ses efforts. Son traité de l'*Accroissement de la médecine pratique* n'est en effet qu'une perpétuelle application du *Novum Organum*.

Cet ouvrage, qui a compté jusqu'à huit ou dix éditions latines, n'avait été jusqu'à présent traduit en français qu'une seule fois, et d'une manière partielle, par M. Daignan. Le Docteur J. Boucher, de Dijon, vient d'en donner récemment une nouvelle et complète traduction française.

Une semblable publication, quel que soit d'ailleurs son mérite, échapperait certainement à notre compétence, si M. Boucher ne l'avait fait précéder d'une introduction étendue, où il discute, beaucoup moins en praticien qu'en philosophe, l'influence du Baconisme sur les sciences en général, et sur la médecine en particulier. Nous nous proposons d'examiner en

[1] Paris, 1851. Traduction nouvelle par le Docteur J. Boucher

peu de mots cette appréciation de Bacon et de l'esprit nouveau dont il fut le promoteur.

Si l'on excepte Aristote, aucun philosophe peut-être n'a eu des fortunes aussi diverses que Bacon. Célébré par les uns, décrié par les autres, objet tour à tour de pompeux éloges et de pamphlets, sans place encore certaine aux yeux de l'opinion publique, malgré le zèle scrupuleux de ses éditeurs [1]; à voir les alternatives de discrédit et de faveur que subit sa réputation, on comprend qu'il y a en lui plus qu'un homme, et qu'il représente toute une méthode et toute une tendance. Ce fut pour autoriser une tendance que les Encyclopédistes invoquèrent son nom; ce fut pour combattre une tendance que M. de Maistre s'efforça de l'avilir.

Entre les excès d'un engouement calculé et les emportements d'une aveugle colère, M. Boucher désire évidemment garder l'impartialité qui convient et au savant qui juge et au savant qui est jugé. Il avoue donc n'être point hostile à la méthode expérimentale. Il se pose même en admirateur sincère de celui qui, pour emprunter son langage, « redressa, embellit, il dirait presque refit une route par où l'on passait depuis le commencement du monde, mais où l'instinct général semblait précipiter son siècle. » Mais, en définitive, sa critique implique un blâme sévère, et son jugement une condamnation.

Hâtons-nous de le reconnaître. Les reproches es-

[1] Voir notamment l'excellente édition de M. Bouillet. Paris, 1834.

sentiels que M. Boucher élève contre le Baconisme sont fondés, et nous montrerons tout à l'heure qu'il a eu raison de les lui adresser. Nous voudrions auparavant relever quelques inexactitudes et signaler quelques écarts d'interprétation.

Il nous semble d'abord que M. Boucher n'accorde point à Bacon une part d'influence assez large sur ses contemporains et ses successeurs. Sans doute il y aurait de l'exagération à prétendre que tout fut renouvelé dans les sciences, à partir du *Novum Organum*. Cet ouvrage même avait eu en Italie d'utiles et nombreux antécédents. Mais il est impossible de nier que Bacon n'ait été, avec Galilée, le chef du mouvement scientifique qui marque cette période admirable, où, par une coïncidence qui ne saurait être un pur hasard, Harvey découvre la circulation du sang, Halley soumet la marche des planètes à la théorie, Képler confirme le système de Copernic, Torricelli annonce la pesanteur de l'air, Newton détermine les lois de la gravitation, Bradley réduit l'aberration des fixes, Huygens perfectionne le télescope et applique le pendule aux horloges, Boyle, Hooke et Malpighi, le maître de Baglivi, entreprennent et exécutent les expérimentations les plus belles. Aussi Herschell, en décrivant l'état des sciences physiques avant le siècle de Galilée et de Bacon, est-il allé jusqu'à dire que « l'illustre Bacon resplendit au milieu des ténèbres de cette époque, comme une étoile matinale qui annonce l'aurore [1]. »

[1] *Discours sur l'étude de la Philos. naturelle*, II[e] part., ch. III.

Il serait d'ailleurs injuste de vouloir rabaisser Bacon en remarquant, comme le fait M. Boucher, qu'il ne donna point à la fois le précepte et l'exemple. Nulle part, en effet, Bacon n'a revendiqué le titre d'inventeur, et, de peur qu'on ne s'y méprît, il lui est arrivé en plus d'un endroit d'indiquer le rôle qu'il s'était assigné.

« *Ego, buccinator tantum pugnam non ineo, unus fortasse ex iis de quibus Homerus :*

Χαίρετε, κήρυκες, Δίος ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρων. »

Ce rôle ainsi limité, Bacon l'a-t-il su remplir? Si, par lui-même, il n'a rien ou presque rien découvert, a-t-il du moins tracé des règles qui servissent à découvrir? On a regretté souvent que sa méthode fût vague, incomplète et par conséquent insuffisante. M. Boucher l'accuserait plutôt d'une excessive rigueur. Selon lui, le *Novum Organum* substitue sans réserve l'analyse à la synthèse et l'induction au syllogisme, refuse au génie l'emploi fécond de l'hypothèse, et, ramenant la science à une mécanique vulgaire, soumet les intelligences à un même niveau. Il n'y a pas jusqu'à la théorie de l'erreur, formulée par le philosophe anglais, qui ne lui paraisse, à certains égards, une négation de la puissance de l'esprit humain.

Or, à y regarder de près, on se convainc aisément que l'induction Baconienne, loin de proscrire la synthèse, la suppose nécessairement au terme de ses recherches; qu'au lieu d'exclure le syllogisme, elle lui

fournit les principes sur lesquels il s'appuie, pour qu'ensuite le syllogisme à son tour vérifie les données d'où elle part, et qu'enfin, tout en disciplinant notre activité intellectuelle, elle ne lui ôte rien de sa spontanéité ni de son énergie. L'induction ne méconnait pas davantage les droits du génie. Car, sous le nom de prérogatives des faits, *prærogativæ instantiarum*[1], Bacon a précisément désigné les faits exceptionnels qui valent, à eux seuls, une série de faits, et qui, insignifiants en apparence, deviennent pour qui sait les comprendre les prémisses inespérées de conclusions vraiment sublimes. Tels sont « les faits éclatants, les faits collectifs, les faits fugitifs, les faits limitrophes, etc... » Galilée, par exemple, en voyant osciller la lampe d'une église, Newton, une pomme tomber, Black, une goutte d'eau se détacher d'un glaçon, conçurent des idées qui devaient opérer une révolution. Haüy, dans un morceau de spath qui se brise, aperçoit les lois de la cristallographie; les convulsions d'une grenouille écorchée révèlent à Galvani la présence d'un fluide ignoré; Haller enfin, dans un jaune d'œuf, croit démêler un monde.

M. Boucher n'aurait pas non plus proposé de régler, au lieu de la détruire, l'autorité naturelle des idoles énumérées par Bacon, s'il ne s'était laissé surprendre par une métaphore qu'il a mal interprétée. Ces idoles, en effet, ne sont point des puissances effectives qui nous troublent souvent, mais quelquefois aussi communiquent à la pensée son élan; ce sont

[1] *Novum Organum*, L. II, LII.

uniquement des défauts de l'âme et comme des difformités. Bacon l'avait clairement exprimé en disant : *Mens humana (corpore obducta et offuscata) tantum abest ut speculo plano, æquali et claro similis sit (quod rerum radios sincere accipiat et reflectat), ut potius sit instar speculi alicujus incantati, pleni superstitionibus et spectris*[1]. »

Nous aurions encore à soumettre à M. Boucher plusieurs observations de détail. Mais, après avoir constaté que sa critique n'est pas toujours sûre, nous avons à cœur de déclarer que nous en acceptons les points principaux.

M. Boucher a parfaitement compris que Bacon, tout en proclamant que sa méthode était universelle, la fit exclusivement servir aux sciences physiques; que, malgré des phrases éloquentes sur la nécessité d'unir la raison à l'expérience, il fut le père de l'empirisme moderne ; qu'en poussant les esprits à la recherche des lois, il les détourna de la recherche des causes; qu'en négligeant l'étude de l'âme, il établit entre la physiologie et la philosophie un divorce funeste.

De tous les vices du Baconisme, ces deux derniers sont incontestablement les plus graves. « Le précepte fondamental de Bacon, a écrit quelque part M. Cousin, est de faire abstraction des causes et de s'en tenir à la recherche des faits et à l'induction des lois; et cela suffit ou peut suffire jusqu'à un certain point dans les sciences physiques; mais en philosophie, négliger

[1] *De Augmentis scientiarum*, L. V, c. IV.

les causes, c'est négliger les êtres; c'est, par exemple, dans l'étude de l'homme, faire abstraction du fond même de la nature humaine, de la racine de toute réalité du moi, sujet propre de toutes les facultés qu'il s'agit de connaître, puisqu'il est la cause de tous les actes dont ces facultés ne sont que la généralisation. C'est Bacon qui, en détournant la philosophie de la recherche des causes, l'a séparée de la réalité, et l'a condamnée à des observations sans profondeur et à des classifications artificielles[1]. »

C'est surtout contre l'empirisme brutal que M. Boucher s'élève avec véhémence, affirmant qu'il faut bien se garder de bannir de la médecine les considérations morales et métaphysiques. Cette protestation aurait pu être plus précise et soutenue par des motifs plus nettement exposés. Telle qu'elle est, elle n'en fait pas moins grand honneur au Docteur Dijonnais, qui n'hésite point à se séparer ainsi des traditions de l'école de Paris, sans tomber dans les chimères de l'école de Montpellier.

Pour nous, s'il faut l'avouer, ce qui nous inspire le plus de crainte et de défiance, ce n'est pas le semi-Stahlianisme de Montpellier, mais le matérialisme de l'école de Paris, laquelle n'admet, en général, d'autre procédé que l'expérience sensible[2], d'autre métaphysique que l'idéologie, d'autre maître que Bacon[3]. Quand on s'est dit que ce qui ne se touche pas n'existe

[1] M. Cousin, *Introd. aux œuvres posthumes de M. de Biran.*

[2] Voyez Bérard, *Cours de physiologie*, Ier liv., p. 25.

[3] Voyez Magendie, *Précis élém. de physiologie*, p. 240.

pas, que peut-on voir autre chose dans la vie qu'un équilibre instable d'atomes, et dans la mort, « qu'une vapeur qui s'exhale, des esprits qui s'épuisent, des ressorts qui se démontent et se déconcertent, une machine qui se dissout et se met en pièces [1]. »

L'immortalité de l'âme et la Providence deviennent alors des dogmes religieux à l'usage de la multitude et que méprisent les habiles. Le plaisir est l'unique bien, et l'unique mal la douleur. La politique demande à la phrénologie les moyens de gouverner les hommes, et la justice n'étant plus la force, mais la force la justice, un peuple court aux abîmes.

Félicitons M. Boucher de détester hautement de pareilles conséquences, et de n'avoir pas craint, pour repousser les principes d'où elles découlent, de critiquer et d'amoindrir l'auteur qu'il traduisait.

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, édit. de Poissy, t. XI, p. 43.

BOSSUET

SA VIE [1]
SA CANDIDATURE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
LE QUIÉTISME [2]
MÉMOIRES ET JOURNAL DE L'ABBÉ LE DIEU [3]

I

(1855)

Tout le monde a lu la *Vie de Bossuet* par M. le cardinal de Bausset. Le style en est clair, la narration facile, la doctrine en général excellente, et l'on comprend que cet élégant écrit soit devenu le complément en quelque sorte obligé des œuvres de l'évêque de Meaux. Cependant, à y regarder de près, la composition de M. de Bausset n'est pas irréprochable. D'un côté, allant droit aux principaux épisodes de la vie qu'il raconte, souvent il omet les faits intéressants qui les ont préparés, et, d'autre part, presque toujours il reproduit sans contrôle les *Mémoires* de l'abbé Le Dieu : voilà pour la biographie proprement dite.

[1] *Études sur la vie de Bossuet*, par M. A. Floquet. Paris, 1855; 3 vol.

[2] *De la Controverse de Bossuet et de Fénelon sur le Quiétisme*, par M. Bonnel. Paris, 1850; 1 vol.

[3] Paris, 1856; 4 vol. publiés par M. l'abbé Guettée.

Le défaut du livre devient encore plus sensible lorsqu'on veut connaître quelles ont été les études de Bossuet, vérifier la date de ses discours, discuter l'authenticité de telle ou telle partie de ses ouvrages, constater enfin les progrès de cette pensée et de cette élocution souveraines. Sur des points aussi essentiels, les informations de M. de Bausset sont à peu près nulles; elles satisfont mal le lecteur; un critique n'y trouverait aucun secours. Ce sont précisément ces regrettables lacunes que M. Floquet a pris à tâche de combler dans les trois volumes qu'il vient de donner au public sous le titre de : *Études sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions en qualité de précepteur du Dauphin.* Cette période de la vie de Bossuet, grâce aux recherches patientes de M. Floquet, n'a plus rien d'obscur, et quelques détails suffiront pour montrer l'intérêt qui s'y attache.

Né à Dijon en 1627, d'une famille de robe, élevé parmi les hommes graves de sa parenté, les Mochet, les Bretagne, les Bossuet, magistrats dévoués au roi pendant la Ligue, serviteurs affectionnés de Louis de Bourbon, gouverneur de la Bourgogne en 1631, le jeune Jacques-Bénigne grandit à l'école du respect, et se vit, à son début, assuré d'une protection puissante, qui devait peu à peu se changer en une noble familiarité. Des lettres inédites, et que M. Floquet déclare devoir aux archives de la maison de Condé, mettent en pleine lumière les intimes rapports du vainqueur de Rocroy et de son panégyriste immortel. Et ces rapports, comme on sait, s'établirent, pour ne se rompre jamais, le jour où, accompagné de quel-

ques-uns de ses gentilshommes, le prince vint au collége de Navarre assister et presque prendre part à la discussion des thèses que Bossuet avait obtenu la permission de lui dédier. Quels furent les maîtres de Bossuet à Navarre, et d'abord chez les Jésuites de Dijon, au collége des Godrans? A quels auteurs s'appliqua-t-il de préférence? Sous quelle discipline se forma ce beau génie? Ce sont là des questions que M. Floquet devait chercher à résoudre. Il nous montre Bossuet, dont les premiers enthousiasmes avaient éclaté à la lecture de la Bible, s'éprenant également d'amour pour Cicéron et pour Virgile, et surprenant par la précocité de son intelligence autant que par son âpreté au travail ses doctes professeurs des Godrans, les PP. Jacques Viguier et Claude Perry. A Navarre, Bossuet rencontra, à côté de Nicolas Cornet, des maîtres distingués à la fois par la science, la vertu et le caractère; mais évidemment son éducation fût restée incomplète sans la retraite où, au sortir de Navarre, il courut s'ensevelir. En effet, c'est pendant son séjour à Metz que, malgré les nombreuses et minutieuses affaires où il fut employé, l'archidiacre de Sarrebourg acquit une si parfaite connaissance des Pères, qu'il devait mériter un jour le glorieux surnom de *Père grec*. Saint Augustin, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze notamment, étaient sans cesse entre ses mains. Habituellement même il interrompait son sommeil, afin de continuer durant le calme des nuits ses fortes et attachantes lectures. Là est le secret de cette irrésistible dialectique, qui présageait dès 1654 le *Discours sur l'Histoire universelle* et

l'Histoire des Variations. Là, de même, est la source vive de cette éloquence qui s'est répandue en tant de pathétiques discours, sermons, oraisons funèbres, panégyriques, qu'il écrivait d'ordinaire après avoir dit, car Bossuet ne se préparait à l'action que par la méditation. C'était assez pour lui d'avoir assuré les divisions, ordonné les idées principales, réuni les preuves, choisi les textes de son sujet : « Mon sermon est fait, disait-il, ne me restant plus qu'à trouver les paroles; » ou si parfois il en traçait une esquisse, le plus souvent il la rédigeait en latin.

« L'abbé Bossuet, écrit Le Dieu dans ses *Mémoires*[1], n'a jamais prêché à la cour de sermons étudiés et préparés. Il ne lui était possible d'y penser que peu de jours et souvent même peu d'heures avant de les prononcer... Il prêchait donc de génie, et sa vivacité et son abondance lui donnaient une facilité inconnue aux autres. La considération actuelle des personnes, du lieu et du temps, le déterminait sur le choix du sujet. Comme les Saints Pères, il accommodait ses instructions ou répréhensions à des besoins présents... Au travail, il jetait sur le papier son dessein, son texte, ses preuves, en français ou en latin indifféremment, sans s'astreindre ni aux paroles, ni au tour de l'expression, ni aux figures : autrement, lui a-t-on ouï dire cent fois, son action aurait langui et son discours se serait énervé.

« Sur cette matière informe, il faisait une méditation profonde dans la matinée du jour qu'il avait à

[1] T. I, p 109.

parler, et le plus souvent sans rien écrire davantage, pour ne pas se distraire, parce que son imagination allait bien plus vite que n'aurait fait sa main. Maître de toutes les pensées présentes à son esprit, il fixait dans sa mémoire jusqu'aux expressions dont il voulait se servir; puis, se recueillant l'après-dînée, il repassait son discours dans sa tête, le lisant des yeux de l'esprit comme s'il eût été sur le papier, changeant, ajoutant et retranchant, comme l'on fait la plume à la main. Enfin, monté en chaire et dans la prononciation, il suivait l'impression de la parole sur son auditoire, et soudain, effaçant volontairement de son esprit ce qu'il avait médité, attaché à sa pensée présente, il poussait le mouvement par lequel il voyait sur le visage les cœurs ébranlés ou attendris. »

Telle était la méthode magistrale de ce prédicateur de l'ancienne marque.

M. Floquet, qui a déterminé d'une manière exacte la date de la plupart des sermons de Bossuet, si maltraités par Dom Deforis, fixe au mois d'avril 1656 la première apparition du célèbre orateur dans les chaires de la capitale[1]. A cette époque, le Jésuite Lingendes et l'Oratorien Le Boux avaient seuls jeté quelque lustre sur la prédication chrétienne. Paris d'ailleurs ne devait entendre Bourdaloue que vers 1669, Mascaron et Fléchier qu'après Bourdaloue. Bossuet donc, en réalité, n'avait ni prédécesseurs ni

[1] M. Floquet redresse ici l'erreur de l'abbé Vaillant, qui, dans ses *Études sur les sermons de Bossuet d'après les manuscrits*, Paris, 1851, p. 62, renvoie cette date vers la fin de 1658. Voir d'ailleurs ce remarquable écrit.

modèles, et de la sorte, à la hauteur de son talent s'ajoutait tout le prestige de la nouveauté. Néanmoins, ce ne fut qu'en 1663, le 2 février, qu'il porta pour la première fois la parole devant Louis XIV. Le roi, qui avait le goût des grandes choses, se sentit ému et charmé par cette voix si mâle tout ensemble et si douce, respectueuse comme il convient à un sujet, mais libre aussi comme il convient à un prêtre; car M. Floquet prouve fort bien, contre La Harpe, Sismondi et de modernes détracteurs, que Bossuet ne descendit jamais aux flatteries de langage ni aux bassesses de silence qu'on lui a reprochées. Au milieu de l'appareil des cours, il osa en mainte occasion plaider la cause des pauvres, et le précepte de l'exemple, en présence d'un monarque ivre de jeunesse et bouillant d'orgueil. Habile à démêler les hommes, le roi ne songeait point à s'offenser qu'un ministre de l'Évangile s'exprimât avec sincérité, pourvu qu'une telle sincérité fût discrète, et, n'eût-il pas eu une piété profonde, quoique flottante, il lui convenait du moins de maintenir cette espèce de subordination dont parle La Bruyère, « par où le peuple paraît adorer le prince et le prince adorer Dieu. » C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'imaginer le motif secret d'une servile complaisance pour expliquer la faveur constante dont Bossuet jouit auprès de Louis XIV. Comment Bossuet n'aurait-il pas révéré dans Louis XIV les éblouissantes splendeurs du pouvoir royal? Et comment Louis XIV, à son tour, n'aurait-il pas aimé dans Bossuet ces magnificences de la parole humaine, auxquelles rien ne peut être com-

paré, ces oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de Madame, pièces achevées, qu'animent le souffle d'Homère et les tristesses d'Isaïe; éloges ornés, mais aussi instructions austères; expositions sublimes qui présentèrent aux contemporains surpris le mélange extraordinaire d'une onction pénétrante, des flammes de l'éloquence, du jeu consommé de l'acteur?

Bossuet, en outre, ne servait-il pas merveilleusement le roi par les heureux succès de sa controverse? Et n'est-ce pas à lui qu'il fallut rapporter, avant 1669, avec la conversion de Dangeau, celle du comte de Lorge et de Turenne? La conversion de Turenne surtout fut un coup d'éclat. Louis XIV, transporté de joie, offrit à l'illustre capitaine l'épée de connétable, et, ce qu'on aura peine à croire, Clément IX la barrette, qu'on demandait pour son neveu, Emmanuel Théodose de Latour-d'Auvergne, abbé-duc d'Albret. Turenne refusa l'une et l'autre distinction; mais Rome ayant hâte de marquer sa reconnaissance à l'éminent adepte qu'on venait de lui conquérir, le pape se résolut, malgré ses répugnances, à conférer au neveu un chapeau qu'au risque d'une étrange disparate il eût préféré de beaucoup voir placé sur la tête de l'oncle. L'abbé d'Albret devint le cardinal de Bouillon. Ce fut pour l'*enfant rouge*, comme on le nommait alors, pour ce jeune homme, qui, n'ayant guère plus de vingt-six ans, était pressé de couvrir sa nullité par quelques triomphes oratoires, que Bossuet rédigea, à sa demande, un remarquable écrit *sur le style et la lecture des Pères de l'Église pour former un orateur*. Dans cette précieuse note,

jusqu'à présent inédite, et que M. Floquet a publiée pour la première fois, Bossuet ne se contente pas de conseils et de renseignements généraux ; il y découvre en quelque façon le fond de soi-même, et donne les plus intéressants détails sur ses propres lectures.

« Pour la prédication, écrit Bossuet, il y a deux choses à faire principalement : *former le style*, *apprendre les choses*. Dans le style il y a à considérer : premièrement, de bien parler, ce qui ne manque presque jamais à ceux qui sont nés et qui ont été nourris dans le grand monde. Mais aussi cet avantage est-il médiocre pour les discours publics ; car il faut trouver le style figuré, le style relevé, le style orné ; la variété, qui est tout le secret pour plaire ; les tours touchants et insinuants. Il y a, pour cela, divers préceptes ; mais nous cherchons les exemples et les modèles.

« J'ai peu lu de livres français ; et ce que j'ai appris du style, en ce second sens, je le tiens des livres latins, et un peu des Grecs, de Platon, d'Isocrate et de Démosthène, dont j'ai lu aussi quelque chose ; mais il est d'une étude trop forte pour ceux qui sont occupés d'autres pensées ; de Cicéron, surtout de ses livres : *de Oratore*, et du livre intitulé : *Orator*, où je trouve les modèles de grande éloquence, plus utiles que les préceptes qu'il y ramasse, de ses oraisons (avec quelque choix) : *pro Murena; pro Marcello;* quelques *Catilinaires;* quelques *Philippiques;* Tite-Live ; Salluste et Térence. Voilà mes auteurs pour la latinité ; et j'estime qu'en les lisant, à quelques heures perdues, on prend les idées du style *tourné et figuré*. Car

quand on sait les mots qui font comme le corps du discours, on prend, dans les écrits de toutes les langues, le tour qui en est l'esprit, surtout dans la latine, dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre, ou, plutôt, qui est tout le même.

« Les poëtes aussi sont d'un grand secours. Je ne connais que Virgile, et un peu Homère. Horace est bon, à sa mode, mais plus éloigné du style oratoire. Le reste ne fait que gâter et inspirer les pointes, les antithèses, les grands mots, le peu de sens et toutes les froides beautés.

« Néanmoins, selon ce que je puis juger, pour le peu de lecture que j'ai fait des livres français, les *OEuvres diverses* de Balzac peuvent donner quelque idée du style fin et tourné délicatement. Il y a peu de pensées; mais il apprend, par là même, à donner plusieurs formes à une idée simple. Au reste, il le faut bientôt laisser; car c'est le style du monde le plus vicieux, parce qu'il est le plus affecté et le plus contraint. Mais il parle très-proprement et a enrichi la langue de belles locutions et de phrases très-nobles.

« J'estime la *Vie de Barthélemy des martyrs;* les *Lettres au provincial*, dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence, et toutes une extrême délicatesse. Les livres et les préfaces de Messieurs de Port-Royal sont bons à lire, parce qu'il y a de la gravité et de la grandeur. Mais comme leur style a peu de variété, il suffit d'en avoir vu quelques pièces.

« Les versions de Perrot d'Ablancourt sont bonnes; il a fait le Corneille Tacite et le Thucydide. Car pour le Lucien, c'est le style propre et familier, et non le

sublime et le grand, qui doit être, néanmoins, celui de la chaire.

« Pour les poëtes, je trouve la force et la véhémence dans Corneille; plus de justesse et de régularité dans Racine.

« Tout cela se fait sans se détourner des autres lectures sérieuses; et une ou deux pièces suffisent pour donner l'idée et faire connaître le trait.

« Mais ce qui est le plus nécessaire pour former le style, c'est de bien comprendre la chose, de pénétrer le fond et le fin de tout, et d'en savoir beaucoup; parce que c'est ce qui enrichit, et qui forme le style qu'on nomme savant, qui consiste principalement dans des allusions ou rapports cachés, qui montrent que l'orateur sait beaucoup plus de choses qu'il n'en traite, et divertit l'auditeur par les diverses vues qu'on lui donne. Cicéron demande à son orateur *multarum rerum scientiam,* car il faut la plénitude pour faire la fécondité, et la fécondité pour faire la vérité, sans laquelle nul agrément.

« Venons maintenant aux choses. La première, et le fond de tout, c'est de savoir très-bien les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Pour les Pères, je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes et subtiles considérations; et l'autre le ramène et le mesure à la capacité du peuple. Le premier ferait peut-être, s'il était seul, une manière de dire un peu trop abstraite; et l'autre trop simple et trop populaire. Non que ni l'un ni l'autre ait ces vices; mais c'est que nous prenons ordinairement dans les

auteurs ce qu'il y a de plus éminent. Dans saint Augustin on trouvera toute la doctrine ; dans saint Chrysostome, l'exhortation, l'incrépation, la vigueur, la manière de traiter les exemples de l'Écriture, et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances..... »

Parvenu à ce degré d'autorité, d'influence, de réputation, on se demande pourquoi Bossuet n'avait pas quitté depuis longtemps les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Il est vrai qu'en 1664 il avait été promu à la dignité de doyen de Metz ; il est vrai encore que la cure de Saint-Eustache et celle de Saint-Sulpice lui avaient été successivement proposées, et la reine mère, Anne d'Autriche, avait même songé à lui pour un des évêchés de Bretagne qui étaient à sa nomination ; mais en définitive Bossuet restait simple prêtre, quoique l'opinion publique le désignât instamment au choix de Louis XIV. Un pareil retard était-il, de la part du roi, indifférence ou raisonnable calcul ? M. Floquet a levé tous les doutes en nous apprenant la déplorable fortune de deux proches parents de Bossuet : de François Bossuet, son oncle, secrétaire du conseil des finances, et d'Antoine Bossuet, son frère, trésorier des états de Bourgogne, qui, tous les deux, accusés de concussion, mis en jugement et dépouillés de leurs biens, n'évitèrent qu'à grand'peine une condamnation infamante. Par eux, le nom de Bossuet se trouvait donc compromis, et, pour lui rendre son intégrité première, il ne fallut pas moins que les longs efforts du génie et de la vertu de Jacques-Bénigne. Enfin, en 1669, l'évêché de Con-

dom étant venu à vaquer, Louis XIV y appela Bossuet, et comme s'il eût cherché à compenser un oubli apparent par une confiance illimitée, bientôt il déclarait le nouvel évêque précepteur de son fils, à la place du président de Périgny, dont un travail excessif avait abrégé les jours. Cet infortuné courtisan, empressé de céder au pédantisme de Montausier, qui exigeait qu'on enseignât au Dauphin l'origine de tous les mots, ménagea trop peu ses forces, et mourut après avoir recueilli dix-neuf mille mots latins dont il savait à fond l'origine et l'histoire. Cette circonstance, moitié lamentable, moitié risible, valut à Bossuet, nonobstant la compétition de Huet, de Ménage et de Pellisson, les fonctions relevées, mais difficiles, qu'il devait remplir au grand avantage de la postérité, sinon de son royal élève, et aux applaudissements unanimes de ses contemporains.

Peut-être se souviendra-t-on ici d'une insinuation perfide que Voltaire, à la suite de plusieurs libellistes obscurs, s'est efforcé d'accréditer. Bossuet disant un jour « qu'il ne serait jamais ni Janséniste ni Moliniste, — Non, monseigneur, lui aurait-on répondu, on sait bien que vous n'êtes que Mauléoniste. » Et cette dure réplique du père La Chaise aurait été une allusion directe à des relations peu avouables, bien plus, à un mariage de Bossuet avec mademoiselle Catherine de Mauléon. M. Floquet démontre surabondamment toute l'absurde impertinence de cette fable calomnieuse, et, loin de nier d'ailleurs les rapports si purs de l'illustre évêque avec une personne qu'il protégea constamment comme sa fille, il exalte Bossuet par où

on aurait voulu l'abaisser, en nous révélant en lui des qualités qui, sans cet incident, seraient probablement moins connues : la tendresse du cœur, une charité inépuisable, une inclination de bienfaisance que rien ne pouvait lasser.

Nous venons d'indiquer rapidement les points principaux des *Études* de M. Floquet, et nous estimons que maintenant la partie de la vie de Bossuet qui s'écoula de 1627 à 1670 est en tout sens explorée. En est-il de même des années 1670 à 1704? N'avons-nous rien de considérable à apprendre sur cette dernière et importante période? Tous les détails, tous les manuscrits qui s'y rapportent ont-ils été publiés? Nous ne le pensons pas, et nous nous plaisons à espérer que M. Floquet se décidera prochainement à mettre la dernière main à son instructif ouvrage.

II

(1853)

L'autorité de Bossuet s'accroît tous les jours; on le cite, on l'étudie comme un ancien, et la postérité, justifiant le langage de La Bruyère, voit dans l'illustre évêque un Père de l'Église. Nous avons essayé [1], pour notre faible part, de mieux faire connaître cet esprit sublime, et, tandis qu'on vénérait en lui le défenseur

[1] *Essai sur la philosophie de Bossuet, avec des fragments inédits*. Paris, 1852; 1 vol.

de la foi, nous avons montré en lui le protecteur de la raison. Perdu dans la foule de ses admirateurs, mais nourri dans un commerce assidu avec ce grand homme, il nous est devenu, si nous l'osons dire, un ami, dont nous cherchons religieusement tous les vestiges. C'est pourquoi nous avons eu l'espoir de rencontrer quelques traces de lui en Angleterre.

On sait en effet la sollicitude de Bossuet pour la conversion de la Grande-Bretagne.

« Vous avez pu connaître par toutes mes lettres, écrivait-il à lord Perth, le tendre amour que je ressens pour l'Angleterre et l'Écosse, à cause de tant de saints qui ont fleuri dans ces royaumes, et de la foi qui y a produit de si beaux fruits. Cent et cent fois j'ai désiré avoir l'occasion de travailler à la réunion de cette grande île, pour laquelle mes vœux ne cesseront jamais de monter au ciel. Mon désir ne se ralentit pas et mes espérances ne sont pas anéanties. J'ose même me confier en Notre-Seigneur que l'excès de l'égarement deviendra un moyen pour en sortir [1]. »

Il était donc permis de supposer qu'il y avait à Londres quelque correspondance inédite de Bossuet, soit avec d'autres Anglais de distinction, tels que milord Perth, soit avec les prêtres et les religieux que Henriette de France avait conduits en Angleterre. Peut-être un pareil trésor se trouve-t-il enfoui dans les collections particulières. Nos recherches au British Muséum ne l'y ont pas découvert.

Ces recherches toutefois n'ont pas été compléte-

[1] Bossuet, *Œuv. compl.*, t. XXVI, p. 253.

ment infructueuses, et nous avons, du moins, mis la main sur plusieurs lettres du grand évêque.

Deux de ces lettres sont relatives à la nomination de Bossuet à l'Académie Française. Sa réception eut lieu le 8 juin 1671, peu après qu'il eut été déclaré précepteur du Dauphin et sacré évêque de Condom. Les deux lettres sont du 22 mai de la même année.

Il nous paraît curieux de rappeler quels hommes composaient à cette époque l'Académie naissante à peine, mais déjà puissante et enviée. C'étaient Godeau, Tallemant, Chapelain, Esprit, Cotin, Conrart, Pellisson, Ballesdens, le cardinal d'Estrées, Desmarest, Segrais, Testu, Bussy-Rabutin, J.-B. Colbert, F. Tallemand, Bourzeys, La Mothe-le-Vayer, P. Corneille, Montigny, Gomberville, Cassagne, F. Saint-Aignan, Charpentier, A. Coislin, O. Patru, Doujat, P. Cureau de La Chambre, Villayer, Quinault, Furetière, P. Dangeau, Mézerai, Chaumont, H. Montmor, Regnier-Desmarais, P. Seguier, C. Boyer, Leclerc, F. de Harlay, qui venait de succéder à M. de Peréfixe dans sa place d'archevêque de Paris et sa dignité d'académicien, et enfin Hay du Chastelet (abbé de Chambon), auquel succéda Bossuet.

Parmi ces noms, dont plusieurs même ne sont pas mentionnés dans les dictionnaires biographiques les plus étendus, quel nom opposer à celui du polémiste qui avait réfuté Ferry et converti Turenne, du panégyriste éloquent qui avait remué tous les cœurs aux récits des malheurs de Henriette de France et de la mort déplorable de Madame? Un seul évidemment, celui de Pierre Corneille.

Bossuet devenait par conséquent, pour le corps où il allait entrer, un véritable ornement.

Aussi le directeur de l'Académie, Charpentier, répondant au discours de Bossuet, lui rendait grâce « d'avoir voulu ajouter le nom d'académicien aux titres sublimes d'orateur chrétien, d'évêque et de précepteur de monseigneur le Dauphin. » Bossuet lui-même témoignait de l'empressement que l'Académie avait mis à le recevoir, en la remerciant « d'avoir abrégé en sa faveur ses formes et ses délais ordinaires. »

Cependant cet empressement ne fut pas tel que Bossuet ne dût, dans une certaine mesure, le prévenir et le seconder.

Et d'abord, voici la lettre qu'il écrivit à Conrart, personnage alors considérable, un des promoteurs de l'Académie Française, et qui dès 1635 avait été nommé secrétaire de la Compagnie :

« A Saint-Germain-en-Laye, 22 mai 1671.

« Plusieurs de mes amis de la cour, qui sont aussi de l'Académie, m'ont témoigné souhaiter de me voir remplir la place qui y vaque par la mort de M. l'abbé de Chambon, et m'ont voulu persuader qu'on me l'accorderait volontiers, si je faisais connaître que je la désire. Vous pourriez mieux que personne répondre de mes sentiments là-dessus, vous, Monsieur, qui êtes le plus ancien ami que j'aie dans cette compagnie et à qui j'ai fait tant de fois paraître l'estime que j'ai pour elle. Je sais aussi que vous m'avez fait l'honneur de parler de moi en cette occasion d'une

manière très-obligeante. Ces raisons et la considération particulière où je sais que vous êtes dans ce corps illustre m'invitent à vous supplier de vouloir bien accepter le pouvoir que je vous donne de dire en mon nom ce que vous jugerez nécessaire et convenable. Je serai aise de marquer à une si célèbre compagnie toute l'estime possible, et, à la réserve de l'assiduité que mes attachements ne me permettront guère, je m'acquitterai avec joie de tous les devoirs qui pourront satisfaire le corps et les illustres particuliers qui le composent, Je ne vous dis rien pour vous-même, puisque vous savez il y a longtemps combien sincèrement je vous honore et avec quelle passion je suis votre très-humble serviteur.

« J.-Bénigne, de Condom. »

Au dos de la lettre, on lit de la main de Bossuet :

« A monsieur, monsieur Conrart, » et probablement de la main de Conrart : « Saint-Germain, 22 mai 1671, réponse le 25. »

La seconde lettre ne porte pas de suscription ; peut-être ne serait-il pas déraisonnable de penser que Bossuet l'adressait à Chapelain, qui, malgré le discrédit où était tombée *la Pucelle*, n'en conservait pas moins son influence parmi les gens de lettres et au sein de l'Académie.

« A Saint-Germain, 22 mai 1671.

« Plusieurs de mes amis de l'Académie m'ont témoigné, Monsieur, qu'ils souhaitaient de me voir

remplir la place qui y vaque par la mort de M. l'abbé de Chambon. J'ai répondu avec toute l'estime que je dois à une compagnie si célèbre et je n'ai pas manqué de leur témoigner combien je me tiens honoré de cette pensée. Je sais, Monsieur, qu'on vous en a parlé et je sais aussi combien vous avez répondu obligeamment pour moi. Mais la considération particulière que tout ce corps a pour vous et l'amitié dont vous m'honorez ne me permettent pas de laisser aller plus avant cette affaire, sans moi-même vous donner avis de ce qui se passe. Je fais plus, je vous demande le vôtre, et, sans mes attachements, j'irais vous ouvrir mon cœur sur ce sujet. Le fond est que je respecte cette compagnie et que je ne veux point vous taire que ceux qui ont pensé à moi en cette occasion m'ont obligé. Au reste, vous verrez mieux que personne ce qui se peut faire et ce que je puis faire moi-même. Ainsi vous me marquerez au juste jusqu'où cette proposition peut aller. Recevez en attendant, Monsieur, avec mes remercîments très-sincères, l'assurance que je vous donne que je suis autant que jamais votre très-humble serviteur,

« J.-Bénigne, de Condom. »

Bossuet a-t-il fait d'autres démarches? A-t-il écrit d'autres lettres pour préparer sa candidature à l'Académie Française? Nous l'ignorons, et en vérité cela n'importe guère. Loin de diminuer le caractère de l'évêque de Condom, les deux lettres que nous venons de transcrire confirment l'idée qu'on se plaît à en concevoir. Quant à nous, nous avons aimé à le

surprendre dans le plus intime de sa vie et le plus secret de sa conduite, alliant, comme toujours, le respect de soi-même à ce candide amour de la gloire qui fait le fond des grandes âmes :

Vincit amor patriæ laudumque immensa cupido!

Lorsqu'en 1682 Bossuet prit possession de l'évêché de Meaux, il résolut de se consacrer sans réserve aux soins du troupeau que la Providence lui avait confié. En même temps qu'il s'efforçait d'instruire son peuple par des prédications assidues, il étendait sur les communautés de son diocèse la plus vigilante direction. On apprit à le connaître, dès le début, tel qu'il était, rigide observateur de la règle, impérieux dans le droit, réformateur inflexible des abus. C'est ainsi qu'on le vit, muni d'un arrêt du Parlement, accompagné même du lieutenant général de Meaux, forcer l'abbaye de Jouarre comme on force une place, soumettre les religieuses révoltées et réduire l'abbesse à une démission. L'abbaye de Rebais, l'abbaye de Faremoutiers durent également renoncer à leurs priviléges et reconnaître l'autorité de l'ordinaire.

Grâce à la persistante énergie de Bossuet et à ses saintes violences, la piété la plus pure fleurit bientôt dans les monastères dépendant de sa juridiction. Lui-même exprima plus d'une fois le contentement que lui procurait ce bel ordre de choses.

« Il me reste à vous assurer, mes filles, écrivait-il plus tard aux religieuses de Jouarre, que si je souhaite avec impatience le renouvellement des belles saisons, ce n'est pas tant pour voir de nouveaux soleils

que pour contempler dans votre célèbre maison des vertus plus éclatantes que les soleils les plus beaux[1]. »

L'abbaye de Faremoutiers devint en particulier l'objet de ses plus chères complaisances. Chacun a lu dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague ces lignes si pleines de suavité :

« Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étaient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas; sous la conduite de la sainte abbesse qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts, les commencements de la princesse Anne étaient heureux[2]. »

L'abbesse, madame de Beringhen, qui avait succédé à sa tante, du même nom; madame d'Arminvilliers, sœur de l'abbesse, jouissaient auprès de Bossuet d'une estime méritée : une des nièces de l'abbesse était sa filleule; il appelait les religieuses de Faremoutiers « ses anciennes filles; » il y avait là pour le pieux évêque comme une famille de prédilection.

C'est à madame de Beringhen que sont adressées les huit lettres qui suivent. Nous les donnons dans l'ordre de leurs dates.

[1] Bossuet, *Œuv. compl.*, t. XXVII, p. 582.
[2] *Id*, *ib.*, t. XI, p. 86.

« A Germigny, 17 octobre 1689.

« Je me proposais, Madame, d'avoir bientôt l'honneur et la joie de vous voir. Cela se différant un peu par les affaires qui arrivent, j'envoie savoir de vos nouvelles.

« J'avais à vous parler de ma sœur Berin[1] que les Ursulines n'avaient pu garder; je l'avais bien prévu, et je ne trouve rien de meilleur que de la renvoyer reprendre son école, si cela vous plaît et si vous voulez bien lui continuer les mêmes grâces comme je ferai de mon côté. J'aurai beaucoup de joie d'apprendre votre parfaite disposition, et j'en attends, Madame, la nouvelle avec impatience.

« J.-Bénigne, de Meaux. »

« Sœur Bénigne[2] m'écrit de la solitude, qu'elle y est accablée de maux et de travail, en sorte qu'elle ne peut vous écrire comme elle le souhaiterait, et elle espère qu'un mot de ma part en son nom vous obligera à lui pardonner. Elle demande la même grâce à madame votre sœur, que je salue de tout mon cœur. »

[1] La sœur Berin est plusieurs fois mentionnée dans la correspondance de Bossuet avec madame de Beringhen. « On me propose il y a longtemps, écrit-il, de faire à Faremoutiers un établissement de filles, et d'y envoyer la sœur Berin, qui est capable d'enseigner la jeunesse. »

[2] Il s'agit de la sœur Cornuau, pour qui Bossuet écrivit tant de pages de la plus tendre et de la plus sûre mysticité.

« A Meaux, 3 janvier 1691.

« Je suis bien aise, Madame, que M. de Gondon, que j'envoie desservir la cure de Faremoutiers, se présente à vous avec ce billet, et de vous assurer en même temps de la continuation de mes services durant cette année et toute ma vie. C'est un homme qui a du talent, au-dessus de ce qu'ont accoutumé d'en avoir les gens de cette sorte. On m'assure qu'il prêche très-bien, et vous pouvez, madame, en essayer, si vous le trouvez à propos. Je salue de tout mon cœur madame d'Arminvilliers.

« J.-BÉNIGNE, évêque de Meaux. »

« Paris, 5 décembre 1691.

« C'est, Madame, un effet de votre bonté dont j'ai beaucoup de reconnaissance que d'avoir été attentive au gain du procès. La petite augmentation de mes soins qui me viendra de ce côté-là ne m'embarrassera guère et ne m'empêchera pas d'avoir une attention particulière à Faremoutiers plus que jamais.

« J'ai parlé et fait parler à la reine d'Angleterre; mais il ne paraît pas encore de dénoûment[1].

« J.-BÉNIGNE, de Meaux. »

[1] La reine d'Angleterre, pour lors établie à Saint-Germain. (Cf., t. XXVII, p. 660). « J'ai fait connaître vos sentiments, qui sont aussi les miens, à la reine d'Angleterre, qui vous demande encore un mois tout au plus pour prendre le temps de

« A Paris, 10 juillet 1692.

« Je cède, Madame, à vos obligeants reproches, et j'ai envie tout de bon de me corriger. Les méditations de nos missionnaires sur le *Pater* assurément ne seront pas aussi belles que celles de sainte Thérèse. Je trouve très à propos les entrées que vous souhaitez pour votre maître de musique. Rien ne manquera à Faremoutiers si vous pouvez y établir ce chant. J'ai oublié de vous apporter ici votre nomination et vous prie d'attendre que je sois de retour pour vous continuer selon votre désir. Le père Chasserau laisse cela. Que je suis touché de cet admirable et unique confesseur et que je plains madame des Clairets [1] ! Vous pouvez joindre, Madame, aux permissions d'entrer celle de madame de Molac et de mesdames Delagnette et Chapel-Chastelain. Je salue de tout mon cœur madame d'Arminvilliers ; madame de la Vieuville, Madame, vous souhaite une parfaite santé.

« J.-Bénigne, de Meaux. »

« A Paris, 4 juillet 1697.

« Peut-on douter de vos bontés, quand on en a tant et de si sincères témoignages ? Je n'ai qu'à vous en

se dégager, en quelque manière que ce soit, de la demoiselle. » Lettre à madame de Beringhen, 15 janvier 1695. — Il est apparemment question ici d'une affaire de la même nature.

[1] Les Clairets, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Chartres.

demander la continuation et à vous assurer, Madame, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour le mériter par mes services.

« J.-Bénigne, év. de Meaux. »

« A Paris, 20 janvier 1699.

« Le soin que vous avez des pauvres est digne, Madame, de votre charité. J'ai écrit de Meaux à M. de Villacerf pour les terres de madame de Besmaux, et il m'a mandé qu'il en prenait soin. Je ne puis, Madame, vous témoigner assez ma reconnaissance de toutes vos bontés et je n'ai rien qui soit plus intimement dans mon cœur que l'estime, et, je le puis dire, la vénération que j'ai pour vous. Madame votre sœur y entre en part et je souhaite bénédiction à la chère famille et en particulier à ma filleule.

« J.-Bénigne, de Meaux. »

« A Germigny, 9 août 1699.

« Je ne puis voir partir ce messager sans vous faire, Madame, mille remercîments pour mademoiselle de Pons et sa compagnie que vos bontés ont charmées. C'est un effet ordinaire dans ceux qui ont la joie de vous approcher. J'espère, Madame, l'avoir bientôt.

« J.-Bénigne, de Meaux. »

« A Germigny, 12 octobre 1699.

« Votre lettre m'a trouvé, Madame, prêt à monter à cheval, c'est-à-dire en carrosse, pour aller coucher à Jouarre, après un an et demi d'absence. L'abbé et

le président [1] sont à Paris, où ils apprendront avec joie l'honneur de votre souvenir; vous pourrez faire entrer madame de la Marchère et faire confesser M. l'abbé Prion autant que vous le jugerez à propos pour celles qui le désirent. J'espère bien entonner la messe pontificale. J'irai à Lusancy et à la Ferté-sous-Jouarre et me rendrai ici mercredi. Je salue de tout mon cœur madame d'Arminvilliers et toute la religieuse et sainte jeunesse.

« J.-B., de Meaux. »

On ne peut se faire illusion sur la valeur de ces huit lettres ou billets. Prises en elles-mêmes, elles n'ont sans doute pas beaucoup d'importance; mais outre qu'elles complètent et expliquent certaines parties de la correspondance de Bossuet, nous avons pensé qu'elles pourraient réveiller l'attention sur les lettres de direction de cet homme incomparable, écrits trop peu connus, où l'intelligence affadie par les lectures journalières retrouve de salubres et piquantes saveurs.

III

(1851)

Il y a déjà plusieurs années qu'un des directeurs de Saint-Sulpice, M. l'abbé Gosselin, donnait, en tête d'une nouvelle édition des œuvres de Fénelon,

[1] Probablement l'abbé Bossuet et un de ses parents de la magistrature.

une analyse raisonnée de la controverse du Quiétisme. Cette œuvre, considérable par la pénétration du savant théologien, la solidité de son jugement et son incontestable autorité, était un éminent service rendu à la science. L'histoire de Fénelon, par le cardinal de Bausset, recevait ainsi un complément utile, et désormais l'on savait à quoi s'en tenir sur une question ardue, toute de subtilités et de distinctions, mais qui ne laisse pas de renfermer les principes les plus essentiels du dogme et de la philosophie. M. Gosselin, généralisant d'ailleurs des conclusions qui eussent été un peu étroites, si elles ne s'étaient étendues au delà de la controverse elle-même, avait vengé, contre d'injustes préventions et des adversaires quelquefois obscurs, la cause du vrai mysticisme, que la raison et la foi s'accordent à distinguer de la fausse mysticité ou de l'illuminisme.

La matière cependant n'était pas épuisée. On pouvait tenter encore un travail original, où, profitant de la profonde analyse de M. Gosselin et du dramatique récit du cardinal de Bausset, on s'attacherait à mettre en scène les principaux acteurs de la controverse du Quiétisme, à montrer dans cet épisode religieux le caractère du dix-septième siècle tout entier, avec ses petitesses et ses grandeurs, à confirmer enfin par les données d'une psychologie bien faite les décisions irréfragables de l'orthodoxie. Tel devait être et tel est, ce nous semble, le but que s'est proposé M. Bonnel dans une récente publication.

Son livre (car ce n'est pas d'une brochure, mais d'un livre qu'il s'agit) est précédé d'une introduction,

où se trouve une rapide histoire, trop rapide même, du mysticisme chrétien. On ne sait, après l'avoir lue, si le mysticisme est un fait accidentel, ou une tendance éternelle de l'esprit humain, s'il se produit au hasard, ou si son développement est soumis à des lois; l'exposition, en un mot, est superficielle et vague jusqu'à ce que l'auteur en vienne à parler de Molinos et de madame Guyon. Aussi bien étaient-ce là les deux Quiétistes sur lesquels il convenait d'insister, et peut-être eût-il mieux valu ne pas remonter plus haut.

M. Bonnel inflige à l'immorale direction de Molinos un blâme mérité, et sa critique de la *Guide* reluit, si on peut le dire, d'esprit et de sentiment. « L'impression que fait la lecture de la *Guide*, dit-il, est pénible; ce qu'on y sent partout, ce n'est point cette vive flamme d'amour qui échauffe et qui illumine, comme dans saint Bernard; ce brasier ardent qui consume, comme dans sainte Thérèse; cette douce et communiquante chaleur qui pénètre, comme dans saint François de Sales; c'est comme une lourde et enivrante vapeur qui monte à la tête et qui produit une sorte d'étourdissement et de vertige; on a l'imagination tellement remplie des idées de repos, de nuit épaisse, d'anéantissement et de mort, que toutes les facultés demeurent comme assoupies, disons mieux, comme anéanties dans cet abîme ténébreux et sans fond. »

M. Bonnel n'est pas moins heureux quand il dépeint madame Guyon et qu'il explique comment Fénelon fut amené à prêter son appui à cette femme chimérique. « A vrai dire, elle était mieux faite pour

prêcher dans un salon que dans un village et pour convertir des femmes mondaines que de pauvres religieuses. Un air de grand monde, que n'avaient pu effacer les habitudes du couvent et le commerce des personnes vulgaires, rendu plus piquant encore par le contraste de ses discours; jusqu'à ce mystère et cette auréole de malheur qui environnaient ses dernières années; que sais-je? peut-être même ce je ne sais quoi d'équivoque qui planait sur sa réputation, cet attrait inexplicable de tout ce qui est inconnu ou périlleux; tout cela relevé par beaucoup d'esprit et de grâce, par un air modeste et réservé, par une certaine éloquence naturelle, faisait de madame Guyon une femme éminemment capable de plaire dans un monde distingué, et de s'y faire des amis dévoués et prêts à se compromettre pour la défendre... Il se trouva un homme d'un caractère à la fois doux et obstiné, d'un génie hardi, aventureux même, mais sachant se donner tous les airs de la modération, et mettre la raison de son côté, qui, persuadé de l'innocence de madame Guyon, quoiqu'il ne défendît pas ses écrits, se laissa peu à peu entraîner jusqu'à soutenir quelques-unes des erreurs de celle qu'il appelait ingénument son amie. »

Mais l'auteur a-t-il raison d'affirmer que le Quiétisme renaissant n'eût pas tardé à expirer sous les traits du ridicule et que ce fut mal à propos que Bossuet poussa un cri d'alarme? Nous ne le pensons pas. Si, au lieu de se livrer à des rapprochements hasardés entre le mysticisme et la littérature de l'hôtel de Rambouillet, M. Bonnel avait étudié de plus près le

dix-septième siècle, et réuni certaines idées éparses dans son ouvrage même, il se serait expliqué sans doute la conduite de l'évêque de Meaux. Au dix-septième siècle, en effet, l'autorité politique est liée d'une manière tellement étroite à l'autorité religieuse, que porter atteinte à celle-ci, c'est du même coup ébranler celle-là. Voilà pourquoi Protestants, Jansénistes, Molinistes, Quiétistes, confondus dans un égal discrédit, se voient frappés tour à tour par les censures du clergé et les arrêts du parlement. On se persuade, à cette époque, que la stabilité du gouvernement tient à la stabilité des croyances, et on surveille avec inquiétude les moindres mouvements qui les pourraient troubler. Une dispute de couvent devient une grosse affaire; des querelles de moines paraissent devoir compromettre l'État, et Louis XIV va souvent jusqu'à s'enquérir du confesseur que des religieuses se sont choisi. Le grand roi a pour les dissidents une aversion si prononcée, qu'à la rigueur il leur préférerait des athées. C'est là du moins ce que tendrait à établir une curieuse anecdote racontée par Saint-Simon: « Parmi ceux qui devaient être de la suite du voyage, écrit Saint-Simon, M. le duc d'Orléans nomma Fontpertuis. A ce nom, voilà le roi qui prend un air austère: — Comment, mon neveu, lui dit le roi, Fontpertuis, le fils de cette Janséniste, de cette folle qui a couru M. Arnauld partout! Je ne veux point de cet homme-là avec vous. — Ma foi! Sire, lui répondit M. le duc d'Orléans, je ne sais pas ce qu'a fait la mère; mais pour le fils, il n'a garde d'être Janséniste, et je vous en réponds, car il ne croit pas en Dieu. — Est-il

possible, mon neveu? répliqua le roi en se radoucissant. — Rien de plus certain, Sire, reprit M. d'Orléans, je puis vous en assurer. — Puisque cela est, dit le roi, il n'y a point de mal, vous pouvez le mener. — Le conte, ajoute l'impitoyable chroniqueur, courut la cour et puis la ville; le merveilleux fut que le roi n'en fut point fâché[1]. »

Rien donc, au dix-septième siècle, n'était plus odieux que l'hérésie. Par conséquent, il n'y a pas lieu de s'étonner que Bossuet se soit ému un des premiers au bruit des extravagances de madame Guyon, ou qu'il ait apporté dans sa lutte avec l'archevêque de Cambrai une ardeur qui menace parfois de devenir de la violence. Bossuet ne séparait point dans son esprit l'autorité politique et l'autorité religieuse, et ne défendait jamais l'une qu'il ne crût en même temps protéger les droits de l'autre. Fénelon, au contraire, représente l'esprit novateur en tous sens, et les Voltairiens ne s'y sont pas trompés, quand ils ont environné sa mémoire de leurs sympathies et de leurs éloges.

Du reste, si M. Bonnel n'est pas allé jusqu'au fond des motifs qui ont mis aux prises Fénelon et Bossuet, personne n'a décrit mieux que lui, avec plus d'exactitude et de vivacité, ce qu'il appelle « toutes les évolutions, les marches, contre-marches, fuites, évasions de ces deux grands tacticiens de la doctrine. » Cette partie de son livre est presque irréprochable. Entre Bossuet et Fénelon, il s'efforce de garder une inflexible impartialité, et si le premier finit par ob-

[1] *Mémoires*, année 1708.

tenir ses préférences, ce ne lui est point une occasion d'être injuste envers le second. Son appréciation ferme, délicate, ingénieuse, se traduit assez souvent en pages excellentes, et les lignes suivantes en sont à coup sûr un remarquable échantillon. « Fénelon ne réalise pas cette harmonie de toutes les facultés qui fait la beauté du génie de son rival. Fénelon est prodigieux, qui peut le nier? Il y a en lui mille personnages divers : le théologien, le philosophe, l'archevêque, le grand seigneur; il discute, il s'indigne, il supplie, il déchire tour à tour; logique et pressant dans ses raisonnements; amer et incisif dans ses sarcasmes, pathétique et désolé dans ses plaintes. Mais Bossuet est mieux que cela, parce qu'il est, pour ainsi dire, tout cela à la fois. C'est l'unité incarnée. Chez lui, jamais le raisonnement ne va sans la passion, ni la passion sans le raisonnement; mais le raisonnement est passionné, et la passion raisonnable. La démonstration toujours vive, toujours nouvelle par le tour, toujours progressante par les conclusions, ne permet pas à l'esprit de se défendre, ni de languir. Ne craignons nullement d'amoindrir l'idée qu'on doit se faire de Bossuet, en disant qu'il a le don d'intéresser. Ce qui n'est presque chez la plupart que du savoir-faire, ou tout au plus du talent, chez lui est du génie; car c'est lui-même. L'intérêt qu'il sait donner à une dispute n'est autre que celui qu'il y porte le premier; c'est-à-dire qu'il tire tout ce qu'il offre au lecteur de son fond le plus intime, et, comme il l'eût dit dans son langage énergique, du plus profond de son être, et de ses plus chères entrailles. »

Néanmoins nous aurions désiré de M. Bonnel des conclusions plus précises et aussi mieux motivées sur cette controverse du Quiétisme. Car ce n'était rien apprendre à personne que de rapporter la condamnation de Fénelon par le Saint-Siége; M. de Bausset l'avait fait amplement. Il n'y avait non plus aucune nouveauté à établir que le Christianisme distingue entre les vrais et les faux mystiques; M. Gosselin avait poussé la démonstration de cette vérité jusqu'à l'évidence. Il aurait fallu, réduisant cette discussion célèbre à deux points principaux : 1° à une théorie de l'amour et du bonheur; 2° à une théorie de la passiveté, demander à la psychologie des éléments de solution et justifier par là, aux yeux des libres penseurs, les décisions de la puissance ecclésiastique. Ces considérations auraient été intéressantes; elles étaient même indispensables et le sujet ne sera point complétement traité, tant qu'on n'aura pas songé à les produire. Nul doute que si M. Bonnel eût abordé cette importante partie de la question, il ne fût arrivé à découvrir comment se pénètrent et se vivifient une saine philosophie et une théologie pure d'erreurs. Obligé alors de se rendre compte du mouvement Cartésien au dix-septième siècle, il n'aurait pas manqué de reconnaître que ce fut moins par esprit d'indépendance que les Cartésiens inclinèrent au Quiétisme, que par la conséquence même de leur théorie de la substance, à laquelle, comme les faux mystiques, ils finissaient par refuser dans les créatures toute activité propre.

Sans vouloir entamer une exposition métaphysi-

que qui nous mènerait loin, disons que, pour rajeunir la controverse sur le Quiétisme, il eût été nécessaire d'être à la fois historien, philosophe et littérateur. M. Bonnel n'a pas été assez historien; il a été encore moins philosophe; mais il s'est montré littérateur, et c'était effectivement le rôle auquel le réservaient ses études antérieures. N'est-ce pas beaucoup de l'avoir su remplir avec autant de talent que de conscience?

IV

(1859)

De tous les prêtres qui, de bonne heure, entourèrent Bossuet, se portèrent ses disciples ou lui firent cortége, d'Hoquincourt, plus tard évêque de Verdun, de Saint-Laurent, précepteur du duc d'Orléans, de Bédacier, évêque d'Auguste, Letellier, évêque de Reims, de Choisy, de Langeron, de Longuerue, Fleury et beaucoup d'autres, un des plus médiocres est, à coup sûr, son secrétaire et son biographe, l'abbé Le Dieu. Ame honnête mais vulgaire, esprit sensé mais étroit, envahi par la minutie, sans ouverture vers les grandes choses, on se prend tout d'abord à regretter qu'un tel homme se soit donné la tâche de raconter la vie et les travaux d'un tel homme. Mais, à la réflexion, ces scrupules sont bien près de tomber. La médiocrité de Le Dieu nous devient un gage de sa véracité. Si trop souvent il voit mal, parce qu'il ne voit pas d'assez haut, une familiarité de vingt années avec Bossuet, sa condition de domestique auprès de

l'évêque de Meaux, sa curiosité constamment en éveil l'ont mis à même de recueillir sur son maître mille détails intéressants et décisifs. Enfin, ce n'est pas uniquement un panégyriste qu'on écoute. Car Le Dieu a pour Bossuet de l'admiration plus que de l'engouement, et s'il reste fidèle à sa mémoire, il ne laisse pas, après tout, que de se plaindre doucement de son ingratitude. Attaché à la personne de Bossuet, depuis sa promotion à l'évêché de Meaux en 1682, jusqu'à sa mort arrivée en 1704, il n'a obtenu de lui ni un legs, ni un souvenir : c'est donc sans aucun enthousiasme de reconnaissance qu'il a raconté sa vie et ses travaux. Le Dieu n'est pas un Ramsay.

Il faut d'ailleurs distinguer, parmi les documents dus à la plume de Le Dieu, les *Mémoires* et le *Journal*.

Les *Mémoires* ont été composés pour le public. C'est à l'instigation du neveu de Bossuet d'abord, c'est ensuite à la prière des nombreux amis de l'illustre défunt, que Le Dieu en a entrepris la rédaction. Non-seulement il y a mis une inquiète application d'auteur, consultant, interrogeant ceux qui ont connu Bossuet et s'intéressent à sa renommée, leur soumettant à correction cette œuvre toute littéraire. Mais, pour la vie de Bossuet antérieurement à 1682, il a été naturellement réduit à des informations et comme à des sources étrangères.

Le *Journal*, qui ne commence, il est vrai, qu'en 1699, est bien autrement naïf et bien autrement complet. Le Dieu n'y parle que de choses qu'il a vues et auxquelles il a pris part. Il n'est pas simplement un

témoin de Bossuet, il en est l'observateur attentif. Il l'étudie ; on dirait presque il l'épie. Ce que Dangeau, vers la même époque, faisait pour Louis XIV, il le fait pour l'évêque de Meaux. Non sans doute qu'il destine toutes ses remarques à la publicité. Très-souvent, ce sont de simples notes, ou comme les réflexions d'un homme qui se parle à soi-même. C'est surtout à partir de la mort de Bossuet, que le *Journal*, continué jusqu'à la mort de Le Dieu en 1713, présente ce caractère de banalité fastidieuse ou de rebutante intimité. Aussi, nous comprenons mal que l'éditeur, M. l'abbé Guettée, ne l'ait pas fort abrégé, sinon supprimé à partir de 1704. La personne de Le Dieu lui-même y aurait gagné. Effectivement, tant qu'il vit côte à côte avec Bossuet, l'humble secrétaire se trouve en quelque sorte protégé par l'ombre de ce grand homme. Bossuet disparu, que devient Le Dieu ? Il reste ce qu'il était, Saint-Simon dirait un cuistre, nous dirons une manière de Dom Abondio.

Que penser, en effet, de notes telles que celle-ci :

« Il y avait bonne compagnie de chanoines et très-grande chère à l'évêché... Mais les vins surtout étaient exquis. Le Bourgogne à l'ordinaire très-bon, du Reims à la fin excellent, et du Canarie tout des meilleurs[1]... »

Et encore :

« A mon arrivée, j'ai trouvé mes six bons fauteuils neufs venus en bon état et tous les autres meubles et estampes avec des verres, que j'avais envoyés avant

[1] Le Dieu, t. III, p. 421.

moi. Dieu soit loué, me voici assez bien meublé et nippé! Il faut à présent faire bien aller la cuisine et tout assaisonner de bon vin [1]. »

Tout cela donne à sourire. On songe à l'abbaye de Thélème ou au Lutrin. D'autres détails donnent la nausée.

« Hier lundi, 5 juin, je soupai et mangeai de bon appétit trois bonnes tranches d'une éclanche; en me couchant j'avais le pied fort tendu..., les boutons d'érysipèle sont tout à fait secs; j'ai bien dormi avec une petite moiteur la nuit, sans reproche du gigot [2].... »

N'étions-nous pas fondé à affirmer que dans cette publication des papiers de Le Dieu, tout ou presque tout ce qui suit la mort de Bossuet aurait dû être supprimé? C'eût été, nous l'avouons, sacrifier deux volumes environ sur quatre. Mais si le commerce de la librairie y avait perdu, qu'y aurait perdu la postérité?

Réduit à une juste mesure, le *Journal* de Le Dieu offre les pièces justificatives, ou un commentaire utile des *Mémoires*. De loin en loin, on y voit même briller des éclairs de talent; ce sont, par intervalles, de fines remarques, de piquantes anecdotes, des descriptions animées. Citons, par exemple, le récit d'une visite de Le Dieu au cardinal de Noailles.

« Ce mardi 19, j'ai porté au cardinal un exemplaire du livre en état d'être lu [3], au milieu de son audience

[1] Le Dieu, t. IV, p. 167.
[2] *Id.*, t. IV, p. 404.
[3] *L'instruction pastorale contre Richard Simon.*

remplie d'évêques, de grands seigneurs et de grandes dames, tout le monde debout, et les évêques mêmes, aussi bien que les dames, comme chez le roi; tout le monde dans un grand respect, et plus que chez le roi; le silence même était très-grand dès les antichambres, où les pauvres prêtres attendaient, le chapeau sous le bras, les cheveux fort courts et la tonsure faite, en posture de suppliants ou de séminaristes qui vont à l'examen pour les ordres; leur extérieur était beaucoup plus composé qu'à l'église et à l'autel. Les dames que j'y ai vues, entre autres madame la princesse de Soubise, étaient toutes vêtues de noir, des coiffes sur leurs têtes et la gorge couverte jusqu'au menton. Après la grande salle, on entre dans le grand cabinet où se tient le bureau du secrétaire et autres officiers; là il y avait des siéges pour les expectants et bon feu à la cheminée; on entre de là dans le grand salon où est la croix archiépiscopale. Les parquets étaient partout frottés et luisants, les vitres claires et nettes, les meubles propres; le grand cabinet d'audience, orné de tableaux superbes, tous de piété, ou de la cour de Rome et de France, sur des tapisseries de damas violet sans or, est la dernière pièce de ce superbe appartement destiné aux audiences publiques. — C'est là où Son Éminence écoute les dames, les prélats et les puissants de la terre, qui sont tous debout en différents coins, tandis que le cardinal occupe le milieu de la cheminée avec ceux qu'il entretient; les plus distingués d'entre les prêtres se pressent à la porte de ce cabinet pour se faire voir, et quand le cardinal conduit quelqu'un, ils profitent de cette oc-

casion pour dire leur petit mot, et recevoir quelque sèche réponse. Pour moi, qui n'avais rien à demander, mais au contraire un présent à faire, je n'ai pas laissé d'éprouver le froid de son abord et la sécheresse de sa réponse, pour ne pas dire sa gronderie. Il était en vraie conversation inutile avec deux dames, leur parlant fort négligemment, et toujours la tête allant de côté et d'autre de la chambre, sans jamais finir. Ennuyé de perdre là mon temps à voir faire des grimaces, je profitai du moment qu'il regarda de mon côté, qui était celui de la porte [1]. »

N'est-ce pas là un assez agréable tableau de genre, avec ses perspectives et ses lointains, avec ses jeux et ses accidents de lumière, qui, au milieu d'un peuple de subalternes, mettent en relief le personnage principal et le rendent vivant?

Mentionnons encore le récit de la visite furtive que Le Dieu se permit auprès de Fénelon peu de temps après la mort de Bossuet. L'existence princière tout ensemble et modeste de l'archevêque de Cambrai, son attitude fière et résignée, sa simplicité de silence poussée jusqu'au raffinement à l'endroit de l'évêque de Meaux, tout cela est décrit en perfection dans le *Journal* [2].

Toutefois, ces heureuses rencontres sont assez rares sous la plume de Le Dieu. Quoiqu'il ne soit ni sans érudition, ni sans lettres, ce n'est pas un peintre, c'est un chroniqueur. Mais c'est un chroniqueur qu'il

[1] Le Dieu, t. II, p. 351.
[2] *Id.*, t. III, p. 153.

faut entendre, lorsqu'on veut être exactement informé sur Bossuet. Aussi, tous ceux qui se sont enquis de la vie et des travaux de ce génie unique, n'ont-ils pas manqué de mettre à profit les notes de son secrétaire. Ces documents ont servi à mieux faire connaître dans Bossuet, tantôt l'orateur, tantôt l'évêque, le moderne Chrysostôme, ou le moderne Augustin. Avec le secours de ces mêmes papiers, on pourrait, suivant nous, utilement et sûrement étudier chez Bossuet l'homme et le politique.

Évidemment ce serait une erreur d'attribuer à Bossuet les visées politiques de Fénelon. L'évêque de Meaux n'a pas eu, un seul instant, la velléité de parvenir au gouvernement de l'État, de continuer un jour Richelieu ou Mazarin. Nous sommes même convaincu que ce rôle, lui eût-il été possible, il n'en aurait pas été tenté. Mais Bossuet a dû être et a été un politique, à la manière des Pères de l'Église. Évêque et conseiller d'État, il a eu à compter avec le prince, à se concerter avec lui ou à lui résister. Comme Bérulle sous Louis XIII, il s'est trouvé, sous Louis XIV, nécessairement mêlé aux événements les plus graves. Dans ces difficiles ou délicates conjonctures, Bossuet est-il resté ou a-t-il cessé d'être lui-même? Enfin, au milieu d'une cour, presque tout entière abîmée dans la flatterie, dans la volupté et dans l'intrigue, Bossuet a-t-il su tenir son âme au-dessus des bassesses, parler et agir en toute circonstance, sans faillir au caractère sacré dont il était revêtu? — Autorisé notamment des *Mémoires* et du *Journal* de Le Dieu, nous croyons qu'il serait aisé

d'établir qu'en politique égal à lui-même comme en tout le reste, Bossuet, par sa conduite et par son langage, a mérité qu'on lui rapportât cette belle louange, que jeune encore il donnait lui-même au précepteur de sa jeunesse, à Nicolas Cornet :

« Ses conseils étaient droits, ses sentiments purs, ses réflexions efficaces, sa fermeté invincible. C'était un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité ; également élevé au-dessus de la flatterie et de la crainte, incapable de céder aux vaines excuses des pécheurs, d'être surpris des détours des intérêts humains, de se prêter aux inventions de la chair et du sang[1]. »

Et plus loin :

« Il est certain que la France n'a pas eu d'âme plus française que la sienne et que l'État n'a pas eu d'esprit plus attaché à son prince que le sien[2]. »

Telle n'est pas l'opinion que, de nos jours, se sont plu à accréditer sur Bossuet des écrivains frivoles ou éloquents[3]. Sans doute, tout en contestant quelquefois même avec hauteur plusieurs de ses vues, ils rendent hommage à son solide génie. Mais, en même temps, ils déplorent les défaillances de son caractère. Bossuet, applaudissant à la révocation de l'édit de Nantes, ne leur semble plus qu'un fanatique. Bossuet, présidant en 1682 aux résolutions de l'Assemblée générale du Clergé de France, est bien près

[1] Bossuet, *Œuvr. compl.*, édition de Poissy, t. II, p. 203, Oraison funèbre de Nicolas Cornet.

[2] *Id.*, *ibid.*, p. 210.

[3] M. de Lamartine, *le Civilisateur*, Bossuet.

d'être considéré par eux comme un schismatique. Dans l'un et dans l'autre cas, ils ne voient en lui qu'un instrument docile de Louis XIV, lequel se tourne indifféremment, au gré du maître, contre Genève ou contre Rome, courtisan occupé de sa propre fortune, sans résistance contre le despotisme, sans voix contre les désordres qu'il couvre de sa présence.

Voltaire avait tenté de faire de Bossuet un incrédule mitré, une sorte de pontife de l'ancienne Rome[1]. Ses modernes détracteurs le ravilissent à n'être plus, en deux mots, qu'un prélat de cour.

Il a toujours été facile de venger la mémoire de Bossuet de ces imputations outrageuses. La publication des manuscrits de Le Dieu leur ôte tout prétexte comme toute excuse.

Nous ne laissons à personne le droit de s'indigner plus que nous-même contre la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut un crime, qui ne le sait? Ce fut une ruine pour l'État, qui l'ignore? Mais si quelque sentiment peut égaler la douleur qui s'attache à la date de 1695, c'est l'étonnement qu'excite l'unanimité d'adhésion que rencontra au dix-septième siècle cet acte odieux d'un monarque vieillissant et dévot, livré aux influences félines de madame de Maintenon, fléchissant surtout aux instances d'un clergé opulent, qui ne cesse de réclamer l'abolition du protestantisme en retour des subsides qu'il consent; enfin aimant assez, comme on l'a dit, à faire son salut sur le dos

[1] Voltaire, *Écrivains du siècle de Louis XIV*, *Œuv. compl.*, édit. de Gotha, t. XX, p. 65.

des autres. Certainement on n'accusera pas Arnauld d'être un courtisan. On ne songera point à taxer madame de Sévigné de fanatisme. Pour rapporter quelques exemples entre mille, Arnauld, madame de Sévigné, c'est-à-dire un solitaire et une grande dame, c'est-à-dire encore deux opposants, sur la révocation de l'édit de Nantes pensent absolument comme Bossuet. « On a employé, écrit Arnauld, des voies un peu violentes, mais nullement injustes. » — « Rien n'est si beau que tout ce que contient cet édit, écrit à son tour madame de Sévigné, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de si mémorable[1] ! » En même temps donc qu'on regrette qu'en applaudissant à la révocation de l'édit de Nantes, Bossuet se soit trompé, il serait équitable de considérer qu'il s'est trompé avec tous ses contemporains. Car, à ce compte, l'erreur de ce grand esprit disparaît, pour ainsi parler, dans l'erreur d'un grand siècle. Il serait même opportun de rechercher en quoi précisément a consisté cette erreur.

C'est commettre un étrange anachronisme et se jeter aveuglément dans de vides déclamations que de juger ce que le protestantisme a été, surtout à son origine, par ce qu'il est aujourd'hui.

De nos jours, en France très-particulièrement, qu'est-ce que le protestantisme ? Une secte, ou un

[1] Fléchier, dans l'oraison funèbre de Le Tellier ; Massillon, dans l'oraison funèbre de Louis XIV ; l'abbé Tallemand, dans un discours prononcé à l'Académie Française, tiennent le même langage. Cf. Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants*, t. I, p. 119.

amas de sectes, à qui la dénomination de protestantisme ne convient même plus.

Grâce à Dieu, en effet, une telle distinction s'est établie entre l'Église et l'État, que, sans appartenir à une même Église, les Français, plus heureux en cela que des nations voisines, peuvent vivre en sécurité et sur le pied d'une égalité parfaite dans le même État. Sans doute, le duel des convictions s'agite toujours au fond des consciences et les dissentiments se traduisent au dehors par des controverses. Mais ce duel est tout pacifique; ces controverses n'engagent en rien ni la liberté publique ni la liberté du for intérieur. Participant aux mêmes droits, protestants et catholiques se reconnaissent les mêmes devoirs et travaillent au bien commun d'une même patrie.

Voilà ce qu'est présentement le protestantisme. En quelques mots, voici, et surtout au début, ce qu'il a été.

Toute notre histoire jusqu'à Louis XIV se peut réduire à une lutte de la féodalité et de la royauté. Le triomphe de la royauté amène l'émancipation de la nation même, et ce triomphe, la royauté l'obtient avec le secours et le concours du clergé catholique. Devenus les auxiliaires des rois, les évêques contribuent ainsi à fonder nos libertés. De là l'étroite, et bientôt la trop étroite alliance de l'Église et de l'État.

Or, qu'a été en France le protestantisme? Au vrai, a-t-il été une protestation contre l'Église? Le prendre ainsi, c'est se laisser leurrer par les apparences. En réalité, le protestantisme a été une protestation contre l'État et comme un dernier combat de la féo-

dalité expirante, qui, dans le catholicisme, s'est efforcée d'ébranler le support de la royauté. Les protestants constituaient moins un parti religieux qu'un parti de politiques et de mécontents, qui n'hésitaient pas à faire des destinées de la patrie l'enjeu de leurs prétentions et de leurs rancunes.

Bossuet, avec son admirable sagacité, avait bien su pénétrer le fond des choses.

« Les rois qui ont été les plus contraires aux protestants, écrivait-il, n'eussent pas songé à les troubler, si des esprits si remuants avaient pu se résoudre à demeurer en repos. Certainement sous Louis XIII ils étaient devenus si délicats et si plaintifs dans leurs assemblées politiques, et encore plus dans leurs synodes, qu'on les voyait prêts à s'échapper à tous moments; en sorte qu'on n'osait rien entreprendre contre l'étranger quoi qu'il fît, tant qu'on avait au dedans un parti si inquiet et si menaçant. Voilà dans la vérité, et tous les Français le savent, ce qui a fait nos guerres civiles[1]. »

Qu'était-ce donc, en réalité, aux yeux de Bossuet et de ses contemporains, que la révocation de l'édit de Nantes? C'était une décision suprême et nécessaire, quoique douloureuse, par où se trouverait extirpé jusque dans ses fibres les plus intimes le germe des guerres civiles. On se flattait que, dès lors, la France allait fleurir au sein d'un apaisement sans orage. Forte au dedans, elle serait respectée au de-

[1] *Œuv. compl.*, t. XIV, p. 261, Cinquième Avertissement sur les lettres de M. Jurieu.

hors. Une même foi, une même loi, c'était là, pour les plus solides esprits, les garanties infaillibles, essentielles de la prospérité du royaume.

Dans de semblables pensées, où était l'erreur? L'erreur était double. On poursuivait un but chimérique. Par la considération de la fin, on se justifiait les moyens.

On poursuivait un but chimérique, l'inviolable unité de l'État, assurée par l'inviolable unité de l'Église. Mais on avouera que cette chimère ne manquait ni de patriotisme, ni de grandeur.

Par la considération de la fin, on se justifiait les moyens. Car, pour ramener les protestants à l'unité politique, fallait-il violenter leurs consciences et leurs personnes, les dépouiller de leurs biens, leur enlever leurs enfants, ne leur laisser d'autre alternative que celle de l'exil ou de l'hypocrisie? De pareilles extrémités inspirent de l'horreur. Mais n'y-a-t-il à tenir aucun compte des circonstances, des haines amassées, de cet instinct de représailles qui monte si violemment au cœur de l'homme? La royauté accablait un ennemi désarmé, je le veux; mais depuis quand cet ennemi avait-il posé les armes, et, le premier, n'avait-il pas donné le dangereux exemple d'y avoir recours?

« Ceux qui n'ont que les dragons à la bouche, écrivait Bossuet, et qui pensent avoir tout dit pour la défense de leur cause quand ils les ont seulement nommés, doivent souffrir à leur tour qu'on leur représente ce que le royaume a souffert de leurs violences et encore presque de nos jours. Ils sont con-

vaincus par actes et par leurs propres délibérations qu'on a en original, d'avoir alors exécuté en effet par une puissance usurpée, plus qu'ils ne se plaignent à présent d'avoir souffert de la puissance légitime. Le fait a été posé dans l'*Histoire des Variations* et n'a pas été contredit. On y a dit qu'on avait en mains en original les ordres des généraux et ceux des villes à la requête des consistoires, pour contraindre les papistes à embrasser la réforme par taxes, par logements, par démolitions de leurs maisons, et par découverte de leurs toits. Ceux qui s'absentaient pour éviter ces violences étaient dépouillés de leurs biens. Les registres des hôtels de ville de Nîmes, de Montauban, d'Alais, de Montpellier, et d'autres villes du parti, sont pleins de telles ordonnances. On a été bien plus avant; une infinité de prêtres, de religieux, de catholiques de tous les états ont été massacrés dans le Béarn par les ordres de la reine Jeanne, sans autre crime que celui de leur religion ou de leur ordre. Il y a encore des actes authentiques des habitants de La Rochelle, où il est porté que la guerre fut renouvelée à l'occasion des prêtres qu'ils précipitèrent dans la mer jusqu'au nombre de vingt-six ou de vingt-sept : de sorte que ceux qui nous vantent leur patience et leurs martyrs sont en effet les agresseurs, et le sont de la manière la plus sanguinaire. Ces dragons, dont on fait sonner si haut les violences, ont-ils approché de ces excès [1]? »

C'étaient là les souvenirs qui, au dix-septième

[1] *Œuv. compl.*, t. XIV, p. 227, Cinquième Avertissement.

siècle, pesaient sur les esprits. Au demeurant, on ne voyait dans les protestants que des factieux. Se soustraire à la foi du souverain, c'était du même coup se soustraire à la puissance du souverain. C'est pourquoi il paraissait tout simple, à ceux surtout qui réputaient la foi du souverain la vérité même, qu'on y ramenât les dissidents par la force. « Je conviens sans peine, écrivait Bossuet à Basville, des droits des souverains à forcer leurs sujets errants au vrai culte, sous certaines peines[1]. » Et, chose singulière ! cette doctrine qu'aujourd'hui nous réputons si justement exécrable et dont la révocation de l'édit de Nantes devait être pour les protestants une si cruelle application, cette doctrine les protestants eux-mêmes la professaient sans détour.

« Je n'ai pas besoin ici, écrivait Bossuet, de m'expliquer sur la question, savoir si les princes chrétiens sont en droit de se servir de la puissance du glaive contre leurs sujets ennemis de l'Église et de la saine doctrine, puisque en ce point les protestants sont d'accord avec nous. Luther et Calvin ont fait des livres exprès pour établir sur ce point le droit et le devoir du magistrat. Calvin en vint à la pratique contre Servet et Valentin Gentil. Mélanchthon en approuva la conduite par une lettre qu'il lui écrivit sur ce sujet. La discipline de nos réformés permet aussi le recours au bras séculier en certains cas ; et on trouve parmi les articles de la discipline de Genève, que les ministres doivent déférer au magistrat les in-

[1] *Œuv. compl.*, t. XXVI, p. 380, Lettres à diverses personnes.

corrigibles qui méprisent les peines spirituelles, et en particulier ceux qui enseignent de nouveaux dogmes sans distinction [1]. — En un mot, concluait Bossuet, le droit est certain; mais la modération n'en est pas moins nécessaire [2]. »

Ce fut précisément par cette modération, qui est un des attributs du génie, que dans ses rapports avec les protestants, Bossuet se montra supérieur à ses contemporains.

En effet, si Bossuet est inflexible, s'il tonne, éclate, foudroie, c'est dans ses écrits. Son *Histoire des Variations*, ses *Avertissements sur les lettres de M. Jurieu* ne laissent aux protestants aucune échappatoire. Sa doctrine éclaire toutes leurs ténèbres : sa logique coupe court à tous leurs faux-fuyants; ardent, impétueux, inexorable, il les presse à ce point qu'ils n'ont plus qu'à se rendre ou à décliner le combat.

Mais ce sont les seules violences que se permette Bossuet. Que si des luttes de la doctrine il faut passer aux actes, les *Mémoires* et le *Journal* de Le Dieu, confirmant la correspondance de l'illustre évêque, nous le montrent, au contraire, d'une charité tout évangélique, donnant à la cour des conseils à la fois et des exemples de modération.

« Pour ce qui regarde la religion, écrit Le Dieu, jamais évêque n'y apporta plus de douceur d'esprit et de modération. Le roi l'obligea de donner son avis sur les contraintes qui se faisaient en Languedoc pour-

[1] *Œuv. compl.*, t. XIII, p. 218; *Histoire des Variations*, l. x, 56.

[2] *Ibid.*, t. XIII, p. 218; *Histoire des Variations*, l. x, 56.

faire aller les nouveaux catholiques à l'église et même pour leur faire faire leurs pâques. Il savait sur cela le sentiment de M. de Basville, de M. l'évêque de Rieux, de M. l'évêque de Mirepoix et de M. de Nîmes et de plusieurs autres prélats, tous ses amis, qui même de concert avaient fait des mémoires pour faire voir qu'il fallait user de la force pour ces sortes d'exercices de la religion et pour les sacrements; et néanmoins M. de Meaux ne put approuver leur sentiment. Il fit un mémoire contraire qui fut donné au roi. La cour l'approuva et y conforma sa conduite; ainsi toutes les violences ont cessé : ces rudes peines portées par les édits de traîner les relaps sur la claie après leur mort et autres sont demeurées sans exécution. On s'est contenté de peines pécuniaires, et encore dans son diocèse les faisait-il ôter autant qu'il pouvait [1]. »

La douceur de Bossuet est si grande que, d'une part, les intendants lui en font un grief, tandis que, d'un autre côté, elle lui concilie les sympathies respectueuses des ministres protestants eux-mêmes.

« Je vous dirai franchement, écrivait le ministre Du Bourdieu à un protestant de Montpellier, que les manières honnêtes et chrétiennes par lesquelles M. de Meaux se distingue de ses confrères ont beaucoup contribué à vaincre la répugnance que j'éprouve pour tout ce qui s'appelle dispute. Car, si vous y prenez

[1] Le Dieu, t. I, p. 190. — Cf. Bossuet, t. XXVI, p. 350, Lettre à M. de Basville, intendant du Languedoc. « Il lui explique la difficulté qu'il trouve à obliger les protestants opiniâtres de venir à la messe. »

garde, ce prélat n'emploie que des voies évangéliques pour nous persuader sa religion. Il prêche, il compose des livres, il fait des lettres, et travaille à nous faire quitter notre croyance par des moyens convenables à son caractère et à l'esprit du christianisme. Nous devons donc avoir de la reconnaissance pour les soins charitables de ce grand prélat et examiner ses ouvrages sans préoccupation, comme venant d'un cœur qui nous aime et souhaite notre salut [1]. »

Que prouve donc, en dernière analyse, l'approbation donnée par Bossuet à la révocation de l'édit de Nantes ? Qu'il fut de son temps et qu'il en accepta les maximes, mais sans en partager les passions. Bossuet, par conséquent, ne fut point un fanatique. Ce fut un grand évêque du dix-septième siècle qui défendit l'intégrité d'un dogme, de soi inaccommodable. Ce fut au dix-septième siècle, un bon citoyen, qui crut défendre l'intégrité d'un pouvoir, clef de voûte alors de l'ordre social. Bossuet condamnait le protestantisme au même titre qu'il condamnait la Ligue. Pour lui, le pouvoir royal c'était la France. En défendant l'autorité du prince, c'était le pays qu'il défendait. C'est pourquoi, en même temps qu'il repoussait les attaques de Genève contre cette autorité, il n'hésitait pas à repousser aussi les atteintes qu'y semblait vouloir porter Rome.

Nous ne nierons pas que Louis XIV n'eût fait à l'Église de France une condition déplorable. A certains égards, on a eu pleinement raison d'affirmer

[1] Le Dieu, t. I, cité par M. Guettée, introduction, p. CXXV.

que les libertés de l'Église gallicane n'étaient que les servitudes de l'Église gallicane [1]. En effet, le roi, évêque du dehors, ainsi qu'il s'intitulait lui-même, ne voyait guère dans le clergé qu'un instrument de règne. Non-seulement il avait la main dans toutes les affaires de l'épiscopat, mais sa jalouse surveillance s'étendait jusqu'au régime intérieur des communautés. Étroitement rattachée à Rome, l'Église de France aurait joui, dans son obéissance même, d'une indépendance véritable. En relevant immédiatement du roi, elle s'annulait. Louis XIV l'avait bien compris. Aussi, aucun roi de France, non pas même avant lui Philippe le Bel, ne se montra-t-il peut-être plus dégagé envers la papauté. Avant d'obéir au pape, il fallait, en France, obéir au roi, dont le constant effort fut toujours de plier les esprits au respect, j'ai presque dit au culte de sa personne. En définitive, l'Église gallicane lui était devenue à peu près ce que devait être pour Pierre le Grand l'Église orthodoxe, avec les différences qui dérivaient d'ailleurs pour le successeur de tant de rois, pour le fils d'Anne d'Autriche, d'une longue tradition et d'une piété très-réelle, quoique tout espagnole et destituée de vertu.

Or, on calomnie gratuitement Bossuet quand on répète qu'il s'accommoda à ces tyranniques dispositions du roi envers l'Église. Il suffit de relire l'éloquent discours de 1681, pour reconnaître combien

[1] « Les libertés de l'Église gallicane sont de véritables servitudes... Le roi, dans la pratique, est plus chef de l'Église que le Pape en France. Nos libertés à l'égard du Pape sont des servitudes à l'égard du roi. » Fénelon, Lettre du 3 mai 1710.

étaient présentes à l'évêque de Meaux les idées d'unité, et, par un inviolable attachement à Rome, de liberté.

« Quel aveuglement, s'écriait Bossuet, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger ! comme si l'Église avait cessé d'être universelle ; ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion, au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner ! Ils n'y ont jamais pensé [1]. » — « Qu'est-ce que l'épiscopat, disait encore Bossuet en 1669, quand il se sépare de l'Église, qui est son tout, et quand il se sépare de Rome, qui est son centre, pour s'attacher contre nature à la royauté ? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand elles se confondent [2]. »

Ces paroles apparemment ne sentent point le courtisan.

Que voulait Bossuet, en rédigeant les *Quatre articles*, en écrivant la *Défense de la déclaration du*

[1] *Œuv. compl.*, t. X, p. 488.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 16, Oraison funèbre de Henriette de France.

Clergé de France? — Les *Mémoires* et le *Journal* de Le Dieu nous l'apprennent. Bossuet fut beaucoup moins l'instigateur ou l'organe de la résistance de Louis XIV à la Papauté, qu'il ne s'appliqua à en être le modérateur. Car, sans entrer ici dans les détails compliqués de l'affaire de la Régale, il ne reste plus douteux, après avoir lu Le Dieu, que l'intervention de Bossuet prévint de fâcheux éclats.

« On parla, écrit Le Dieu, de l'assemblée de 1682. Je lui demandai (à Bossuet) qui avait inspiré le dessein des propositions du Clergé sur la puissance de l'Église. Il me dit que M. Colbert, alors ministre et secrétaire d'État, contrôleur général des finances, en était véritablement l'auteur, et que lui seul y avait déterminé le roi. M. Colbert disait que la division qu'on avait à Rome sur la Régale était la vraie occasion de renouveler la doctrine de France sur l'usage de la puissance des papes; que, dans un temps de paix et de concorde, le désir de conserver la bonne intelligence, et la crainte de paraître être le premier à rompre l'union, empêcheraient une telle décision : il attira le roi à son avis par cette raison, contre M. Le Tellier même, aussi ministre et secrétaire d'État, qui, et M. de Reims avec lui, avaient eu les premiers cette pensée, mais qui aussi l'avaient rejetée depuis, par la crainte des suites et des difficultés... Ce fut donc un coup d'une grande importance de relever l'ancienne doctrine de France, par l'autorité des évêques mêmes, assemblés entre eux [1]. »

[1] Le Dieu, t. II, p. 8.

Partisan des libertés de l'Église gallicane, Bossuet déclarait d'ailleurs les expliquer « de la manière que les entendaient les évêques, et non pas de la manière que les entendaient les magistrats[1]. » Mais si Bossuet prit à tâche de conjurer toute mesure violente, de préserver de toute diminution le pouvoir spirituel de la Papauté, il maintint l'autorité supérieure des conseils œcuméniques; surtout il déclina les prétentions surannées de Rome à la domination temporelle sur les rois. Pour lui, la Déclaration n'eut guère d'autre sens. Défendre la puissance royale, n'admettre au-dessus d'elle d'autre suzeraineté que celle de Dieu, c'était, à ses yeux, maintenir intactes la dignité et la grandeur de la patrie.

En effet, on n'est pas moins injuste quand on accuse Bossuet d'avoir été un courtisan que lorsqu'on lui reproche son fanatisme, ou sa docilité quasi schismatique aux volontés de Louis XIV.

Rappelons que dans Louis XIV ce n'est pas l'homme précisément que révère Bossuet; c'est le roi, ou, mieux encore, c'est la royauté. Né d'une famille de magistrature, imbu dès le berceau des fortes maximes du droit, enfant d'une province, qui, durant les stériles agitations de la Fronde, s'était montrée fidèle à la Cour, quoiqu'elle eût de tout temps pour patrons les Condé, il s'était persuadé de très-bonne heure ce qu'il exprimait si énergiquement plus tard, « que là où tout le monde veut faire ce qu'il veut, nul ne fait ce qu'il veut; que là où il n'y point de maître, tout le

[1] *Œuv. compl.*, *t.* XXVI, p. 131; Lettre au cardinal d'Estrées.

monde est maître; que là où tout le monde est maître, tout le monde est esclave [1]. » C'est pourquoi, il en venait à déclarer « l'État populaire le pire de tous [2]. » Aussi bien, c'était le sentiment de son siècle; c'était le cri de Corneille :

Le pire des États, c'est l'État populaire.

Constatons-le avec insistance. Bossuet considérait la royauté comme la sauvegarde en France de l'ordre social. De là son respect inviolable pour la monarchie : « Un bon sujet, écrivait-il, aime son prince comme le bien public, comme le salut de tout l'État, comme l'air qu'il respire, comme la lumière de ses yeux; comme sa vie et plus que sa vie [3]. »

Ce respect pour le roi n'a du reste chez l'illustre évêque rien de superstitieux. Car c'est tout simplement au nom de la patrie qu'il le réclame et le pratique. Qu'on veuille bien ne pas s'en tenir, pour le juger en cette délicate matière, à la *Politique sacrée*, le plus faible évidemment de ses ouvrages. Mais qu'on prenne la peine de relire son *Cinquième Avertissement aux protestants*. C'est dans ce substantiel écrit que se rencontre expressément, suivant nous, la politique de ce grand homme. Or, ce n'est pas de je ne sais quelle origine mythologique ou mystique, qu'il y dérive la royauté et la monarchie héréditaire. Loin de là; tout en parlant « de la sainte onction qui est

[1] *Œuv. compl.*, t. XXV, p. 181; *Politique*, l. I, v[e] proposition.
[2] *Ibid.*, t. XIV, p. 311, Cinquième Avertissement.
[3] *Ibid.*, t. XXV, p. 520, *Politique*, l. VI, IV[e] propos.

sur les rois[1], » il y déclare nettement que l'intérêt des peuples constitue pour les souverains leur principale raison d'être. « Le peuple, écrit Bossuet, forcé par son besoin propre à se donner un maître, ne peut rien faire de mieux que d'intéresser à sa conservation celui qu'il établit sur sa tête. Lui mettre l'État entre les mains, afin qu'il le conserve comme son bien propre, c'est un moyen très-pressant de l'intéresser. Mais c'est encore l'engager au bien public par des liens plus étroits, que de donner l'empire à sa famille, afin qu'il aime l'État comme son propre héritage et autant qu'il aime ses enfants. C'est même un bien pour le peuple que le gouvernement devienne aisé; qu'il se perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre humain, et qu'il aille, pour ainsi parler, avec la nature. Ainsi les peuples où la royauté est héréditaire, en apparence se sont privés d'une faculté, qui est d'élire leurs princes; mais, dans le fond, c'est un bien de plus qu'ils se procurent : le peuple doit regarder comme un avantage de trouver son souverain tout fait, et de n'avoir pas, pour ainsi dire, à remonter un si grand ressort[2]. »

Il est si vrai que pour Bossuet l'intérêt des peuples est la base unique des gouvernements, qu'il accorde sans difficulté que la forme des gouvernements peut varier avec cet intérêt même. « Je ne prétends pas disputer qu'il ne puisse y avoir des gouvernements d'une autre forme que la monarchie, ni examiner si

[1] *Œuv. compl.*, t. XIV, p. 281, Cinquième Avertissement.
[2] *Ibid.*, t. XIV, p. 323, Cinquième Avertissement.

celle-ci est la meilleure en elle-même; au contraire, sans me perdre ici dans de vaines spéculations, je respecte dans chaque peuple le gouvernement que l'usage y a consacré et que l'expérience a fait trouver le meilleur. Ainsi je n'empêche pas que plusieurs peuples n'aient excepté ou pu excepter contre le droit commun de la royauté, ou, si l'on veut, imaginer la royauté d'une autre sorte, et la tempérer plus ou moins, suivant le génie des nations et les diverses constitutions des États[1]. » L'usage, l'expérience, voilà aussi les motifs de l'attachement de Bossuet à la royauté. Tout plein d'un juste mépris « pour ces vains politiques qui, sans connaissance du monde et des affaires publiques, pensent pouvoir assujettir les trônes des rois qu'ils dressent parmi leurs livres, ou qu'ils dictent dans leurs écoles[2], » il estime avec Pascal que « l'art de bouleverser les États est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leurs sources, pour y remarquer leur défaut d'autorité et de justice[3]. »

L'expérience, d'un autre côté, lui a enseigné que la monarchie héréditaire est conforme au génie de la nation française; que l'histoire de ses développements est l'histoire même du progrès de nos libertés; et, s'il ne distingue point assez clairement à notre gré le dogme indiscutable de la souveraineté nationale, on ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle verve de pratique bon sens, avec quel accent d'hon-

[1] *Œuv. compl.*, t. XIV, Cinquième Avertissement, p. 310.
[2] *Ibid.*, p. 311.
[3] *Pensées.*

neteté qui s'élève parfois jusqu'au sublime, il démêle les équivoques de la souveraineté du peuple, du contrat social, du droit à l'insurrection, réfutant de la sorte les dangereux paradoxes que déjà professait Jurieu, mais que Rousseau devait accréditer par la magie de son style éclatant et sonore. « M. Jurieu, concluait éloquemment Bossuet, répondant à l'avance à ses modernes détracteurs ; M. Jurieu nous parle ici des flatteurs des princes, et il ne songe pas aux flatteurs des peuples. Tout flatteur, quel qu'il soit, est toujours un animal traître et odieux ; mais s'il fallait comparer les flatteurs des rois avec ceux qui vont flatter dans le cœur des peuples ce secret principe d'indocilité et cette liberté farouche qui est la cause des désordres, je ne sais lequel serait le plus honteux [1]. »

Bossuet, qui ne fut pas le flatteur des peuples, ne se montra pas davantage le flatteur des princes. En révérant dans Louis XIV le représentant de la royauté, il sut juger l'homme ; il eut le courage, rare alors, de lui donner de salutaires avertissements sur ses deux incurables faiblesses, l'amour de la guerre et l'amour des femmes, par où il perdit sa race et compromit la monarchie. La grandeur, dont Bossuet avait un sentiment si vif, dont il trouvait en Louis XIV une si majestueuse expression, ne lui causa aucun éblouissement. « C'était, dit Saint-Simon parlant de l'évêque de Meaux ; c'était un homme dont les vertus, la droiture et l'honneur étaient aussi inséparables que la science et la vaste érudition. La place de précepteur de monsei-

[1] *Œuv. compl.*, t. XIV. p. 284, Cinquième Avertissement.

gneur le Dauphin l'avait familiarisé avec le roi, qui s'était plus d'une fois adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avait souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles et des premiers évêques de l'Église. »

Comment en effet oublier cette belle lettre que Bossuet écrivait au roi en 1695, pendant la guerre des Pays-Bas :

« Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peuples étaient plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter, quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'État, avait trouvé le moyen de rendre les peuples heureux, et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion; et, dans le temps de sa mort, on vit par tout le royaume et dans toute les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un bon père à ses enfants. Il n'y a personne de nous qui ne se souvienne d'avoir ouï raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour extrême de son peuple envers lui. C'est ainsi qu'il avait gagné les cœurs [1]. »

1 *Œuv. compl.*, t. XXVI, p. 50, Lettres.

Voilà le langage que tenait Bossuet, voilà le noble exemple qu'il ne craignait pas d'évoquer et d'invoquer, tandis qu'autour du prince tout contribuait à nourrir sa belliqueuse et funeste ardeur.

D'un autre côté, qui osa combattre cette passion plus dominante encore chez Louis XIV que la passion de la guerre, la passion de l'amour? Fût-ce son confesseur, un P. Annat, un P. Lachaise, un P. Letellier? Non. Impuissante ou mollissante, la compagnie de Jésus avait assez d'occuper la conscience du roi. Ce fut Bossuet qui s'évertua à l'épurer en la réglant. « Il a pris, écrivait-il, il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une piété meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité et flatter leur ignorance affectée[1]. » Pour lui, « attaché à la route immuable de la vérité, il ne gauchit ni ne se détourna au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines[2]. » Et Le Dieu nous est un témoin de ses apostoliques efforts. « Monseigneur de Meaux, écrit Le Dieu, nous dit à Versailles, le mardi 23 d'août 1701, MM. les abbés Fleury et Catelan présents : J'ai autrefois donné au roi une instruction par écrit, où je mettais l'amour de Dieu pour fondement de la vie chrétienne[3]. Le roi l'ayant lue me dit : je n'ai jamais ouï parler de cela, on ne m'en a rien dit. » Ainsi

[1] *Œuv. compl.*, t. II, p. 200, Orais. fun. de Nicolas Cornet.
[2] *Ibid.*, p. 201.
[3] Cf. *ibid.*, t. XXVI, p. 52, Instruction donnée à Louis XIV : « Quelle est la dévotion d'un roi. »

donc, tandis que ceux qui avaient charge d'âmes se taisaient ou biaisaient, ouvertement, directement, Bossuet adressait à Louis XIV de contraignantes instructions. Il y a plus, aux paroles joignant les actes, on le voit comme de ses propres mains ensevelir au Carmel la touchante La Vallière; combattre avec l'autorité d'un évêque, braver par l'innocence inattaquable de sa vie, anéantir enfin dans la pénitence l'altière Montespan; et s'il advient que le descendant de saint Louis et de Henri IV s'abaisse par vertige d'ennui jusqu'à la veuve d'un poëte burlesque et maléficié, contribuer du moins à corriger par la sainteté du mariage ce scandale inouï et cette dégradation.

On conviendra que cette intrépidité de zèle n'était pas d'un homme qui songe à sa fortune. Aussi, celle de Bossuet resta-t-elle toujours de beaucoup au-dessous de son mérite. L'évêché-pairie de Beauvais, l'archevêché de Paris, le cordon bleu, le cardinalat, Le Dieu nous apprend que toutes ces promotions, tous ces honneurs lui furent à la fois décernés par l'opinion et refusés par la cour. « Quelques-uns, écrivait La Bruyère, pour étendre leur renommée, entassent sur leur personne des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, et ils auraient besoin d'une tiare; mais quel besoin a Trophime d'être cardinal [1]? » La Bruyère évidemment pensait à Bossuet. Ni la grandeur et la sincérité de ses services, ni la sublimité de son génie, ni l'incorruptibilité de sa vie ne purent effacer aux yeux de Louis XIV le vice de sa naissance.

[1] *Du Mérite personnel.*

Il sortait d'une famille de robe. La bassesse seule peut-être l'eût mis de pair avec l'aristocratie servile et asservie qui encombrait les antichambres du grand roi; mais Bossuet fut exempt de bassesse.

Nous ne sachions chez cet homme étonnant qu'une seule faiblesse, c'est son aveugle complaisance pour son neveu. Durant la fameuse querelle du quiétisme, ce prestolet, par ses pétulances, avait déjà compromis Bossuet. Par son avidité et son ambition, il troubla le repos, il exposa la dignité de sa vieillesse. Le Dieu ne l'a point dissimulé. Il insiste, au contraire, sur ces particularités affligeantes, en narrateur vulgaire qui est charmé de se répandre en commérages, et nous révèle toutes les démarches de Bossuet pour assurer à son neveu sa succession à l'évêché de Meaux.

« Chacun, écrit Le Dieu en août 1703, chacun a remarqué cette suite d'actions de M. de Meaux pour se montrer et pour faire sa cour : son livre présenté au roi (*les Instructions contre Richard Simon*), et l'audience qu'il en eut le 12 de ce mois; sa visite au P. de Lachaise, le même jour au soir; son assistance à la procession de l'Assomption, où il donna un triste spectacle qui affligea ses amis, le fit plaindre par les indifférents et moquer par les vieux de la cour. » « Courage, monsieur de Meaux, lui disait Madame, le long du chemin; nous en viendrons à bout! » D'autres : « Ah! le pauvre M. de Meaux! » D'autres : « Il s'en est bien tiré. » Le plus grand nombre : « Que ne s'en va-t-il mourir chez lui! Mais il veut auparavant placer son neveu et faire un dernier effort. » M. l'évêque d'Amiens, qui est tant des amis de M. de Meaux,

et arrivé ici seulement depuis trois jours, a fait à M. Fleury la confidence de ce bruit qui se répand ici sourdement. « Quelle misère qu'un homme si sage, si admiré actuellement à cause de son livre, si admirable par tous les grands talents qu'il a fait briller dans sa vie, devienne l'entretien du courtisan malin, faute de savoir prendre son parti, et d'aller se préparer chez soi à la mort dans la retraite[1] ! »

Sans doute, cela est triste. Mais de ce que Bossuet ressentit pour son neveu une tendresse mal justifiée, il ne s'ensuit pas qu'il ait été un fanatique, un schismatique, un plat courtisan.

En somme, s'il fallait résumer l'impression que nous a laissée la lecture des *Mémoires* et du *Journal* de l'abbé Le Dieu, nous dirions qu'elle est fort approchante de celle qu'éprouvèrent les rares spectateurs, qui, en 1854, purent assister à l'ouverture du tombeau de Bossuet. Au sein de cette poussière séculaire, parmi tous les ravages de la mort, ils reconnurent et saluèrent avec une sorte de pieux saisissement cette majestueuse figure, que le pinceau de Rigaud a rendue populaire. En lisant les *Mémoires* et le *Journal* de Le Dieu, malgré les années écoulées et au milieu de ces mille détails où se dissolvent les renommées les plus hautes, Bossuet nous est encore apparu tel que nous l'avions imaginé à méditer ses écrits, l'intelligence la plus imperturbable de son siècle, une des plus sûres inspirations que notre âge même puisse consulter.

[1] Le Dieu, t. II, p. 468.

Certes, nous avons d'autres idées et des idées plus justes que Bossuet sur la liberté de conscience, sur la liberté civile, sur la liberté politique : ce sont là autant de progrès dus à la raison, au temps, aux souffrances de nos pères,

. . . . . . *qui* sanguine nobis
Hanc patriam peperere suo. . . . .

Mais Bossuet n'en reste pas moins le représentant par excellence d'un principe sans lequel il ne saurait y avoir de liberté véritable, du principe d'autorité. « Vous courez à la servitude par la liberté, s'écriait Bossuet, s'adressant aux libertins; prenez une voie contraire; allez à la liberté par la dépendance [1]. » Si jamais l'Église de France songeait à élever une statue digne de lui à un des hommes qui l'honorent le plus par le patriotisme comme par les lumières, nous voudrions que ces paroles fussent inscrites en lettres d'or sur le piédestal.

[1] *Œuv. compl.*, t. II, p. 310, Panégyrique de saint Benoît.

MADAME DE SÉVIGNÉ

LES ROCHERS

(1854)

« Nous partîmes de Rennes, écrivait, le 31 mai 1680, madame de Sévigné à sa fille, et tout le monde me disant que j'avais trop de temps, que les chemins étaient comme dans cette chambre; car c'est toujours la comparaison. Ils étaient si bien comme dans cette chambre, que nous n'arrivâmes aux Rochers qu'après minuit, toujours dans l'eau ; et de Vitré ici, où j'ai été mille fois, nous ne les reconnaissions pas. »

Aujourd'hui, sans être comme dans cette chambre, les chemins sont meilleurs, et quand on se trouve à Rennes, il est facile en quatre ou cinq heures de se rendre aux Rochers. Comment, dès lors, ne pas visiter le château de cette femme unique, raisonnable et frondeuse, aimable sans laisser-aller, réservée sans pruderie, qui sut manier la langue avec une dextérité si rare, juger les hommes et les choses avec un incisif bon sens, dont la tendresse pour sa fille se soutint par le bel esprit et le bel esprit par une lecture immense, type accompli d'une société charmante où s'unissaient, dans une parfaite mesure, le sérieux et les élégances de la vie?

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, née le 6 février 1626, à Paris, mariée le 1er août 1644, veuve le 5 février 1651, morte le 18 avril 1696, à Grignan, séjourna aux Rochers dès l'année 1646; mais ce ne fut guère que vers 1667 qu'elle habita cette résidence d'une manière suivie et qu'elle songea à l'embellir. « J'ai acheté plusieurs terres, écrivait-elle en 1667, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée : Je vous fais parc. »

Si l'on se demande par quel caprice la brillante marquise s'avisa de passer au fond de la Bretagne non pas seulement des étés, mais des hivers, désertant les fêtes de la cour, le commerce de ses amis, la souveraineté de l'hôtel Carnavalet, on se convainc que ce caprice était chez elle calcul et résignation. Elle avait marié sa fille, acheté un régiment à son fils, s'était un peu ruinée pour ses enfants en dots, en établissements, « en fricassées. » Il fallait donc vivre de ménage, administrer soi-même son bien et surveiller ses revenus. « Je m'en vais comme une furie pour me faire payer; je ne veux entendre ni rime ni raison. C'est une chose étrange que la quantité d'argent qu'on me doit. Je dirai toujours comme l'avare : De l'argent! de l'argent! dix mille écus sont bons. — Vous dites que je ne suis point avec vous, et pourquoi? Ah! qu'il me serait aisé de vous l'apprendre, si je voulais salir mes lettres des raisons qui m'obligent à cette séparation, des misères de ce pays, de ce qu'on m'y doit, de la manière dont on m'y paye, de ce que je dois ailleurs, et de quelle façon je me serais laissé surmonter et suffoquer par mes affai-

res, si je n'avais pris avec une peine infinie cette résolution ! »

D'ailleurs, madame de Sévigné avait perdu son mari ; elle avait marqué dans la Fronde ; elle s'était montrée l'amie fidèle de Fouquet, et Louis XIV, dont elle divulguait malicieusement l'intérieur, avait sans doute plus d'estime pour son talent que de goût pour sa personne. Ce lui était donc à tous égards comme une nécessité de ne paraître à la cour qu'à des intervalles assez rares. Elle-même l'avoue : « Je mande à mon fils que c'est un grand plaisir d'être obligé d'être à la cour, et d'y avoir un maître, une place, une contenance ; que pour moi, si j'en avais eu une, j'aurais fort aimé ce pays-là ; que ce n'était que pour ne point en avoir que je m'en étais éloignée ; que cette espèce de mépris était un chagrin, et que *je me vengeais à en médire*, comme Montaigne de la jeunesse. »

Ainsi la Bretagne n'attirait point madame de Sévigné, mais madame de Sévigné se condamnait tristement et sensément à la Bretagne. De là des élans de regrets : « Hélas ! ma fille, que mes lettres sont sauvages ! Où est le temps que je parlais de Paris comme les autres ? » De là des soupirs qui expliquent et résument tout :

« Le cœur voudrait Paris et la raison Bretagne ! »

Une fois sa résolution prise, madame de Sévigné sut s'y tenir. Son oncle, l'abbé de Coulanges, qui ne l'avait pas quittée depuis son enfance, et qu'elle appelait le *Bien-Bon;* un autre de ses parents, l'abbé de la Mousse, grand cartésien comme madame de Grignan était grande cartésienne, faisaient aux Rochers sa com-

pagnie habituelle. Son fils y venait aussi de temps à autre se rafraîchir le sang et se reposer des mécomptes de Ninon ou de la Champmeslé. « La compagnie que j'ai ici me plaît fort. Notre abbé est toujours admirable; mon fils et la Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours. » Enfin, le mariage du comte de Sévigné amena plus tard aux Rochers un nouvel hôte, mademoiselle de Mauront. Mais il ne semble pas que la spirituelle marquise fit grand état de sa bru. « Ma belle-fille n'a que des moments de gaieté, car elle est toujours accablée de vapeurs; elle change cent fois le jour de visage sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse; elle ne se promène quasi pas; elle a toujours froid. A neuf heures du soir, elle est tout éteinte; les jours sont trop longs pour elle. »

Ajoutez à cette parenté la fille d'un gentilhomme du voisinage, une demoiselle du Plessis qui arrive aussitôt qu'on arrive, dont on se joue et qu'on rabroue, et vous connaîtrez le cercle étroit où se meut madame de Sévigné. Évidemment c'est un exil. Il lui plairait du moins de n'y être pas troublée, ou de n'en pas sortir. Mais il n'en va pas ainsi. La Bretagne elle-même a ses passions, ses importunités, ses devoirs. Cette belle cousine, qui a rebuté Bussy; cette veuve adorée, qui a fait mentir le vers trop fameux :

Jamais surintendant ne trouva de cruelles;

cette frondeuse, pour qui Turenne a vainement soupiré, madame de Sévigné se voit mise en demeure

par M. de Tonquedec, et il faut que l'écolière de Ménage supporte les « pétoffes et lanternеries des madames de Rennes ou de Vitré. » Aussi, entendez-la s'écrier : « Dieu ! que j'aime la tigrerie ! » Elle l'aime et la pratique. Une voiture se montre-t-elle au bout de l'avenüe ; il est sûr que ce n'est ni M. de Chaulnes, le gouverneur de la province, ni la princesse de Tarente, ni Pomenars, ni la *Murinette-Beauté*. Notre marquise se cache dans ses bois, gronde ensuite qu'on ne l'ait pas avertie ; ou s'il advient qu'on la surprenne, elle ne néglige rien, pas même les impertinences, pour se ménager « les délices d'un adieu charmant. » — « Je suis libertine plus que vous, ma chère enfant ; je laissai, l'autre jour, retourner chez soi un carrosse plein de Fouesnellerie, par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grâce de demeurer ; jamais ma bouche ne put proférer les paroles qui étaient nécessaires. Ce n'étaient pas les deux jeunes femmes ; c'étaient la mère et une guimbarde de Rennes et les fils. Mademoiselle du Plessis est toute telle que vous la représentez..... Je l'appelle mademoiselle de Kerlouche, ce nom me plaît. »

Et de vrai, la solitude des Rochers n'est-elle pas préférable au petit tracas de Rennes ou de Vitré ?

« Il y a de grandes cabales à Vitré : mademoiselle de Croqueoison se plaint de mademoiselle du Cerni, parce que l'autre jour, à un bal, il y eut des oranges douces dont on ne lui fit point part. »

« J'aime cent fois mieux ma vie que celle de Rennes ; ce sera assez tôt d'y aller passer le carême pour la nourriture de l'esprit et du corps. »

« Me voici encore à Rennes à dépenser mon pauvre esprit en petites pièces de quatre sous. »

Quant à Vitré, madame de Sévigné ne s'y commet guère que dans les circonstances solennelles, pour recevoir la princesse de Tarente, par exemple, ou ajouter aux splendeurs des états. Encore se sent-elle obligée à faire sur soi-même un suprême effort. « Quand je quitte Paris et mes amis, ce n'est pas pour paraître aux états; mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'en est pas réduit à se sauver en province, comme les mauvais comédiens. »

Néanmoins, on ne peut refuser M. de Chaulnes, et voilà madame de Sévigné en pleins états.

Ce sont alors d'incomparables hauteurs. « Les civilités qu'on me fait sont ridicules, et les femmes de ce pays si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toujours pleine. — Madame de Chaulnes me donna à souper avec la comédie de *Tartufe*, point trop mal jouée..... Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné; je fus encore à la comédie; c'était *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes : c'est assez pour une troupe de campagne. »

C'est quelquefois un badinage léger. « Nous rions un peu de notre prochain; il est plaisant, ici, le prochain, surtout quand il a dîné. »

Ce sont enfin les plus vivantes peintures : « Les états ne doivent pas être longs. Il n'y a qu'à demander ce que veut le roi; on ne dit pas un mot; voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui revien-

nent, une infinité de présents, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie, voilà les états. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit; mais si je ne comptais pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. »

Voulez-vous une autre description? Écoutez le récit de la réception de la princesse de Tarente : « M. le duc de Chaulnes envoya d'abord quarante gardes, avec le capitaine à la tête, faire un compliment; c'était à une lieue d'ici. Un peu après, madame de Marbeuf, deux présidents, des amis de la princesse, et puis enfin M. de Chaulnes, M. de Rennes, MM. de Coëtlogon, de Tonquedec, Beaucé, de Quercado, de Crapade, de Kiriquimini; sérieusement *uno drapello eletto*. On arrête, on baise, on sue, on ne sait ce qu'on dit; on avance, on entend des trompettes, des tambours, un peuple qui mourait d'envie de crier quelque chose...... Nous baisâmes tout, et les hommes et les femmes; ce fut un manége étrange : la princesse me montrait le chemin, et je la suivais avec une cadence admirable. Sur la fin, on ne se séparait plus de la joue qu'on avait approchée, c'était une union parfaite; la sueur nous surmontait, en sorte que nous étions entièrement méconnaissables. »

N'est-ce pas un tableau à mettre dans un cadre? Et, à tout prendre, madame de Sévigné ne trouve-t-elle pas à Vitré de quoi s'égayer plus qu'elle ne le dit? Tout cela n'empêche que, de retour aux Rochers, elle

n'y soit transportée de joie : « Enfin, ma chère enfant, j'ai retrouvé mon abbé, ma Mousse, mon chien, Pilois, mes maçons; tout cela m'est uniquement bon en l'état où je suis. Quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité des Bretons, et il y en a qui sont dignes de me parler de vous. »

Pilois est le jardinier de madame de Sévigné. « Pilois est toujours mon favori, et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de chevalier au parlement de Rennes. » En conséquence, la noble marquise cause avec Pilois; mais surtout elle plante avec Pilois,

Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante?

« Nous avons des planteurs qui font des allées nouvelles et dont je tiens moi-même les arbres. » Et ces allées reçoivent des noms recherchés, un peu à la manière des Précieuses.

C'est le labyrinthe que madame de Sévigné appelle son *Petit Galimatias*, c'est la *Solitaire*, l'*Infinie*, c'est l'*Humeur de ma fille*, l'*Humeur de ma mère*, la *place Coulanges*, la *place Madame*, le *Cloître;* c'est enfin le *Mail*, qu'elle tient plus sûr qu'une galerie. Et ces arbres se couvrent de devises, suivant le goût alors dominant des Espagnols. « Voici ce que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils, qui est revenu de Candie : *Vago di fama;* n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire encore hier en l'honneur des paresseux : *Bella cosa far niente.* »

Planter, lorsqu'on vit à la campagne, est une dis-

traction, bâtir en est une autre; aussi madame de Sévigné bâtissait. Elle bâtissait des *Brandebourgs* au fond de ses allées; une *Capucine* au centre de son parc, et même, l'argent du *Bien-Bon* aidant, elle bâtissait une chapelle. « J'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont, à tout moment, sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de les aider d'en bas. »

C'est de la sorte que la châtelaine des Rochers élevait et ornait la *Carthage* de ses bois, où vous l'eussiez rencontrée « toute seule tête à tête, » une canne dans une main, un livre dans l'autre, escortée d'un laquais, se promenant, le soir, jusqu'à l'heure de l'entre-chien-et-loup.

Par malheur, il paraît que le ciel de Bretagne était, il y a deux cents ans, précisément ce qu'il a été en l'an de grâce 1854, et la pluie venait constamment interrompre aux Rochers les plantations, les constructions, les promenades.

« Je m'en vais vous entretenir aujourd'hui, ma chère enfant, de ce qui s'appelle la pluie et le beau temps. Je commence donc par la pluie, car il n'est pas question de beau temps. Il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement; je dis continuellement, parce que la pluie n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir; mes ouvriers sont dispersés; je suis dans une tristesse épouvantable; la Mousse est tout chagrin aussi. Nous lisons, cela soutient la vie; je poursuis cette *Morale* de Nicole, que je trouve délicieuse, elle ne m'a encore donné aucune leçon

contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout, et la conformité à la volonté de Dieu pourrait me suffire, si je ne voulais un remède spécifique. »

Donc, lorsqu'il pleuvait, on lisait. On lisait même lorsqu'il ne pleuvait pas, et Dieu sait quels livres! Sans doute, pour condescendre au comte de Sévigné, on voulait bien souffrir par moment Rabelais, la Calprenède, mademoiselle de Scudéry et *tutti quanti*. Mais d'ordinaire c'était Plutarque, et Tacite, et Térence, le Tasse et Pétrarque; saint Paul et saint Augustin; Josèphe, Guichardin, Maimbourg, la *Recherche de la vérité* par le P. Malebranche, ou les *Variations* de M. de Meaux. « J'ai apporté ici quantité de livres choisis, je les ai rangés ce matin; on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier. Toute une tablette de dévotion! bon Dieu! quels points de vue pour honorer notre religion! L'autre est toute d'histoires admirables, l'autre de morale, l'autre de poésies, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors. »

Comment, après cela, ne pas estimer chez madame de Sévigné la solidité, l'étendue de l'intelligence autant que la finesse et l'agrément? Comment aussi ne pas ressentir la plus sincère admiration pour une époque où une femme, au fond d'une province, dans un obscur château, se nourrissait de telles lectures et professait un tel culte pour les choses de l'esprit?

Enfin, la correspondance tenait une grande place

dans les occupations de madame de Sévigné, et, de la même plume dont elle arrêtait des comptes de cuisine ou de fermage, elle écrivait ces lettres inimitables, pleines de verve et d'abandon, brillantes et légères, éloquentes parfois et qui ne lassent jamais, tour à tour idylles, drames, dissertations, comédies, factums, où la cour et la ville se réfléchissent comme en un miroir, et qui souvent à notre gré, égalent l'auteur à La Bruyère ou au duc de Saint-Simon lui-même. De Paris, de Fontainebleau, de Saint-Germain, de Versailles, les nouvelles arrivaient aux Rochers et revenaient à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Paris, répercutées par une magique voix. On dictait les paroles, madame de Sévigné les mettait en musique.

Voilà quelle était la vie qu'on menait aux Rochers. Madame de Sévigné a pris soin elle-même d'en résumer, dans une lettre, les principaux traits :

« Voulez-vous savoir notre vie, ma chère enfant? la voici : nous nous levons à huit heures, la messe à neuf; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas; souvent chacun de son côté. On dîne fort bien; il vient un voisin, on parle de nouvelles; nous travaillons l'après-dînée, ma belle-fille à toutes sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie. A cinq heures, on se sépare; on se promène, ou seule, ou en compagnie; on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très-agréables et fort bons; cela nous amuse et nous

occupe ; nous raisonnons sur ce que nous avons lu... Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Enfin, ma fille, c'est une chose étrange comme avec cette vie tout insipide, et quasi triste, les jours courent et nous échappent... Nous soupons à huit heures. Sévigné lit après le souper, mais des livres gais, de peur de dormir ; ils s'en vont à dix heures ; je ne me couche guère que vers minuit. Voilà quelle est à peu près la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : Sainte liberté, ou : *Fais ce que tu voudras.* »

Tel est le prestige, vainqueur des siècles, qui s'attache au nom de ceux qu'ont immortalisés leurs écrits, qu'on se plaît encore à parcourir les lieux où vécut madame de Sévigné, à respirer quelques instants l'air qu'elle respira, à retrouver en quelque sorte les traces de ses pas.

> . . . . Juvat ire. . . . . . .
> Desertosque videre locos. . . . . . .

De Rennes aux Rochers, la route inévitable est celle de Vitré. Aussi bien, la ville de Bernard d'Argentré ne fût-elle pas le droit chemin, elle vaudrait la peine qu'on se détournât pour examiner sa forteresse démantelée, qui résista, pendant la Ligue, au duc de Mercœur, son église Notre-Dame et le bizarre alignement des rues. Imaginez sur un monticule une ceinture de tours dégradées par le temps, dont les créneaux sont devenus d'immenses et gazouillantes volières ; dont les cimes transformées en terrasses remettent en souvenir les jardins de Sémiramis ; où

d'abondantes roses s'épanouissent sur de vieilles murailles comme de frais visages sous un crêpe noir; jetez sur tout ceci, avec les blanches lueurs de l'aube, les doux reflets d'une chatoyante verdure, par une matinée de juillet : voilà Vitré. Ses rues étroites, montueuses, tortueuses, le long desquelles circule une grossière colonnade en bois, ressemblent aux rues d'une ville arabe. D'autre part, des inscriptions gravées au-dessus des portes rappellent les temps passés. Sur une porte, on lit : *On a beau sa maison bastir; si le Seigneur n'y met la main, c'est bastir en vain*, 1619. Sur une autre : *Pax sit hanc domum habitantibus!* 1621. Ce sont les vestiges du calvinisme au sein de la catholique Bretagne. D'ailleurs, une population misérable, chétive; plus de *Tartufe*, d'*Andromaque*, mais Polichinelle, je pense, les jours de foire; plus de Bas-Bretons « dorés jusqu'aux yeux, » mais un sous-préfet. Aussi, lorsqu'on a visité Notre-Dame, où se remarque une chaire extérieure, historiée de grotesques, et qu'on a déjeuné à la tour de Sévigné, présentement modeste auberge, on n'a plus qu'à poursuivre sa route jusqu'aux Rochers.

Les Rochers, qui furent achetés par les Sévigné vers l'an 1400, ressortissaient de la baronnie de Vitré. C'est pourquoi nous trouvons, dans les actes d'aveu rendus par la famille en 1553 et 1688, une description détaillée du manoir à l'époque où l'habitait madame de Sévigné : « Consistant ledit manoir en très-grands et beaux bâtiments, grosses tours et tourelles, défenses, canonnières et fortifications, pour la garde et conservation dudit manoir seigneurial, et tout ce qui

en dépend; avec une grande chapelle, une fuie et refuge à pigeons, grands et profonds fossés, hautes murailles ornées des écussons dudit seigneur marquis de Sévigné. »

Au commencement du règne de Louis XV, l'appareil féodal fut détruit, et on bâtit, en même temps que de nouvelles écuries et de nouveaux communs, l'aile du château qui s'avance vers la chapelle. Aujourd'hui tout cela n'offre plus guère qu'une ruine assez mal conservée, et c'est à peine si on a laissé subsister quelques tourelles. Nous avions du moins espéré visiter la partie du logis qui est manifestement celle où se tenait madame de Sévigné, et qu'en 1819 M. de Jouy mentionnait dans son interminable *Ermite.* Attente trompeuse! Le propriétaire actuel, M. le marquis de N...., qui apparemment se lasse d'habiter un monument, a eu recours au plus ingénieux moyen pour dépister les voyageurs et se débarrasser des curieux. Il a fait transporter au rez-de-chaussée du château quelques vieux meubles, quelques tableaux; un domestique vous les montre : voilà les reliques; tout est dit; il n'y a pas à réclamer.

Et d'abord vous êtes introduit dans le salon, pièce sombre, humide, mal éclairée, que tapissent les portraits des Sévigné, copies supportables de Mignard et peut-être de Rigaud. En premier lieu, la marquise, « au nez carré, aux yeux petits, » mais pétillants; puis la froide comtesse de Grignan; plus loin le marquis de Sévigné, aux moustaches retroussées, à la lèvre voluptueuse; dans un autre panneau, la bien-

veillante figure de l'abbé de Coulanges; au delà, le sauvage Guidon.

Du salon, en traversant la salle à manger, et toujours sur la même ligne, vous passez dans ce qu'on nomme imperturbablement la chambre de madame de Sévigné. M. de Jouy avait vu un lit en satin jaune; nous y avons vu un lit en satin cramoisi, et des fauteuils de même couleur. Dans un coin, un secrétaire en marqueterie, où l'on vous montre une écritoire en laque et des registres chargés d'une écriture douteuse. Autour des murs, quelques portraits : le portrait de sainte Chantal, aïeule de l'illustre marquise; le portrait de Pauline de Grignan, depuis madame de Simiane, qui n'hésita pas à vendre les Rochers. Ensuite on donne un tour de clef, et vous entrez dans le cabinet de toilette de madame de Sévigné. Vous vous asseyez dans son vaste fauteuil, et le cicerone galonné qui vous conduit, prenant une boîte, en tire une houppe, dont il fait mine de vous poudrer pour compléter la démonstration.

Des anciens bâtiments, la chapelle est, à beaucoup près, le mieux conservé. La forme en est octogone, et un beffroi la surmonte, dont le tic-tac monotone invite au recueillement et aux graves pensées. A l'intérieur, rien n'a été changé. « J'ai un tableau de la sainte Vierge sur mon autel, dit quelque part madame de Sévigné, un crucifix et mon écriteau : *Soli Deo honor et gloria.* » Je ne sais quelle main a effacé cet écriteau un peu janséniste, et qui semblait exclure le culte des saints. Le crucifix du moins a été respecté et aussi le tableau qui représente l'An-

nonciation, toile médiocre, où rien n'accuse la touche d'un maître, mais dont les couleurs, malgré la vétusté, conservent une vive fraîcheur.

Lorsque vous êtes sorti de la chapelle, on vous ouvre la grille du parc, et vous pouvez y errer à loisir. Mais, hélas! n'y cherchez pas les beaux arbres de madame de Sévigné, ni son mail, ni ses allées, ni ses mystères. Tout est bouleversé, confondu, et le labyrinthe, ne vous apparaît plus que sous les vulgaires dehors d'un potager. Cependant on reconnaît la *place Madame*, espèce de belvédère d'où les yeux s'égarent sur un océan d'herbes, de prairies, de taillis, où pointent çà et là les aiguilles de quelques clochers lointains. On reconnaît aussi la *place Coulanges*, qu'entoure un ruban de maçonnerie coupé par des grilles, au travers desquelles s'aperçoivent les massifs dévastés.

Il existe sur cette place Coulanges un écho, que découvrit, après la mort de sa mère, M. le comte de Sévigné; c'est à lui que nous avons confié, en quittant les Rochers, nos plaintes et nos adieux. Nous nous sommes plaint que les fêtes de l'esprit eussent cessé, que le goût des lettres allât chaque jour se perdant, que les âmes exténuées n'eussent plus d'amour que pour les modes qui passent et les bagatelles.

Nobles femmes (car il en est encore sur la terre), ces plaintes, les avez-vous entendues? C'est à vous de les écouter. Assez et trop longtemps on nous a vanté les mœurs de la démocratie, sa rogue ignorance et ses rudes manières. Rendez-nous l'urbanité,

les grâces, les délicatesses exquises du siècle de Louis XIV. Restituez à la France la seule civilisation qui lui convienne, la civilisation selon l'esprit; préservez-la d'une civilisation selon la chair, civilisation factice, qui dévore les États-Unis et qui n'est que grossièreté ou décadence!

J.-J. ROUSSEAU

LES CHARMETTES

(1859)

I

Ce qui m'était resté de l'écrit tronqué, incohérent, saturé d'impudence et violent d'orgueil que J.-J. Rousseau a bien osé intituler *Confessions*, c'était, parmi les impressions les plus tristes, un poétique souvenir des Charmettes.

C'est ce même souvenir qui revient, à chaque page, dans les ouvrages du philosophe de Genève, comme un idéal tour à tour et comme un regret.

« A Venise, écrivait Rousseau, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil de projets d'avancement; à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires venaient, par leur souvenir, me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs et des désirs[1]..... »

[1] Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. Paris, Lefèvre, 1839, 8 vol. T. I, p. 386. *Confessions*.

« Je m'écriais : Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes[1]... »

« Une maison isolée, au penchant d'un vallon... C'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux[2]. »

Voilà les regrets; voici l'idéal.

« Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne et mettre, au fond d'une province, les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contre-vents verts[3]. »

Ce sont encore les Charmettes.

Me trouvant donc dernièrement à Chambéry, j'ai voulu visiter cette retraite si vantée. Ce n'était point, je l'avoue, par idolâtrie; je me proposais une simple promenade et non pas un pèlerinage. Mais j'étais curieux de contrôler les pathétiques descriptions que Rousseau a répétées « de ses chères Charmettes, » et il me paraissait instructif de considérer les lieux où s'était complu, où s'était formé ce fantasque et ardent génie. Car, si « le style est l'homme même, » l'homme, et, par conséquent, le style, n'est-ce pas, à beaucoup d'égards, le pays où l'homme a vécu? Et par style, j'entends à la fois les expressions et les idées. Sans doute, il ne faudrait pas, même en cela, exagérer l'in-

1 *Confessions*, t. I, p. 409.
2 T. I, p. 820, *Dixième Promenade*.
3 *Emile*, t. III, l. IV, p. 122.

fluence des climats. Il n'y a pas, à vrai dire, de latitude pour la pensée, et, non plus que la morale, l'intelligence ne connaît pas de méridien. Toutefois, il ne serait pas exact de prétendre que la contrée qu'habite un écrivain n'exerce aucune influence sur ses conceptions, et que son imagination ne revêt jamais les teintes de l'horizon que rencontrent habituellement ses yeux. Aux inspirations du génie s'ajoutent évidemment les inspirations de la nature.

Or, il m'avait semblé, à consulter les écrits de Rousseau, qu'il y avait chez lui deux hommes : 1° un aventurier qui a couru le monde, et non pas toujours le plus exquis ni le meilleur ; 2° un solitaire, dont l'existence s'est, en grande partie, écoulée au milieu des champs.

Visiter les Charmettes, c'était, d'une certaine manière, vérifier ce dernier point.

Je me mis donc en route par une belle matinée d'août, et de Chambéry aux Charmettes, le chemin, qui d'ailleurs n'est pas long, ne me fut qu'un enchantement.

En effet, à peine est-on sorti de la ville que les regards éblouis rencontrent un paysage digne tout ensemble du pinceau de Ruysdaël et de la palette de Potter. Ici, de gigantesques montagnes, âpres, dénudées, *le Désert*, *la Dent de Nivolet*, où le soleil blanchissant scintille comme sur des blocs de diamant. Là, de fraîches prairies, un paisible vallon, que domine une colline tout enrubanée de verdure et de pampres, toute parsemée de champêtres mais coquets réduits. A micôte, un pâtre m'indiqua les Charmettes. Un sentier

virgilien y conduit, le long duquel gazouille un ruisseau et brille encore le tendre éclat de la pervenche[1].

Contraste désolant! Ce fut un muet qui m'ouvrit la demeure de l'homme qui a su donner à l'éloquence française comme un tour nouveau. Attiré par ses gestes, bientôt, du fond d'une basse-cour, accourut le cicerone officiel, vieille paysanne aux larges coiffes, à la croix d'or suspendue au cou par un velours noir. En vérité, il ne tenait qu'à moi de me figurer que j'allais être introduit auprès de Rousseaû par la servante de madame de Warens. Mais, si je m'étais fait une pareille illusion, elle n'aurait pas duré, car le propriétaire actuel des Charmettes, Monsieur R***[2], a rigoureusement interdit l'accès des chambres qui composent le premier et unique étage de ce modeste logis. Que d'autres le regrettent. Pour moi, je ne m'en plains pas. Les rideaux et l'écritoire de Rousseau, son herbier et sa canne ne m'importent guère, et c'est avec la plus profonde indifférence que j'ai vu, au rez-de-chaussée, quelques prétendues épaves de son mobilier, une montre, une épinette, des portraits, qu'hésiterait à signer un peintre d'enseignes[3].

[1] Cf. *Confessions*, t. I, p. 223.

[2] M. R.... a publié sur les *Charmettes* (Chambéry, 1838) une notice où brille dans tout son lustre le bel esprit provincial. On y trouve des indications d'auberges, en même temps qu'une appréciation du génie de Rousseau. C'est avoir mêlé l'agréable à l'utile.

[3] Rousseau est représenté le *Contrat social* à la main, et madame de Warens agacée par un personnage qui ressemble fort à un satyre.

Ce qui m'a intéressé aux Charmettes, c'est l'aspect général des choses. Depuis 1660, époque ou un gentilhomme de Chambéry, M. de Conzié, prit fantaisie de se construire cette petite manse féodale, presque rien n'y a été changé[1]. La chapelle seule a comme disparu[2]. Convertie d'abord en un four, elle n'est plus maintenant qu'une ruine, mais tout le gros des bâtiments subsiste. A gauche, la métairie; à droite, pour le maître, une maison très-logeable, aux dispositions rustiques, « aux contre-vents verts. » « Au-devant, un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail, enfin tout ce qu'il faut pour un petit ménage champêtre[3]. »

[1] Les armes de M. de Conzié et le millésime 1660 se voient encore sur la porte principale. On a conservé de même la plaque de marbre que Hérault de Séchelles fit placer, en 1792, sur la façade des bâtiments, lorsqu'il était commissaire de la Convention dans le département du Mont-Blanc, et où se lisent ces vers :

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et son malheur et sa folie.
A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même ou par l'envie.

[2] Cf. *Confessions*, t. I, p. 240. « Nous partîmes ensemble et seuls de bon matin, après la messe qu'un carme était venu nous dire, à la pointe du jour, dans une chapelle attenante à la maison. »

[3] *Ibid.*, p. 221.

C'est sur cette terrasse, dans ce jardin, dans ce petit bois de châtaigniers que j'ai erré avec une sorte de ravissement. Mille senteurs parfumaient l'atmosphère; les plantes se dilataient à l'air salubre du matin, et le silence du vallon n'était interrompu que par le bourdonnement des abeilles ou par le bêlement des troupeaux. On imaginerait malaisément un lieu plus propice à la rêverie.

Ce n'est pas tout. Ce charmant tableau se change en un spectacle grandiose, si, gravissant la colline, on s'engage dans le sentier où, chaque matin, se promenait Rousseau. « Je me levais tous les matins avant le soleil; je montais par un verger voisin dans un très-joli chemin, qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry[1]. » Là, se déroule un panorama splendide, que la vue peut à peine embrasser. En face, les Alpes, majestueusement assises sur leur base immense de granit. A leur pied, un océan de verdure, où se perdent les toits grisâtres de Chambéry, et, à l'extrême limite de cette plaine ondoyante, l'azur métallique du lac du Bourget. En présence de cette magnificence, on contemple, on admire et on comprend que Rousseau ait fait d'une telle scène le préambule de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*[2].

Ainsi, par une simultanéité très-rare, et qu'on croirait d'abord impossible, le gracieux et le sublime se rencontrent dans le canton délicieux que je venais de par-

[1] *Confessions*, t. I, p. 232.
[2] *Emile*, t. III, p. 309.

courir. C'est pourquoi, si je quittai les Charmettes, « sans baiser la terre et les arbres, » comme Rousseau, ce ne fut pas du moins « sans me retourner, comme lui, plusieurs fois en m'éloignant [1]. » Je voulus même prolonger les pénétrantes émotions dont j'étais rempli, et, rentré à Chambéry, je me procurai les *Confessions*.

II

Le dirai-je? à peine revenu des Charmettes, je nourrissais le secret désir de les revoir. Après avoir de nouveau parcouru « le labyrinthe obscur et fangeux des *Confessions* [2], » je sentis mon ardeur se refroidir et tomber.

J'eus horreur de ce perpétuel et incestueux échange des noms les plus sacrés que puissent prononcer des lèvres humaines. Je n'éprouvai que du dégoût pour cette femme esprit fort, vicieuse par système, immorale sans entraînement, dévote sans piété et savante sans instruction, la conscience tout obstruée d'un fatras de grandes maximes sans vertu.

Ah! si les Charmettes avaient eu vraiment pour hôtes une mère et son fils, l'auteur des *Confessions* aurait pu célébrer à bon droit « sa vie innocente et tranquille [3]. » Mais le paysan Claude Anet [4],

[1] *Confessions*, t. I, p. 227.

[2] *Ibid.*, p. 27. « J'ai fait le premier pas et le plus pénible dans le *labyrinthe obscur et fangeux de mes Confessions.* »

[3] *Ibid.*, p 232.

[4] *Ibid.*, p. 259.

mais le perruquier Wintzenried[1], dont il partage ou cherche à couvrir l'infamie; mais, au milieu de cet entourage malhonnête, cette scandaleuse existence, tout cela révolte et ne donne que trop raison à Rousseau, lorsqu'il soutient par boutade que « la seule morale à la portée de son siècle est la morale du bilboquet[2].

Rousseau aura beau comparer madame de Warens tantôt à madame de Longueville et tantôt à madame de Chantal[3], l'appelant « la meilleure des femmes et des mères[4]. »

Il aura beau s'écrier avec un accent lyrique :

« Allez, âme douce et bienfaisante, auprès des Fénelon, des Bernex, des Catinat et de ceux qui, dans un état plus humble, ont ouvert, comme eux, leur cœur à la charité véritable; allez goûter les fruits de la vôtre et préparer à votre élève la place qu'il espère un jour occuper auprès de vous[5]. »

[1] *Confessions*, t. I, p. 238.

[2] *Ibid.*, p. 200. « Que les plaisants rient s'ils veulent, mais je soutiens que *la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.* »

[3] *Ibid.*, p. 58. « Elle était née pour les grandes affaires. A sa place, madame de Longueville n'eût été qu'une tracassière; à la place de madame de Longueville, elle eût gouverné l'État.... Le bon évêque de Bernex, avec moins d'esprit que François de Sales, lui ressemblait sur bien des points; et madame de Warens, qu'il appelait sa fille et qui ressemblait à madame de Chantal sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. »

[4] *Confessions, Ibid.*, p. 599.

[5] *Ibid.*, t. I, p. 599.

Ces comparaisons ne seront que des inconvenances, et ces apostrophes que de ridicules exclamations.

Malgré le fard de sa parole, Rousseau n'a jamais réussi à donner le change à ses proches touchant madame de Warens[1] : aux yeux de la postérité, en déshonorant une femme dont, après tout, il avait mangé le pain, il s'est lui-même déshonoré.

Quoi qu'il en soit, telle est l'éloquence magique des choses, telle est la puissance, bien que déréglée, du génie de Rousseau, que, nonobstant de repoussants détails, ce qu'il écrit sur les Charmettes attache, émeut, ravit. Car, en dépit des années et des traverses, ces tableaux champêtres ne sont pas sortis de sa mémoire, et leur empreinte s'y montre aussi vivante que celle de la lumière sur une lame d'acier.

Il convient en effet de distinguer trois parties très-différentes dans les *Confessions*, que Rousseau se mit à rédiger, à l'âge de cinquante-huit ans, « déjà vieux et dégoûté des vains plaisirs de la vie[2]. »

La troisième partie manque complétement. «Rousseau n'a pas eu la force d'y travailler[3] : *cecidere manus*, et c'est dans l'étrange mémoire intitulé : *Rousseau juge de Jean-Jacques, Dialogues*[4], qu'il

[1] *Correspondance*, t. VII, p. 14. Lettre à son père. — *Ibid.*, p. 41. Lettre à madame de Sourgel.

[2] *Les Rêveries*, quatrième Promenade, t. I, p. 762.

[3] *Confessions*, t. I, p. 638.

[4] T. V, p. 616.

faut chercher les informations qu'il nous a laissées sur lui-même, à partir de 1763 jusqu'aux approches de sa mort, arrivée en 1778. Ce factum, qu'il tenta de déposer sur le maître-autel de Notre-Dame pour qu'il parvînt au roi, est, à n'en pas douter, l'œuvre d'un cerveau dérangé. Ce ne sont que gémissements, soupçons universels, protestations d'innocence, invocations et invectives contre ses prétendus persécuteurs.

Cette même et maladive préoccupation de soi-même, cette plainte perpétuelle pour des maux souvent imaginaires, ces monotones et bruyants sanglots d'halluciné remplissent déjà et contribuent à gâter la seconde partie des *Confessions*[1]. Rousseau, d'ailleurs, déclare « ne s'en être occupé que par force et le cœur serré de détresse[2]; » car elle le prend à l'année 1741, « partant à regret pour Paris et déposant son cœur aux Charmettes[3], » et « ne lui offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attendrissants et déchirants[4]. »

C'est uniquement la première partie de ses *Confessions* que Rousseau a écrite « avec plaisir, avec complaisance, à son aise[5]. » Ainsi que tous les vieillards, il aime à se reporter vers les premiers bégaye-

[1] Cf. Servan, *Œuvres complètes*. Paris, 1825. *Réflexions sur les Confessions*, t. II, p. 355. « La devise des premiers ouvrages de Rousseau, dit très-bien Servan, serait ces quatre mots : « Tout le monde se trompe, » et la devise des derniers : « Tout « le monde m'a trompé. »

[2] *Confessions*, t. I, p. 268.

[3] *Ibid.*, p. 269.

[4] *Ibid.*, p. 268.

[5] *Ibid.*, même page.

ments de son enfance. Le souvenir du temps passé aux Charmettes l'occupe particulièrement tout entier. « Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalle; je me les rappelle inégalement et confusément, mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours, si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux, malgré mes malheurs[1]. »

C'est pourquoi il s'y arrête avec insistance. « Moments précieux et si regrettés! Ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple[2]? » Sous le ciel pluvieux de l'Angleterre, où il est venu chercher un asile, « en face d'une nature engourdie et paresseuse[3], » ce lui est un passe-temps et une consolation que de « tourner[4] » de pittoresques descriptions.

[1] *Confessions*, t. I, p. 222.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 222.

[3] A Wootton, dans le comté de Derby, chez un riche Anglais, M. Davenport. Cf. *Correspondance*, t. VIII, p. 162. Lettre à madame de Luze; — *Ibid.*, p. 209. Lettre à milord Maréchal. « L'occupation, pour les jours de pluie fréquents en ce pays, est d'écrire ma vie. »

[4] *Confessions*, t. I, p. 268.

Et cependant, quelque complaisance qu'il y ait apportée, ses descriptions des Charmettes se trouvent parfaitement fidèles. C'est bien là, dans ce charmant asile, que se fit entendre à Rousseau « la voix argentée de la jeunesse; » c'est bien là, et sous ces influences alpestres, que s'est formé ce style prestigieux, éblouissant et sonore, qui caresse les sens, fascine l'imagination, mais laisse le cœur froid et l'esprit troublé; ce style, pensées et expressions, qui parmi nous a fait école, à peu près comme autrefois en Grèce celui du sophiste Gorgias.

En effet, le style de Rousseau ne coule point de source, comme, par exemple, le style de Voltaire. C'est le fruit assez lent et tardif, le résultat complexe et laborieux d'études opiniâtres, de la culture d'un génie musical et des inspirations d'une nature champêtre.

III

J'étonnerai beaucoup et blesserai peut-être les admirateurs de Rousseau en avançant qu'au début son français est mêlé de savoyard et entaché de jargon. Pourtant rien n'est plus vrai. Que les enthousiastes relisent entre autres, pour s'en convaincre, quelques-unes de lettres de leur idole à madame de Warens. Rousseau lui-même en convient. « Il cousait des phrases des livres avec des locutions d'apprenti[1]. » Ce ne fut que peu à peu « qu'il s'accoutuma à réflé-

[1] *Confessions*, t. I, p. 56.

chir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; qu'il s'exerça à discerner le français pur des idiomes provinciaux [1]. »

Et d'abord, il est intéressant de rappeler quelles fortes études, indigestes, confuses je le veux, mais enfin quelles fortes études Rousseau s'imposa de lui-même aux Charmettes.

« J'avais apporté des livres, j'en fis usage..... [2]. Ceux qui mêlaient la dévotion aux sciences m'étaient les plus convenables; tels étaient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-Royal; je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer.... [3]. »

« Après une heure ou deux de causerie, j'allais à mes livres jusqu'au dîner. Je commençais par quelque livre de philosophie, comme la *Logique de Port-Royal*, l'*Essai* de Locke, Leibniz, Descartes etc. [4] »

[1] *Confessions*, t. I, p. 56.

[2] *Ibid*, p. 230.

[3] *Ibid.*, p. 228. Cf., p. 238.

[4] *Ibid.*, t. I, p. 233. Cf. *Mélanges*, t. V, p. 450. Dans une pièce de poésie intitulée *le Verger des Charmettes*, Rousseau rappelle encore les lectures auxquelles il s'appliquait. Le catalogue en est curieux à consulter.

Avec Locke, je fais l'histoire des idées,
Avec Képler, Wallis, Barrow, Raynaud, Pascal,
Je devance Archimède et je suis l'Hospital...
Tantôt avec Leibniz, Malebranche et Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton...
Je tâtonne Descartes et ses égarements...
Là Pline et Nieuwentit m'aident de leur savoir,
M'apprennent à penser...
Télémaque et *Séthos* me donnent leur leçon...

Ou bien dans *Cléveland* j'observe la nature...
Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,

La philosophie, les lettres n'étaient pas seules l'objet des études de Rousseau.

Circonstance qu'il importe de noter, les mathématiques avaient leur tour, et aussi l'astronomie et l'histoire.

« Je passais de là à la géométrie élémentaire. — Je ne goûtai pas celle d'Euclide, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées; je préférai la géométrie du P. Lamy, qui dès lors devint un de mes auteurs favoris. L'algèbre suivait, et ce fut toujours le P. Lamy que je pris pour guide. Quand je fus plus avancé, je pris la *Science du calcul du P. Reynaud*, puis *son Analyse démontrée*.....[1]. »

De ma patrie en pleurs je relis les dangers...
O vous, tendre Racine! ô vous, aimable Horace!
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place;
Clairville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézeray,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclay,
Et vous, trop doux Lamotte, et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chère.

Rousseau n'abandonna jamais les fortes lectures. C'est ainsi qu'on le voit, à Venise, au milieu des affaires et des distractions, écrire à un de ses correspondants pour lui demander des livres (t. VII, p. 49): « J'ai choisi les livres dont la liste est ci-jointe :

« Hoffmann, *Lexicon*;
« Newton, *Arithmetica*;
« *Ciceronis Opera omnia*;
« *Usserii Annales*;
« *Géométrie pratique* de Menesson-Mallet;
« *Eléments de mathématiques* du P. Lami;
« *Dictionnaire* de Bayle.

« Si vous jugez que les œuvres de Despréaux, de l'édition in-4°, puissent passer sur tout cela, vous aurez la bonté de les y joindre. »

[1] *Confessions*, t. I, p. 235. Cf., p. 213. « Quand j'allais à Ge-

« Après midi, je retournais à mes livres. — Je m'occupais, sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était l'histoire et la géographie... Je voulus étudier le P. Petau et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique, qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie si j'avais eu des instruments; mais il fallut me contenter de quelques éléments pris dans les livres et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel [1]. »

On avouera que Rousseau employait assez bien ses loisirs aux Charmettes et qu'il dut se faire de la sorte un riche « magasin d'idées [2]. »

Or, en même temps qu'il développe son intelli-

nève, je logeais chez ma tante, et je m'amusais à fureter et à feuilleter les livres et papiers que mon oncle avait laissés. Ma tante m'eût laissé tout emporter... Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-père Bernard, le ministre, et, entre autres, les œuvres posthumes de Rohault, in-4°, dont les marges étaient pleines d'excellentes scolies, qui me firent aimer les mathématiques. »

Cf., t. VII, p. 29. Lettre à madame de Warens. « Je vous dirai en passant que j'ai tâché de ne pas perdre entièrement mon temps à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques... »

[1] *Confessions*, t. I, p. 236.

[2] *Ibid.*, p. 235. « Je me dis: Commençons par me faire un *magasin d'idées*, vraies ou fausses, mais nettes. »

gence et se donne autant qu'il est en lui une solide instruction, Rousseau se propose d'apprendre à écrire. Dans cette vue, plus tard il étudiera le grec. « Je bouquine, j'apprends le grec[1]. » Il se pénétrera de la poésie d'Homère[2]; il lira Platon dans la traduction de Ficin[3]; et à défaut du grec, qu'il ne sut jamais, il saura du moins l'italien dans sa pureté, « cette langue douce, sonore, harmonieuse et accentuée plus qu'aucune autre[4]. » Plus tard aussi, se rompant aux difficultés de la traduction latine, il s'essayera sur Tacite[5] et sur Sénèque[6]. Mais c'est aux Charmettes qu'il commence cette étude du latin.

« Le latin était mon étude la plus pénible, et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la *Méthode latine* de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogoths me faisaient mal au cœur et ne pouvaient entrer dans mon oreille. Il fallut abandonner cette étude à la fin. J'entendais assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, et je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, et je m'en tins là. A

[1] *Correspondance*, t. VII, p. 72. Lettre à madame de Warens.

[2] Cf., t. VI, p. 102, *Essai sur l'origine des langues*; ch. VI: « S'il est probable qu'Homère ait su écrire. »

[3] Cf., t. IV, p. 370, *Contrat social*; t. VI, p. 142, *Lettre sur la musique française*; p. 679, *Dictionnaire de musique*.

[4] T. VI, p. 148, *Lettre sur la musique française*.

[5] T. V, p. 353, *Traduction du premier livre de l'histoire de Tacite*.

[6] T. V, p. 399, *Traduction de l'Apocolokintosis de Sénèque*.

force de temps et d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue[1]. »

Ce que cherche Rousseau dans l'étude des langues étrangères ou des langues mortes, particulièrement du latin, c'est d'ailleurs beaucoup moins peut-être une source de connaissances qu'un moyen de se former à l'harmonie. Et c'est ainsi que, de très-bonne heure, se manifestent les dispositions de son génie musical.

« Nous n'avons, écrivait-il, aucune idée d'une langue sonore et harmonieuse, qui parle autant par les sons que par les voix[2]. » C'est la langue qu'ambitionna toujours Rousseau; non pas qu'il se préoccupât uniquement d'y trouver un charme pour l'oreille, mais bien plutôt un instrument de liberté. Car « il y a des langues favorables à la liberté; ce sont les langues sonores, prosodiques, harmonieuses, dont on distingue le discours de fort loin. Les nôtres, ajoutait-il, sont faites pour le bourdonnement des divans[3]. »

Il faut entendre Rousseau rappeler tous les efforts qu'il s'impose pour acquérir cette qualité enchanteresse du style, qui est le nombre.

« Je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les règles de la versification latine; désirant pourtant de

[1] *Confessions*, t. I, p. 234.

[2] T. VI, p. 103, *Essai sur l'origine des langues*; ch. VII: De la prosodie moderne.

[3] T. VI, p. 137, *Essai sur l'origine des langues*; ch. XX: Rapport des langues aux gouvernements.

sentir l'harmonie de la langue, en vers et en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile et d'y marquer les pieds et la quantité; puis, quand j'étais en doute si une syllabe était longue ou brève, c'était mon Virgile que j'allais consulter[1]. »

A ce labeur, qu'il déclare « incroyable[2], » Rousseau ne craignit pas d'ajouter et de continuer longtemps les exercices de mémoire les plus fatigants.

On connaît, peu de temps après qu'il eut quitté les Charmettes, ses promenades au Luxembourg.

« Tous les matins, vers les dix heures, j'allais me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans ma poche; et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorais tantôt une ode sacrée et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour, je ne manquais pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelais qu'après la défaite de Nicias à Syracuse, les Athéniens captifs gagnaient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition, pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur[3]. »

Aux Charmettes, Rousseau s'était déjà livré à ce pénible mais salutaire exercice.

« Je m'obstinais à vouloir beaucoup apprendre par

[1] *Confessions*, t. I, p. 235.
[2] *Ibid.*, même page.
[3] *Ibid.*, t. I, p. 277.

cœur. Pour cela, je portais toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable j'étudiais et repassais tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains et continuels efforts ne m'a pas rendu stupide. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les églogues de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé une multitude de livres par l'habitude que j'avais d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendait comme hébété, tout occupé que j'étais sans cesse à marmotter entre mes dents[1]. »

Ce fut de cette manière, en développant avec une infatigable persistance son génie musical, que Rousseau parvint à introduire dans son style la mélodie qui en fait la séduction.

Certes il n'est pas poëte, et, en cela, il subit le sort commun à peu près à tous les grands prosateurs. Ses vers (car il a écrit en vers non-seulement des livrets d'opéra, mais des épîtres), le classent tout au plus parmi les versificateurs médiocres[2]. La poésie est « chose légère, ailée et sacrée. » Rousseau n'a rien de cette légèreté divine. « Je réussis mieux, écrit-il, aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté[3]. » Mais, d'un autre côté, aucun écrivain sans

[1] *Confessions*, t. I, p. 237.

[2] On cite quelquefois, comme le plus supportable des essais poétiques de Rousseau, l'*Allée de Sylvie*. Cf., t. V, p. 470.

[3] *Confessions*, t. I, p. 117.

doute, depuis Guez de Balzao, ne s'est plus appliqué, et aucun, en définitive, n'a réussi davantage, après des essais infructueux, à disposer ses expressions dans une si parfaite mesure, à construire ses périodes avec une entente si merveilleuse que le sens des termes qu'il emploie semble comme redoublé par la cadence même du discours. « Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent, écrivait Rousseau, la peine qu'ils m'ont coûtée [1]. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse..... Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier [2]. » On reconnaît, à ces aveux, le jeune homme qui pâlit sur les cantates de Clérambault, le seul livre qu'il ait emporté dans la solitude d'un séminaire [3]; l'élève passionné du maître de chapelle Le Maître [4], l'artiste, pour tout dire en un mot, qui d'abord fera siffler à Lausanne de ridicules compositions [5], puis applaudir à Paris les accents naïfs et attendrissants du *Devin du village* et de *Pygmalion*. Rousseau est un musicien.

Dans l'écrit délirant intitulé : *Rousseau juge de Jean-Jacques*, il se complaisait lui-même à rappeler les dispositions de son génie musical.

[1] On peut vérifier ce détail en consultant, à la bibliothèque du Corps législatif, les manuscrits de Rousseau.

[2] *Confessions*, t. I, p. 117.

[3] *Ibid.*, p. 121.

[4] *Ibid.*, p. 125.

[5] *Ibid.*, p. 150.

« Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle à son cœur... il la chante avec une voix faible et cassée, mais encore animée et douce... Quand des sentiments douloureux affligent son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse, et lui fournit à la fois des chants et des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultants des passants en cherchant des airs dans sa tête; plusieurs romances de sa façon, d'un chant triste et languissant, mais tendre et doux, n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère lui plaît et le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol; il aime les gémissements de la tourterelle[1]. »

Ainsi, une lecture assidue et choisie[2], des dispositions musicales cultivées avec passion, ont préparé Rousseau, même à son insu, à prendre place parmi les grands écrivains de notre langue. Pour s'expliquer complétement les origines de son style, il faut tenir compte, en outre, des inspirations d'une nature champêtre.

[1] T. V, p. 797, *Second Dialogue.*

[2] Au nombre des lectures de Rousseau, il importe de noter la Bible, t. I, p. 561 : « Ma lecture ordinaire du soir était la Bible, et je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. » De là cette exclamation : « La majesté des Écritures m'étonne... » *Émile*, t. III, p. 365. — De là le poëme en prose intitulé *le Lévite d'Éphraïm*, t. V, p. 423. Mais de là aussi sans doute, chez Rousseau, la pompe du style et ces chaudes couleurs qui rappellent l'Orient. Il n'y a pas jusqu'à l'accent mélancolique des prophètes qui ne semble par moment avoir passé dans sa voix.

IV

Assurément, Rousseau a mauvaise grâce à prétendre que « les excellentes instructions de madame de Warens et son exemple édifiant lui ont procuré les moyens d'une heureuse éducation, et de tourner au bien ses mœurs alors indécises [1]. » Mais on peut le croire lorsqu'il rapporte que ce fut madame de Warens qui entretint en lui cet amour de la lecture que son père lui avait communiqué, et cette passion pour la musique qu'il devait à sa tante Gonceru [2].

« Quelquefois je causais avec maman de mes lectures, quelquefois je lisais auprès d'elle ; j'y prenais grand plaisir... J'ai dit qu'elle avait l'esprit orné. Il était alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étaient empressés à lui plaire, et lui avaient appris à juger des choses de l'esprit. Elle avait, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant ; elle ne parlait que de Bayle et faisait grand cas de Saint-Évremond. Nous lisions ensemble La Bruyère ; il lui plaisait mieux que La Rochefoucauld, livre triste et désolant [3]. Parmi les talents qu'elle avait cultivés, la musique n'avait point été oubliée. Elle avait de la voix,

[1] *Correspondance*, t. VII, p. 14. Lettre à son père.

[2] *Confessions*, t. I, p. 21. « Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développée en moi que longtemps après. »

[3] *Confessions*, t. I, p. 114.

chantait passablement et jouait un peu du clavecin ; elle avait eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant, et il fallait commencer de loin, car à peine savais-je la musique de nos psaumes [1]. »

Ce fut aussi dans la société de madame de Warens et aux Charmettes que Rousseau sentit naître le goût qui fit de lui un botaniste. « Je ne connais point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes [2]. » Mais, bien loin de ne regarder l'herborisation, comme faisait madame de Warens, que comme une étude d'apothicaire [3] et de ne rechercher les plantes que pour les appliquer à des drogues, Rousseau repousse avec mépris et dégoût de semblables préoccupations.

« Ces idées médicinales ne sont assurément guère propres à rendre agréable l'étude de la botanique; elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants; toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi les herbes pour les lavements. Toute cette pharmacie ne souillait point mes images champêtres; rien n'en était plus éloigné que des tisanes et des emplâtres [4]. »

Ce que Rousseau aime dans la botanique, c'est une

[1] *Confessions*, t. I, p. 221.
[2] *Ibid.*, p. 179.
[3] *Ibid.*, même page.
[4] T. I, p. 788, *Les Rêveries*, Septième Promenade,

récréation des sens. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les formes élégantes captivent son attention [1]. Il trouve dans l'histoire des trois règnes un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charme, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais. Mais le règne végétal obtient toutes ses préférences, j'ai presque dit ses adorations.

« Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant; ses richesses, enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité... Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes sur sa surface [2].

« Le règne animal est plus à notre portée, et certainement mérite mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts et ses peines? Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique! des cadavres puants, de baveuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtants, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles [3]!... Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets... Les plantes semblent avoir été semées

[1] T. I, p. 788, *Les Rêveries*, Septième Promenade.
[2] *Ibid.*, p. 790.
[3] *Ibid.*, p. 791.

avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme, par l'attrait du plaisir et de la curiosité, à l'étude de la nature; mais les astres sont placés loin de nous... Les plantes sont naturellement à notre portée; elles naissent sous nos pieds et dans nos mains, pour ainsi dire... La botanique est l'étude d'un oisif et paresseux solitaire... Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre... Il y a, dans cette oiseuse occupation, un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit alors pour rendre la vie heureuse et douce [1]. »

« Errer au milieu des champs, gravir les rochers, parcourir les montagnes, s'enfoncer dans les vallons, dans les bois [2], prendre machinalement çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau, « brouter son foin presque au hasard [3], » est pour Rousseau une enivrante jouissance. A l'entendre s'extasier sur les charmes de la campagne, on reste convaincu qu'il en a goûté, savouré toutes les délices solitaires. Ainsi, voyez-le aux Charmettes, « ressuscitant en paradis, » à l'aspect des premiers bourgeons, aux prémices du rossignol [4]. Mêlé à la vie bruyante des salons, voyez-le « lorgnant du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, un bois, une grange, un pré [5]. » Enfin voyez-le « avant une heure, même les jours les plus ardents, partir par le grand soleil,... pressant le pas,

[1] *Confessions*, t. I, p. 792.
[2] *Ibid.*, p. 793.
[3] *Ibid.*, t. I. p. 663. Cf., t. V, p. 737, *Second Dialogue*.
[4] *Ibid.*, p. 229.
Ibid., p. 397.

dans la crainte que quelqu'un ne vienne s'emparer de lui avant qu'il ait pu s'esquiver... Et quand une fois il a pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie il commence à respirer en se sentant sauvé et cherche alors quelque asile où nul tiers importun ne s'interpose entre la nature et lui... » « C'était là, continue Rousseau, que la nature semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration [1]. »

Citons ce dernier trait: « Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire: Quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne, je vous promets que j'en reviendrai [2]. »

Non, ce n'est pas avec un enthousiasme de convention, mais avec « un cœur vraiment épris » que Rousseau parle de la nature. Son langage alors n'est point une vide et prétentieuse rhétorique, un arrangement de mots retentissants ou une idylle à la manière de Gessner; c'est de l'éloquence du meilleur aloi. Et cette éloquence qu'il met à célébrer la nature, c'est à la nature même qu'il la doit, éloquence toute

[1] T. I, p. 717. Troisième lettre à M. de Malesherbes.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 229.

nouvelle ou du moins rajeunie. Car c'est en présence de la nature que Rousseau a médité et composé les pages les plus éblouissantes de ses ouvrages.

« Mon imagination, qui s'anime à la campagne et sous les arbres, languit et meurt dans la chambre et sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas de dryades; c'eût été infailliblement parmi elles que j'aurais fixé mon attachement[1]. »

« C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts d'oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai, dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'*Emile*, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où j'écrivais[2]. »

Il en est de la *Nouvelle Héloïse* comme de l'*Emile*.

« Je faisais ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des oiseaux[3]. »

Aussi est-ce Rousseau qui a ranimé le goût de la nature, comme oblitéré depuis les anciens ; que les Pères de l'Église avaient tenté de restaurer en l'épurant ; dont les poëtes du seizième siècle retrouvèrent parfois des notes assez touchantes, mais que le dix-septième siècle parut ignorer à peu près complétement. Je parle du moins de notre littérature.

[1] *Confessions*, t. I, p. 412.

[2] *Ibid.*, p. 505. Rousseau habitait à cette époque le parc de Montmorency, chez le maréchal de Luxembourg.

[3] *Ibid.*, p. 410. Rousseau vivait alors à l'Ermitage, chez madame d'Épinay.

Cherchez le sentiment de la nature chez Bossuet, chez Pascal; il faut bien reconnaître qu'il leur manque. Ces prosateurs sublimes ne parlent que de l'âme ; l'univers des corps échappe à leur prise, et si un de leurs pairs, si Fénelon abonde en descriptions champêtres, elles sont beaucoup moins, chez l'auteur élégant de *Télémaque*, le fruit de l'inspiration que le produit de l'art, une perpétuelle imitation de Virgile ou d'Homère; on dirait presque un pastiche de l'antique.

Il n'y a pas jusqu'aux poëtes de ce siècle mémorable, où les lettres resplendissent d'un si pur éclat, qui ne restent comme insensibles aux beautés rustiques. La peinture des passions est l'unique objet auquel s'appliquent les plus illustres d'entre eux ; ou, lorsqu'il advient, par exemple, que Boileau veut nous décrire son jardin et Racine la parure des champs [1],

[1] On a présents à la mémoire les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie :*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ,
Il fait naître et mûrir les fruits......

Mais veut-on savoir jusqu'à quel point le spectacle de la campagne laisse Racine insensible ? Qu'on relise les lettres qu'il écrivait d'Uzès, tout jeune homme et dans la première fleur de son esprit. On y trouvera des passages comme celui-ci :

« On fait ici la moisson ; on voit un tas de moissonneurs, rôtis par le soleil, qui travaillent comme des démons, et, quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres. » Lettre XXII, 13 juin 1662.

Je signale ce texte à M. Courbet. Il y a là un beau sujet pour un tableau qui ferait pendant à ses *Moissonneuses*.

on s'aperçoit facilement que l'un et l'autre n'ont admiré la nature que dans le parc de Versailles, dans les allées alignées par Lenôtre. Seul peut-être à cette époque, La Fontaine, par la fraîcheur de son coloris, par la naïveté savante de son langage, rappelle le ton agreste des *Bucoliques* et des *Géorgiques*. Mais, à coup sûr, il n'a rien de cet amour pour la nature qui possède Rousseau, et qui, loin de s'affaiblir, se fortifiant avec l'âge, lui inspire une éloquence souveraine.

« L'aurore, un matin, me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme. C'était la semaine après la Saint-Jean : la terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbes et de fleurs ; les rossignols, presqu'à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été [1]. »

Où trouver dans notre littérature, avant Rousseau, ces transports et ces élans ?

Rousseau, par conséquent, est le maître de tous ceux qui, après lui, se sont appliqués à représenter la nature. Le genre descriptif n'a pas de peintre plus habile, et, pour n'en rapporter qu'une preuve entre mille, le *Lac* de M. de Lamartine offre-t-il rien qui surpasse cette description du lac Léman, son premier modèle ?

[1] *Confessions*, t. I, p. 136.

« Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses [1]... »

V

Érudite et vibrante, langoureuse tour à tour et enflammée, ferme jusqu'à la roideur ou flexible jusqu'à la mollese, chargée d'images et de rhythmes, tout imprégnée, si on peut le dire, d'émanations printanières, voilà ce que devint la langue française sous la plume d'un homme nourri des écrits du grand siècle et qui sut emprunter à la musique ses notes harmonieuses, à la nature champêtre ses étincelantes couleurs.

J'ai hâte de le remarquer. Tout ne fut pas progrès dans le style de Rousseau. Et je ne parle plus ici des incorrections ni des trivialités de son langage, mais

[1] *La Nouvelle Héloïse*, t. II, p. 471.

de sa langue parvenue à la perfection. Préoccupé du nombre et du coloris, Rousseau tomba promptement dans l'exagération et dans l'enflure.

Ne cherchez pas dans ses ouvrages cette mâle et vigoureuse diction de l'âge précédent, cette phrase saine et robuste, où « chaque mot est une pensée [1], » « où la paille des termes n'étouffe point le grain des choses [2]. » Trop souvent, ce ne sont que « pensées communes rendues en termes ampoulés [3]; » c'est « un style emphatique et plat [4], » sans nerfs et sans os, apprêté, frisé, comme s'exprime Cicéron [5], et semblable à ces visages qui ont moins de santé que d'embonpoint et plus de teint que de fraîcheur. Ce que l'orateur romain appelait si bien *salubritas et quasi sanitas dictionis* [6] y manque absolument. Rousseau, donnant à un jeune homme des conseils sur l'art d'écrire, lui disait : « Attachez-vous à ôter ce qui peut être exclamation ou déclamation [7]. » Le précepte est excellent; mais Rousseau l'énonçait sans doute par regret de ne l'avoir point pratiqué. Aucun écrivain n'a davantage enflé sa voix ; l'apostrophe est sa figure familière, et, s'il rappelle par moments l'énergie de Tacite, d'ordinaire c'est à Sénèque qu'il con-

[1] Rousseau.

[2] Leibniz.

[3] Cf. *La Nouvelle Héloïse*, t. II, seconde préface, p. 4.

[4] Cf. *Ibid.*, même page.

[5] *Orator.*

[6] *Brutus.*

[7] T. VII, p. 436. Lettre à M. Moultou. Rousseau ajoutait : « Simplifiez votre style, surtout dans les endroits où les choses ont de la chaleur. »

viendrait de le comparer. Par l'harmonie il captive l'oreille, et par la couleur l'imagination, presque les yeux. Il se plaît à agiter des lambeaux de pourpre, *purpurei panni*. Son style est tout sensuel. « Rousseau, écrit M. Joubert, donna, si je puis m'exprimer ainsi, des entrailles à tous les mots, et y répandit un tel charme, de si pénétrantes douceurs, de si puissantes énergies, que ses écrits font éprouver aux âmes quelque chose d'assez semblable à ces voluptés défendues qui nous ôtent le goût et enivrent notre raison [1]. »

C'est qu'en effet Rousseau s'inquiète beaucoup moins d'instruire que d'émouvoir, et les hommes auxquels il s'adresse ne sont pas tant des êtres raisonnables que des êtres sensibles, tels que les concevait Condillac [2]. Les idées lui sont donc de peu d'importance auprès des sentiments ou même des sensations. De là l'étrange déviation qu'il imprime à la langue et l'altération funeste qu'il fait subir au sens de certains mots. De là les équivoques regrettables, qui bientôt prennent cours. Qui n'admirerait, par exemple, combien de significations différentes et trompeuses le mot *nature* revêtit au dix-huitième siècle? En dernière analyse, l'effet fut pris pour la cause, ou du moins identifié avec la cause; la nature, qui signifiait la création, finit par signifier le créateur, et l'univers devint Dieu. Comment ne pas remarquer encore l'universel et suprême abus, à la même époque,

[1] Joubert, *Pensées*, t. II, p. 192.
[2] Cf. *Confessions*, t. II, *passim*.

des mots *sensibilité*, *vertu?* Ainsi, Bernardin de Saint-Pierre n'estimera pas pouvoir désigner mieux sa pure et charmante Virginie qu'en l'appelant une *sensible et vertueuse demoiselle*[1], et les plus forcenés démagogues, le boucher Legendre, le comédien Collot-d'Herbois, un Marat, n'auront rien tant à la bouche que le mot de *vertu*, ou ne cesseront d'attester les *âmes sensibles*.

Évidemment, une telle perturbation du langage provenait, d'une manière immédiate, de la perturbation dans les mœurs. Un siècle où se remuaient tant de changements ne pouvait avoir la langue définie d'une époque où toutes choses semblaient immuablement fixées. Pour exprimer des idées que l'on croyait nouvelles, il fallait bien avoir recours à des mots nouveaux[2], ou prendre les mots anciens dans des acceptions nouvelles. C'est pourquoi les néologismes abondent au dix-huitième siècle, avec toutes leurs disparates et tous leurs dangers. L'abbé Desfontaines rédige un *Dictionnaire néologique*. Mercier, de son côté, en appelant au peuple, « juge souverain du langage, » publie une *Néologie ou Vocabulaire de*

[1] « La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. » (*Paul et Virginie.*) — M. de Tocqueville a remarqué « que, même le style administratif, dont le tissu est ordinairement fort sec, devint parfois onctueux et presque tendre. » Un subdélégué se plaint à l'intendant de Paris « qu'il éprouve souvent dans l'exercice de ses fonctions une douleur très-poignante *à une âme sensible*. » (*L'Ancien Régime et la Révolution.*)

[2] On sait que le mot *bienfaisance*, par exemple, est dû à l'abbé de Saint-Pierre.

mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles. Il est vrai, par conséquent, que du temps de Rousseau la langue française se précipite. Mais il n'en reste pas moins incontestable que l'éloquent Genevois hâta, pour sa large part, cette corruption dans les mots, laquelle devait inévitablement amener une corruption dans les esprits. Car, ainsi que l'observe profondément Platon, « parler improprement, ce n'est pas seulement une faute envers les choses, mais c'est aussi un mal que l'on fait aux âmes [1]. »

Effectivement, en même temps qu'il accomplissait une révolution dans le langage, Rousseau préparait une non moins radicale révolution dans les idées. Les Charmettes avaient développé tout à la fois un écrivain et un penseur.

VI

Un des traits les plus frappants de la révolution qui s'accomplit au dix-huitième siècle, c'est qu'elle fut, en grande partie, l'œuvre de ceux-là mêmes qu'elle devait déshériter. Ces grands seigneurs, ces grandes dames, qui se jouaient si agréablement comme dans une Fronde de salon, ces beaux esprits rentés, qui leur prêtaient le secours de leur malignité et de leurs saillies, tout ce monde élégant et frivole ne se doutait pas qu'il travaillait à une révolution sociale, encore moins à une révolution démocratique. Et cependant,

[1] *Phédon.*

en France, déjà fermentait le levain de la démocratie. Ainsi le dix-huitième siècle ne compte pas d'agitateurs plus puissants que ces deux fils d'artisan, que ces deux enfants du peuple, qui se nommèrent J.-J. Rousseau et Beaumarchais [1]. L'un souffla dans les âmes ses enthousiasmes et ses colères; l'autre, comme Voltaire, ses moqueries et ses mépris. Tous les deux passionnèrent et la ville et la cour, et l'on vit se presser aux représentations de *la Folle Journée* le même public qui se rendait en pèlerinage à Ermenonville. Mais, à l'encontre de Beaumarchais, homme d'affaires et de scandale, intrigant et bruyant, personnification vivante du *Figaro* dont il a doté notre scène, Rousseau est un méditatif, un taciturne, un solitaire. C'est pourquoi, tandis que Beaumarchais traverse les esprits en quelque sorte, mais sans y laisser aucune trace, Rousseau les pénètre de ses principes et les marque de son empreinte.

En effet, pour connaître Rousseau, il est nécessaire, ai-je dit, de tenir compte en lui de l'aventurier. Apprenti, converti et mal converti, laquais, séminariste tour à tour et sur le point d'être militaire, puis maître de musique, employé au cadastre, précepteur, commis, secrétaire, compositeur, publiciste, romancier, copiste, cette existence sans unité comme sans dignité, qui nous donne en partie le sens des écrits de Rousseau, justifie pleinement ces paroles sévères de l'auteur sur lui-même : « Il faut que, malgré l'édu-

[1] Cf. *Beaumarchais, sa vie et son temps*, par M. de Loménie.

cation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer[1]. »

Mais il est nécessaire aussi et principalement de tenir compte chez Rousseau du solitaire.

« Toutes les grandes passions, écrivait Rousseau, se forment dans la solitude[2]. » Et malgré l'universel entraînement de l'époque, malgré la prépondérante frivolité des mœurs, son siècle tout entier vérifiait cette maxime. C'est de la solitude de Cirey ou de Ferney que Voltaire répand à travers l'Europe ses feuilles audacieuses, agressives et légères. C'est dans la solitude de la Brède que Montesquieu compose son immortel *Esprit des lois*. C'est enfin dans la solitude de Montbard que Buffon rédige l'histoire de la nature.

Mais cette recherche, cette pratique de la solitude, qui est pour Voltaire, pour Montesquieu, pour Buffon, une convenance ou un calcul, un arrangement de laborieuse existence, ou une précaution contre l'inquisition d'alors que représente le Parlement, se trouve être chez Rousseau un goût inné et maladif. Et ce goût s'est manifesté en lui dès sa plus tendre enfance. Des lectures de romans en ont fait lever les premiers germes.

« Ma mère avait laissé des romans : nous nous mîmes à les lire, après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour à tour sans relâche, et

[1] *Confessions*, t. I.
[2] *La Nouvelle Héloïse*, t. II, seconde préface.

passions les nuits à cette occupation. — Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : Allons nous coucher ; je suis plus enfant que toi... En peu de temps j'acquis, par cette dangereuse méthode, une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore ; mais elles m'en formèrent une autre d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir [1]. »

Sans doute, les romans épuisés, Rousseau se mit à lire des livres sérieux. Mais il avoue que « Plutarque surtout devint sa lecture favorite [2]. »

« Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans, et je préférai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamène et Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère in-

[1] *Confessions*, t. I, p. 18.

[2] *Id.*, *ib.*, p. 19. « L'*Histoire de l'Église et de l'Empire*, par Lesueur, le *Discours* de Bossuet *sur l'Histoire universelle*, les *Hommes illustres* de Plutarque, l'*Histoire de Venise* par Nani, les *Métamorphoses* d'Ovide, La Bruyère, les *Mondes* de Fontenelle, ses *Dialogues des morts*, et quelques tomes de Molière, furent transportés dans le cabinet de mon père..... J'y pris un goût rare.... Plutarque surtout devint ma lecture favorite. »

domptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie, dans les situations les moins propres à lui donner l'essor[1]. »

Et encore :

« A six ans, Plutarque me tomba sous la main ; à huit je le savais par cœur ; j'avais lu tous les romans ; ils m'avaient fait verser des seaux de larmes avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De là se forma dans le mien ce goût héroïque et romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, et qui acheva de me dégoûter de tout, hors ce qui ressemblait à mes folies[2]. »

Se plaire aux récits de Plutarque, était-ce donc se guérir des romans ? A mon sens, c'était plutôt aimer son mal et le nourrir. Il y aurait, en effet, à écrire un curieux chapitre, si l'on se demandait quel bien, mais aussi quel mal Plutarque a produit dans les âmes, jusqu'à quel point la lecture des *Vies parallèles* a échauffé les cœurs, mais en revanche faussé les esprits[3]. « Je préférai bientôt, écrivait Rousseau, Agésilas, Brutus, Aristide à Orondate, Artamène et

[1] *Confessions*, t. I, p. 19.

[2] T. I, p. 712. Seconde lettre à M. de Malesherbes. Cf., p. 733. *Les Rêveries*, Quatrième Promenade. « Dans le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, le bon Plutarque est celui qui m'attache et me profite le plus. Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse. C'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. »

[3] Plutarque fut, par exemple, l'instituteur de Henri IV, mais aussi de madame Roland.

Juba[1]. » Pour avoir eu des homonymes dans l'histoire, l'Agésilas, le Brutus, l'Aristide de Plutarque, n'en sont pas moins des personnages presque aussi chimériques qu'Orondate, Artamène et Juba. Ces héros de légende n'ont rien à démêler avec la réalité. Devant de semblables modèles, les hommes, vus de près, ne peuvent manquer de pâlir, et pour un esprit ébloui deviennent bientôt méprisables. Il y a plus. Au lieu de porter à la vertu, cette montre d'héroïsme ne sert guère qu'à en détourner. On veut, on attend, pour paraître, des circonstances solennelles, des occasions d'éclat, et cependant on dédaigne, avec les mille détails de la vie journalière, les obscurs mais essentiels devoirs qu'ils entraînent après soi. On néglige le présent, « pour s'élancer avec force et illusion dans l'avenir[2]. » On s'attache à des fantômes et on court après des ombres.

Telle fut précisément la destinée de Rousseau.

Repu de conceptions romanesques, la tête farcie de Plutarque, il prend plaisir de très-bonne heure à s'enfoncer dans la solitude. Là, bien loin et au-dessus du monde réel, livré à son imagination et dominé par ses sens, il se crée tout un monde enchanté.

« Ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eût bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur..... Oubliant tout à fait la race humaine,

[1] *Confessions*, t. I, p. 19.
[2] *Ibid.*, p. 111.

je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas[1]. »

« Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante, dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie[2]. »

Or, ce n'est pas impunément que l'âme se laisse séduire à de pareilles rêveries et qu'elle abandonne la réalité, je ne dirai pas pour l'idéal, mais pour des fictions. Instruit par une douloureuse expérience, Rousseau lui-même finissait par écrire :

« Un homme enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types de vertus, de beautés, de perfections de toute espèce, chercherait longtemps dans le monde des sujets où il trouvât cela[3].

Et ailleurs :

« La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur vraiment aimant et tendre, qui, dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise, délivré des dures entraves qui le compriment

[1] *Confessions*, t. I, p. 411.
[2] *Ibid.*, p. 717.
[3] T. V, p. 750, *Second Dialogue*.

dans celui-ci..... Tous les soins de la vie active lui deviennent insupportables et lui semblent superflus[1]. »

C'était tristement raconter sa propre histoire. Quels devoirs, en effet, s'est imposés Rousseau, ou plutôt quels devoirs n'a-t-il pas déclinés? J'oublie un instant son existence parasite et ses ingratitudes. Mais, « après les principes sévères qu'il avait établis avec tant de fracas, après les maximes austères qu'il avait si fortement prêchées[2], » comment oublier que ce fut à peine s'il fit d'une concubine une épouse, et qu'il put être père cinq fois et abandonner cinq fois ses enfants?

« Il ne me convenait pas, écrivait-il en 1751, de contracter un engagement éternel, et jamais on ne me prouvera qu'aucun devoir m'y oblige[3]. »

D'un autre côté, s'il met ses enfants à l'hôpital, « son cœur pourra lui apprendre qu'il s'est trompé, mais non pas sa raison[4]. »

« En livrant mes enfants à l'éducation publique, faute de les pouvoir élever moi-même; en les destinant à devenir moines et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de

[1] T. V, p. 731, *ib.* Cf., t. VIII, p. 259. « Cette vie oisive et contemplative que vous n'approuvez pas, et que je n'excuse pas, me devient chaque jour plus délicieuse. » (Lettre au marquis de Mirabeau.)

[2] *Confessions*, t. I, p. 418. Cf. Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, t. V, p. 1.

[3] T. VII, p. 79. *Correspondance*. Lettre à madame de Francueil.

[4] *Confessions*, t. I, p. 343. Cf., *ib.*, p. 540.

citoyen et de père; et je me regardai comme un membre de la république de Platon[1]. »

Aussi, comme après tout, même ici-bas, à la moralité se mesure le bonheur, Rousseau se rendit le plus malheureux des hommes.

Son imagination, cette fée aux charmants prestiges, lui devint bientôt une cruelle, une effarouchée, « une folle qui se plaît à faire la folle, » « la folle du logis. »

« Ma cruelle imagination qui se tourmente sans cesse à prévenir des maux qui ne sont point encore[2]... »

« Il ne me vient jamais une idée vertueuse et utile, que je ne voie à côté de moi la potence ou l'échafaud[3]. »

« Après avoir eu peur des jésuites, j'eus peur des jansénistes et des philosophes[4]. Rousseau finit par

[1] *Confessions*, t. I, p. 343. « La vie sans action, écrit Joubert, toute en affections et en pensées demi-sensuelles, fainéantise à prétention, voluptueuse lâcheté, inutile et paresseuse activité, qui engraisse l'âme sans la rendre meilleure, qui donne à la conscience un orgueil bête et à l'esprit l'attitude ridicule d'un bourgeois de Neufchâtel se croyant roi, le bailli suisse de Gessner dans sa vieille tour en ruines, la morgue sur la nullité, l'emphase du plus voluptueux coquin qui s'est fait sa philosophie et qui l'expose éloquemment, enfin, le gueux se chauffant au soleil et méprisant délicieusement le genre humain, tel est J.-J. Rousseau. » (*Pensées*, t. II, p. 195.) — Quelque dures que soient ces paroles, il est bien difficile de n'y pas souscrire.

[2] *Confessions*, t. II, p. 566.

[3] T. VII, p. 636. *Correspondance*. Lettre à M. de Malesherbes.

[4] *Confessions*, t. I, p. 551.

avoir peur de tout et de tous. Arrivé au déclin de l'âge, il se trouva seul au milieu de l'univers désolé.

« Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces, et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir les froids des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur[1]. »

Quel amer désenchantement et quelle mélancolie ! Vraiment, il importe peu que Rousseau ait ou n'ait pas terminé sa vie par le suicide[2]. N'est-ce pas assez, n'est-ce pas trop, que ses dernières années aient offert à l'Europe le spectacle navrant d'un grand esprit en démence?

Oppressé par le souvenir de ses agitations fiévreuses, Rousseau se prenait parfois à regretter d'avoir déserté, à Genève, son apprentissage de graveur. « J'aurais été bon chrétien, écrivait-il, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être ; et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort dans le sein des miens. Bientôt oublié sans doute, j'aurais été regretté du moins aussi longtemps

[1] T. I, p. 733. *Les Rêveries*, Seconde Promenade.

[2] « Je ne doute pas, écrit madame de Staël, que ce grand et malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie. » (*Lettres sur les écrits et le caractère de Rousseau*, 1788-1814.)

qu'on se serait souvenu de moi. Au lieu de cela..... Quel tableau vais-je faire[1] ? »

Effectivement, « au lieu de cela, » qu'est devenu Rousseau ? Le type accompli, l'inspiration malsaine de tous ces mélancoliques de théâtre qui se sont succédé dans la faveur publique, René, Werther, Manfred, Adolphe, Obermann, et dont les déclamations harmonieuses ont égaré tant de spectateurs[2]. « Au lieu de cela, » auteur et immortel auteur, on peut affirmer avec madame de Staël que, « s'il n'a rien découvert, » par ses théories « il a tout enflammé. »

Or, dans ses théories comme dans son existence, apparaît encore, à côté de l'aventurier, le solitaire, le contemplatif des Charmettes.

VII

« J'ai souvent travesti la religion à ma mode, écrivait Rousseau, mais je n'ai jamais été tout à fait sans religion[3]. » Chose trop peu notée ! Rousseau n'a

[1] *Confessions*, t. I, p. 52.

[2] « Je ne vois partout que sujets de contentement, et je ne suis pas contente ; une langueur s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vide et gonflé.... Je suis trop heureuse, le bonheur m'ennuie..... Mon cœur ignore ce qui lui manque ; il désire sans savoir quoi. » (*La Nouvelle Héloïse*, t. II, p. 631.) — Ces paroles de madame de Wolmar ne résument-elles pas d'innombrables romans, de même qu'elles en sont la donnée principale ?

[3] *Confessions*, t. I, p. 225.

pas seulement accrédité les abstractions vaines ou l'indifférence, qu'on décorait, de son temps, des noms spécieux de religion naturelle et de tolérance. C'est lui qui a provoqué les erreurs de mysticité, autorisé les extravagances théurgiques, qui marquent la fin du dix-huitième siècle. Ce faux mysticisme, Rousseau lui-même le dérive de deux causes permanentes qui ont modifié tout son être : l'amour de la solitude, la contemplation de la nature.

« La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres, à laquelle je me livrai tout entier, renforcèrent... mes dispositions naturelles aux sentiments affectueux, et me rendirent dévot presque à la manière de Fénelon. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élever incessamment vers l'auteur des choses, et à chercher avec une douce quiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent[1]. »

Voilà donc Rousseau dévot, et dévot, il le prétend du moins, à la manière de Fénelon.

Malheureusement, ce n'est pas le meilleur de sa

[1] *Les Rêveries*, Troisième Promenade, t. I, p. 742. Rousseau, contemplateur de la nature, ressemble bien plus à Gœthe qu'à Fénelon. Il y aurait, entre le philosophe de Genève et le philosophe de Francfort, de piquants rapprochements à établir. « Jean-Jacques Rousseau nous avait entièrement captivés, » écrit Gœthe, dans ses *Mémoires*, l. XI. — L'ami docile de Gœthe, Schiller, célèbre dans ses poésies les malheurs de Rousseau. « Socrate a été la victime des sophistes ; Rousseau meurt victime des chrétiens ; Rousseau, qui des chrétiens fait des hommes. »

dévotion que Rousseau emprunte à l'archevêque de Cambrai. Sans retenir en aucune sorte, comme Fénelon, les dogmes de la religion révélée qu'il nie expressément[1]; comme lui, quoique par d'autres voies, il incline au quiétisme[2]. Fénelon est quiétiste comme le furent les alexandrins; Rousseau rappelle davantage le quiétisme des faquirs. Car, tandis que le premier s'enclôt dans le monde de l'âme, le second s'absorbe dans la contemplation de l'univers des corps.

Je ne nie pas, au contraire j'y applaudis; je ne nie pas que la contemplation de la nature ait inspiré à Rousseau d'émouvantes pages en l'honneur de la Divinité, lesquelles sont une protestation éloquente contre l'athéisme brutal de nombre de ses contemporains. Ainsi, il n'y a personne qui n'admire la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Mais ce qui me touche, c'est que le déisme de Rousseau est bien voisin, par le panthéisme où il tombe, de l'athéisme qu'il combat.

En effet, écoutez Rousseau :

« Je comprends, dit-il, comment les habitants des villes, qui ne voient que des murs, des rues et des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, et surtout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur âme ne

[1] Cf., t. VIII, p. 455. *Correspondance*. Lettre à M. de...

[2] Cf., t. V, p. 847, *Troisième Dialogue*. « Je sentis qu'un homme plein de ces sentiments devait donner peu d'importance à la fortune et aux affaires de cette vie; j'aurais craint moi-même, en m'y livrant trop, de tomber bien plutôt dans l'incurie et le *quiétisme* que de devenir factieux, turbulent et brouillon. »

s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est surtout à mon lever, affaissé par mes insomnies, qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'imposent point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement et plus sèchement; mais à l'aspect d'un beau paysage je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un sage évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière ne savait que dire: O! Il lui dit: Bonne mère, continuez de prier ainsi; votre prière vaut mieux que la nôtre. Cette meilleure prière est aussi la mienne[1]. »

Ce n'est donc pas la raison, c'est le spectacle de la nature qui élève Rousseau à la pensée de Dieu. Il serait d'ailleurs superflu d'objecter que Rousseau se dégage de toute espèce de culte défini. Cela est trop clair. J'observerai seulement que, malgré qu'il en ait, il abolit jusqu'à la prière.

« Je médite sur l'ordre de l'univers... pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui; je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits; je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je? Qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur...[2]? »

[1] *Confessions*, t. I, p. 623.

[2] *Émile*, t. III, p. 346.

Rousseau reprend ici l'argumentation vieillie, qui se tire contre la prière de l'immutabilité des décrets de Dieu. Mais il y a un autre motif pour lequel il ne prie pas : c'est que la prière est un acte développé, et l'adoration qu'imagine Rousseau exclut de tels actes.

« Je ne trouve point de plus digne hommage à la Divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, et qui ne s'exprime point par des actes développés[1]. »

On le voit, Rousseau tend à l'extase, ou plutôt, déjà il s'y perd. « Bientôt de la surface j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur, resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit ; j'étouffais dans l'univers ; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase, à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand

[1] *Confessions*, t. I, p. 623. Cf., *ib.*, p. 232. « Mes prières étaient pures ; — du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes. »

Être ! ô grand Être ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus[1]. »

Et encore :

« Mon âme erre et plane dans l'univers, sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance[2]. »

Enfin, ces extases ne sont pas même de celles qui, détachant l'âme des choses sensibles, la ravissent en Dieu. Loin de là, les extases qu'éprouve Rousseau le précipitent, le noient, en quelque façon, dans la nature désormais sans Dieu.

« Je sens des extases, des ravissements inexprimables, à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière[3]. »

Et, avec une sombre énergie, Rousseau parle « de se jeter tête baissée dans le vaste océan de la nature[4]. » Manifestement donc, le panthéisme, et le panthéisme matérialiste, est le dernier terme où aboutit la religion de Rousseau.

Comme sa religion, la morale de Rousseau tient tout entière au sentiment d'abord ce semble, puis en définitive à la sensation.

« Mes idées ne sont presque plus que des sensations, et la sphère de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré[5]. » Rousseau nous a même appris qu'il avait un instant

[1] T. I, p. 718. Troisième lettre à M. de Malesherbes.
[2] T. I, p. 785. *Les Rêveries*, Septième Promenade.
[3] *Ibid.*, p. 789.
[4] *Ibid.*, p. 790.
[5] *Ibid.*

formé le projet d'écrire un livre qu'il aurait justement intitulé *Morale sensitive*.

« En sondant en moi-même, et en cherchant dans les autres à quoi tenaient nos diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendaient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions même, l'effet de ces modifications... Que d'écarts on sauverait à la raison, que de vices on empêcherait de naître, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent!... Telle était l'idée fondamentale dont j'avais déjà jeté l'esquisse sur le papier... J'ai cependant bien peu travaillé sur cet ouvrage, dont le titre était la *Morale sensitive* ou le *Matérialisme du sage*[1]. »

Mais je n'insiste pas sur cette tentative avortée de Rousseau[2]. C'est dans les œuvres auxquelles il a mis la dernière main qu'il importe de signaler le solitaire et le contemplatif. La pratique de la solitude a tourné Rousseau à l'abstraction ; la contemplation de la nature l'a dégoûté de la société de ses semblables. C'est pourquoi il ne cesse de nous proposer comme but suprême le retour à la nature ; c'est pourquoi

[1] *Confessions*, t. I, p. 393.

[2] Cf., *ib.*, p. 500. « A l'égard de la *morale sensitive*, dont l'entreprise était restée en esquisse, je l'abandonnai totalement. »

aussi, toutes ses théories ne sont rien que de creuses et fragiles constructions.

Ainsi, prenez le premier écrit qui ait rendu Rousseau célèbre, le *Discours sur les sciences et les arts*[1]. La doctrine qu'il y développe est la même qu'il reproduit dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*[2], et cette doctrine tout entière se ramène à ce paradoxe, « que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé [3]. »

Il faut donc, suivant Rousseau, revenir à la nature, et par la nature à la vertu. C'est le précepte par excellence, c'est l'enseignement qu'il professe sur tous les tons. De là cet étrange système d'éducation, où l'auteur s'efforce, avant tout, de faire d'Émile l'enfant de la nature. « L'éducation nous vient ou de la nature, ou des hommes, ou des choses. Quel est le but de l'éducation? C'est celui même de la nature[4]. » Car « tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme[5]. » De là ces peintures enflammées de la *Nouvelle Héloïse*, où Rousseau, opposant encore à la civilisation la nature, condamne les institutions sociales afin de justifier les passions, et amnistie le vice sous prétexte de glorifier la vertu. « Ce matin je me suis levé de bonne heure, et avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer

[1] T. IV, p. 1. Cf., t. I, p. 337. *Confessions.*
[2] T. IV, p. 129. Cf., t. I, p. 375. *Ibid.*
[3] T. IV, p. 136.
[4] T. III, p. 9. *Émile.*
[5] *Ibid.*, p. 7. *Ibid.*

dans l'île déserte. Que d'agréables pensées j'espérais porter dans ce lieu solitaire, où le doux aspect de la nature devait chasser de mon souvenir tout cet ordre social et factice qui m'a rendu si malheureux[1] ! » A travers les paroles de Saint-Preux, qui pourrait ne pas reconnaître Rousseau ? Qui, de même, à l'entendre disserter sur l'amour, pourrait ne pas retrouver en Rousseau un philosophe de la sensation ? Parmi ses autres études, la physiologie et l'anatomie l'avaient occupé aux Charmettes [2]. Il ne les a jamais oubliées. La *Nouvelle Héloïse* n'outrage pas seulement « la gravité de la mère, l'innocence de la vierge, mais encore la pudeur de l'épouse[3]. »

Le génie de Rousseau, qui d'ailleurs reste partout le même, ne se révèle mieux nulle part que dans le *Contrat social*[4]. C'est dans cette composition qui,

[1] T. II, p. 439. *La Nouvelle Héloïse.*

[2] *Confessions*, t. I, p. 243. « Ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étais mis à étudier l'anatomie. »

[3] Consultez sur ce point délicat M. Saint-Marc Girardin. *Études sur la vie et les ouvrages de Rousseau.*

[4] T. IV, p. 314. On sait que le *Contrat social* n'est que la réduction d'un plus grand dessein. « Des divers ouvrages que j'avais sur le chantier, celui que je méditais depuis longtemps, dont je m'occupais avec le plus de goût, auquel je voulais travailler toute ma vie, et qui devait, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, était mes *Institutions politiques*. Il y avait treize à quatorze ans que j'en avais conçu la première idée, lorsque, étant à Venise, j'avais eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. » (*Confessions*, t. I. p. 389.) Cf., *ib.*, p. 499. « J'avais encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier était mes *Institutions politiques*. J'examinai l'état de ce livre, et je trouvai qu'il demandait encore plusieurs mois de

aussi bien, est le plus populaire comme le plus important de ses ouvrages, qu'apparaît pleinement chez le penseur genevois ce que présageait déjà le jeune homme des Charmettes, en même temps qu'un aventurier aigri contre un ordre social où il n'a pu trouver place, un solitaire « qui prend pour de la philosophie les délires de son cerveau, » un contemplateur de la nature, pour qui le type de la vie humaine est la vie champêtre.

En effet, qu'on ne s'y méprenne pas, si le *Discours sur les sciences et les arts* a été composé pour un concours académique ; si le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* ne se trouve être, après tout, qu'une pièce de déclamation ; si enfin l'*Émile* et *la Nouvelle Héloïse* ne sont guère, même dans l'estime de l'auteur, que deux romans, il n'en est pas ainsi du *Contrat social.* Rousseau a prétendu y déployer tout le sérieux de son esprit. Pour lui, il ne s'agit pas là d'une théorie plus ou moins ingénieuse, qui le rendrait simplement l'émule de l'abbé de Saint-Pierre ou de l'abbé de Mably[1]. Mably ne lui semble qu'un compilateur, presque un plagiaire de ses propres écrits[2].

travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre... Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvait s'en détacher, puis de brûler tout le reste; et poussant ce travail avec zèle, je mis en moins de deux ans la dernière main au *Contrat social.* »

[1] *Confessions*, t. I, p. 269. « Je fis connaissance avec l'abbé de Mably, comme je l'avais déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étaient venus voir leur frère. » On sait que Rousseau fut chargé quelque temps de l'éducation des enfants de M. de Mably, grand prévôt à Lyon.

[2] *Ib.*, t. I, p. 601. « Quelque temps après parurent les *Dialo-*

Quant à l'abbé de Saint-Pierre, « il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant travailler pour ses contemporains[1].» Rousseau se pose en législateur pratique et en législateur universel. L'histoire du gouvernement de Genève domine, il est vrai, toutes ses pensées; mais il trouve la constitution de Genève si belle qu'il la prend pour modèle et ne craint pas de la proposer en exemple à l'Europe[2]. Ses *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*[3], son projet de gouvernement pour la Corse[4] ne sont que des épisodes, ou, si l'on veut, que des applications de sa politique. Remarquant que l'état social est un mal, mais un mal inévitable, il prétend du moins, en rappelant aux sociétés leur origine, assigner la base sur

gues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits faite sans retenue et sans honte. Je sentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avait pris son parti à mon égard. — Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le *Contrat social*, trop au-dessus de ses forces, ni la *Paix perpétuelle.* »

[1] *Confessions*, t. I, p. 406. Cf., t. IV, p. 256, *Extrait du Projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre;* p. 280, *Jugement sur la Paix perpétuelle;* p. 289, *Polysydonie de l'abbé de Saint-Pierre.*

[2] T. IV, p. 636; *Lettres écrites de la Montagne*, lettre VI. « J'ai donc pris votre constitution, que je trouvais belle, pour modèle des institutions politiques, et vous proposant en exemple à l'Europe, loin de chercher à vous détruire, j'exposais les moyens de vous conserver. »

[3] T. IV, p. 423.

[4] Cf., t. VII, p. 632, lettre à M. D..., p. 637, lettre à M. le prince L.-E. de Wirtemberg. « Il est vrai que les Corses m'ont fait proposer de travailler à leur dresser un plan de gouvernement. »

laquelle elles doivent s'asseoir. Le *Contrat social* s'adresse au genre humain tout entier. L'âme de Rousseau a passé, avec toutes ses ardeurs, dans cette œuvre capitale, et on ne comprend ce qu'elle signifie que lorsqu'on se souvient de ce que fut l'auteur.

« Je suis né, écrivait Rousseau, avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes [1]. »

La tête encombrée de romans, l'imagination allumée par Plutarque, le cœur gonflé de sentiments républicains, il était difficile, en effet, que Rousseau trouvât les hommes à l'image de l'homme qu'il avait rêvé [2]. Ajoutez à ces dispositions chimériques de l'esprit un orgueil monstrueux [3], qui devait, par les déceptions plus encore que par les succès, s'exalter peu à peu jusqu'à la folie.

D'abord, c'est l'apprenti maltraité par son maître ; le jeune homme qui manque d'aliment à son activité.

« A force de querelles, de coups, de lectures dérobées et mal choisies, mon humeur devint taciturne, sauvage ; ma tête commençait à s'altérer et je vivais en vrai loup-garou [4]. »

« J'atteignis ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goût dans mon état, sans plaisir de mon âge, dévoré de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans

[1] Cf., t. I, p. 709. Première lettre à M. de Malesherbes.

[2] T. IV, p. 315. « Né citoyen d'un État libre et membre du souverain. »

[3] Qu'on relise seulement le début et la fin des *Confessions*.

[4] *Confessions*, t. I, p. 48.

savoir de quoi; enfin caressant tendrement mes chimères, faute de rien voir autour de moi qui les valût[1]. »

Plus tard, c'est l'homme fait, c'est l'auteur, le musicien, le personnage à la mode, qui ne voit partout qu'injures, passe-droits et comme une conspiration de l'univers contre lui. Sa vie n'a été qu'un naufrage; il se dit « perdu dans la mer immense de ses malheurs[2]. »

« Aigri par les injustices que j'ai éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains; et, sentant que je ne trouvais pas au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé, que je la pouvais cultiver sans peine, sans risque, et la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait[3]. »

Au lieu donc de corriger son amour maladif et inné de la solitude par la fréquentation des hommes, Rousseau, par la fréquentation des hommes, se sent rejeté vers la solitude.

« Me refugiant chez la mère commune, j'ai cher-

[1] *Confessions*, t. I, p. 50. Cf., *ib.*, p. 51. « Cet amour des objets imaginaires et cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de ce qui m'entourait, et déterminèrent ce goût pour la solitude qui m'est toujours resté depuis ce temps-là. »

[2] *Ibid.*, p. 527.

[3] T. I, p. 712. Seconde lettre à M. de Malesherbes.

ché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfants; je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent, insociable et misanthrope, parce que la plus sauvage solitude me paraît préférable à la société des méchants, qui ne se nourrit que de trahisons et de haine[1]. »

Ne s'accommodant de rien, ne s'accordant avec personne, Rousseau passe son temps à chérir l'humanité et à fuir les humains. Sans cesse il change de résidence, et au milieu de ces déplacements, que la nécessité motive quelquefois, mais plus souvent la mobilité ou une panique ridicule, c'est uniquement à la campagne qu'il se plaît, à l'Ermitage, à Mont-Louis, dans l'île de Saint-Pierre, à Trye, à Bourgoin, à Ermenonville, partout où il retrouve l'atmosphère solitaire des Charmettes[2].

« Fuyez les villes, homme simple et sensible[3]! » voilà le cri de Rousseau.

Et encore :

« O nature, ô ma mère! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi[4]. »

Parfois l'homme proteste, chez Rousseau, contre cet isolement et cette volontaire séquestration.

[1] T. I, p. 789, *Les Rêveries*, Septième Promenade.

[2] Cf. Musset-Pathay, *Histoire de la vie et des ouvrages de Rousseau*. Paris, 1827.

[3] Rousseau.

[4] *Confessions*, t. I, p. 625. Cf., p. 793, *les Rêveries*, Septième Promenade.

« Toujours vivre isolé sur la terre me paraissait un destin bien triste, surtout dans l'adversité[1]. »

Mais le maniaque reprend constamment le dessus. Rousseau réalise, de tout point, le type du Misanthrope, et la situation de Robinson ne laisse pas que de lui paraître très-supportable.

« Son affection pour le roman de *Robinson*, écrit *Rousseau juge de Jean-Jacques*, m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son île déserte[2]. »

Cependant prenez garde ! Ce Robinson n'aura pas assez de se passer des autres hommes ; ce misanthrope ne se contentera pas

De chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté[3].

Sorti de la solitude avec des idées romanesques, Rousseau est revenu à la solitude, sans avoir rien rabattu de ses chimères, et, de plus, l'âme aigrie, pleine de fiel, possédée d'un désir secret de vengeance. Car il n'y a pas jusqu'au politique que Rousseau n'ait cru injustement négligé dans sa personne et par M. de Choiseul et par madame de Pompadour[4]. C'est

[1] *Confessions*, t. I, p. 585. Cf., t. VIII, p. 104. « Ile de Saint-Pierre, 1765. — J'ai peine à me déshabituer tout d'un coup de lire la gazette, et à ne plus rien savoir des affaires de l'Europe. »

[2] T. V, p. 741, *Second Dialogue*. Cf., t. I, p. 625. « Je suivais d'ordinaire un but de promenade : c'était d'aller débarquer à la petite île... pour m'y bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire. »

[3] Acte V, sc. VIII, *le Misanthrope*.

[4] Cf., t. I, p. 536. *Confessions*.

pourquoi, les grands ont eu beau l'accueillir et le recueillir ; homme du peuple, il a voué aux grands une implacable haine.

« Je hais les grands ; je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse et tous leurs vices ; et je les haïrais bien davantage, si je les méprisais moins [1]. »

Les riches ne lui ont pas été avares. Pour être riche lui-même, il ne lui aurait fallu sans doute que n'avoir pas les mœurs d'un aventurier. Cependant il déteste les riches ; car c'est parce qu'il y a des riches qu'il a dû mettre ses enfants à l'hôpital. « C'est l'état des riches, écrira-t-il à madame de Francueil, c'est votre état qui vole au mien le pain de mes enfants [2]. »

Non-seulement les institutions sociales ne lui paraissent pas être ce qu'elles devraient être, mais non pas même ce qu'elles pourraient être.

« Nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort [3]. »

« Femmes de Paris et de Londres, pardonnez-le-moi ; mais si une de vous a l'âme vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions [4]. »

C'est donc un esprit mécontent et chagrin, en

[1] T. I, p. 722. Quatrième lettre à M. de Malesherbes.

[2] T. VII, p. 79, *Correspondance*.

[3] *Confessions*, t. I, p. 313.

[4] T. III, *Émile*, liv. V.

même temps qu'une âme solitaire, qui entreprendra d'enseigner aux hommes la politique, j'ajoute un homme sans expérience. Où Rousseau aurait-il appris les affaires? serait-ce par hasard auprès de l'ambassadeur de France à Venise, dans ses fonctions de secrétaire, qu'il tâche puérilement d'élever à la hauteur de fonctions diplomatiques? Cela fait sourire. Rousseau ne connaît absolument rien que ce que lui ont enseigné les livres.

« De toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a guère que je n'eusse faites également, seul dans une île déserte, où j'aurais été confiné pour le reste de mes jours [1]. »

L'érudition et la passion ont seules dicté à Rousseau sa politique. Solitaire, érudit et passionné, Rousseau est, de plus, un fanatique de logique, qui emprunte à la géométrie ses procédés d'abstraction. « Commençons, écrira-t-il dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, commençons

[1] T. I, p. 741, *les Rêveries*, Troisième Promenade. — C'est dans une promenade et sous un chêne que Rousseau arrête le plan de son *Discours sur les sciences et les arts.* « O monsieur! si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre! » (T. I, p. 713, seconde lettre à M. de Malesherbes.) — C'est au milieu d'une forêt que Rousseau rédige le *Discours sur l'inégalité.* « Enfoncé dans la forêt, j'y cherchais, j'y trouvais l'image des premiers temps, dont je traçais fièrement l'histoire; je faisais main basse sur les petits mensonges des hommes. De ces méditations résulta le *Discours sur l'inégalité.* » (T. I, p. 375, *Confessions.*) — C'est dans le jardin de Mont-Louis, à Montmorency, qu'il écrit, avec sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, le *Contrat social.* (*Confessions*, t. 1, p. 478, 499.)

par écarter tous les faits[1]. » C'est sa pratique constante. Enfin, au lieu de prendre les hommes tels qu'ils sont, sensibles mais raisonnables, Rousseau se les représente à son image, « se conduisant beaucoup moins par leurs lumières que par leurs passions[2], » maîtrisés par les sensations qui leur viennent de la nature, c'est-à-dire de l'univers des corps.

Conçue sous de telles influences, construite sur de telles données, on pouvait deviner aisément quelle serait la politique de Rousseau.

Cette politique, en effet, ne devait rien offrir de nouveau.

L'homme n'est pas né pour la société. L'état de société résulte d'un contrat. En vertu de ce contrat, tous les droits sont remis aux mains d'un seul, qui finit toujours par en disposer comme il lui plaît, jusqu'à ce que le mécontentement les lui arrache, et qu'un nouveau contrat soit formé, tout aussi fragile que le premier[3]. La souveraineté du peuple n'admet

[1] T. IV, p. 131. M. de Barante a parfaitement mis en lumière ce caractère abstrait des conceptions de Rousseau. « En géométrie, on dit qu'un solide est engendré par le mouvement d'un plan. La définition est vraie... mais elle n'a aucun rapport avec les conditions matérielles de ce solide... De même, s'il y a société, elle est par abstraction le résultat du consentement de tous ses membres ; en réalité, elle provient de ce que beaucoup d'hommes sont venus dans une certaine contrée, s'y sont établis, y ont eu des enfants. » (*Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle.* Paris, 1845, 6e édit., p. 175.)

[2] *Confessions*, t. I, p. 406.

[3] Vainement Rousseau repousse cette conséquence : « Plusieurs ont prétendu que l'acte de cet établissement était un

pas la souveraineté antérieure de la justice. « La volonté de tous est l'ordre, la règle suprême[1]. » Ces équivoques ou pernicieuses maximes étaient déjà fort anciennes. Tous les théoriciens du communisme et du despotisme les avaient depuis longtemps invoquées. Ainsi le *Contrat social* n'était guère autre chose, avec un ressouvenir des institutions de Genève[2], qu'une traduction du *Léviathan* de Hobbes[3].

Toutefois, il y a un principe, par où Rousseau se distingue profondément de Hobbes et d'autres utopistes, ses devanciers. Hobbes pose tout d'abord que

contrat entre le peuple et les chefs qu'il se donne, par lequel on stipulait entre les deux parties les conditions sous lesquelles l'une s'obligerait à commander et l'autre à obéir.... Autant vaudrait donner le nom de contrat à l'acte d'un homme qui dirait à un autre : « Je vous donne tout mon bien, à condition « que vous m'en rendrez ce qu'il vous plaira. » (T. IV, p. 388.) En fait, la souveraineté qui ne repose que sur la volonté du plus grand nombre ne saurait être et n'est point inaliénable. C'est pourquoi Rousseau lui-même croira devoir écrire un chapitre sur les *moyens de prévenir les usurpations du gouvernement* (t. IV, p. 390). Et ces moyens, il les ramène en définitive à l'insurrection. « Les raisonneurs ne savent pas que Cromwell eût été mis aux sonnettes par le peuple de Berne, et le duc de Beaufort à la discipline par les Genevois. » (T. IV, p. 393.) A tous égards, c'est la théorie de la force substituée à la théorie du droit.

[1] T. IV, p. 634. *Lettres écrites de la Montagne*, lett. VI.

[2] T. IV, p. 636. *Ibid.*, « Que pensiez-vous, Monsieur, en lisant cette analyse courte et fidèle de mon livre ? Je le devine ; vous disiez en vous-même : Voilà l'histoire du gouvernement de Genève. C'est ce qu'ont dit à la lecture du même ouvrage tous ceux qui connaissent cette constitution. »

[3] T. IV. p. 150. *Discours sur l'inégalité.*

l'homme est naturellement méchant, *Homo homini hostis*, *homo homini lupus*, de telle sorte que la société a précisément pour objet, sinon de détruire cette méchanceté, au moins de l'annuler. Au contraire, c'est pour Rousseau un essentiel principe que la nature a fait l'homme heureux et bon, qu'il est né libre[1], et que, loin de lui être utile, la société le déprave, le rend misérable et l'asservit. Suivant lui, par conséquent, l'effort de toute politique doit consister à ramener l'espèce humaine à sa constitution primitive. Car, « partout Rousseau voit l'espèce humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive; aveugle, misérable et méchante, à mesure qu'elle s'en éloigne[2]. » Si d'ailleurs il s'occupe d'organiser la société, c'est que la société est devenue un mal nécessaire; c'est que « la nature humaine ne rétrograde pas, que jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité, quand une fois on s'en est éloigné[3]. » « La société, écrit encore Rousseau, est naturelle à l'espèce humaine comme la décrépitude à l'individu, et il faut des arts, des lois, des gouvernements aux peuples comme il faut des béquilles aux vieillards[4]. » Qu'est-ce donc

[1] T. IV, p. 315. « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. »

[2] T. V, p. 851, *Troisième Dialogue*. Cf., t. IV, p. 158. « Il me reste à considérer et à rapprocher les différents hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable. » (*Discours sur l'inégalité*.)

[3] T. V, p. 851.

[4] T. IV, p. 215. Cf., *ib.*, p. 199. « Quoi donc! faut-il détruire

que cette constitution primitive, cet état de nature, où Rousseau place l'âge d'or de l'humanité? Pour Rousseau, le modèle de tout état social, c'est le gouvernement de Genève, sa patrie. Pour Rousseau, l'état de nature ne serait-ce pas au fond et simplement l'idée généralisée, épurée de la vie solitaire et champêtre qu'il menait aux Charmettes? Mais surtout n'est-ce pas un état artificiel, qui non-seulement n'existe plus, mais qui n'a point existé, qui certainement n'existera jamais[1]? Entre la barbarie et la civilisation, le milieu est impossible à tenir. Pour vouloir assigner à l'homme un état de nature qui serait un état d'égalité, Rousseau en vient à célébrer l'état sauvage.

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages..., en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un

la société, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours? O vous, à qui la céleste voix ne s'est point fait entendre... allez dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains. Quant aux hommes, semblables à moi, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbes, ni de glands, ni se passer de lois et de chefs... tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus... de mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre. »

[1] Cf., t. IV, p. 125. *Discours sur l'inégalité*, Préface : « Ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, et de bien connaître un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais. »

seul pouvait faire..., ils vécurent libres, sains et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature; — mais, dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons[1]. »

Au lieu donc que l'état sauvage n'est qu'une dégradation, Rousseau y voit « la véritable jeunesse du monde. » Il prêche à l'homme la simplicité et ne s'aperçoit pas qu'il le précipite dans l'abêtissement. Car, si le bonheur suprême du sauvage consiste « en ce que rien n'est si tranquille que son âme et rien si borné que son esprit[2], » qui ne comprend que le sort des bêtes l'emporte sur la condition des sauvages? « Un sauvage, un homme à demi brute, écrivait Rousseau s'adressant à ses contemporains, un Caraïbe aplatissant la tête de ses enfants pour les rendre imbéciles, est plus sage et plus heureux que vous[3]. » C'est trop, ou trop peu dire. Un quadru-

[1] T. IV, p. 166. *Discours sur l'inégalité.*

[2] T. IV, p. 205. — Cf., *ib.*, p. 195. « L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, et l'ami de tous ses semblables. »

[3] Cf., t. IV, p. 140. *Discours sur l'inégalité.* « Pourquoi l'homme est-il sujet à devenir imbécile? N'est-ce point qu'il retourne dans son état primitif?... Il serait affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il

pède est encore plus à l'abri qu'un Caraïbe de la terrible infirmité de penser. Aussi Voltaire avait-il raison d'écrire à Rousseau, en le remerciant de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité :* « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage [1]. »

Nul, effectivement, n'a plus que Rousseau vérifié à la lettre ces fortes paroles de Pascal : « L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

VIII

Sur la fin de sa vie et comme supplément aux *Confessions*, Rousseau écrivait les *Rêveries du promeneur solitaire* [2]. C'est là le titre qu'il convien-

applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité et de leur bonheur originel. »

[1] T. VII, p. 115, *Correspondance*. Ailleurs, avec la même ironie et plus de méchanceté, Voltaire écrivait encore :

Un autre fou paraît, suivi de sa sorcière;
Il veut réduire au gland l'Académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois;
Mortels, vivez contents, sans secours et sans lois;
Ou, si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilants osez vous confier :
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier...
. . . .
Rien n'est mal, rien n'est bien, je mets tout de niveau;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau!
(*Les Deux Siècles.*)

[2] T. I, p. 724 et sq. — Cf., t. III, p. 591. *Émile et Sophie, ou les Solitaires.*

drait de donner aux plus célèbres écrits de Rousseau.

Velut ægri somnia vanæ
Finguntur species. . . . . . .

Mais que ne peuvent des rêveries, quand elles s'accommodent au courant du siècle, qu'elles en caressent les instincts et qu'en même temps elles sont soutenues par le prestige de l'expression?

Les *Rêveries* de Rousseau ont coulé dans les âmes avec la musique de sa parole, et aucun homme peut-être n'a mis ou fait germer plus d'idées fausses dans la tête de ses contemporains. Aucun homme du moins ne doit être considéré plus que lui comme le théoricien des pratiques déraisonnables ou coupables auxquelles s'est laissé entraîner le dix-huitième siècle parmi tant d'ardeurs généreuses et de salutaires nouveautés.

En vain Rousseau, juge prévenu de lui-même, ne trouvera dans ses livres « qu'une doctrine aussi saine que simple, qui, sans épicuréisme et sans cafardage, ne tend qu'au bonheur du genre humain [1]. »

En vain ses partisans en belle humeur essayeront de le couvrir de leur bachique ironie :

Tous nos maux nous sont venus
D'Arouet et de Jean-Jacques [2]. . .

Les faits parlent plus haut que ces protestations de frénétique orgueil, ou que ces ivresses de parti.

Si Rousseau a subi les influences du dix-huitième

[1] T. V, p. 847, *Troisième Dialogue*.

[2] Béranger, *Mandement des vicaires généraux de Paris*.

siècle, ou si même, à certains égards, il a eu l'honneur d'y résister, comment nier que le dix-huitième siècle, de son côté, n'ait subi, et à son détriment, l'influence de Rousseau?

Je n'ai garde de reprendre contre le dix-huitième siècle de vulgaires déclamations. Les crimes de cet âge de fer ne m'en abolissent pas les vertus, et, quand je veux me consoler des abominations de quatre-vingt-treize, je songe avec reconnaissance aux bienfaits impérissables de quatre-vingt-neuf. Je n'ai garde non plus d'entamer contre Rousseau un réquisitoire. Je juge librement et le dix-huitième siècle et Rousseau.

Madame de Staël, concluant sur la *Nouvelle Héloïse*, déclarait « qu'il faut pardonner à Rousseau si, à la fin de cette lecture, on se sent plus animé d'amour pour la vertu, si on tient plus à ses devoirs, si les mœurs simples, la bienfaisance, la retraite ont plus d'attrait pour nous[1]. » Je crois peu à ces chocs en retour, qui nous reportent du vice à la vertu. Mais, sans partager pour Julie l'indulgence de l'auteur de *Corinne*, je conviens que la *Nouvelle Héloïse* avait presque quelque moralité pour des intelligences tout envahies par les romans de Voltaire et de Diderot, par les vers de Piron et de Parny, par les obscénités de Crébillon fils.

Je ne me sentirais pas assez de verve pour célébrer « la beauté et l'utilité du livre de l'*Émile*[2]. »

[1] *Lettres sur les écrits et le caractère de Rousseau.*

[2] M. Villemain, *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, 24e leçon.

Mais je tombe d'accord qu'au milieu d'une société « très-spirituelle, très-fine, mais sèche [1], » détournée de la vie domestique par la vie des salons et des préoccupations de la famille par des préoccupations humanitaires, Rousseau eut un mérite d'opportunité véritable à reproduire les préceptes de Plutarque, de Montaigne et de Locke sur l'éducation [2]. A une époque où l'existence de Dieu était mise aux voix, l'athéisme érigé en coterie et le matérialisme dominant, je reconnais encore qu'il lui faut savoir un gré infini d'avoir éloquemment repoussé ces inepties dangereuses. Je n'oublie, pour ma part, ni son affirmation indignée de l'existence de Dieu au milieu des convives de madame d'Épinay [3], ni sa défense de la Providence contre les sarcasmes de Voltaire [4], ni le spiritualisme de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* [5].

[1] M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 71. *J.-J. Rousseau.*

[2] « La nature même nous montre, écrivait Plutarque, que les mères sont tenues d'allaiter et nourrir elles-mêmes ce qu'elles ont enfanté. » *Comment il faut nourrir les enfants.* — Les grandes dames se mirent à allaiter leurs enfants. — Cf. *Mémoires de madame d'Oberkirch.* — Il devint à la mode de faire apprendre un métier aux jeunes gentilshommes.

[3] Cf. Madame d'Épinay, *Mémoires*, t. II, p. 63.

[4] T. VII, p. 142. *Correspondance.*

Cf., t. I, p. 412. *Confessions.* « Frappé de voir ce pauvre homme (Voltaire) accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et trouver toujours que tout était mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même et de lui prouver que tout était bien. »

[5] T. III, p. 325. « Ame abjecte, c'est ta triste philosophie

Enfin, il pouvait se faire que ces peintures séduisantes de la nature, que ces éloges passionnés de la vie sauvage inspirassent d'utiles retours sur soi-même à un monde poli jusqu'au raffinement et civilisé jusqu'à être dissolu. Tacite avait parlé aux Romains de son temps des forêts de la Germanie. Nul doute surtout que la voix de Rousseau, avec ses mots de liberté et de patrie, de souveraineté et de suffrage, n'ait été, pour ses contemporains, comme la voix du clairon avant le combat.

J'accorde tout cela. Mais je ne m'en range pas moins au jugement que portait Joubert : « Une piété irréligieuse, une sévérité corruptrice, un dogmatisme qui détruit toute autorité; voilà le caractère de la philosophie de Rousseau [1]. »

C'est Rousseau, qui, par ses prédications attachantes, et notamment par les tirades de l'*Émile*, a englué les âmes dans la *religiosité*, chaos de toute religion. Le culte de la Raison l'a eu pour promoteur. Il était le pontife « invisible et présent » de ces fêtes de l'Être-Suprême, dont on proclamait « l'univers le temple et le culte la vertu [2]. » L'ex-capucin Chabot parlait son langage, lorsqu'il venait à s'écrier : « J'ai épousé ma femme un beau jour de printemps, à la face du soleil. »

qui te rend semblable aux bêtes, ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

[1] *Pensées*, t. II, p. 194.

[2] Discours de Robespierre. (M. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. VI, p. 256.)

C'est Rousseau qui, par les fictions impures de la *Nouvelle Héloïse*, a mis à la mode tant d'odieuses déclamations contre les institutions sociales, et cette perversion de sentiments, dont les *Lettres à Sophie*, par Mirabeau, devaient être un monument remarquable, mais non pas unique.

C'est Rousseau, qui, par le *Discours sur les lettres et les arts*, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, le *Contrat social*, a propagé dans les cœurs cette passion sauvage de l'égalité[1], qui se termine au nivellement; cette férocité dans le droit qui produit l'aveuglement dans le devoir, cette haine du pauvre contre le riche, tocsin des guerres civiles[2]; en un mot, toutes ces décevantes doctrines qui tendent au communisme et aboutissent à la spoliation, dont l'objet est une liberté sans frein et dont le terme fatal devient bientôt une servitude sans merci. En politique, le disciple par excellence de Rousseau est Robespierre[3], et l'auteur du *Contrat social* a bien

[1] « Le sentiment de l'égalité, qui produit bien plus d'orages que le sentiment de la liberté, et qui fait naître des questions d'un tout autre ordre et des événements d'une toute autre nature, le sentiment de l'égalité, dans sa grandeur comme dans sa petitesse, se peint à chaque ligne dans les écrits de Rousseau, et s'empare de l'homme tout entier par les vertus comme par les vices de sa nature. » (Madame de Staël, *de la Littérature*.)

[2] Cf., t. IV, p. 159. *Discours sur l'inégalité*. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, etc. »

[3] Il est intéressant de rappeler en quels termes Robespierre faisait le panégyrique de Rousseau à la Convention :

« Parmi ceux qui, au temps dont je parle, se signalèrent dans la carrière des lettres et de la philosophie, un homme, par l'é-

mérité que les hommes de la Convention décernassent à ses cendres les honneurs du Panthéon.

En somme, les écrits de Rousseau ne ressemblent pas mal à un opéra, composé sur un livret le plus souvent absurde ou immoral. Des *dilettanti* peuvent se dire : Qu'importent les paroles, si la musique est excellente? Pour moi, je dis : Qu'importe la musique, si les paroles sont détestables, si elles faussent l'esprit par des paradoxes et gâtent le cœur par des sophismes? — *Vitam impendere vero* est à coup sûr une noble devise; Rousseau se l'était appropriée. On regrette qu'elle soit devenue comme une perpétuelle antiphrase sous la plume de l'écrivain et du penseur des Charmettes.

lévation de son âme et la grandeur de son caractère, se montra digne du ministère de précepteur du genre humain : il attaqua avec franchise la tyrannie; il parla avec enthousiasme de la Divinité; son éloquence mâle et probe peignit en traits de feu les charmes de la vertu; elle défendit ces dogmes consolateurs que la raison donne pour appui au cœur humain. La pureté de sa doctrine, puisée dans la nature et dans la haine profonde du vice, autant que son mépris invincible pour les sophistes intrigants qui usurpaient le nom de philosophes, lui attira la haine et la persécution de ses rivaux et de ses faux amis. Ah! s'il avait été témoin de cette révolution dont il fut le précurseur, qui peut douter que son âme généreuse eût embrassé avec transport la cause de la justice et de l'égalité! » (M. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. VI, p. 255.)

Il n'est pas jusqu'à Marat qui ne professe aussi pour Rousseau une espèce de culte. « Sublime Rousseau! s'écrie Marat dans son livre *De l'Homme*, prête-moi ta plume pour célébrer toutes ces merveilles; prête-moi ce talent enchanteur.., etc. »

BUFFON

UN ÉPISODE DE SA CORRESPONDANCE

(1853)

C'est par leur correspondance journalière autant que par leurs ouvrages qu'il convient d'apprécier le caractère des écrivains, leurs goûts, leurs aptitudes, en un mot leur nature. Partout ailleurs, l'auteur seul apparaît; les lettres nous découvrent le fond de l'homme. Dans ce rapprochement inattendu avec le spectateur, le masque tombe, les illusions du lointain s'effacent, et les replis des cœurs sont manifestés. Un auteur se pare pour le public, comme un acteur pour la scène; il ne montre que le meilleur de lui-même, ou du moins le plus séduisant. Ne pas le connaître chez soi, dans son cabinet et comme dans son ménage, c'est donc ne pas le connaître assez.

Où chercher, d'autre part, sur un siècle, de plus exacts renseignements, des particularités plus curieuses et de plus sincères témoignages que dans la correspondance des hommes qui l'ont illustré? C'est évidemment là qu'il importe d'étudier l'état d'une société. Ses préoccupations, ses généreux instincts comme aussi ses misères, ses espérances ou ses dou-

leurs, tout y est peint avec des couleurs d'autant plus vives, qu'elles ont été moins apprêtées.

Sous ce double rapport, peut-être trouvera-t-on quelque intérêt aux lettres suivantes de Buffon, que nous publions pour la première fois,

Buffon représente, avec Montesquieu, Voltaire et Rousseau, le dix-huitième siècle tout entier, et le reste des esprits, à cette époque, fait en quelque façon cortége au génie de ces quatre grands hommes. Mais le moins connu est incontestablement Buffon.

Rousseau remplit l'Europe du bruit de ses paradoxes et de ses aventures, en même temps qu'il l'étonna par les saillies de son humeur et la nouveauté de sa diction. Voltaire ne cessa, durant sa longue carrière, de charmer ses contemporains et d'effrayer le pouvoir, se mêlant à tout, remuant toutes choses, présageant, par la perpétuelle scintillation de son intelligence, le vaste incendie qui bientôt allait éclater. Plus contenu dans ses mœurs magistrales et d'une existence plus retirée, l'auteur des *Lettres Persanes* se rendit cependant complice de l'opposition et de la frivolité communes. Buffon seul se retrancha, d'une manière étroite, dans l'étude et la méditation solitaires, travaillant sans relâche au monument qui devait l'immortaliser.

Ce calme au milieu de l'universelle agitation, le sujet relevé qu'il traita, le style qu'il sut s'approprier, tout contribua à donner au célèbre naturaliste une physionomie à part, et un cachet de grandeur particulier. C'est pourquoi, au nom de Buffon, l'imagination saisie se rappelle cette magnifique statue

qui, de son vivant, lui fut élevée au Jardin des Plantes avec cette inscription plus magnifique encore :

Majestati naturæ par ingenium.

Il est vrai que, dans une notice plus spirituelle que discrète[1], Hérault de Séchelles nous gâte un peu ce beau modèle. Nous y voyons Buffon vivant à Montbard comme on vivait alors, c'est-à-dire assez mal; nous l'entendons parler de la religion et de la Providence, comme on en parlait aux soupers du baron d'Holbach; nous le surprenons enfin dans une admiration de soi-même qui n'a d'égal que les afféteries d'une coquette.

A Dieu ne plaise que nous voulions continuer cette œuvre de dénigrement et de médisance!

« Quand mes amis sont borgnes, disait un penseur délicat, je les regarde de profil[2]. »

Ainsi faut-il faire, à l'endroit des grands hommes : gémir sur leurs faiblesses, les taire après les avoir connues, insister publiquement sur ce qui élève les renommées, et non point sur ce qui les rabaisse.

Mais ce n'est pas rédiger un pamphlet que de compléter une biographie, et loin d'aggraver les médisances d'Hérault de Séchelles, les lignes qu'on va lire ne feraient, au besoin, que les atténuer.

Déjà, en 1844, comme appendice d'une excellente

[1] *Voyage à Montbard, contenant des détails très-intéressants sur le caractère, la personne et les écrits de Buffon* (1801), in-8°.

[2] Joubert, *Pensées*, t. I, p. 85.

histoire des travaux et des idées de Buffon, M. Flourens [1] avait cru devoir imprimer toutes les lettres qu'il avait pu recueillir de son illustre prédécesseur. Celles que nous donnons aujourd'hui ont été tirées par nous du British Museum, *Collection Egerton*, 33.

En même temps qu'on y aperçoit, sous un certain angle, se mouvoir la société du dix-huitième siècle, on apprend à s'y faire une juste idée du personnage de Buffon, parce qu'on y pénètre dans l'intimité de ses opinions, de ses habitudes et de son existence. Ces lettres, au nombre de six, sont toutes adressées à l'abbé Le Blanc [2].

Né à Dijon en 1707, l'abbé Le Blanc fut un de ces écrivains dont abonda le dix-huitième siècle, esprits médiocres mais laborieux, prétendant à tout sans presque arriver à rien, mercenaires clients de quelque riche seigneur. Dès le début, Buffon témoigna à son compatriote une bienveillance qui ne se démentit jamais. C'est même sous son patronage spécial que paraît s'être développée l'insignifiante carrière de Le Blanc [3].

« M. de Buffon, écrivait Chamfort, s'environne de

[1] *Buffon, histoire de ses travaux et de ses idées*, par P. Flourens. Paris, 1844, 1 vol. in-12.

[2] Dans une nouvelle et récente publication sur Buffon, M. Flourens a reproduit plusieurs passages de cette correspondance. (*Des Manuscrits de Buffon*, Paris, 1860; p. 22, 30, 44.)

Après M. Flourens, M. Nadault de Buffon vient de reproduire, à son tour, ces lettres de Buffon à l'abbé Le Blanc. (*Correspondance inédite de Buffon*, Paris, 1860, 2 vol. in-8°, t. I, p. 19, 21, 39, 51, 74, 80.)

[3] Voir la *Biographie universelle*, article LE BLANC.

flatteurs et de sots, qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'abbé Le Blanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu'il avait vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énigme, dont il donna enfin le mot[1]. »

Contrairement à la maligne insinuation de Chamfort, la protection que Buffon accorda à Le Blanc paraît avoir été parfaitement désintéressée.

Dès 1726, l'abbé Le Blanc avait publié un *Poëme sur les gens de lettres de la Bourgogne*, et, en 1731, des *Élégies avec un discours sur ce genre de poésie et plusieurs autres pièces*. Malgré la froideur avec laquelle avaient été accueillis ses premiers essais, il se hasarda, en 1735, à donner une tragédie, *Abensaïd*, qui eut dix-sept représentations et fut parodiée sous le titre du *Droit du Seigneur*. C'est vers ce temps que Buffon lui écrivit la première des lettres que nous avons retrouvées.

« Montbard, ce 13 juin 1736.

« Je ne vous ferai pas, mon cher ami, le détail ennuyeux des occupations forcées et des sottes affaires qui, jusqu'ici, m'ont empêché de vous écrire, je vous prierai seulement de me pardonner ce retardement en vous assurant qu'il a été indispensable. S'il m'avait été possible de jouir d'un instant, je n'aurais pas manqué de vous témoigner combien j'ai été sensible à votre souvenir, à vos succès, et à celui

[1] *Caractères et Portraits.*

de votre pièce à la Cour[1]. Les petits vers que vous adressez à monsieur votre père sont tout à fait bien tournés; puissent-ils aussi bien réussir près de lui qu'auprès des connaisseurs. Mais je doute fort qu'ils produisent quelque chose de plus qu'un compliment ou un remercîment. Je n'ai pas rencontré l'abbé Flory aux états; je crois qu'il avait suivi M. de Dijon dans sa disgrâce. Vous savez sans doute qu'il eut ordre de sortir de la ville pendant la tenue des états pour avoir refusé d'y siéger après l'évêque d'Autun. Si je n'ai pas vu vos parents, j'ai en revanche vu beaucoup de vos amis. Ruffey me demanda si vous ne viendriez pas, et il me dit qu'il vous avait écrit pour vous offrir un appartement chez lui; il me parut un peu mortifié de votre silence. Le président Bouhier me fit bien des questions sur votre compte; il vous aime assurément beaucoup. Si vous veniez à Dijon, vous y seriez accueilli, recherché de tout le monde.

« Ne croyez pas, mon cher, que je vous le dise ainsi parce que Montbard est sur le passage, et que vous ne pourriez vous dispenser d'y séjourner. Je vous assure que je le souhaite beaucoup; mais la vérité est que l'on vous honore beaucoup dans votre pays. J'ai, en mon particulier, bien lieu de m'en louer; je m'y suis réjoui à merveille, et monsieur le Duc m'a fait la grâce de me parler très-souvent et de m'accorder une pépinière à Montbard aux frais de la province. Je suis en ce moment très-occupé de la construction de mes bâtiments, dont l'embarras aug-

[1] La tragédie d'*Abensaïd*.

mente, au lieu de diminuer. J'ai demandé à Dijon des nouvelles de votre critique. On me dit que Michault pourrissait dans la poussière de son greffe pour tâcher d'en tirer de quoi payer les frais de l'impression : car le livre pourrit aussi chez le libraire. Savez-vous qu'il doit s'établir à Dijon une académie des Sciences ? Vous connaissiez peut-être le vieux bonhomme Pouffier, doyen du parlement ; il a laissé des sommes considérables pour cet établissement, et l'on y travaille actuellement. Voilà bien des nouvelles de province ; donnez-m'en de Paris et surtout des vôtres. Adieu, mon cher ami, je suis plus que personne au monde, votre très-dévoué.

« BUFFON. »

Le hasard avait lié Buffon, dans sa jeunesse, avec le duc de Kingston. Après avoir voyagé ensemble en Allemagne et en Italie, les deux amis conservèrent des rapports, dont Buffon sut tirer avantage pour servir l'abbé Le Blanc. Grâce à lui, en effet, Le Blanc put entrer chez Milord Duc, et c'est là que Buffon lui écrit de nouveau. Les conseils qu'il lui donne suggérèrent sans doute à Le Blanc l'idée des *Lettres d'un Français sur les Anglais*, qui, publiées en 1745 (3 vol. in-12), et réimprimées en 1749, 1751 et 1758, assurèrent à l'auteur une sorte de réputation.

« De Montbard, le 26 septembre 1737.

« Mon cher ami, j'ai reçu dans leur temps les deux lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire. Vous parlez si bon anglais dans la dernière, que j'au-

rais deviné vos études à Londres; mais depuis votre retour à Thoresby, vous n'avez plus de maîtresse de langue, et je vois bien que c'est le seul meuble que vous regrettiez de tous ceux de cette grande ville. Je suis charmé des descriptions que vous me faites; sûr de votre goût, j'ai un vrai plaisir de juger d'après vous; vous faites un assez long séjour en Angleterre pour vous mettre au fait de toute la nation. Je vous invite de prendre de là le canevas de quelque ouvrage. Vous avez le coup d'œil bon, et j'imagine que le bon et le mauvais, le convenable et le ridicule de ce pays ne sont pas difficiles à saisir. Que vous m'avez fait plaisir de m'apprendre que notre cher Hickman [1] se ménage sur la pipe : continuez vos efforts et tâchez de l'éteindre absolument; sa santé nous est trop chère pour qu'on puisse la comparer avec un plaisir aussi peu aimable; embrassez-le pour moi et dites-lui que je l'aimerai toute ma vie de tout mon cœur. »

« Ce 5 octobre.

« Ce commencement de lettre est, comme vous voyez, de bien vieille date; j'ai été obligé de faire un petit voyage; à mon retour, je l'ai trouvée sur mon bureau avec la lettre toute pleine d'amitié que vous m'avez écrite : soyez persuadé, mon cher ami, que je sens combien je mérite les reproches que vous me faites. Il ne s'en faut guère que je sois aussi paresseux qu'Hickman. C'est une partie de pipe ou de chasse qui lui ôte le temps d'écrire, et c'est une plantation

[1] Ancien gouverneur du duc de Kingston.

ou une démolition qui fait ici la même chose; mais dorénavant je serai plus exact et surtout dès que je serai de retour à Paris, à la Saint-Martin. Je vous prie d'assurer Milord Duc de mes respects et de mon zèle. Je ferai la commission du vin du mieux qu'il me sera possible, et j'ai déjà écrit pour cela. J'irai exprès à Dijon pour être plus sûr de la qualité du vin et du climat; enfin je ne négligerai rien pour qu'il ait du bon, du meilleur. Mais je vous prie de me marquer s'il souhaite du vin prêt à boire ou seulement de cette dernière récolte. Si j'osais lui dire ce que je pense à cet égard, je serais d'avis d'en prendre deux pièces de vieux et quatre de nouveau. Un fort roulier conduira trois queues ou six pièces, et pendant que vous boirez les deux premières, les autres se feront; on assure que les vins de cette année seront bons : ainsi je choisirai dans les meilleures cuvées de Nuits et de Vougeot le vin le plus ferme, le plus rosé et le plus propre à résister au mouvement de la mer. D'ailleurs, il serait difficile d'en trouver de très-bon en vieux; il n'en reste que quelques pièces dans les caves de quelques particuliers, et il est extrêmement cher. Je ne laisserai pas, en attendant votre réponse, que de faire mes diligences pour avoir ce qu'il y aura de meilleur en vins prêts à boire. Mais je n'en prendrai que deux pièces jusqu'à ce que j'aie de nouveaux ordres. A l'égard de la voiture, je ne manquerai pas d'envoyer un de mes domestiques avec le roulier; il faut un attelage de six ou sept bons chevaux. Il coûtera beaucoup moins d'envoyer beaucoup par une seule voiture que d'envoyer la

même quantité par deux petites voitures. On compte qu'une queue contient cinq cents bouteilles; les trois queues feront quinze cents bouteilles. Faites-moi savoir si cela vous conviendra et si ce n'est pas trop. Je pourrai profiter du retour du roulier pour me faire venir du vin de Bordeaux: demandez, je vous en prie, à Hickman, combien il coûte à Boulogne. J'ai encore un plaisir à vous demander : c'est de m'envoyer un Horace gravé et de me dire si les seconds volumes sont achevés de graver. Si le livre de M. de Moivre, pour lequel j'ai fait trois souscriptions, est achevé d'imprimer, je vous enverrai les quittances, et vous joindrez ces trois exemplaires à l'Horace gravé. Nous chantons votre chanson de chasse qui est assurément très-jolie; ces demoiselles vous font mille compliments. Baniche se marie dans huit jours avec Daubenton[1]. Si vous n'étiez pas si loin, on vous enverrait du fricot. La grande fille pourrait bien aussi se marier dans peu; mais son amant ne l'a encore vue qu'une fois, et elle n'en est pas empressée; la Daubenton *est jolie.....*

« Le dessous de votre tour est peint en porcelaine. Voilà bien de bonnes raisons pour vous rappeler l'année prochaine; mais j'imagine que vous ne quitterez pas de sitôt la bonne maison et les bonnes gens chez qui vous vivez; je vous souhaite toujours bien des plaisirs. Adieu, écrivez-moi au plus tôt. Vous pouvez dire au Duc que le président Rigoley est en famille; sa

[1] Daubenton fut le collaborateur le plus considérable et un des plus intimes amis de Buffon.

femme vient d'accoucher d'une fille. Dites à Hickman que mademoiselle de la Roncère est mariée à un homme de vingt-quatre ans; c'est apparemment pour réparer le temps perdu. Je n'ai point reçu de nouvelles de Maupertuis, ni de Clairault.

« BUFFON.

« To Mons. Le Blanc, att his Grace the duke of Kingston, in Arlington Street, Piccadilly-London. »

Des deux lettres qui suivent, celle de 1761 seule mérite attention. Depuis 1745, l'abbé Le Blanc n'avait cessé de produire de nombreux écrits, et se croyait, par conséquent, des titres avérés à l'Académie française. Aussi, à la mort de Belle-Isle, songea-t-il à briguer le fauteuil en concurrence avec Saurin, l'auteur de *Spartacus*, et avec l'abbé Trublet que Voltaire venait de vouer au ridicule par la satire du *Pauvre Diable*, et le vers si connu :

Il compilait, compilait, compilait.

Malgré sa médiocrité notoire, l'obscur compilateur l'emporta sur ses deux rivaux. De plus, cette année même, Saurin devait succéder à Duresnel, et Le Blanc se trouver de nouveau désappointé. Buffon s'efforce de le consoler du premier échec.

« Le 6 novembre 1759.

« Je ne doute pas, mon cher ami, que vous n'ayez pris grande part à mes peines, et j'en ai la plus grande reconnaissance. Notre pauvre malade vous assure aussi de la sienne; quoique en convalescence,

elle souffre encore; la faiblesse, suite inséparable d'une violente maladie, le chagrin d'avoir perdu son enfant [1], la laissent dans un état triste et fâcheux. Nous espérons que le temps dissipera cette langueur; je n'attends que son rétablissement pour l'emmener à Paris et j'aurai beaucoup de plaisir à vous voir; j'espère que ce sera vers le 12 ou 15 décembre. Le docteur et sa femme vous font mille compliments.

« Je vous embrasse, mon cher ami, et suis de tout mon cœur votre très-humble et très-obéissant serviteur, « BUFFON. »

« A Montbard, ce 13 mars 1761.

« J'ai été aussi surpris qu'indigné de cette élection de l'Académie française que vous m'avez apprise. Mon cher ami, vous avez raison; c'est plus contre Duclos, Voltaire et contre d'autres que l'on agit que contre vous et contre les autres aspirants; c'est le temps du règne des médiocres. Mais, quoiqu'ils soient en grand nombre et que ce nombre augmente chaque jour par le succès de leur cabale, il faut espérer qu'ils ne réussiront pas toujours, et je sais bien bon gré à Saurin d'avoir vu tranquillement la plate préférence qu'ils ont donnée à l'abbé Trublet. Je voudrais, mon cher ami, que vous eussiez un peu de cette tranquillité; les choses changeront de face, et peut-être à l'heure que nous y penserons le moins. Donnez-moi des nouvelles de la seconde élection; car, quelque

[1] Madame de Buffon, Marie-Françoise de Saint-Belin, venait de perdre une fille; octobre 1759.

Voyez M. Flourens, *Des Manuscrits de Buffon*, Introduction.

dégoûté que je sois de l'Académie, j'y prendrai toujours intérêt à cause de vous. Madame de Buffon me charge de vous faire mille amitiés de sa part, ainsi que M. et madame Daubenton; je compte arriver à Paris d'aujourd'hui à quinze jours. Je ne puis, mon cher ami, que vous renouveler les assurances du sincère et inviolable attachement avec lequel je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur, « BUFFON. »

Devenu membre des académies Della Crusca et des Arcades de Rome, de l'Institut de Bologne et honoraire de la Société des sciences et arts de Dijon, l'abbé Le Blanc ne cessa de soupirer après l'Académie française, et Buffon y songea constamment pour lui. On peut même dire qu'il avait contribué à nourrir ses illusions. C'est ainsi que dans la lettre qu'il lui écrit en 1751, on le voit encourager Le Blanc comme toujours, le produire parmi ses amis, le maintenir dans l'estime de ceux qui déjà le connaissent, travailler enfin au succès d'une candidature désespérée. Cette lettre nous livre, en outre, l'opinion de Buffon sur M. de Malesherbes, l'Encyclopédie et la Sorbonne.

La direction de la librairie était pour lors confiée à M. de Malesherbes, que devaient faire exiler les remontrances qu'il se permit d'adresser à Louis XV. Animé de l'esprit nouveau, lié avec Voltaire, Rousseau et Grimm, tout en se livrant parfois à d'impitoyables exécutions, Malesherbes favorisait secrètement l'Encyclopédie. C'est pourquoi Buffon trouve « qu'il en est fort en train et qu'il la mène bien. »

Ce n'est pas que Buffon fît partie « du bureau qui, suivant l'expression de Voltaire, instruisait le genre humain [1]. » Élevé par le roi à la dignité de comte, amoureux de la retraite et du silence, il ne pouvait lui convenir d'entrer dans « le tripot [2]. » L'audace des encyclopédistes eût d'ailleurs suffi à l'en détourner; car c'était une de ses maximes, « qu'il ne faut jamais heurter de front [3]. »

De là le peu de faveur où le tenaient les coryphées de l'Encyclopédie; de là même, contre lui, les froides railleries de d'Alembert. « Il y a, écrivait Grimm, de ces âmes fières et libres qui dédaignent d'être d'aucun parti, comme M. de Buffon, par exemple, et que leur neutralité expose à la calomnie des deux factions [4]. »

En réalité toutefois, Buffon ne laissait pas de partager les sentiments de ceux qu'on appelait alors les philosophes, et, s'il ne prêtait point à leur entreprise un concours immédiat, il les aidait du moins de son adhésion et de ses vœux. « Le projet du Dictionnaire encyclopédique paraît ici depuis quelques jours, écrivait-il à Formey, en 1750; cet ouvrage, dont les auteurs m'ont communiqué plusieurs articles, sera bon [5]. » En 1751, son langage n'a pas changé : « Le Dictionnaire encyclopédique, entrepris par MM. d'Alembert et Diderot, va bien; il y a déjà plus de mille

[1] Lettre de Voltaire à d'Alembert, 29 novembre 1756.

[2] Lettre de Voltaire au comte d'Argental, 21 novembre 1762.

[3] *Voyage à Montbard.*

[4] *Correspondance*, t. 1, p. 490.

[5] *Recueil de pièces curieuses et inédites*, par M. Matter.

souscriptions de venues; le premier volume est presque achevé d'imprimer. Je l'ai parcouru; c'est un bon ouvrage. »

Buffon avait un capucin à ses gages, le P. Ignace, comme Voltaire un jésuite, le P. Adam, et, comme lui, sous les dehors d'une religion officielle, semblerait avoir incliné au matérialisme absolu. « J'ai toujours nommé le Créateur, disait-il; mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre simplement à la place la puissance de la nature qui résulte des deux grandes lois, l'attraction et l'impulsion. Quand la Sorbonne m'a fait des chicanes, je n'ai fait aucune difficulté de lui donner toutes les satisfactions qu'elle a pu désirer; ce n'est qu'un persiflage, mais les hommes sont assez bons pour s'en contenter [1]. »

Ce fut en effet avec une parfaite bonhomie et une soumission tout ironique que Buffon accepta le jugement de la Sorbonne. « Mes premiers volumes, disait-il à Hérault de Séchelles, parurent en même temps que l'*Esprit des Lois;* nous fûmes tourmentés par la Sorbonne, M. de Montesquieu et moi; de plus, nous nous vîmes en butte au déchaînement de la critique. Le président était furieux. — Qu'allez-vous répondre? me disait-il. — Rien du tout, président; et il ne pouvait concevoir mon sang-froid [2]. » C'est de ce même incident que Buffon entretient l'abbé Le Blanc.

[1] *Voyage à Montbard.*

[2] *Ibid.*

« Au Jardin du Roi, ce 24 avril 1751.

« Je viens de recevoir votre lettre datée de Florence, 1er avril, et je suis charmé, mon cher ami, de voir que vous commencez à vous rapprocher de nous. Le temps où vous devez revenir, en effet, ne doit plus être éloigné, et j'aurais voulu que vous m'en eussiez dit quelque chose. Comme vous ne me dites rien non plus de votre santé, je suppose qu'elle est bonne; la mienne n'est pas parfaite; j'ai depuis près de cinq mois un rhume qui m'incommode beaucoup; quantité de gens sont dans le même cas. Cet hiver a été terrible par les maladies que l'humidité continuelle a produites; encore actuellement il pleut, et depuis plus de six mois il n'y a pas eu un seul jour sans pluie. Il y a eu à Paris deux inondations, toutes deux fort graves. Vous en aurez une idée, en vous disant que la terrasse qui termine le Jardin du Roi était inondée, et qu'il y avait sept ou huit pieds d'eau dans les marais voisins, qui sont encore couverts de plus d'un pied partout. Mon premier soin, en arrivant à Paris, fut de demander de vos nouvelles; je dis en arrivant à Paris, parce qu'il n'y a que quelques jours que je suis de retour de Montbard, où j'ai passé près de trois mois. Baudot me dit que vous aviez écrit de Florence, et il suppose, comme moi, que vous ne devez pas tarder à revenir; tous vos amis le désirent; il y a près de seize mois que vous êtes parti. Je dînai hier avec M. de La Popelinière, il vous aime et nous parlons beaucoup de vous. J'ai vu aussi M. le mar-

quis de l'Hospital chez M. de Boulongne, et j'ai pris jour pour l'aller voir chez lui et causer de vous à mon aise. Il parle de vous aussi bien que moi et vous pouvons le désirer. J'avais lu à M. et madame Boulongne l'article de votre lettre datée de Naples, où vous faites l'éloge de cet honnête ambassadeur; il me parut qu'ils en furent très-flattés. J'ai aussi fait voir à plusieurs personnes votre description du Vésuve. Comme je l'ai trouvée parfaitement bien faite, j'ai eu du plaisir à la lire à un grand nombre de personnes, et, entre autres, à M. Trudaine et à M. Dupré. J'ai aussi entendu parler quelquefois de vous pour l'Académie française, et je suis fâché que M. de La Chaussée, pour exclure M. Piron, ait tourné les vues de l'Académie sur le marquis de Bissy, qui, comme vous le savez, a eu la dernière place réservée; car il me paraît qu'on désire Piron, et il eût mieux valu pour vous qu'il y fût entré que d'avoir à y entrer. Je rencontrai hier le marquis de Senneterre, l'aveugle, chez M. d'Ancereine. Il parla beaucoup et parla bien de vous, aussi bien que le bonhomme duc de Caderousse. La nouvelle édition de vos lettres a bien du succès dans le monde; la réputation que cet ouvrage mérite s'affermit tous les jours[1]. J'ai dîné aujourd'hui à la Bibliothèque du roi avec Duclos, qui, comme vous le savez, est devenu un homme de la cour; il vient de donner un ouvrage qui essuie bien des jugements divers[2]. Pour

[1] Il s'agit de la dernière édition des *Lettres d'un Français sur les Anglais*.

[2] Duclos composa, en 1745, une *Histoire de Louis XI* qui lui valut la place d'historiographe de France. Il publia ensuite

moi, je le trouve bon et très-bon, quoiqu'il y ait quelques défauts. Beaucoup d'esprit, peu de modestie, peut-être faute d'hypocrisie; un logement au Louvre, la place d'historiographe et surtout la faveur de la marquise de Pompadour, en voilà plus qu'il n'en faut pour avoir des ennemis : aussi Duclos en a-t-il beaucoup. Je trouve que son livre est l'ouvrage d'un homme d'esprit et d'un honnête homme. Nous parlons de vous; il en dit beaucoup de bien, et je crois que vous pouvez compter sur lui. Je dis à M. l'abbé Sallier que vous lui faisiez des compliments par ma lettre; il m'a chargé de vous en remercier : M. Daubenton m'a prié de la même chose. Je n'ai pas encore vu M. Doussin, mais je sais qu'il se porte bien, et nous savons tous deux que c'est un homme excellent. On a écrit de Berlin que Maupertuis crache le sang et qu'il est dangereusement attaqué; j'en suis véritablement affligé. Il paraît une critique aussi amère que mauvaise contre le livre du président de Montesquieu; il n'est pas non plus hors d'affaire avec la Sorbonne. Pour moi, j'en suis quitte, à ma très-grande satisfaction. De cent vingt docteurs assemblés, j'en ai eu cent quinze, et leur délibération contient même des éloges auxquels je ne m'attendais pas. Je vous remercie, mon cher ami, de tout ce que vous avez eu la bonté de faire pour moi; je ne savais pas que j'eusse été reçu à l'Académie de Bologne. Si cela est, je vous en ai entière obligation, et j'écrirai au

les *Considérations sur les mœurs*. Buffon porte exactement sur ce livre le même jugement qu'en avait porté Louis XV, qui disait : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. »

président pour lui marquer aussi la reconnaissance que je lui dois. Il m'est venu, il y a trois mois, par la voie de M. le cardinal de Tencin, une lettre de M. Zanotti, par laquelle il me remercie au nom de l'Académie. Je leur ai envoyé mon livre, mais il ne me parle pas de ma nomination ; je vous prie même de vous en instruire plus particulièrement. Nous n'avons pas voulu vous envoyer de commission pour le cabinet. Lorsque vous serez de retour, nous nous servirons bien volontiers de vos amis et de vos connaissances en Italie, et nous demanderons par votre moyen bien des choses qui nous manquent. J'aurai soin de retirer ici la caisse que vous m'annoncez, et de conserver pour vous la petite lampe, et nous distribuerons les graines selon vos intentions. On est ici fort occupé du Jubilé ; l'affaire du Clergé pour le vingtième n'est pas encore finie. L'archevêque de Sens et l'évêque d'Auxerre se sont traités comme des fiacres dans leurs mandements. M. de Malesherbes, qui a la librairie, en est fort en train et la mène bien. Le Dictionnaire encyclopédique entrepris par MM. d'Alembert et Diderot va bien ; il y a déjà plus de mille souscriptions de venues ; le premier volume est presque achevé d'imprimer. Je l'ai parcouru, c'est un bon ouvrage. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et j'espère que vous reviendrez bientôt.

« BUFFON. »

« A M. l'abbé Le Blanc, historiographe de Sa Majesté-très-chrétienne, en compagnie de M. de Vandières, directeur général des bâtiments, à Florence. »

A force de sollicitations et d'intrigues, l'abbé Le Blanc avait fini par obtenir de madame de Pompadour qu'on rétablît en sa faveur la place d'historiographe des bâtiments du roi, et ce fut dans l'exercice de cette charge qu'il mourut, en 1781. Mais l'active amitié de Buffon, non plus que son mérite personnel, ne parvinrent jamais à lui ouvrir les portes de l'Académie. Il paraîtrait même que ce ne fut pas là, de tous ses mécomptes, le plus cruel, s'il fallait en juger par la lettre que lui écrivait, en 1747, son protecteur.

« Montbard, ce 16 octobre 1747.

« Vous trouverez, mon cher ami, que j'ai beaucoup tardé à vous faire réponse. Ce n'est pas que je n'eusse voulu vous donner sur-le-champ toute la consolation que vous pouvez attendre de moi; mais j'ai été dans l'embarras et l'inquiétude, et quoique mes peines ne soient rien en comparaison des vôtres, je n'ai pas laissé de les sentir et je n'ai pas eu le loisir de vous marquer plus tôt combien j'ai été touché de ce qui est arrivé. Le récit que m'en a fait M. Daubenton m'a affligé, indigné. Il y a bien de la noirceur dans le pays que vous habitez et il y a bien du courage à y être honnête homme, puisqu'on est presque sûr d'être la victime des méchants. Cependant vous ne devez pas entièrement être abattu, il n'y a que la mauvaise conscience qui puisse nous mener au désespoir. Consolez-vous donc, mon cher ami, consolez-vous dans votre vertu. Lorsque votre âme sera tranquille, il sera facile de pourvoir aux autres be-

soins. Je crois que, malgré vos malheurs, vous pourrez compter sur un certain nombre de personnes qui s'intéressent véritablement à vous. Je mets M. Trudaine du nombre, et vous pouvez compter que si je vais à Montigny, j'emploierai tout auprès de lui pour l'engager à vous rendre service. Je garde votre lettre pour en faire usage dans ce temps; ne prenez point de parti extrême jusqu'à ce que nous nous soyons vus. Je serai à Paris au plus tard au 20 de novembre. Vous êtes trop injustement opprimé pour que tous les honnêtes gens ne réclament pas pour vous. C'est là le cas de parler et de parler haut; mais il faut que ce soient vos amis et non pas vous qui parliez. Vous ne sauriez mieux faire que de garder le silence quant à présent, mais je vous conseille de retourner peu à peu dans les maisons où vous alliez. Je suis persuadé, par exemple, que M. Trudaine sera bien aise de vous voir, car, en effet, il vous a plaint, et il a été très-fâché de vos malheurs. Je ne puis vous dire combien j'y ai été sensible moi-même; encore maintenant je n'en entends pas parler de sang-froid. Comptez donc toujours, mon cher ami, sur tous les sentiments que vous pouvez désirer de moi, et soyez sûr que peut-être personne au monde ne vous est plus essentiellement attaché que je le suis.

« BUFFON. »

Que conclure des lettres de Buffon à l'abbé Le Blanc.

Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la simplicité un peu vulgaire, la négligence, et, pour ainsi dire,

l'indigence du style. Évidemment, le sujet ne comportait rien du coloris ni de la magnificence qui brillent dans *les Époques de la nature*, ou dans les descriptions admirées de l'*Histoire des animaux*; mais on n'y rencontre pas non plus l'art d'exprimer avec grâce les détails familiers. Si on excepte Voltaire, dont les lettres étincellent de verve et de colère, d'à-propos et de malignité, cet art, si répandu au dix-septième siècle, manque presque entièrement au siècle suivant.

Montesquieu, dans sa correspondance, semble courir après l'esprit; on retrouve à chaque instant, chez Rousseau, le secrétaire emphatique et diffus de Julie et de Wolmar.

Buffon devient aisément trivial, parfois même grossier. « M. de Buffon, dit madame Necker, ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance; quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. »

Aussi n'est-ce point l'écrivain, mais l'homme qu'il faut considérer dans l'auteur des lettres à l'abbé Le Blanc. Ces lettres ne détruisent pas sans doute toutes les allégations d'Hérault de Séchelles. Mais, d'autre part, on ne saurait nier qu'elles nous montrent Buffon sous un jour aussi nouveau que favorable, dévoué à ses amis, sensible, officieux, n'excluant pas, comme trop souvent il arrive, la bonté par le génie, compatissant avec sincérité aux malheurs mêmes qu'il n'avait pas soufferts.

LES GIRONDINS

LEUR PRISON

(1854)

En 1610, sire Nicolas Vivien, maître des comptes, fonda pour quelques religieux, venus d'Italie, le couvent des Carmes, que les massacres de septembre ont rendu lugubrement célèbre. Vers 1797, un charpentier acquit à vil prix les bâtiments de ce monastère, et bientôt après le vendit aux Carmélites, qu'y établit madame de Soyecourt. Le père de cette noble dame, le comte de Soyecourt, avait été emprisonné aux Carmes avant de monter à l'échafaud. Durant quarante années, la pieuse fille habita la cellule qu'avait habitée son père, et restaura par la prière des lieux que des martyrs avaient déjà consacrés. Enfin, en 1840, madame de Soyecourt se sentant très-âgée, et craignant que les Carmélites ne pussent, à cause de la modicité de leurs ressources, conserver après elle un aussi vaste local, consentit à le céder à l'archevêque de Paris, Mgr Affre. Elle espérait du moins que, placés sous la protection de l'autorité diocésaine, ces bâtiments, où elle laissait une partie de son cœur, seraient préservés de la ruine où sont disparus à Paris tant de monuments, tant d'édifices, et,

avec eux, tant de souvenirs, tant de légendes. Ses prévisions n'ont pas été trompées.

Le couvent des Carmes reste aujourd'hui ce qu'il était au commencement du dix-septième siècle. Ce sont les mêmes bâtiments, d'une austère et lourde architecture, avec leurs cloîtres sombres, leurs corridors aux méandres multipliés, leurs cours, leurs préaux, leurs salles de chapitre, leurs oratoires, leurs doubles fenêtres aux châssis de plomb, à travers lesquelles ne pénètre qu'un demi-jour mystérieux. Au centre se trouve la chapelle publique, dont Marie de Médicis posa la première pierre, et où les artistes admirent une immense fresque qui représente le prophète Élie emporté sur un char de feu. L'aile gauche est habitée par des ecclésiastiques qui se préparent aux grades universitaires. Des Frères Prêcheurs occupent l'aile droite. C'est ainsi qu'avec le changement des siècles, ces vieux murs ont eux-mêmes changé d'habitants. Au lieu de la silencieuse milice du Carmel, on y rencontre les fils de saint Dominique, qui, de là, se répandent à travers le monde pour le remuer de leur ardente parole, et de jeunes hommes qui prouvent assez par leur exemple que la science conspire avec la religion et non pas contre elle.

Toutefois, il faut l'avouer, ce qui préoccupe le plus l'esprit, lorsqu'on visite le couvent des Carmes, ce n'est pas le présent, c'est le passé, et le passé de la révolution.

On a souvent raconté comment cent quatre-vingts prêtres, et parmi eux M. Dulau, archevêque d'Arles, MM. de La Rochefoucaud, évêques de Saintes et de

Beauvais, furent égorgés dans les jardins et les dépendances du monastère. Leur sang y rougit encore les dalles où vient s'agenouiller, à chaque anniversaire, la foule des fidèles recueillie. Mais il semble que M. de Lamartine ait le premier fouillé le secret des cellules, converties en cachots pendant la Terreur, et exhumé les inscriptions murales où les prisonniers avaient consigné leurs pensées suprêmes. La visite de l'une de ces cellules, entre autres, a suggéré à l'illustre poëte quelques-unes des pages les plus pathétiques de son *Histoire des Girondins*. Depuis lors, cette cellule est connue, au couvent des Carmes, sous le nom de *chambre des Girondins*.

Voici la description qu'en a donnée M. de Lamartine :

« Quand le procès des Girondins fut décidé, on resserra encore leur captivité. On les enferma, pour quelques jours, dans l'immense maison des Carmes de la rue de Vaugirard, monastère converti en prison et rendu sinistre par les souvenirs et par les traces du sang des massacres de septembre. Les étages inférieurs remplis de détenus ne laissaient aux Girondins qu'un étroit espace sous les toits de l'ancien couvent, composé d'un corridor obscur et de trois cellules basses, ouvrant les unes sur les autres, et semblables aux plombs de Venise. Un escalier dérobé, dans un angle du bâtiment, montait de la cour dans ces combles. On avait pratiqué sur cet escalier plusieurs guichets. Une seule porte massive et ferrée donnait accès dans ces cachots. Fermée depuis 1793, cette porte, qui s'est rouverte pour nous, nous a exhumé ces cellules et rendu l'image et les pensées des

captifs aussi intactes que le jour où ils les quittèrent pour marcher à la mort. Aucun pas, aucune main, aucune insulte du temps n'y a effacé leurs vestiges. Les traces écrites des proscrits de tous les autres partis de la république s'y trouvent confondues avec celles des Girondins. Les noms des amis et des ennemis, des bourreaux et des victimes, y sont accolés sur le même pan de mur.....

« Les murailles et le plafond de ces chambres, recouverts d'un ciment grossier, offraient aux détenus, au lieu du papier dont on venait de les priver depuis leur translation, des pages lapidaires, sur lesquelles ils pouvaient graver leurs dernières pensées à la pointe de leur couteau ou les écrire avec le pinceau. Ces pensées, généralement exprimées en maximes brèves et proverbiales, ou en vers latins, langue immortelle, couvrent encore aujourd'hui ce ciment, et font de ces murailles le dernier entretien et la suprême confidence des Girondins. Presque toutes écrites avec du sang, elles en conservent encore la couleur. Aucune n'atteste un regret ou une faiblesse. Presque toutes sont un hymne à la constance, un défi à la mort, un appel à l'immortalité. Quelques noms de leurs persécuteurs s'y trouvent mêlés aux noms des Girondins. Ici on lit :

« Quand il n'a pu sauver la liberté de Rome,
« Caton est libre encore et sait mourir en homme.

« Ailleurs :

« Justum ac tenacem propositi virum
« Non civium ardor prava jubentium,

« Non vultus instantis tyranni
« Mente quatit solida.

« Plus haut :

« Cui virtus non deest
« Ille
« Nunquam omnino miser.

« Plus bas :

« La vraie liberté est celle de l'âme

« A côté une inscription religieuse où l'on croit reconnaître la main de Fauchet :

« Souvenez-vous que vous êtes appelés non pour causer et pour être oisifs, mais pour souffrir et pour travailler. »

(*Imitation de J.-C.*)

« Sur un pan de mur, un souvenir à un nom chéri, qu'on ne veut pas révéler même à la mort :

« Je meurs pour.......

(MONTALEMBERT.)

« Sur la poutre :

« Dignum certe Deo spectaculum virum colluctantem
« Cum aliqua calamitate.

« Au-dessus :

« Quels solides appuis dans le malheur suprême !
« J'ai pour moi ma vertu, l'équité, Dieu lui-même.

« Au-dessous :

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

« En grosses lettres avec du sang, de la main de Vergniaud :

« Potius mori quam fœdari[1]. »

Cette peinture si vraisemblable n'a point paru à tout le monde d'une irréprochable fidélité. Un écrivain qui s'est plu à rabaisser les Girondins autant que M. de Lamartine avait mis de complaisance à les exalter, M. Granier de Cassagnac, a prouvé jusqu'à l'évidence que jamais les députés de la Gironde ne furent détenus aux Carmes. « Nous n'argumenterons, pour établir ce fait, dit-il dans son *Histoire du Directoire*, ni de ce que la chambrette dont il s'agit ne saurait contenir les lits de plus de cinq ou six personnes, ni de ce que le nom d'aucun Girondin n'est écrit sur les murs, ni de ce que rien au monde ne saurait faire attribuer à Vergniaud telle ou telle inscription, ni de ce que les dix-neuf vingtièmes de ces inscriptions sont évidemment de la même écriture. Nous montrerons que les Girondins ne furent jamais enfermés à la prison des Carmes, en traçant, à l'aide de documents authentiques, leur marche dans les prisons de Paris, depuis leur arrestation jusqu'à leur mort. »

Là-dessus, registres en main, M. Granier fait le relevé des écrous, d'où il résulte que les Girondins furent emprisonnés à l'Abbaye, à la Grande-Force, au Luxembourg, à la Conciergerie, partout ailleurs,

[1] *Histoire des Girondins*, t. VII, p. 13 et suiv.

en un mot, qu'au couvent des Carmes. Cette révision est démonstrative.

Nous avons voulu, à notre tour, visiter la *chambre des Girondins*, vérifier les assertions émises par M. de Lamartine, et, au lieu de signaler en gros « une indéchiffrable multitude d'inscriptions, d'initiales, de strophes, de pensées non achevées, qui attestent toutes l'intrépidité d'hommes stoïques, nourris de la moelle de l'antiquité, non dans l'espérance de la vie, mais dans la contemplation de la mort [1]; » dresser une liste authentique de ces inscriptions, avant que le temps ne les eût altérées ou effacées.

La *chambre des Girondins* est exactement la même qu'en 1793, avec ses deux larges fenêtres qui s'ouvrent sur la campagne, offrant de la sorte aux prisonniers l'image désolante de la liberté. Aucune main d'ailleurs n'a encore mutilé ni raturé la plupart des inscriptions qui recouvrent les murs. Elles sont là, toutes vivantes, et le sang dont on les a tracées a seul pris une teinte jaunâtre. Rien n'est plus aisé que de les lire. Pourquoi donc M. de Lamartine est-il tombé dans les plus étranges méprises ?

Et d'abord, le passage de l'*Imitation* qu'il a noté n'est point sur les murailles de la chambre, mais au-dessus de la porte d'une cellule voisine. En outre, ce n'est pas la main de l'abbé Fauchet qu'on y doit reconnaître, mais celle des Carmes eux-mêmes, qui aimaient à se mettre sous les yeux d'ascétiques sentences. C'est ainsi que sur l'imposte d'une autre cellule

[1] *Histoire des Girondins*, t. VII.

située dans le même corridor, on lit les paroles suivantes, traduites de saint Jean Chrysostome :

Momentum est quod delectat,
Æternum quod cruciat.
(*Saint Jean Chrysostome.*)

Par une erreur non moins singulière, M. de Lamartine attribue aux Girondins des vers signés de l'un de leurs délateurs, Destournelles. « Ministre de la police et autrefois employé à la Commune, Destournelles, dit M. Thiers, répéta ce qu'on savait, c'est que les Girondins avaient poursuivi la Commune, tonné contre les massacres, et voulu instituer une garde départementale [1]. »

L'inscription cependant était nette, développée, et pour que rien n'y manquât, les compagnons de Destournelles l'avaient fait suivre de vers à sa louange, après qu'il eût été mis en liberté :

« *Quisnam igitur liber? Sapiens, sibique imperiosus,*
Quem neque pauperlas, neque mors, neque vincula terrent. »
(*Horatius.*)

« L'homme, en effet, quel est-il? C'est le sage,
Celui qui se combat lui-même avec courage,
Qui sait, inaccessible à toute ambition,
Borner au bien public sa noble passion ;
Qui fuit des voluptés l'amorce dangereuse,
Qui possède en tout temps son âme généreuse,
Et qui, capable enfin du plus sublime effort,
Ne craint la pauvreté, ni les fers, ni la mort.
Tel, n'ayant pu sauver la liberté de Rome,
Caton est libre encor et sait mourir en homme. »
DESTOURNELLES.

[1] *Histoire de la Révolution française*, t. V, p. 397.

A Destournelles, mis en liberté le 19 thermidor :

« Il échape (*sic*) à la fin au sort le plus funeste;
Il n'est plus avec nous, mais son esprit nous reste. »

« Ses vertus intéressent ses amis; elles ont même le droit de servir d'exemple aux autres hommes. »

« Buvons à sa santé, à sa santé ; buvons à sa santé, à sa santé. »
(Par ses camarades de chambre.)

Le nom de Destournelles est même le seul qui se trouve écrit sur les murs de la chambre. Aucune trace de la signature de Vergniaud au bas des mots :

« *Potius mori quam fœdari.* »

Aucune trace non plus de cette inscription commencée :

« Je meurs pour. ... »
(Montalembert.)

D'autre part, au contraire, un grand nombre d'inscriptions ont été omises, que nous reproduisons ici dans leur entier.

Quelques-unes consistent en des invocation banales à la république et à la patrie :

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère. »

« *Dulce est et decorum pro patria mori.* »

« Jamais un fils respectueux
Ne murmura contre sa mère;
Tel un républicain loyal et généreux,
Sans se plaindre, subit la loi la plus sévère. »

« La liberté ou la mort. »

« Le vrai républicain fuit un lâche repos,
Jamais pour son égal ne sent l'idolâtrie ;
Il respecte le sage, honore le héros,
Et n'adore après Dieu que la seule patrie. »

Beaucoup d'inscriptions contiennent des lieux communs de stoïcisme, des protestations d'innocence ou des professions de foi :

« . . . . Sage, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux. »

PROFESSION DE FOI RELIGIEUSE ET POLITIQUE.

« Ne croyons point l'impie et l'erreur téméraire,
Ainsi que la vertu, le crime a son salaire.
Le juste dans son cœur goûte un plaisir touchant ;
Tous les moments pour lui s'écoulent pleins de charmes.
Le remords, les alarmes
Déchirent le méchant.

Le juste est le mortel vaillant et secourable
Qui nourrit, qui défend, éclaire son semblable ;
Qui du bonheur public fait son plus doux plaisir :
Quand le devoir commande, il voit la mort sans crainte,
Et pour l'amitié sainte
Il sait aussi périr.

Mais le mortel pervers est le dur égoïste
Qui méprise la loi, qui toujours lui résiste,
Qui d'un frère souffrant n'entend jamais la voix,
Qui fait d'un vil trésor sa passion chérie,
Le traître à sa patrie,
Le lâche ami des rois. »

« Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
Fortem posce animum et mortis terrore carentem,
Qui nihil invideat, qui vilem nesciat iram. »

« Bannis toute idée importune,
Sois grand, sois homme dans les fers ;
Il n'est que d'une âme commune
De s'affaiblir dans les revers.

« Fais face au malheur qui t'opprime ;
Une espérance légitime
Doit te munir contre le sort.
L'air siffle ; une affreuse tempête
Aujourd'hui menace ta tête,
Demain tu seras dans le port.

« Peuple ! hais la calomnie !
Les criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

« La fureur de sang avide
Poursuit partout l'innocent !
Peuple ! prends soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

« De ce monstre si farouche
Ah ! crains la feinte douceur !
La vengeance est dans son cœur
Et la pitié dans sa bouche !

« La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

« *Io non son reo, non lo sarò mai.* »

« Fay que doy, advienne que peut. »

« Je laisse à des enfants et les cris et les pleurs,
Homme, je sais en homme endurer les malheurs. »

« *Rebus in adversis facile est contemnere vitam.*
Fortiter ille facit, qui miser esse potest. »

« Celui dont toute la vie
Fut conforme à la vertu
Peut être atteint par l'envie,
Mais n'en est point abattu.
Peuple, souverain auguste,
Dans ton arrêt toujours juste
Son ferme espoir est remis ;
Ses jours sont ta propre cause,
Et c'est toi seul qu'il oppose
A ses cruels ennemis. »

« *Levius fit patientia*
quod
corrigere est nefas. »

« Examinez ma vie, et voyez qui je suis. »

« *Ponamus nimios gemitus ; fragrantior æquo*
Non debet dolor esse viri, nec vulnere major.
Non omnis moriar. »

« Pour l'homme qui de sa patrie
Fut le défenseur généreux,
Ah ! de cette mère chérie
Sans doute un soupçon est affreux,
Mais dans ce revers funeste,
Alors que la vertu te reste,

Ne cède point à la douleur;
Ton calomniateur infâme,
Dont le remords déchire l'âme,
Bien plus que toi sent le malheur !

« Ni le lâche tyran, ni son complice infâme
Ne goûtera jamais le plus léger repos.
Moi, jusque dans les fers je sens la paix de l'âme,
Et le sommeil sur moi verse tous ses pavots. »

« *Summum crede nefas animam præferre pudori.* »

« Prends toujours la justice pour guide. »

« Ne violez jamais les lois. »

« Qu'es-tu sans le courage, infortuné mortel?
En cédant au malheur, tu le rends plus cruel.
L'esclave vainement lutte contre sa chaîne;
L'intrépide la porte et le lâche la traîne. »

DEVOIRS DU RÉPUBLICAIN.

« Apprends de quel amour on doit chérir son père,
Son ami, son épouse, et son fils et son frère;
Quel entier dévouement tous les jours à l'État
Doivent le sénateur, le juge, le soldat.
Apprends qu'au peuple seul est le pouvoir suprême,
Qu'il faut à son bonheur immoler le sien même;
Et tu pourras alors, utile citoyen,
Être de ton pays la gloire et le soutien. »

« . . . . . . *Hic vivite fortes*
Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

« S'il est un seul objet que la Divinité
Honore parmi nous de son regard auguste,
C'est toi, c'est toi sans doute, homme intrépide et juste,
Lorsque ton âme lutte avec l'adversité.

On te soupçonne à tort ; souffre et rappelle-toi
Que le salut du peuple est la suprême loi.

« Toi, de qui la vertu ne fut jamais ternie,
Au comble du malheur conserve un front serein;
Sois libre dans les fers, brave la calomnie,
Contre elle une âme pure est un rempart d'airain.

« Fort de sa conscience en cette affreuse enceinte,
Le juste craint l'erreur et n'a pas d'autre crainte.

« Veux-tu de leurs forfaits châtier les tyrans?
Dieu juste, qu'à leurs yeux la vertu présentée
Brille de tout l'éclat de ses attraits charmants;
Les lâches frémiront de l'avoir désertée.

« Par le moindre malheur le crime est abattu :
La vertu dans les fers est toujours la vertu. »

Un petit nombre d'inscriptions enfin expriment ou l'espérance ou la colère :

« L'espérance consolante
D'un plus heureux avenir
De ta douleur accablante
Doit chasser le souvenir.
.... Le dernier désastre
De ton malheureux astre.

« . . . . L'inimitié
Calme ton âme inquiète,
Némésis est satisfaite.
Ton tribut est payé. »

« *Sperat infestis, metuit secundis*
Alteram sortem bene preparatum
Pectus. . . . . . . »

« *Non si male nunc et olim*
Sic erit. »

« Félicité passée,
Mais qui peut revenir,
Reste dans ma pensée
Et charme-la du moins par ton doux souvenir. »

« L'astre du jour plus éclatant
S'élance en perçant le nuage.
Telle, obscurcie un seul instant,
La vertu brille davantage. »

« *Dum vivo spero.*
Nos passi jam dura dabit..... »

« . . . . Vit son crime et sa mort.
. . . . . . Les pas de ce traître,
Tremble et vois dans ce trait nos serments et ton sort. »

Quels sont les auteurs de ces inscriptions? Les compagnons de Destournelles, les amis de Camille Desmoulins et de Danton, ceux-là qui précipitèrent les Girondins avant d'être eux-mêmes précipités, mais non pas les Girondins. Un peu d'attention aurait suffi à M. de Lamartine pour s'en convaincre. Malheureusement son siége était fait. Il lui importait, avant tout, de glorifier les Girondins, de les placer sur un piédestal comme autant de statues du patriotisme, d'attiser le feu des passions démocratiques. Par conséquent, n'était-ce point une bonne fortune que de rencontrer ces maximes stoïques et républicaines? N'y avait-il pas là une occasion naturelle à ces déclamations harmonieuses, colorées, brillantées,

qui prennent la multitude par les oreilles et par les yeux, et la font se ruer au hasard, à peu près de même que le taureau s'émeut dans l'arène à la vue des lambeaux de pourpre qu'on agite devant lui? Cependant, nous n'hésiterons pas à le déclarer : si nous avons profondément gémi en songeant à la mort violente de ceux qui ont gravé sur les murs des Carmes les inscriptions que nous avons rapportées, si nous avons déploré leur sort, ces inscriptions elles-mêmes nous ont laissé parfaitement froid. En effet, à part quelques déchirantes paroles, cris de l'âme qui s'attache à la vie, qu'offrent-elles autre chose qu'enflure et rhétorique? Et ces passages de Sénèque, d'Horace, de Virgile, de Bertaut, de Racine, de Voltaire, cités ou rappelés, ne témoignent-ils pas tristement du génie de cette société tourmentée, excessive, ambitieuse, dont Rousseau fut le grand prêtre et Robespierre le sacrificateur? C'est le paganisme dans les sentiments, le délire dans les idées, l'utopie souvent, l'hypocrisie quelquefois, dans la politique. Il n'y a rien là en vérité qui nous touche ou qui nous séduise.

DESAIX

SA VIE, SA CORRESPONDANCE[1]

(1857)

Je viens de relire les *Vies parallèles des hommes illustres* par Plutarque, et j'ai de nouveau compris combien l'antiquité grecque et romaine est propre à nous passionner. Les vertùs purement humaines s'y montrent dans tout leur lustre. Elles y brillent d'un si vif éclat, que d'aussi sublimes modèles semblent ne devoir jamais être égalés; c'est avec une étonnante magnificence que s'y déploie le génie du patriotisme et de la conquête.

Malheureusement, au fond de toutes ces vertus, gît un invincible orgueil. Philopœmen lui-même manque souvent de simplicité. On dirait que les héros de Plutarque n'ont vécu que pour paraître et s'acquérir comme une renommée de personnages de théâtre.

Aussi est-ce un spectacle charmant à la fois et inattendu que de rencontrer dans les *Études historiques sur le général Desaix*, par M. Martha-Beker, un

[1] *Études historiques sur le général Desaix*, par M. le comte Martha-Beker. 1852. Paris, 1 vol. in-8°.

capitaine illustre, chez qui la tendresse du cœur, je dirais presque la naïveté des sentiments, s'allie à l'héroïsme le plus fier et un mâle caractère au désintéressement le plus absolu.

Neveu et héritier du général Beker, auquel le premier Consul prit soin de marier la sœur de Desaix; possesseur, par suite, de documents précieux, ancien élève de l'École polytechnique et entendu, par conséquent, dans tout ce qui concerne la topographie et la stratégie, la tâche d'écrire la vie de Desaix ne convenait à personne mieux qu'à M. Beker. Ce lui était une sorte de devoir de mettre en lumière les manuscrits qui lui avaient été légués, et il ne pouvait, sans manquer au culte pieux des souvenirs, laisser dans l'oubli tant de titres glorieux pour Desaix, pour sa famille et pour son pays. Ajoutons que, par une coïncidence fortuite, mais heureuse, Alsacien d'origine, Auvergnat d'adoption, M. Bekér se trouvait parfaitement connaître et les lieux où était né Desaix et ceux où avait commencé, grandi sa réputation. Enfin, quel sujet imaginer plus digne de solliciter le talent d'un écrivain sérieux, que la vie de ce gentilhomme d'Auvergne, résistant, par droiture de sens, au noble mais fatal entraînement des siens; s'élevant, en peu d'années, par sa bravoure, aux premiers grades de l'armée, à une époque où l'armée était tout; cependant, amoureux des lettres et des arts, l'esprit ouvert à toutes les sciences; le compagnon dévoué, presque l'émule du plus grand capitaine des temps modernes; décidant par sa mort une victoire qui décidait elle-même de tant de choses;

enseveli, à trente-deux ans, dans son triomphe et laissant après soi, avec la mémoire impérissable de ce qu'il avait fait, l'infini regret de ce qu'il aurait pu faire encore ? Une telle vie offre au politique un objet de considérations profondes, au narrateur d'attachants récits, au poëte les descriptions les plus animées et les plus touchantes.

Desaix, qui fut d'abord appelé le chevalier de Veygoux, du nom d'une terre patrimoniale, naquit à Saint-Hilaire-d'Ayat, près de Riom, le 17 avril 1768, d'une des familles les plus qualifiées de la province et qui comptait dans ses fastes domestiques non-seulement des hommes d'épée, mais des savants tels que les Sirmond. Son enfance, les premières années de sa jeunesse se passèrent à l'École militaire d'Effiat, que dirigeaient les Pères de l'Oratoire, et dont récemment tout a disparu, jusqu'aux murailles. M. Beker a pris plaisir à démêler les dispositions naissantes de Desaix. Il nous le montre tour à tour turbulent, distrait, paresseux même, ou captivé par des livres d'histoire et de voyages, sensible aux romanesques beautés du Tasse ou de *Télémaque*, transporté d'admiration et d'une généreuse envie pour les héroïques actions du chevalier d'Assas, de Montcalm et de Duguay-Trouin. Évidemment le chevalier de Veygoux était destiné à la carrière des armes. Mais c'était vers l'existence du marin, si pleine de périls et d'aventures, qu'il se sentait plus particulièrement attiré. Les circonstances en décidèrent autrement, et le crédit de M. de Chabrol, son compatriote, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie de Bretagne, lui

ayant obtenu, dans ce régiment, le brevet de troisième sous-lieutenant en pied, Desaix alla tenir sa première garnison à Grenoble.

On était pour lors à la veille de ces événements mémorables qui devaient renouveler, au milieu de douloureuses catastrophes, la face des choses en France, en Europe, dans l'univers entier. Le vieux monde tressaillait aux brises venues de l'Amérique. Voltaire et le *Contrat social* se trouvaient dans toutes les mains; l'esprit d'innovation agitait toutes les classes. Mais, nulle part peut-être il n'était plus vif que dans les rangs de l'armée, où les soldats se voyaient fermer toute voie à l'avancement, tandis qu'on les irritait, en outre, par d'incroyables mesures de discipline, comme celles que fit adopter le comte de Saint-Germain. Jeune, inexpérimenté, confiant, doué d'un naturel de feu, comment Desaix serait-il resté inaccessible à ces influences? Il ressentit donc les communes ardeurs, partagea les espérances communes, et ses lectures habituelles, Diderot, Helvétius, Mably, Condillac, l'*Histoire de Charles XII*, l'*Histoire philosophique des Deux-Indes* ne furent pas pour les diminuer ni les attiédir. Aussi, lorsqu'arriva le moment où une portion considérable de la noblesse française émigra, Desaix, qui pouvait bien nourrir d'autres illusions, ne tomba pas du moins dans cette erreur, disons même, avec M. Beker, « dans cette faute irréparable[1]. » Dans sa famille et parmi ses alliés, le capitaine de Beaufranchet,

[1] *Études historiques*, p. 28.

plus tard général, et lui, furent les seuls qui n'émigrèrent pas. L'exemple, les instances de son frère aîné, ne purent l'y déterminer. Et pourtant on n'ignore pas ce qu'il fallait alors de courage à un gentilhomme pour ne pas suivre le torrent. Revenu à Veygoux pendant un court congé, Desaix eut à subir les reproches de sa mère, qui se désolait qu'un de ses fils désertât l'honneur de son nom. « J'avais cru, dit-elle au chevalier lors de leur première entrevue, que vous auriez suivi vos frères. — Maman, répondit-il, pouvais-je me séparer de mon régiment, quand tous les officiers y sont demeurés? — Votre refus d'émigrer, ajouta-t-elle, vous portera malheur, et fera rejaillir une honte éternelle sur votre famille. Il ne vous reste plus qu'à venir garder nos troupeaux, pendant que vos frères combattront pour la défense du trône[1]. »

De si sévères objurgations pénétrèrent Desaix de douleur, et déjà il se sentait ébranlé. Mais quand il apprit qu'on tenait note des dates d'émigration; quand il fut menacé par l'une de ses parentes, comme c'était alors la mode, de l'envoi d'une quenouille, sa fierté blessée l'affermit dans sa résolution. « Je n'émigrerai à aucun prix, répondit-il; je ne veux pas servir contre mon pays, je veux demeurer et avancer dans l'armée; non, jamais je ne serai émigré[2]. »

Desaix devait se tenir parole. Un instant aide de camp du général Matthieu Dumas, puis commissaire

[1] *Études historiques*, p. 50.
[2] *Ibid.*, p. 51.

des guerres à Clermont, réintégré enfin comme sous-lieutenant au 46e de ligne et bientôt attaché à l'état-major du prince Victor de Broglie, après avoir partagé quelque temps la disgrâce imméritée de son chef, il fut, d'une manière définitive, incorporé dans l'armée du Rhin. Le duc de Brunswick venait de lancer les foudres de son manifeste. Après de telles explosions d'outrageuse colère, toute conciliation entre la révolution et l'étranger était rendue impossible. La guerre devint acharnée.

M. Beker a rédigé un récit détaillé, lumineux, des belles opérations militaires qui, de 1793 à 1797, valurent successivement à Desaix les grades d'adjudant général, de général de brigade, de général de division, et, par-dessus tout, cette renommée de bravoure qui arrachait aux ennemis des cris d'impatiente admiration. Pour moi, je l'avouerai, ce qui m'a singulièrement intéressé, ému même, dans cette partie de la vie de Desaix, c'est la correspondance qu'il entretint avec sa sœur. On me saura gré, sans doute, d'en détacher la lettre suivante, dont, aussi bien, comme le remarque M. Beker, les termes méritent d'être consacrés par l'histoire :

« Au quartier général de Reichstett, 21 brumaire
an II de la République (11 novembre 1793).

« C'est depuis longtemps, charmante petite sœur, que je n'ai reçu de tes nouvelles, j'en suis bien désolé; j'aime bien à savoir ce qui t'arrive; je désirerais, à toutes les minutes, apprendre que tu es gaie,

que tu danses et que tu es contente; mais point du tout, malgré mon impatience les courriers ne m'apportent rien, je m'en attriste. Je suis resté, il est vrai, quelques jours sans écrire à maman, mais je ne le pouvais dans la retraite que nous avons faite; le poste de l'armée s'était retiré fort loin, j'étais accablé d'ouvrage, je n'avais pas le temps d'écrire, ni le moyen d'envoyer des lettres. Je craignais bien que vous ne fussiez inquiètes de moi; je sais combien vous m'êtes toutes attachées, et combien vous désirez qu'il ne m'arrive pas de malheurs. Je t'assure que vous avez bien tort de vous tourmenter si fort; je vais toujours très-bien; ma santé est bonne, ma blessure est entièrement guérie, je n'en attends plus que quelques autres, pourvu qu'elles soient glorieuses et utiles à mon pays. Que j'aurai de plaisir, charmante petite sœur, de te présenter mes cicatrices glorieuses, de te raconter mes souffrances et mon courage! Tu me couvriras de tes baisers, de tes caresses, et je serai dans l'enchantement, ce sera ma récompense la plus agréable. Aime-moi bien, charmante petite sœur; tu sais que nous sommes destinés à passer notre vie ensemble, à en adoucir les maux; ainsi pense à moi et souvent.

« Quand la guerre terrible et effroyable qui ravage et dévaste, qui sépare les amis, sera enfin terminée; simple, ignoré, paisible, content d'avoir contribué à rétablir la paix et à repousser les cruels ennemis, les barbares étrangers qui veulent nous faire la loi, je viendrai près de toi et nous ne nous séparerons plus; nous adoucirons la vieillesse de la bonne maman,

nous chercherons à la rendre heureuse; je soupire bien après ce moment.

« Je ne crois pas avoir le plaisir de t'embrasser cette année encore; l'hiver approche et la campagne ne finit pas; elle est bien dure. Plains nos malheureux volontaires couchés à terre, dans la boue jusqu'aux genoux, et fatigués d'un service pénible et continuel. Plains-moi aussi, charmante petite sœur, je suis élevé à un grade difficile et pénible, que je n'ai accepté qu'avec le plus grand regret. Je suis général de division et commande l'avant-garde, c'est bien de l'ouvrage pour ton frère, que tu sais très-jeune encore et pas très-expérimenté. J'espère que la fortune m'aidera, qu'elle me sourira, et qu'avec un zèle sans bornes, bien de la bravoure, je réussirai à faire triompher les armes de la république; tu ne saurais croire combien j'en ai le désir. Si la victoire me couronnait, j'en déposerais les couronnes entre les mains de maman, comme autrefois je lui donnais celles de lierre que me méritait mon assiduité au collége. Je lui suis bien attaché à cette bonne maman; je l'aime au delà de ce qu'on peut dire. Que je voudrais la savoir contente et heureuse!

« Je suis bien désolé de voir, au milieu de mes richesses, avec les riches appartements qu'on m'a donnés, que je ne puisse pas réunir une somme un peu considérable pour l'aider; elle ne m'a pas encore dit qu'elle en eût besoin. Je crains qu'elle ne me le cache. Tu sais bien que tu as toujours été la confidente de mon cœur, que je n'ai jamais rien eu de caché pour toi, eh bien! dis-moi, avez-vous besoin de

quelque chose? Parle vite, je serai trop heureux de me priver pour vous offrir tout ce que je possède. Si je n'avais pas eu du malheur pour mes chevaux, j'aurais pu payer mes dettes; mais, malheureusement, ils sont hors de prix. Qu'il m'en faudrait beaucoup, et que j'en ai peu! Le joli cheval qui m'avait rendu des services réels, qui avait été blessé d'un coup de sabre, et que j'aimais beaucoup, est devenu aveugle; pour le remplacer, il faut deux mille livres. Tu sais combien cela se trouve peu facilement; cependant mes économies me les procureront. Mais, je t'en conjure, dis si maman est à court d'argent; j'ai quelques assignats de mes économies, je lui en ferai parvenir. Si je la savais dans le besoin, je serais au désespoir, je serais bien loin du bonheur. Adieu, charmante petite sœur, aime-moi bien, pense à ton frère, etc.

« Signé : DESAIX. »

Desaix avait vingt-cinq ans et était général de division, lorsqu'il écrivait ces pages charmantes, où éclatent, avec une sensibilité exquise, tant de naturel, de gracieux enjouement, de noble abandon, et cet amour de la gloire, qui seul permet d'accomplir de grandes choses.

« Les feux de l'aurore écrivait Vauvenargues, ne sont pas si doux que les premiers rayons de la gloire. »

Desaix avait été touché de ces premiers rayons. Aussi fut-il bientôt las de servir avec Moreau. Le nom prestigieux de Bonaparte avait retenti à ses

oreilles, et il brûlait de prendre part, sous ses ordres, à la conquête de l'Italie, de s'attacher à cette destinée, dont il semblait prévoir les incomparables splendeurs. « Je suis persuadé, disait-il confidemment au maréchal Gouvion Saint-Cyr, que Moreau ne fera jamais rien de grand, et que nous ne jouerions, auprès de lui, qu'un rôle très-subalterne, tandis que l'autre est fait pour jeter une gloire si immense, qu'il est impossible qu'il n'en rejaillisse pas sur ses lieutenants. » « C'était la première fois, remarque Saint-Cyr dans ses Mémoires, que Desaix lui montrait de l'ambition, car jusqu'alors il avait donné de nombreuses preuves du contraire, par les refus successifs qu'il avait faits du commandement de l'armée. »

Ses désirs ne tardèrent pas à être satisfaits. « Profitant des événements de la guerre qui avaient déterminé la retraite des Français, les États de la Bavière et de la Souabe ne songèrent plus, dit M. Beker, à exécuter les traités conclus sous la pression des victoires qui avaient suivi le premier passage du Rhin. L'armée de Rhin-et-Moselle, privée de ressources, sollicitait en vain depuis un an le payement des subsides promis par ces États. Le général Desaix se chargea d'en négocier le recouvrement, et, muni d'une lettre de Moreau à Bonaparte, il partit, avec un aide de camp, pour l'Italie, par la route de Bâle et du mont Saint-Gothard, le 19 juillet 1797. »

On lira, dans M. Beker, la relation de ce voyage à travers la Suisse, les notes de Desaix lui-même, descriptions si pittoresques, remarques si judicieuses,

qu'on regrette que les citations n'en soient pas plus multipliées. Ce fut à Milan que Desaix rencontra Bonaparte, et que ces deux rivaux de gloire apprirent à s'apprécier. Une proclamation informa l'armée de cette solennelle rencontre. « Le général en chef, disait la proclamation, avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés. »

Cette rencontre fut ce qu'elle devait être. Desaix subit l'irrésistible ascendant, qui déjà avait soumis à Bonaparte le Directoire et les représentants des cours étrangères. Bonaparte, de son côté, discerna immédiatement en Desaix « des facultés éminentes, la modestie qui en relève l'éclat, et il comprit qu'il avait rencontré une âme à l'unisson avec la sienne. » — « Nous nous serions toujours entendus par conformité d'éducation et de principes, disait plus tard l'empereur à Sainte-Hélène. Desaix se serait contenté du second rôle et serait toujours demeuré fidèle. » Et nul doute que Desaix ne se fût accommodé de ce partage du lion; car, dès les premiers moments, il se sentit subjugué. « Je suis bien enchanté, écrivait-il au général Régnier, d'avoir vu le général qui commande cette armée; vous ne vous formez pas une idée de son caractère, de la vivacité de son génie; il est au delà de ce qu'on peut dire [1]. »

Ainsi, à peine ces deux jeunes hommes s'étaient-ils vus (Bonaparte n'avait pas plus de vingt-huit ans),

[1] *Études historiques*, p. 183.

qu'enchaînés l'un à l'autre par l'estime et l'admiration, ils concertaient entre eux les plus gigantesques projets. En effet, dès septembre 1797, Bonaparte n'hésitait pas à confier à Desaix ses vues sur l'Orient.

Le traité de Campo-Formio, en réglant momentanément les démêlés du continent, permit bientôt l'aventureuse expédition d'Égypte. Dès qu'elle fut résolue, et tandis que l'Angleterre se préparait à défendre ses côtes, qu'en réalité on ne menaçait point, Desaix, à qui Augereau, nommé général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, venait d'offrir le commandement de l'aile gauche de l'armée, Desaix quitta tout pour suivre la fortune de Bonaparte. Associé à ses plus intimes pensées, chargé par lui de prélever un contingent sur les troupes d'Italie et de l'organiser secrètement, il put enfin visiter Rome, cette ville éternelle et magique, dont le passé et le présent s'illuminent, en quelque façon, d'un mutuel éclat.

Le 29 mai 1798, l'escadre commandée par Bonaparte sortait de la rade de Toulon, au bruit du canon et des acclamations, répété par les vaisseaux et par les forts. Le 9 juin seulement, après bien des inquiétudes et des traverses, Desaix parvenait à la rallier, au pied des rochers de Malte. Cette île prise sans coup férir, l'armée française émerveillée débarquait, le 1er juillet, sur l'antique terre des Pharaons, des sphinx et des Pyramides, pendant que Nelson, haletant à la poursuite d'un insaisissable ennemi, le cherchait inutilement à travers les mers.

Nous n'entreprendrons pas de raconter les événe-

ments de cette expédition d'Égypte. C'est dans M. Beker qu'il en faut chercher les détails, qui tiennent de la fable. On sera surtout frappé du caractère de vérité qui reluit dans les descriptions qu'il a faites de ce mystérieux pays, et dont ce n'est pas exagérer le mérite que de les comparer aux toiles les plus vivantes de Marilhat. — Desaix avait pris une part considérable à la conquête de la Basse-Égypte. A lui seul, il avait soumis l'Égypte moyenne, pénétré jusqu'au cœur de la Haute-Égypte, et en même temps que par sa bravoure il triomphait de l'opiniâtre résistance de Mourad, la paternelle sollicitude de son administration lui valait de la part des populations vaincues le titre de Sultan le Juste. Préoccupé des intérêts de la science, au milieu même des combats et des fatigues de chaque jour, pourquoi omettrions-nous de mentionner que ce fut à lui que l'on dut la découverte de ce zodiaque de Denderah, relégué aujourd'hui dans un des vestibules de la Bibliothèque impériale, mais qui, alors, fit grand bruit ? Car, en fixant l'origine du système astronomique adopté par les Grecs et les Romains, ainsi que les variations équinoxiales de l'orbite solaire, il laissait entrevoir la possibilité de déterminer l'âge des temples et de la civilisation du plus antique empire du globe.

Desaix s'était donc montré, en tout, le lieutenant actif, intelligent, infatigable de Bonaparte. Mais, du moment où cet homme extraordinaire, dont l'étoile semblait avoir pâli à Aboukir et à Saint-Jean d'Acre, et qui, d'ailleurs, était moins venu chercher en Égypte un établissement ou la route de l'Inde que le pres-

tige d'une illustration lointaine, une expectative glorieuse, osons prononcer le mot, un choc en retour; du moment, dis-je, où le vainqueur des Pyramides eut mis le pied sur la frégate qui allait le ramener en France, Desaix devait se sentir exilé en Orient. Bonaparte lui-même l'avait compris, et la lettre qu'il écrivit à Kléber, la veille de son départ, pour lui remettre le commandement, contenait ces mots : « L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs. »

Rappelé par Kléber du fond de la Haute-Égypte, Desaix accepta, non sans répugnance, la mission de s'entendre avec Sidney-Smith sur les conditions auxquelles l'armée française évacuerait l'Égypte. Quelque dures que fussent ces conditions, l'Angleterre devait refuser de les ratifier, et Kléber venger ce manque de foi insigne par la sanglante victoire d'Héliopolis. Quoi qu'il en soit, aussitôt qu'elles furent conclues, et que Desaix, pliant sa fierté naturelle à l'obéissance militaire, eut apposé sa signature à côté de celle du commandant en chef, il ne songea plus qu'à partir. Son impatience s'accrut encore en apprenant, par l'arrivée d'un envoyé du gouvernement, le colonel de Latour-Maubourg, la nouvelle du 18 brumaire. Enfin, il put prendre passage et faire voile vers la France sur un bâtiment ragusain, dit *la Maison-de-Grâce-de-Saint-Antoine-de-Padoue*.

M. Beker a raconté, avec la vivacité qui anime tout son ouvrage, les périls, les ennuis, les péripéties de cette navigation, la détention injuste et injurieuse

que lord Keith fit subir à Desaix, dans le lazaret de Livourne. Aussi, arrivé en rade de Toulon et installé dans les bâtiments de la quarantaine, le premier acte de Desaix fut-il d'écrire au premier Consul pour lui offrir ses services et l'informer des avanies qu'il avait eu à supporter. « Oui, mon général, disait-il, je désire vivement faire la guerre, mais de préférence aux Anglais; je leur ai juré une haine éternelle; leurs insolences, leurs mauvais traitements sont toujours présents à ma mémoire. Quelque grade que vous me donniez, ajoutait-il, je serai content; vous savez que je ne tiens pas à avoir les premiers commandements, que je ne les désire pas; je serai avec le même plaisir volontaire ou général. » Courrier par courrier, et avec effusion, Bonaparte lui donnait rendez-vous en Italie. C'était là, en effet, que se jouait, une fois de plus, le jeu des batailles.

Le premier Consul était parvenu à tromper la vigilance de Mélas, et tandis que les Autrichiens le croyaient occupé à délivrer Masséna, bloqué dans Gênes, et qui, à cette heure même, capitulait, il franchissait les glaciers du grand Saint-Bernard, jetait quarante mille hommes au delà des Alpes, apparaissait à Milan en libérateur, s'emparait de Pavie, de Plaisance, et, passant le Pô, préludait par les succès de Lannes à Montebello, à la décisive, mais triste journée de Marengo. Car il était dans la destinée de Desaix d'en être tout ensemble le héros et la victime.

Ce fut le 11 juin que Desaix rejoignit Bonaparte à son quartier général de Stradella. Le premier Consul l'accueillit avec les marques de la plus haute distinc-

tion. La nuit entière s'écoula dans d'intimes entretiens.

Le 13, impatient d'en venir aux prises avec l'ennemi, auquel il avait coupé sa ligne de retraite du Tyrol, Bonaparte, après avoir transporté, la veille, son quartier général à Voghera, donna ordre à Desaix d'intercepter aux Autrichiens, qu'il supposait fuir vers Gênes ou vers Plaisance, la route de Novi. Précipitation funeste, détermination fatale, puisqu'elle allait compromettre des succès jusque-là si rapides, des combinaisons jusque-là si savantes, et ne devait être réparée que par la mort d'un homme tel que Desaix.

Le 14, Mélas, qui était resté enfermé dans Alexandrie, pendant qu'on le poursuivait sur la route de Gênes; Mélas résolu à se faire jour, l'épée à la main, à travers les rangs de l'infanterie française, débouche, au lever du soleil, dans la plaine de Marengo avec une artillerie formidable. Bonaparte reconnaît alors son erreur; il envoie à Desaix ordonnance sur ordonnance, et cependant, malgré leur bravoure et une résistance désespérée, nos troupes cèdent sous les coups d'un ennemi dont les forces ne sont pas divisées. Épuisé de fatigue, regardant la bataillé comme gagnée, le vieux Mélas rentre dans Alexandrie et laisse à son chef d'état-major, le général Zach, le soin d'achever notre désastre. C'en est fait de l'armée d'Italie, et peut-être de la fortune de son général.

Heureusement Desaix, plus attentif, mieux inspiré que Grouchy à Waterloo, Desaix a entendu

gronder le canon de Marengo. A l'instant, il revient sur ses pas, précipite sa marche, et lorsque les ordonnances de Bonaparte le rejoignent, il se trouve presque déjà rendu sur le théâtre du combat. Son arrivée change les résolutions, rassure les esprits, relève les courages. La plupart des généraux néanmoins étaient d'avis de la retraite et pressaient Bonaparte frémissant. Desaix, tirant sa montre : « Oui, la bataille est perdue, dit-il; mais il n'est que trois heures, il reste encore le temps d'en gagner une. » Le sort en est jeté. Bonaparte parcourt le front des régiments, et, dans son énergique et superbe langage : « C'est avoir fait trop de pas en arrière, s'écrie-t-il, le moment est venu de faire un pas décisif en avant. Soldats! souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille! » Il était cinq heures et demie du soir. Les grenadiers hongrois, suivis de toute l'armée autrichienne, s'ébranlent en colonnes serrées. La charge est battue sur toute la ligne française. Desaix, poussant en avant la neuvième légère, s'élance lui-même, le cimeterre levé, lorsque, au moment où il débouche, avec le reste de ses troupes, sur le sommet d'une petite éminence, atteint par une décharge des grenadiers de Wallis, il tombe, sans proférer une parole, auprès du colonel Lebrun, aide de camp du premier Consul. Une balle lui avait déchiré le cœur.

Ainsi mourut le Parménion de ce nouvel Alexandre. Sa mort, qui nous ramena la victoire, ne fut ni sans larmes, ni sans honneurs. Quand la lutte suprême de Marengo fut terminée, à ceux qui le félici-

taient sur cette belle journée : « Oui, bien belle, répondit mélancoliquement le premier Consul, si, ce soir, j'avais pu embrasser Desaix sur le champ de bataille. J'allais le faire ministre de la guerre, je l'aurais fait prince, si j'avais pu. » Bonaparte voulut du moins assigner aux restes de Desaix une sépulture digne de ses services. « A tant d'héroïsme et de vertu, disait-il dans un décret, je veux décerner des hommages tels que nul mortel n'en reçut jamais de pareils. Je donnerai à Desaix les Alpes pour piédestal et les religieux du grand Saint-Bernard pour gardiens. » Et, à la fin, à Sainte-Hélène, c'est encore le nom de Desaix qui erre sur ses lèvres avec le dernier soupir : « Desaix, Masséna, allez, prenez la charge, ils sont à nous! »

Le premier Consul ne fut pas le seul à pleurer la mort de Desaix. Comme autrefois la mort de Turenne, elle fut une calamité publique, et M. Beker a mis un soin religieux à décrire les cérémonies funèbres, à enregistrer les témoignages d'admiration qui la suivirent, à dresser la liste des discours, des poëmes, des monuments destinés à rappeler la mémoire de Desaix. L'Auvergne, notamment, se montra fière d'avoir produit une si éclatante et si pure illustration.

Desaix n'avait jamais voulu se laisser peindre. Aussi des souvenirs plus ou moins incomplets, une fantaisie trop souvent de mauvais goût, ont été jusqu'à présent l'inspiration presque unique de ceux qui se sont appliqués à faire revivre sur la toile, le bronze ou le marbre, cette mâle et douce figure. Après le livre de M. Beker, nous n'hésitons pas à af-

firmer que leur œuvre est à refaire. C'est dans ce consciencieux et noble ouvrage, qui honore à la fois et le panégyriste et le héros, que la peinture et la statuaire devront désormais chercher, non-seulement les traits du visage de Desaix, mais surtout cette connaissance délicate de l'âme, qui donne à la physionomie son caractère et sa vérité.

M. OZANAM

SA VIE, SES ÉCRITS[1]

I

(1853)

Le 8 septembre 1853, est mort à Marseille M. Frédéric Ozanam, docteur en droit, docteur ès-lettres, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris, membre des Académies Della Crusca et des Arcadiens, de l'Académie royale de Munich, de l'Académie de religion catholique à Rome, de l'Académie Tibérine, de l'Académie de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur.

En consacrant quelques lignes à sa mémoire, nous n'obéissons pas seulement à une émotion personnelle, à la reconnaissance d'un élève pour son maître, à l'impérissable attachement d'un ami qui survit à son ami : c'est au nom de la religion qu'il a servie, des lettres qu'il a honorées, de l'enseignement qu'il a fécondé, que nous venons déposer notre hommage sur son tombeau.

Frédéric Ozanam, d'une famille lyonnaise depuis

[1] *Œuvres complètes*. Paris, 1855.

longtemps célèbre dans les sciences, naquit à Milan, pendant l'occupation française, le 23 avril 1813. En 1817, son père, qui avait quitté la carrière des armes pour exercer la profession de médecin, vint se fixer à Lyon, où il ne tarda pas à conquérir une estime qui devint presque de l'illustration. Ce fut sous la conduite d'un tel père que le jeune Frédéric commença son éducation; il l'acheva sous la discipline éprouvée de M. l'abbé Noirot.

Dès lors, M. Noirot était en possession d'une autorité que le temps ne devait qu'affermir. Tout Lyon recherchait l'enseignement clair, pratique, religieux du docte prêtre, qui fortifiait la foi par la raison, épurait les ardeurs du jeune âge sans les attiédir, et, en redressant impitoyablement les esprits, était assez puissant pour captiver les cœurs. M. Noirot comprit aisément ce que valait Ozanam et Ozanam de quel prix lui devaient être les leçons de M. Noirot. De là cet indissoluble commerce que la mort seule a pu rompre; de là aussi, sans doute, cette maturité précoce qui, dès l'âge de dix-huit ans, permit à l'élève de publier son premier écrit, les *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*.

On était en 1831. Ozanam ne se laissa point absorber par les travaux arides d'une étude d'avoué, où il passa deux ans, ni par la culture assidue des langues, de l'anglais, de l'allemand et même de l'hébreu. Son âme émue et passionnée ne pouvait rester indifférente aux agitations qu'entraîne toujours après soi une grande crise sociale.

Mais il n'y participa que pour les tempérer, se

montrant, dès le début, tel que plus tard il devait être, dévoué au progrès, mais dévoué invariablement aussi à la cause du catholicisme.

Quelques années après, en 1836, tandis que les sectateurs attardés de Saint-Simon cherchaient encore la femme libre et plaidaient en faveur de l'égoïsme et des sens, huit étudiants fondaient la conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Ozanam se trouvait à la tête de cette conjuration pieuse, qui devait, suivant son expression, enlacer la France dans un réseau de charité. En même temps, il produisait son second écrit, *les Deux Chanceliers ;* il prenait successivement sa licence et son doctorat en droit ; il entrait enfin sous le patronage d'Ampère, dont il était devenu le commensal, dans ce monde des lettrés et des savants, où déjà sa place semblait marquée.

La ville de Lyon commençait à s'honorer de son jeune compatriote. Désireuse de le fixer dans ses murs, elle créa pour lui une chaire de droit commercial, qu'Ozanam occupa pendant deux années. Mais c'était dans une autre chaire que cet esprit ardent devait jeter tous ses feux.

Livré à ses propres inspirations par la mort de son père, qu'il avait perdu en 1837, Ozanam songea à se présenter au concours des Facultés, qui s'ouvrit à Paris en 1840.

Reçu docteur ès-lettres en 1838, avec un livre sur Dante qui, depuis, traduit en allemand, en anglais et quatre fois en italien, a eu les honneurs de deux éditions, il descendait dans la lice avec le double as-

cendant d'une réputation acquise et d'une vocation irrésistible. Aussi le concours ne fut-il pour lui qu'un triomphe; il en sortit le premier et accepta la suppléance que lui offrit immédiatement M. Fauriel.

Sûr désormais de la route qu'il devait tenir, Ozanam put réaliser le mariage qu'il avait rêvé. Dès l'année suivante, il épousait la femme qui fit la douceur de sa vie, mademoiselle Sous-Lacroix, fille du recteur de Lyon.

Pendant les deux années qu'il suppléa M. Fauriel à la Faculté des lettres de Paris, M. Ozanam, dont le zèle était infatigable, ne dédaigna pas de se charger d'une classe de rhétorique au collége Stanislas. C'est là que nous apprîmes à le connaître, à le vénérer, à le chérir. Nous n'oublierons jamais avec quelle bonté il s'abaissait jusqu'à des enfants, quel prestige exerçaient sur nous ses improvisations brûlantes, de quel souffle nous pénétraient ses discours. Le respect profond que nous imprimait sa présence suffisait seul à nous contenir. Il aurait fallu voir ces vingt-cinq ou trente écoliers, si insouciants d'ordinaire et si légers, avidement suspendus à la parole du maître, quand il expliquait quelque page d'Homère, de Virgile ou de Bossuet, pour comprendre tout ce qu'il y avait de talent chez Ozanam et de vivacité dans son talent.

Malheureusement pour le collége Stanislas, la mort de M. Fauriel, arrivée en 1844, en rendant Ozanam titulaire de la chaire de littérature étrangère, lui interdit tout autre enseignement que celui de la Faculté.

Ce fut donc là qu'il concentra toutes ses forces : plût à Dieu qu'il n'en eût pas abusé!

Mais M. Ozanam était une de ces natures excellentes, emportées dans le bien, excessives dans le devoir, travaillées, pour ainsi dire, par la fièvre des grandes idées et des grands sentiments. Ses leçons rappelèrent bientôt cet âge héroïque de la Sorbonne, où les salles se trouvaient trop étroites pour contenir le brillant auditoire de M. Cousin, de M. Villemain, de M. Guizot. On ne pouvait suivre son enseignement sans être remué; on ne pouvait l'entendre sans l'applaudir; il y avait dans sa pâle figure, son regard allumé, sa voix agitée et sonore, je ne sais quelle puissance électrique qui, parcourant l'assistance, la faisait frémir d'abord et ensuite éclater.

Les leçons d'Ozanam ne se résolvaient pas d'ailleurs en vaines et théâtrales déclamations. Revues dans le silence du cabinet, patiemment et longuement élaborées, il en tira l'*Histoire de la civilisation chez les Germains*, que, deux fois de suite, en 1849 et 1850, l'Institut jugea digne du prix Gobert.

Fatigué par tant d'efforts, l'éminent professeur reçut une mission pour l'Italie, qu'il revit alors pour la troisième fois, et où il passa une grande partie des années 1846 et 1847. Actif dans le loisir même, pendant qu'il remplissait l'objet de sa mission, en recueillant les matériaux qu'il publia en 1850 sous le titre de : *Documents inédits pour servir à l'histoire d'Italie, depuis le huitième siècle jusqu'au douzième siècle*, il se livrait aux intéressantes recherches qui lui permirent de publier en 1852 une gracieuse composition : *Saint François et les poëtes franciscains au treizième siècle.* M. Ozanam ne pouvait non plus s'empêcher

de considérer en politique l'Italie, qu'il étudiait en littérateur. Son esprit ne fut pas la dupe de son cœur, il revint en France enthousiasmé, mais troublé, des acclamations qu'on prodiguait à Pie IX.

C'est pourquoi la catastrophe de février l'étonna sans le surprendre. Au milieu de circonstances extraordinaires, il se crut des devoirs exceptionnels, et à une heure où tout paraissait un problème, il n'hésita pas à sortir de la paisible sphère de ses méditations pour se jeter avec le père Lacordaire et M. l'abbé Maret dans les luttes de la presse. *L'Ère nouvelle* fut fondée. M. Ozanam y soutint avec ardeur cette noble cause de l'indépendance italienne, trahie par le fortune aux champs de Novare. Une série d'articles sur *le Divorce* et *les Origines du socialisme* confirmèrent, en outre, sa réputation de penseur et d'écrivain.

Cependant sa santé dépérissait chaque jour davantage, et vainement ses amis effrayés l'exhortaient à prendre un indispensable repos. Indocile à leurs conseils, et comme s'il eût pressenti que le temps allait lui manquer, il poursuivait, tout haletant, ce qu'il appelait son œuvre définitive. Il se proposait, fouillant les origines, d'exposer l'état des lettres en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à cet admirable treizième siècle, dont l'histoire avait marqué ses débuts. C'eût été une *Histoire du progrès à travers les siècles de décadence*. Quelques admirables chapitres, des notes nombreuses et prêtes pour la rédaction, sont tout ce qui reste de ce livre à jamais re-

grettable. Depuis que des mains pieuses ont donné au public cette précieuse esquisse et ajouté plusieurs volumes de mélanges aux ouvrages que nous avons mentionnés, il a été facile de se convaincre que nul ne pratiqua mieux qu'Ozanam la loi chrétienne du travail, que lui-même avait éloquemment célébrée dans un discours de distribution de prix au collége Stanislas.

« Dans toutes les carrières, s'écriait-il, le souci principal est d'avancer, c'est-à-dire d'atteindre bientôt au point où l'on s'arrête, et les lettres elles-mêmes, tournées au gain, ne sont plus qu'un moyen de se reposer un jour, c'est-à-dire de n'écrire et de ne penser plus. C'est là, cependant, c'est dans les lettres que se fait mieux sentir ce bienfait de la loi du travail, et qu'on apprend à l'accomplir avec amour, sans intérêt et dès lors sans relâche. »

Mais enfin il fallut céder; M. Ozanam partit une dernière fois pour l'Italie, vers les derniers mois de l'année 1852. On peut dire que, dès cet instant, sa vie, toujours si méritante et si pure, fut une immédiate préparation à la mort. Sans perdre de vue ses chères études, ses regards se tournaient plus particulièrement vers le ciel, et, avec une candeur touchante, il ne cessait d'offrir à Dieu le sacrifice de lui-même et de lui demander pardon des fautes qu'il n'avait point commises. Quand approcha le terme fatal, il désira retrouver la France; entouré de sa famille, il lui manquait la patrie. Par une grâce méritée, la Providence lui accorda de mourir sur ce sol béni, au milieu des personnes qu'il aimait le plus au monde.

Si nous croyions permis de divulguer les secrets

domestiques, nous le montrerions, dans son testament, attentif à tout et à tous, parlant des derniers détails avec une simplicité antique et une angélique sérénité; uniquement occupé de son salut, du salut des siens, du salut même de la descendance qui pourra naître de l'unique et charmante enfant qu'il a laissée. Mais ce n'est point ici qu'il convient de louer l'homme privé; qu'il nous suffise d'avoir rappelé ce que fut l'homme public.

M. le doyen de la Faculté des lettres de Paris le disait avec raison, lors de la triste cérémonie qui réunissait à Saint-Sulpice les collègues d'Ozanam, ses amis, ses élèves, ses admirateurs : « Ozanam touchait presque à la gloire. »

Ceux qui ont su quelles charités le noble professeur répandait dans l'ombre, quels soins il donnait aux bonnes œuvres, combien il était accessible, serviable, protecteur, ceux-là pourront ajouter : « Ozanam fut un parfait chrétien. »

Ainsi est décédé, à quarante ans, cet homme rare. Son existence laborieuse, bienfaisante, désintéressée, et qu'on apprécie d'autant mieux qu'on en pénètre plus avant le fond intime, n'est-elle pas un utile exemple ?

II

(1855)

« Qui se souvient de Gohier et qui nomme encore Barras? » — C'est qu'en effet rien n'est plus viager que l'importance que donnent aux hommes les évé-

nements, la fortune ou les affaires. Assez souvent, ces heureux du tumulte ou du hasard se survivent à eux-mêmes; toujours ils finissent par tomber dans un oubli qui n'est rien moins que le complet anéantissement de leur mémoire.

Merveilleux privilége des lettres, au contraire! quiconque a voué son existence à leur culte sacré, accepté les nécessités qu'elles imposent : un incessant labeur, la médiocrité, parfois les dédains; celui-là, presque aussitôt, se révèle à ses contemporains. Peu à peu son nom acquiert parmi eux une véritable autorité, et, respecté tour à tour et célébré, se grave dans tous les esprits. Et si le génie de l'écrivain n'est pas seulement de l'industrie ou de la patience; s'il n'a fait en prenant la plume que céder aux instances de l'inspiration ou d'une conviction ardente, ce respect devient de l'admiration, cette célébrité de la gloire; son image transfigurée resplendit, aux yeux de la postérité, de l'immortel éclat de l'idéal.

Le littérateur éminent, l'éloquent professeur, le maître vénéré, dont, il y aura trois ans bientôt, nous déplorions la mort prématurée, Frédéric Ozanam s'avançait vers ces sommets lumineux. Un de ses biographes les plus considérables, le R. P. Lacordaire, n'a pas même hésité à voir en lui « un Agricola chrétien. » Nous ne saurions, quant à nous, consentir à de semblables exagérations. Mais pour modeste qu'ait été la vie d'Ozanam, retirée, occupée par le devoir, ses travaux lui vaudront certainement une illustration plus solide que celle qu'il eût jamais obtenue en courant l'opulente carrière des honneurs. Car le seul et

libre effort de son talent lui a suffi pour s'élever à soi-même un monument qui restera; que ses amis ont déjà consacré de leurs hommages; que nous voudrions nous-même saluer d'un dernier adieu. Ce monument ce sont ses œuvres.

Donnons d'abord le titre des huit volumes, dont elles se composent : *La Civilisation au cinquième siècle*, 2 volumes; —*Études germaniques*, 2 volumes; — *les Poëtes franciscains au treizième siècle*, 1 volume; — *Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle*, 1 volume; — *Mélanges*, 2 volumes. Quatre volumes seulement étaient déjà connus.

C'est dans les *Mélanges*, comme presque toujours il arrive, qu'il faut chercher les premiers écrits d'Ozanam. D'ordinaire, en effet, on ne débute point par des ouvrages de longue haleine; c'est par des compositions rapides, des pièces fugitives, des improvisations de circonstance que l'esprit essaye ses forces, de même que l'oiseau ses ailes par de timides excursions. Heureux ceux dont les premiers pas ne sont suivis d'aucune chute, et qui, parvenus à la maturité de l'intelligence, n'ont rien à regretter de la spontanéité de leurs élans! Ozanam eut ce rare bonheur. Nourri dans les maximes d'une foi austère; confirmé par l'étude dans de salutaires croyances, que le doute put assaillir, mais non pas ébranler; pénétré de leur certitude, de leur beauté, de leur vertu, ce fut à les défendre qu'il consacra ces heures matinales de la jeunesse que les mieux doués emploient d'ordinaire à rimer des tragédies, à composer des romans, à imaginer des utopies. Les disciples de Saint-Simon fai-

saient bruit de la doctrine de ce bizarre rêveur. Il entreprit de prouver combien était informe, stérile, dangereux, ce plagiat d'un christianisme renversé; et son argumentation n'a présentement rien perdu de sa valeur, ni même, à certains égards, de son opportunité. Car l'illusion est éternelle comme l'erreur, et nous ne croyons pas calomnier notre temps, en affirmant qu'il abonde encore en esprits généreux, mais déçus, qui appellent de leurs vœux un état social où, les besoins de la nature humaine étant supprimés, une nouvelle organisation s'établirait, d'après je ne sais quels principes obscurs de cabale et de géométrie.

L'apologie du christianisme, telle fut, dès le commencement, la pensée qui s'empara de Frédéric Ozanam. Elle devait ne pas l'abandonner un instant; il avait trouvé et saisi, pour ne le jamais quitter, le fil conducteur de ses travaux.

Or le christianisme n'avait pas seulement pour lors à lutter contre les novateurs : son adversaire le plus redoutable, parce qu'il était tout ensemble le plus ancien et le plus familier, c'était cette négation systématique, opiniâtre, et jusqu'à un certain degré savante, qu'on nommait le rationalisme. Ozanam se laissa aller à la facile séduction d'un parallèle où, sous le titre des *Deux Chanceliers d'Angleterre,* opposant l'un à l'autre Thomas Becket et François Bacon, le martyre de l'archevêque et la disgrâce honteuse du courtisan, il crut démontrer ainsi ce que peut le christianisme pour ennoblir les âmes, à quel point le rationalisme est impuissant à les préserver

de l'avilissement. Nous ne nous dissimulons pas ce qu'un pareil procédé a d'arbitraire. C'est pourquoi ce qui nous frappe dans cet opuscule, ce que nous aimons à y louer, c'est, plus que tout le reste, le sens droit, qui empêche la sévérité de l'auteur de dégénérer en partialité. Plus discret que M. de Maistre, l'ambition maladive de Bacon, ses faiblesses de caractère, les bassesses de sa conduite sont par lui impitoyablement condamnées, sans qu'il en vienne pourtant à méconnaître la sagacité de ce poétique génie. Sous l'équivoque dénomination de rationalisme, il n'a garde surtout de proscrire toute philosophie. Nous ne savons même si la nature de son esprit ne l'inclinait pas plutôt vers la philosophie que vers les lettres. Quoi qu'il en soit, la philosophie ne devait point être antipathique à un homme qui allait inaugurer sa réputation par un livre sur Dante et la scolastique.

Il est impossible de ne pas remarquer combien notre âge s'est subitement épris des poëmes du vieil Alighieri. De jeunes littérateurs, tels que M. Ratisbonne, de graves magistrats, tels que le président Mesnard, les traduisent en vers ou en prose; on en disserte dans les revues; M. Lamennais lui-même y a cherché un dernier thème à ses lugubres divagations. Dante, en un mot, semble destiné, de nos jours, à remplacer Horace, qui seul jusque-là avait eu le privilége de charmer d'innocents loisirs. Et, à y regarder de près, il y a là évidemment plus qu'un caprice de la mode, plus qu'une substitution de fantaisie. Quelle différence, en effet, entre deux générations, dont l'une scande amoureusement :

Mæcenas, atavis edite regibus...

et dont l'autre se plaît à la sombre horreur de cette inscription :

Vous qui entrez, laissez toute espérance!
(*Inferno*, III, 40, 3.)

Ce n'est rien moins, à notre avis, que le symptôme d'un radical changement dans les mœurs.

Lorsque M. Ozanam publia son bel ouvrage sur *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, cette disposition des esprits ne s'était pas encore pleinement manifestée. On peut donc à bon droit, et dans une assez large mesure, revendiquer pour lui l'honneur d'avoir accrédité en France les chants du poëte florentin. Son livre n'est ni une traduction, ni un simple commentaire; c'est une étude attachante, où, à force d'érudition et de sensibilité, d'imagination et de raison, il place le lecteur au centre même de cette incomparable épopée de l'*Enfer*, du *Purgatoire*, du *Paradis;* lui en découvre les splendeurs; lui en explique le sens hiéroglyphique, en même temps qu'il l'initie à toutes les agitations de la grande âme du Dante. La critique dantesque pourra compter de plus audacieux interprètes; elle n'en aura pas de plus persuadés ni de plus persuasifs qu'Ozanam.

Aussi bien n'était-ce pas au hasard, mais par une prédilection marquée qu'il avait appliqué à un tel sujet toute la vigueur naissante de son talent. Le treizième siècle lui était apparu comme l'âge d'or du

christianisme, et, parmi les nobles figures de cette époque héroïque, l'amant de Béatrix, sa mélancolie douce et fière, le prestige sacré de l'infortune, avaient particulièrement attiré ses regards et captivé son attention.

Dante n'avait-il pas d'ailleurs comme créé cette langue italienne, si souple et si harmonieuse, si aristocratique à la fois et si populaire, gracieuse dégénérescence de la langue du droit et des affaires, mieux appropriée que le latin sans doute au ciel bleu de l'Italie, à la voluptueuse langueur de ses peuples, à leur passion pour la beauté, la musique et les arts. L'œuvre du Dante enfin ne se trouvait-elle pas être une réfutation anticipée et péremptoire du reproche banal qu'on devait plus tard adresser au christianisme d'étouffer, de détruire toute poésie ? Car qui oserait comparer les enfances d'Homère aux sublimités métaphysiques de la *Divine Comédie ?* Il y a plus, ce poëme tout catholique, illuminé en quelque sorte et non point obscurci par le mystère, de combien n'est-il pas supérieur aux compositions protestantes de Klopstock et de Milton, adultère mélange de paganisme et de révélation ? Tous ces motifs avaient fixé les préférences d'Ozanam, éveillé ses sympathies, excité ses ardeurs. Rendre un littéraire hommage au génie du Dante, ce lui était, en outre, ce lui était surtout rendre un public hommage au Dieu de son cœur.

Mais si Dieu se manifeste dans les chants des poëtes; si l'incompréhensibilité même de sa nature se fait pressentir dans le vague de leurs harmonies, nulle part sa présence n'est plus éclatante que dans

la succession des événements humains. Pour qui se met au point exact de perspective, l'histoire devient éminemment la *Divine Comédie*.

M. Guizot, M. de Barante, M. Augustin Thierry, par la généralité des vues, le pittoresque de l'exposition, la noblesse et l'agrément du style, avaient ranimé parmi nous le goût désintéressé des études historiques. Mais ils s'étaient simplement proposé de raconter des épisodes, ou s'ils avaient tenté de remonter jusqu'aux origines, il faut bien reconnaître que leurs recherches n'égalaient pas en patience, en étendue, en profondeur, les investigations de l'Allemagne érudite. En effet, aux Allemands rien n'échappe : philologie, poésie, archéologie, traditions, chercheurs infatigables, scrupuleux jusqu'à la minutie, ils fouillent, ils scrutent, ils remuent tout le passé et en tout sens. On les pourrait appeler, à bon droit, les ouvriers de la science fossile, et Lessing, un des leurs, n'a pas craint de les comparer au coq de la fable, lequel détourne une perle, pour lui de nul usage. Lessing ajoute que les Français sont les lapidaires qui excellent à polir cette perle, à lui donner par l'enchâssure tout le prix qu'elle doit avoir. Cet apologue convient assez, ce semble, aux *Études germaniques*.

Ces études, où M. Ozanam a résumé, en les vivifiant, les consciencieux travaux de l'Allemagne, ont été honorées de tels suffrages, et l'Académie des inscriptions et belles-lettres leur a décerné des témoignages si réitérés d'adhésion, que nous n'avons guère à signaler leur haute portée. Nous remarquerons seule-

ment ce qu'il a fallu d'art à l'auteur, nous dirons même d'inspiration, pour reconstruire un tout vivant, à l'aide de débris morts et épars. Sous son souffle, les légendes s'animent, les textes oubliés ou obscurs prennent une signification qu'on ne leur soupçonnait pas; du milieu même d'une époque de larmes, de dévastation et de sang, se dégage une trilogie grandiose, dont les hommes sont les acteurs, mais dont la Providence s'est manifestement réservé la conduite et le dénoûment. Et d'abord, ce sont les Germains, au fond de leurs forêts inviolables, tout frémissants de férocité, mais aussi de cette âpre vertu que Tacite a célébrée; adonnés au fétichisme et retenant néanmoins les traces indélébiles d'un culte plus pur. Les frivoles rhéteurs du dix-huitième siècle préconisaient dans l'état sauvage l'état de nature. L'état sauvage n'est qu'un état de dégradation. Mais pire est la dégradation d'un peuple, lorsqu'elle provient du débordement actuel des mœurs. Une population sauvage s'est déjà retrempée, en quelque sorte, dans les nécessités de sa dure existence; une société corrompue n'est qu'un cadavre en dissolution. Aussi, vienne l'heure où Germains et Romains se trouveront en présence, et, le second acte d'un drame gigantesque s'accomplissant, on verra les maîtres du monde disputer vainement à ceux que naguère ils méprisaient une domination alanguie par les triomphes et ruinée par les vices. Les barbares régneront au Capitole, et relégués longtemps, comme pour une expiation secrète, dans les brumes, les neiges et les marécages, ils entreront à leur tour en possession de ces heureu-

ses contrées où l'atmosphère est douce, où croît la vigne, où fleurit l'oranger. Et, en dernier lieu, afin de clore cette épopée, la prédication chrétienne, domptant, façonnant de farouches et grossiers caractères, introduira l'ordre au sein du chaos, et au sein des ténèbres la lumière. Les cathédrales dont elle sèmera les bords du Rhin, l'Europe entière, postes militaires et religieux, marqueront comme les étapes d'une civilisation qui est en marche, jusqu'à ce que, le front ceint par la victoire et la papauté, entouré de ses barons et de ses clercs, dans ce fauteuil de marbre que l'on montre encore au Münster d'Aix-la-Chapelle, s'assoie le représentant des monarchies nouvelles, Charlemagne, dans la main droite tenant le glaive qui prépare la paix et l'unité des territoires, et, dans la main gauche, le globe surmonté de la croix, symbole de la paix et de l'unité des esprits.

Pour être efficace, il était d'ailleurs nécessaire que la prédication chrétienne se perpétuât. C'est pourquoi elle se continue à travers tout le moyen âge, en prépare les déploiements, en calme les angoisses douloureuses, et nous la voyons s'incarner à la fin dans les ordres religieux. En écrivant un volume sur les poëtes franciscains au treizième siècle, le dessein d'Ozanam était de démontrer, une fois de plus, comment le christianisme était parvenu à plier, à attendrir les âmes, à rouvrir en elles les sources taries des bienfaisantes émotions. En effet, quel plus touchant exemple de charité, quel plus aimable modèle de mansuétude et de candeur que ce fils d'un riche marchand d'Assise, qui se voue à la pauvreté et la nomme sa

reine, rallie sous l'étendard de cette étrange souveraine des milliers d'intrépides soldats, et, le cœur ivre d'un céleste amour, interpelle dans un musical langage les plantes, les oiseaux, les bêtes; proclamant, de la sorte, l'universelle fraternité des créatures? M. Ozanam s'était complu à développer à larges traits le sens historique de ces hymnes de saint François; mais il avait laissé à une plume encore plus délicate que la sienne le soin de les traduire, et c'est grâce à cette précaution charmante que les *Fioretti*, à passer par les mains d'une femme, n'ont rien perdu de leur parfum ni de la fraîcheur de leur corolle.

M. Ozanam touchait à peine à la maturité de l'âge, et cependant, comme s'il eût été averti de sa fin prochaine, il pressait, inquiet, hors d'haleine, la rédaction de ce qu'il appelait son œuvre définitive. «Je me propose, disait-il, d'écrire l'histoire littéraire du moyen âge, depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du treizième et jusqu'à Dante, à qui je m'arrête, comme au plus digne de représenter cette grande époque. Mais dans l'histoire des lettres, j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur, et dans la civilisation j'aperçois surtout l'ouvrage du christianisme. Toute la pensée de mon livre est de montrer comment le christianisme sut tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau.» Dessein profond, digne de celui qui l'avait conçu! car Ozanam n'était pas de ces esprits attardés, qui, s'obstinant par défiance à chercher dans les lointains d'un passé qu'ils ignorent le

type de toute civilisation, prennent l'immobilité pour l'idéal, comme si l'immobilité n'était pas le régime même de la mort! Ame noble et vigoureuse, il croyait, au contraire, que le mouvement c'est la vie; il croyait aux chutes, mais aussi aux réparations; il croyait, pour reprendre ici ses propres expressions, « qu'il y a dans chaque décadence un progrès caché que le christianisme assure, qui s'accomplit obscurément, sourdement, et pour ainsi dire par des voies souterraines jusqu'à ce qu'il se fasse jour, et éclate enfin dans une plus juste économie de la société. » Et c'était l'exposition de cette consolante doctrine qui occupait les premiers chapitres de l'ouvrage, objet de ses sollicitudes, vestibule majestueux d'un édifice qu'il ne devait pas achever.

Pendent opera interrupta....

Il faudrait maintenant, pour ne rien omettre, revenir aux fragments, et énumérer toutes les pièces détachées qu'ils renferment : de nombreux articles publiés dans le *Correspondant* ou *l'Ère nouvelle*, des plans de leçons de littérature ou de droit, des notices biographiques sur d'illustres amis, MM. Ampère, Ballanche, Fauriel. Mais au lieu de nous arrêter à une sèche et aride nomenclature, nous préférons terminer cette rapide analyse en transcrivant quelques lignes du plus intéressant de ces fragments. — M. Ozanam se trouvait à Biarritz et s'apprêtait de là à visiter l'Espagne; voici par quelle admirable description de la

mer il ouvrait le récit de ce voyage, qu'il intitulait pieusement *Pèlerinage au pays du Cid.*

« Les montagnes sont toutes divines; elles portent l'empreinte de la main qui les a pétries. Mais que dire de la mer, ou plutôt que n'en faut-il pas dire? La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier aspect, mais il faut la contempler longtemps pour apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de le beauté qu'on appelle la grâce. Homère le savait bien, et c'est pourquoi, s'il donnait à l'Océan des dieux terribles et des monstres, il le peuplait en même temps de nymphes et de sirènes enchanteresses. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sous un ciel pur. Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plaine de sable ou caresser les rochers qui encaissent la plage. Le flot montait contre l'écueil, et jetait sa blanche écume où la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans les jardins des rois. Mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels. Chaque jour ils recommencent, et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées. Ces mêmes vagues, si caressantes maintenant, ont des heures de colère où elles semblent déchaînées comme les chevaux de

l'Apocalypse. Alors leurs blancs escadrons se pressent pour donner l'assaut aux falaises démantelées qui défendent la terre. Alors, on entend des bruits terribles et comme la voix de l'abîme redemandant la proie qui lui fut arrachée aux jours du déluge. Au delà de cette variété inépuisable, apparaît l'immuable immensité. Pendant que des scènes toujours nouvelles animent le rivage, la pleine mer s'étend à perte de vue, image de l'infini, telle qu'au temps où la terre n'était pas encore et quand l'Esprit de Dieu était porté sur les flots. David avait aussi admiré ce spectacle, et peut-être, du haut du Carmel, son regard embrassait-il les espaces mouvants de la Méditerranée, lorsqu'il s'écriait : « Les soulèvements de la mer sont admirables, » *mirabiles elationes maris.*

« Tout ceci est peut-être bien solennel à un début de voyage; mais on sait que les pèlerinages s'ouvrent par des psaumes. »

Cette citation peint M. Ozanam tout entier. Elle atteste tout ce qu'il y avait dans cette riche nature d'abondante poésie en même temps que de réflexion laborieuse. Il n'y a pas jusqu'au titre même de son excursion à Burgos qui ne serve à caractériser cet homme excellent. Oui, l'image peut être vieillie, la métaphore usée, mais aucune expression, selon nous, ne convient mieux pour qualifier la vie d'Ozanam et la louer, que l'expression même de pèlerinage. Pèlerin au milieu d'un siècle de scepticisme, l'invariabilité de sa foi a constitué l'unité de sa vie, comme aussi elle a donné à ses travaux leur règle et leur fé-

condité. Ces travaux, nous n'en doutons pas, assureront à leur auteur une réputation durable; car leur importance demeure hors de conteste, et nul ne les pourra consulter, non-seulement sans s'y instruire, mais encore sans désirer devenir meilleur.

SECONDE PARTIE

DE LA RÈGLE.

DE L'AME.

DE LA VIE FUTURE.

DE LA RÉFLEXION.

DE LA RÈGLE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU COLLÉGE STANISLAS

(Août 1851)

Messieurs,

J'obéis aux usages en ouvrant cette solennité par des paroles qui doivent être à la fois un hommage, un encouragement et un adieu. Nous devons des hommages aux vainqueurs de nos paisibles luttes ; nous vous devons à tous, jeunes élèves, des encouragements pour vos efforts durant cette année ; à tous aussi nous vous devons un cordial adieu.

Quelques-uns ont achevé leur cours d'études, et déjà la vie du collége ne leur est plus qu'un souvenir. La plupart, au contraire, reviendront ici en continuer avec zèle les exercices et les travaux. Que les uns et les autres me permettent de leur parler une dernière fois, ou une fois de plus, de ce qui donne à ces exercices leur vie, à ces travaux leur utilité, c'est-à-dire de la puissance de la règle. Trop souvent on s'imagine que

la règle est un joug importun qu'il faut subir tant qu'on est faible, et rejeter dès qu'on est fort. Je voudrais combattre en vous, sinon détruire, ce préjugé pernicieux, et, renversant les termes par lesquels on l'exprime, vous montrer jusqu'à l'évidence que la pratique de la règle est en toutes choses un principe de force, tandis que le mépris de la règle engendre fatalement une irrémédiable faiblesse.

Sans doute, il suffirait, pour vous en convaincre, de vous rappeler que si cette maison prospère, c'est que la règle en est l'âme qui ne sommeille jamais, et que vous-mêmes n'avez été vraiment bons et vraiment heureux qu'autant que vous avez su triompher de vos langueurs par la règle, ou lui sacrifier vos fantaisies et vos caprices. Mais je craindrais que mon discours ne portât pas assez loin. Vous penseriez peut-être que la règle, ici reine absolue, n'étend point son empire hors de ces murs, et qu'exempts désormais d'une fatigante contrainte, vous allez, pour un temps ou pour toujours, ne relever que de vous-mêmes, et trouver dans le monde une complète indépendance. Si tel était votre espoir, jeunes élèves, il serait complétement déçu. Le monde, on l'a répété, est un théâtre ; vous n'en connaissez encore que les splendides décorations et les magiques perspectives. Plus tard, quand vous aurez considéré de près le spectacle qui maintenant vous enchante, vous découvrirez que tout s'y meut par poulies et par rouages, et vous ne douterez plus que le jeu des machines, aussi bien que celui des acteurs, ne doive à la règle son mouvement, sa précision et sa continuité. Souffrez donc que,

prévenant ces tardives leçons de l'avenir, j'essaye d'affermir en vos âmes l'amour de la règle, le jour même où il semble que vous échappiez à ses rigueurs.

Messieurs, dans la nature tout est réglé, et l'univers entier atteste à qui le contemple que tout y a été disposé avec poids, nombre et mesure. Ce n'est point au hasard que les astres gravitent dans les cieux, que la lumière en s'épanchant produit la diversité des couleurs, que les nuages nous envoient tour à tour ou les neiges ou les pluies, que les espèces enfin se développent sans se confondre et se perpétuent sans varier. La règle est partout, parce que Dieu est partout.

Mais les lois qui régissent les corps sont grossières en comparaison de celles que chacun de nous porte en soi-même, et qu'il a reçues, pour qu'à leur aide il réalise dans ses œuvres les sublimes notions du beau, du vrai, du bien, que conçoit son intelligence, que son cœur devine, et dont l'ensemble constitue l'idéal. Tous les hommes soupirent après l'idéal, car tous désirent et tous espèrent. Or, tandis que les uns cherchent à s'y élever par l'observation de la règle, il en est d'autres qui, repoussant toute discipline comme une entrave, prétendent s'y élancer d'un plein vol. Les premiers seuls arrivent au but et on les compte, tant ils sont rares; les seconds n'embrassent que des chimères, et, malgré leur orgueil, finissent par se perdre dans les rangs d'une foule ignorée. Ceux-là ont admis une loi qui leur commande, et c'est par où ils sont féconds; ceux-ci ont voulu être à eux-mêmes leur règle, et c'est pourquoi ils ne produisent rien de durable ni rien de grand.

Plus remuants qu'actifs, plus désireux de ce qui n'est pas que mécontents de ce qui est, ils ne deviennent pas moins funestes à la société qu'à eux-mêmes. Leur conduite aventureuse n'est qu'un tissu d'accidents, leur croyance un amalgame de préjugés confus, et s'ils se mêlent à la vie publique ou qu'ils entreprennent de parler ou d'écrire, en courant après la distinction, ils tombent dans l'extravagance. Encore cette extravagance n'a-t-elle pas même le mérite de la nouveauté.

De tout temps, en effet, des esprits se sont rencontrés qui, frappés de vertige et amoureux du paradoxe, ont regardé les convictions du genre humain comme des platitudes, les faits comme des non-sens, les préceptes les plus inviolables comme des maximes surannées. Ces rares génies ne marchent pas, ils planent; la terre leur est un séjour odieux, ils habitent l'empyrée; ils fuient la joie, parce qu'elle est vulgaire, et cherchent dans la tristesse des raffinements de volupté. En prose ils font des vers et en vers font de la prose. Idolâtres de la forme, ils négligent le fond comme accessoire, et le désordre de leur langage n'a d'égal que le désordre de leurs idées. Aussi, entre leurs mains, l'histoire devient un pamphlet ou une enluminure; la tragédie n'est plus pour eux la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure, et la comédie elle-même, vide de caractères, se change en un verbiage de mauvais goût. Ce n'est point aux âmes, c'est aux corps qu'ils s'adressent; la sensation leur est tout, le sentiment presque rien. Artistes à

rebours, au lieu de fixer leurs regards sur les types éternels que manifeste la raison et d'y accommoder leurs ouvrages, ils ont pris pour modèle leur mobile et étroite personnalité. Faut-il s'étonner après cela que la copie participe des laideurs de l'original?

C'est bien pire encore quand les contempteurs de la règle se permettent de toucher à la philosophie. L'amour de la sagesse devient alors à la lettre l'amour de la folie, et il n'est pas d'ineptie qu'ils ne défendent avec intrépidité. Jusqu'à eux, le genre humain a langui dans l'ignorance; révélateurs inespérés, ils vont enfin lui apprendre le secret des choses. Tantôt donc ils soutiennent que l'homme, né d'un peu de boue échauffée par le soleil, a d'abord été plante, et puis poisson, avant d'acquérir cette perfection d'organisme qui le rend supérieur au reste des animaux. Tantôt ils en font une pure réceptivité, que les impressions remplissent et animent, de même qu'une harpe éolienne résonne sous l'action du vent qui l'agite. D'autres fois, dédaigneux des hypothèses, ils se piquent d'une extrême rigueur : logiciens à tout rompre, ils mettent leur orgueil à être absurdes d'une manière continue, et s'ils déraisonnent, ils veulent au moins que ce soit par syllogisme. Ils s'évertuent à combiner des idées et ne combinent que des mots; mais il y a dans leur jeu tant de prestesse que la multitude imbécile se prend parfois à applaudir ces bateleurs de la pensée.

Certes, on aurait pitié d'aussi beaux esprits, si, avant tout, il ne fallait les craindre. Mais ils ne se contentent pas d'envahir en barbares le domaine de

la littérature, et de calomnier la philosophie par leurs conceptions insensées, ils s'ingèrent de gouverner les États.

A Dieu ne plaise que j'expose ici tant de systèmes, souvent puérils et toujours dangereux, où l'audace tient lieu de génie, où la justice est suppléée par la force, et où la liberté expire sous l'artifice des combinaisons. C'en est assez, je pense, pour établir que le mépris de la règle n'aboutit jamais qu'à des singularités méprisables.

Qu'est-ce donc que la règle, Messieurs, et comment se fait-il que la vraie littérature, la vraie philosophie, la vraie politique, doivent être une littérature, une philosophie, une politique réglées ? Vous le comprendrez aisément : c'est que, si Dieu, en créant l'univers, a observé des lois certaines ; l'homme, imitateur de Dieu, doit aussi assujettir son travail à une règle déterminée. Mais, pendant que Dieu trouve dans son propre être les lois de son action, l'homme est tenu de chercher au-dessus de lui-même une règle qui n'aura d'efficace qu'autant qu'elle aura de l'autorité. Cette règle, par conséquent, ne se confond pas avec le sentiment et l'imagination, qui sont personnels : elle est absolue et les domine ; elle ne dépend pas de notre libre arbitre ; elle s'impose à nous ; elle est obligatoire, révélée, divine ; disons le mot, dans son essence, elle est Dieu même.

Ainsi, Messieurs, se conformer à la règle, c'est ressembler à Dieu, de telle sorte que cette ressemblance se trouve être la condition du développement de la vie, comme elle en a été le principe et l'origine.

Mais laissons les abstractions, et consultons l'expérience. D'où vient, par exemple, que le dix-septième siècle resplendit d'un si vif éclat, et passe sans conteste pour une des plus belles époques de notre histoire? Pourquoi, au contraire, le siècle suivant paraît-il être, à certains égards, une période de décadence? C'est que le siècle de Louis XIV a aimé la règle, et que le siècle des encyclopédistes l'a méprisée. — Corneille, Racine, Molière n'étaient pas des esprits médiocres. Voyez cependant avec quelle attention ils observent la nature humaine, avec quel scrupule ils mettent en pratique les préceptes infinis de leur art, avec quelle ardeur ils étudient les modèles du passé! De là ces chefs-d'œuvre accomplis, que personne assurément ne songerait à comparer ni aux tragédies hâtées de Voltaire, ni aux drames bourgeois de Diderot, ni aux pastiches incolores de Destouches. — Descartes, Leibniz, Malebranche, ont donné, je l'avoue, dans des illusions étranges. Mais quels successeurs. à ces grands hommes que Condillac, Helvétius et Lamettrie! — Au dix-septième siècle, la règle est encore plus obéie, s'il est possible, dans les actions que dans les écrits. On y respecte avec sincérité et on y sert avec amour le pouvoir établi, parce qu'on voit en lui le plus sûr garant de la félicité nationale. On y réprouve unanimement « ces humeurs brouil-« lonnes et inquiètes, qui, n'étant appelées, ni par « leur naissance, ni par leur fortune, au maniement « des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire « toujours en idée quelque nouvelle réformation. Car « ces grands corps sont trop malaisés à relever étant

« abattus, ou même à retenir étant ébranlés, et leurs « chutes ne peuvent être que très-rudes [1]. »

Est-ce moi qui parle? Non, Messieurs; c'est le père des libres penseurs, l'immortel auteur du *Discours de la Méthode.* — L'autorité n'est si forte à cette époque que parce qu'on la dérive de sa véritable source, qui est Dieu. L'idée de Dieu domine toutes les âmes; elle en remplit la vaste capacité; elle les possède d'une prise si ferme, que les vies les plus compromises finissent presque toujours par d'héroïques repentirs.

Au dix-huitième siècle, tous les esprits sont travaillés d'une inquiétude fébrile et dissolvante. On y sonde jusque dans leur source les coutumes établies, pour y remarquer leur défaut d'autorité et de justice, ne s'apercevant pas que c'est un jeu sûr pour tout perdre [2]. On s'excite par le sarcasme et par le rire au mépris de la loi; on ne croit plus en l'Évangile, mais on croit en Mesmer et en Saint-Martin. Affranchie de ses maîtres, mais aussi de raison et de pudeur, la France se précipite et s'affaisse épuisée!

S'il me fallait, Messieurs, opposant l'un à l'autre le dix-septième siècle et le dix-huitième, personnifier en deux hommes leurs tendances contraires, je retrouverais dans Bossuet et dans Rousseau les types fidèles de cet esprit de règle et de cet esprit de dérèglement.

Bossuet n'est pas un novateur en fait de langage; mais ce maître dans l'art de bien dire n'ignore aucune

[1] *Discours de la Méthode*, 2e partie.

[2] Pascal, *Pensées*, 1re partie, article VI.

des ressources permises à l'orateur ou à l'écrivain. Selon lui, « la langue française doit avoir la hardiesse qui convient à la liberté, mêlée à la retenue, qui est l'effet du jugement et du choix, » et s'il tient « que la licence doit être restreinte par les préceptes, il défend néanmoins qu'une trop scrupuleuse régularité, qu'une délicatesse trop molle n'éteignent le fond des esprits et n'affaiblissent la vigueur du style [1]. » Rousseau a créé une diction nouvelle, imprégnée de sentiments, brillante d'images, pittoresque comme les sites où il vécut, mais enflée, prétentieuse, déclamatoire, sonore, parce qu'elle est creuse. — Bossuet n'imagine pas l'homme ; il le voit tel qu'il est, mélange de misère et de grandeur, roi banni, mais non pas sans retour, être industrieux et sociable, « dont six mille ans d'observations n'ont pas épuisé l'énergie, qui cherche et qui trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il puisse trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions [2]. » Rousseau déplore dans la société une corruption, dans l'industrie humaine un moyen de ruine, et ses regrets, ses vœux même réclament la vie primitive et sauvage, dont la vie champêtre n'offre qu'une trace affaiblie. Les hommes, à l'en croire, furent perdus « le jour où, ayant enclos un terrain, l'un d'eux s'avisa de dire : Ceci est à moi, oubliant que les fruits sont à tous, et que la terre

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XXIX, p. 358 ; *Discours de réception à l'Académie française.*

[2] *Id.*, *ibid.*, t. XXII, p. 237 ; *Connaissance de Dieu et de soi-même.*

n'est à personne [1]. » Que vous semble, Messieurs, de pareilles maximes, et ne pensez-vous pas que la théorie du *Contrat social*, qui en découle, est plus reprochable encore que la *Politique sacrée*, malgré ses imperfections? Bossuet enfin enseigne une morale austère, mais solide, qui ne souffre ni biais, ni tempéraments, ni détours, dont la lumière est pénétrante et qui subjugue par sa majesté. Rousseau ne cesse de célébrer les passions comme règle unique de conduite, et substitue aux claires notions de l'intelligence les sentiments ténébreux du cœur. — Rousseau eût tenu sa place dans une académie; Bossuet pouvait de plus siéger dans les conseils d'un État. Celui-là, «génie ampoulé [2],» forma une génération de rhéteurs; celui-ci apprit aux hommes de son siècle à ne point dévier du sentier pénible de la règle, où, pour emprunter ses expressions, « on grimpe plutôt qu'on ne marche [3]. » — Aujourd'hui entre Bossuet et Rousseau, entre la règle que tous acceptent et la règle que chacun imagine, le dix-neuvième siècle est mis en demeure de choisir, et de ce choix dépend sa destinée.

Il en est, Messieurs, des individus comme des peuples, et chaque homme doit aussi choisir entre ces deux routes, dont l'une, celle de la règle, par l'épreuve nous conduit au bonheur; l'autre, celle du déréglement, d'abord large et riante, se termine à d'inévi-

[1] Rousseau, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 159; *Discours sur l'origine de l'inégalité.*

[2] *Id.*, *ibid.*, *Confessions*, t. I, p. 95.

[3] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XI, p. 9; *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

tables abîmes. C'est Hercule hésitant à l'entrée de deux chemins, Hercule sous les traits d'un jeune homme, car la jeunesse est l'âge de la perplexité.

Qui n'a connu en effet cette heure mystérieuse où, les puissances de l'âme s'éveillant du sommeil de l'enfance, on se trouve pris d'un saint délire, et tout enivré d'amour pour le beau, le juste et le vrai?

L'idéal nous semble alors une patrie lointaine, qu'il nous faut reconquérir par delà des mers, et « comme « nous nous sentons forts et vigoureux, nous bannis« sons la crainte et tendons les voiles de toutes parts « à l'espérance qui nous enfle et nous conduit [1]. » Vainement la conscience nous crie : L'idéal est en vous-mêmes; sachez l'y découvrir et vous serez heureux. Incrédules et sourds, nous nous élançons sur un océan gros d'orages, où nos avides regards poursuivent, sans l'atteindre, une Ithaque fugitive. Découragés, languissants, abattus, nous regagnons enfin les rivages que nous avions quittés, et l'imagination séductrice n'a pour nous consoler qu'une plainte harmonieuse :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite, et vous être éloignées
Me croyant satisfait;
Pour revenir encor m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait [2]?

Ce que nous leur avons fait, Messieurs? Nous en

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XI, p. 428; *Panégyrique de saint Bernard.*

[2] Vict. Hugo, *les Feuilles d'automne*, XIV.

avons mal usé. Nous avons brisé la règle qui est le ressort de la vie, et voilà pourquoi nous tombons dans une mélancolie profonde, plagiaires misérables des René et des Werther.

Vous donc qui nous restez, jeunes élèves, persévérez dans l'obéissance à la règle qu'on vous impose. Ces couronnes qui vous attendent, cette assistance nombreuse qui vous réserve ses applaudissements, tout l'appareil enfin qui vous environne, vous marquent déjà qu'il y a tout ensemble honneur et profit à lui obéir. Un jour viendra où vous apprécierez mieux encore ce qu'elle a de large, de bien entendu et de paternel. En attendant, suivez ses prescriptions sans réserve, et parcourez sans impatience les différents degrés qu'elle vous assigne. Elle ne se propose rien d'inutile, rien même de superflu. En rectifiant votre langage, elle rectifie vos sentiments et vos idées; elle imprime à votre conduite une direction suivie, et, par une discipline salutaire, s'efforce de vous rendre capables de remplir à votre tour les devoirs qui, dès maintenant, sont départis à vos aînés.

Quant à vous qui allez entrer dans le monde, Messieurs, entrez-y, je vous en conjure, avec cette conviction décidée que là aussi, que là surtout, la règle est essentielle et sacrée. Je ne sais s'il y aura parmi vous beaucoup de littérateurs, de philosophes, d'hommes d'État; mais ce qui est certain, c'est que vous devez tous être vertueux, c'est-à-dire réglés. Mettez à respecter la règle une inébranlable fermeté. On n'exigera point de vous des vertus exceptionnelles; vous auriez même tort d'y prétendre. Les

vertus journalières sont à la fois les plus utiles et les plus méritoires. Observez-les avec constance, et si jamais elles vous relèguent dans une obscurité qui vous attriste, consolez-vous en réfléchissant que la pratique de la règle ennoblit seule, et que l'homme illustre par excellence est l'homme vertueux. Souvenez-vous d'ailleurs que les natures les mieux douées restent stériles, ou se dissipent comme une vile poussière, quand elles ne sont pas contenues et dirigées par la règle. On peut, en la méprisant, obtenir un succès éphémère ou goûter des jouissances d'un instant; c'est le respect de la règle qui assure la durée à nos œuvres et à notre bonheur la stabilité. « Il y a, dit quelque part La Bruyère[1], de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps. »

[1] *Caractères*, de la Mode.

DE L'AME

DISCOURS

PRONONCÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT-FERRAND, POUR L'OUVERTURE DU COURS DE PHILOSOPHIE

(Janvier 1855)

MESSIEURS,

En paraissant pour la première fois dans cette chaire, que j'inaugure, mon émotion, qui est grande, deviendrait presque insurmontable, si je n'avais le cœur rempli de cette rassurante pensée que ce n'est point parmi des indifférents que je viens porter la parole, mais au milieu même de mes compatriotes, j'ose ajouter, de mes amis. Des hommes considérables de ce pays ont daigné souhaiter, Messieurs, et, d'autre part, M. le Ministre a daigné vouloir que je fusse appelé à propager en Auvergne l'étude de la philosophie. Un tel vœu, le choix qui l'a suivi, en me pénétrant de reconnaissance et me comblant d'honneur, m'inspirent aussi, je l'avouerai, un véritable effroi. Car, comme si c'était peu pour me

troubler, de la nouveauté des choses, de la gravité de ma tâche, du sentiment de ma faiblesse, l'enseignement qu'il m'est donné de représenter parmi vous n'a rien non plus des grâces qui attirent les esprits, ni des avantages apparents qui séduisent. Il me faut même, avant de songer à le faire aimer, le faire en quelque sorte amnistier, et je ne puis prétendre à lui mériter votre faveur qu'autant que je serai parvenu à lui concilier d'abord votre estime. Ce sera là du moins, Messieurs, le but constant de mes efforts.

De tous les objets auxquels se puissent appliquer notre intelligence, notre activité, nos recherches, il n'en est pas certainement de plus intéressant pour l'homme, de plus intime que la philosophie, mais en même temps de plus relégué, de plus antipathique à l'opinion. L'histoire nous attache par ses pathétiques récits; la poésie nous embrase ou nous enivre. Il y a dans les arts je ne sais quelle vertu cachée qui s'insinue par tous les sens, couleur, forme, harmonie, épanchement de voluptés intarissable. Chez la plupart, la philosophie seule ne provoque, au premier aspect, que dédain, aversion ou terreur.

En effet, pour les uns, la philosophie est-elle autre chose qu'un ingrat labeur, propre à exercer des savants, mais où de brillantes facultés risqueraient trop de s'émousser, de fraîches imaginations de se ternir? Pour les autres, la philosophie est-elle autre chose qu'un amas de systèmes arbitraires, conceptions stériles et creuses, fantastiques tableaux où chacun trouve précisément ce qu'il y a mis, à peu près comme on se dessine dans les vapeurs de l'air des

figures sans consistance et des contours sans réalité? Pour d'autres enfin, la philosophie est-elle autre chose qu'une audacieuse révolte de la raison, qui tente d'expliquer l'inexplicable, ébranle les principes en les sondant jusque dans leur source, et, par l'abdication des croyances, conduit aux superstitions?

Ainsi, les esprits élégants, au nom de leur délicatesse; les esprits positifs, au nom du sens commun; les esprits religieux, au nom de l'autorité : tous, d'un accord unanime, semblent réclamer contre la philosophie et la proscrire. Comment rompre ce courant opposé, vaincre ces résistances, détruire ces appréhensions?

Messieurs, c'est le propre de la philosophie de ne point relever des personnes, parce qu'elle exprime, avant tout, les besoins généraux de l'intelligence humaine; et de triompher des vicissitudes, parce que la fin qu'elle se propose est éternelle. Des interprètes inhabiles ou infidèles, de touchants et vigoureux génies peuvent donc tour à tour l'autoriser ou la compromettre. Ces fortunes diverses l'éprouvent, mais ne la ruinent pas. Et néanmoins, s'il était vrai que la philosophie ne fût, en définitive, qu'une spéculation pénible, vainement curieuse, grosse de périls, ne devrait-on pas s'étonner qu'elle ait eu pour promoteurs les plus sublimes esprits de tous les pays, de tous les siècles, les dotant, en échange de leurs services, de gloire et d'immortalité?

Que serait-ce, en effet, si j'entreprenais de dénombrer tous ceux dont la philosophie s'honore : des sages, tels que Socrate et Epictète; des pen-

seurs, tels que Platon et Aristote; des saints, tels que saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas; des évêques, tels que Bossuet et Fénelon; des prêtres, tels que Malebranche; des prodiges de sagacité, tels que Bacon, Descartes et Leibniz? En eux pourriez-vous ne pas reconnaître, dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes, l'aristocratie, les princes de l'espèce humaine? Non, certes, ils n'étaient point incultes et barbares, ces philosophes qui nous parlent si éloquemment de l'art, de la beauté, des passions. Non, certes, ils n'étaient point frivoles, ces philosophes qui ont créé les mathématiques, la physique, le droit civil, le droit public. Non, certes, ils n'étaient point irréligieux, ces philosophes dont toutes les pensées aboutissent à la pensée de Dieu; qui, jusque dans les ténèbres du paganisme, ont conservé quelque lumière, ou, plus tard, rendu à la révélation de si solennels hommages. Tous d'ailleurs n'ont-ils pas été accessibles à tous, faciles à se communiquer, populaires? C'est sur la place publique que Socrate a coutume de discuter; c'est à la jeunesse d'Athènes que s'adresse Platon; ce sont, en même temps que des indigents, des dignitaires de l'empire, des chefs d'armée, des patriciennes, qu'instruisent les Pères. Lorsque Descartes publie son *Discours de la Méthode*, il nous avertit avoir voulu que « les femmes mêmes y pussent entendre quelque chose[1]; » et s'il entretient un commerce d'idées, ce

[1] Correspondance de Descartes, lettre CXIV du t. I, à un R. P. Jésuite.

sera de préférence avec des femmes, la reine Christine de Suède ou la princesse palatine Élisabeth. C'est aussi pour une femme, la reine de Prusse, que Leibniz rédigeait son admirable *Théodicée*, et Bossuet croyait ne travailler qu'à l'éducation d'un enfant, quand il écrivait le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, et le *Discours sur l'Histoire universelle*.

Tels, Messieurs, ont paru les vrais philosophes. La philosophie n'en a pas moins été dédaignée, suspectée, décriée; et ce décri date de loin. Au seizième siècle, et pourtant à l'endroit d'une philosophie fort avenante et peu faite pour effaroucher, écoutez les doléances de Montaigne : « C'est grand cas, dit-il, « que les choses en soyent là en nostre siecle, que « la philosophie soit, jusqu'aux gens d'entendement, « un nom vain et fantastique, qui se trouve de nul « usage et de nul prix, par opinion et par effect.... « Comment! la philosophie faict estat de sereiner les « tempestes de l'âme; elle a pour but la vertu, qui « n'est pas, comme dict l'eschole, plantée à la teste « d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible; ceulx « qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée « dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où « elle veoid bien soubs soy toutes choses; mais si « peult-on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des « routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, « plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme « est celle des voultes célestes. Pour n'avoir hanté « cette vertu suprême, belle, triumphante, amou« reuse, délicieuse, pareillement et courageuse...

« ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette « sotte image, triste, querelleuse, despite, mena- « ceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'es- « cart, emmy des ronces; fantosme à estonner les « gents[1]. »

Montaigne, Messieurs, n'a-t-il pas raison de railler les délicats, et les plus raffinés ne se donneraient-ils pas mauvais air à dédaigner une science, dont à peine ils soupçonnent les éléments? Quant à moi, je serais heureux de ramener à la philosophie ceux qui s'en effrayent par religion, ou s'en détournent par sens commun.

Et d'abord, que signifie ce mot de philosophie, mot ténébreux, rebutant, terrible? Traduit du grec en français, ce mot signifie simplement amour de la sagesse. Et en quoi consiste la sagesse? Elle consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même. Donc, apprendre à nous connaître nous-mêmes, et, par la connaissance de nous-mêmes, nous élever à la connaissance de Dieu, tel est l'objet de la philosophie, objet déterminé, précis et bien digne de fixer notre attention.

En effet, veuillez y réfléchir. Nés d'hier, destinés à disparaître demain, confondus et ballottés dans ce pêle-mêle du monde, n'est-il pas opportun de nous demander quelle est notre origine, quelles sont nos voies, quelle est notre fin? D'où venons-nous, Messieurs? Où allons-nous? Qui sommes-nous?

Au premier regard que nous portons sur nous-

[1] *Essais*, liv. I, ch. xxv.

mêmes, nous apercevons cette masse résistante, figurée, que l'on nomme le corps. La structure en est à la fois pleine de souplesse et de force, de grâce et de majesté. Les organes dont il se compose s'agencent exactement entre eux, et les fonctions qui s'y accomplissent dépassent tout ce que la chimie a de plus fin et la mécanique de plus délié. Aussi la physiologie, qui est la science du corps, a-t-elle motif de se montrer fière; car chaque jour amène pour elle de nouvelles découvertes dans ce tout complexe et divisé qu'elle scrute minutieusement par parcelles.

Mais, Messieurs, n'y a-t-il en nous que le corps? Le corps est-il tout notre être? Le corps même est-il nous, et non pas seulement à nous? Ici, je voudrais n'avancer rien qui ne fût certain, démontré, irréfragable, n'invoquant d'autre témoignage que celui des phénomènes qui s'observent en chacun de nous.

Messieurs, est-ce le corps qui connaît le corps? En d'autres termes, est-ce au corps qu'appartient la connaissance? — Voici mon corps : il occupe une portion de l'espace extrêmement circonscrite; mes membres sont immobiles, tous mes sens fermés; et cependant je parcours et les terres et les mers; je mesure l'immensité des cieux; je me transporte dans les lieux qui m'agréent; exilé, je revois la patrie; prisonnier, je vis hors des murs d'un cachot; je converse avec les absents; j'entends leur voix; je m'attendris à leur sourire; j'évoque ce qui n'est plus; j'imagine ce qui n'est pas; des sommets du présent, je ressaisis le passé et j'atteins l'avenir; être d'un jour, je conçois l'éternel; être de toute part limité,

je conçois ce qui n'admet pas de limites. Le moi, acteur, théâtre, spectateur de ces merveilles, ce n'est donc pas le corps!

Voici mon corps : tous les organes en sont dispos; j'éprouve la plénitude du bien-être qui accompagne la plénitude de la santé. D'où vient cependant que je me sens oppressé par le chagrin, abattu par la tristesse, troublé par le regret, ému par l'espérance, tourmenté par la crainte, aiguillonné par le remords, consumé par l'amour, agité par la haine? Le moi qui gémit, qui soupire, qui attend, qui frémit, qui s'accuse, qui brûle de désir ou qui déteste, ce n'est donc pas le corps!

Voici mon corps : on le charge de chaînes, on le torture, on le déchire, on lui applique les supplices les plus douloureux; on va le livrer à la dent des bêtes; une multitude est là menaçant et hurlant. Que je consente à prononcer un mot, une syllabe, et je serai sauvé! Et cependant, ce mot, cette syllabe, il n'y a pas de violence qui puisse me l'arracher. Le moi qui résiste de la sorte, malgré la défaite du corps, ce n'est donc pas le corps!

Messieurs, il faut, en effet, que la physiologie s'y résigne. Les langues en témoignent invinciblement, l'expérience journalière l'atteste : tout ne se réduit pas dans l'homme aux organes et à leurs fonctions; et si la pensée, le sentiment, la volonté, sont en nous des phénomènes perpétuels, toujours aperçus, très-distincts du corps, il reste que nous les rapportions à un sujet où se trouvera le meilleur de notre être, sinon tout notre être. Ce sujet, Messieurs, c'est

l'âme, que la philosophie a pour mission d'étudier. La philosophie, par conséquent, n'est, pas plus que la physiologie, une science occulte, hypothétique ou conjecturale. Elle s'exerce sur la réalité, non sur des chimères; elle se déploie au fond de notre être, non à la surface; elle nous oblige à rentrer en nous-mêmes, non à sortir de nous; et loin que les idées qu'elle nous suggère soient plus incomplètes, vacillantes, confuses, que les notions de la physiologie, elles l'emportent de beaucoup par leur étendue, leur évidence, leur solidité.

Car, Messieurs, que savons-nous du corps? Rien, ou presque rien. Si la physiologie, à force d'expérimentations patientes, de longs tâtonnements, de théories mille fois convaincues d'erreur, ne nous avait enfin révélé, par exemple, que le sang circule, qui de nous soupçonnerait ce va-et-vient rapide et réglé, sans lequel le corps se tourne en cadavre? La physiologie, en outre, qui constate, classe, décrit les phénomènes du corps, n'est-elle pas condamnée à ne savoir jamais ce qu'est le corps? Vainement elle s'épuiserait à démêler le simple au sein du composé. La richesse des détails trompe les efforts de l'analyse; et l'essence du corps, cette matière en apparence si grossière, reste pourtant inaccessible à notre subtilité. — Il n'en est pas ainsi de l'âme, parce que c'est l'âme qui connaît l'âme. Dès lors, attentive à elle-même, elle ne peut s'ignorer elle-même. A tout instant, elle se possède, elle se sent, elle se voit, et il n'y a pas une seule de ses résolutions, un seul de ses sentiments, une seule de ses pensées, qu'elle ne

soit à même de connaître par cette secrète et infaillible aperception qu'on appelle la conscience. L'étude de l'âme n'est donc pas moins certaine que l'étude du corps. Se pourrait-il qu'elle fût moins nécessaire?

Messieurs, je ne sais qui a dit que l'homme parfait serait celui qui aurait le corps d'un athlète et l'âme d'un sage. Et, en réalité, du moment où dépérit la santé du corps, tout branle en nous, tout s'amoindrit, tout décline. Mais n'est-ce rien aussi que la santé de l'âme, et si le corps nous travaille de ses exigences, l'âme, à son tour, n'a-t-elle pas d'impérieux besoins qui veulent être écoutés, des aptitudes qu'il faut satisfaire, une existence à laquelle il est urgent de subvenir? Sans doute ces besoins parlent d'eux-mêmes, ces aptitudes se produisent spontanément, cette existence subsiste en vertu de son énergie; et il n'y a rien de moins dans l'âme d'un pâtre que dans celle du philosophe le plus exercé; car l'un et l'autre ont reçu en partage la lumière intérieure du sens commun. Mais tandis que chez le pâtre, par l'inertie de l'intelligence, cette lumière, s'affaiblissant peu à peu, se réduit bientôt aux lueurs douteuses de l'instinct, le philosophe s'élève par la méditation aux clartés d'une raison de plus en plus épurée.

En effet, Messieurs, tous tant que nous sommes, où nous précipitent aveuglément tous nos désirs, où nous portent toutes nos pensées? A cette question si générale, et, il semble, si compliquée, la réponse est facile. A travers nos divagations, Messieurs, nous

cherchons ce qui est vrai ; à travers nos folles amours, ce qui est beau ; à travers nos déréglements, ce qui est bien. Le vrai, le beau, le bien, qu'elle le sache ou qu'elle l'ignore, voilà le triple mobile qui sollicite l'âme humaine. Et si elle l'ignore, quelles hésitations de conduite ! quelle imperfection dans ses ouvrages ! souvent aussi quelles fautes, et par conséquent quelles douleurs ! Mais si elle le sait, quelle règle toujours sûre ! quel type achevé et des mœurs et des œuvres ! quelle rectitude, et par conséquent quelles joies ! Or, c'est à la philosophie qu'il appartient de nous découvrir les caractères du vrai, du beau, du bien, d'en marquer la portée, d'en déterminer les applications. Ce sont ses enseignements qui nous permettent de distinguer la vérité de l'erreur aux faces changeantes, la beauté des illusions par où la laideur se dissimule, le bien du mal, le bien suprême des moindres biens,

Mais il y a plus. La philosophie ne nous détient pas en nous-mêmes ; elle nous pousse plus avant ; elle nous mène au delà, calmant les inquiétudes qui nous dévorent, quand nous venons à songer qu'attachés, mais en vain, à l'heure présente qui nous fuit, le passé n'est pour nous que vague ou obscurité, l'avenir qu'une énigme. Et ne croyez pas, Messieurs, que pour opérer cette merveille, il faille à la philosophie une baguette divinatoire. Ce lui est assez de considérer qui nous sommes pour nous apprendre en même temps d'où nous venons, où nous allons. Car si l'âme a des désirs, si elle a des besoins, si elle ne peut par elle-même se conserver une existence qu'elle n'a pu se donner, la philosophie conclut qu'il y a

au-dessus de l'âme un être d'où elle procède et qui la protége, être sans désirs, sans besoins, cause unique et permanente de son propre être. D'un autre côté, si l'âme, par delà les vérités incomplètes, les beautés défectueuses, les biens relatifs de ce monde, aspire irrésistiblement à une vérité sans nuage, à une beauté sans tache, à un bien absolu, la philosophie conclut que l'âme ne saurait obtenir son objet que dans l'être à qui rien ne manque, de telle façon qu'en cet être même, et en cet être seul, qui est Dieu, elle trouve sa fin comme elle y a trouvé son principe. Ainsi, la philosophie nous enseigne que, nés de Dieu, nous devons tendre à Dieu, et que, pour accomplir l'épreuve, le passage, la fonction de la vie, il faut diriger notre intelligence vers le vrai, notre sensibilité vers le beau, notre activité vers le bien. Qui aurait, après cela, le courage de répéter que la philosophie est inutile? Et ne serait-ce pas avouer implicitement qu'on n'a que faire de s'enquérir s'il y a un Dieu, s'il y a une âme, si notre sort diffère de celui des plantes et des animaux? Ne serait-ce pas supposer que la pratique n'a rien à démêler avec la théorie, avilir par conséquent toutes les sciences à la fois? Car la philosophie étant essentiellement la recherche des causes et des lois, et chaque science se composant de la connaissance de causes et de lois, n'en résulte-t-il pas que chaque science est en définitive une philosophie?

Aussi, Messieurs, supprimez, s'il est possible, la philosophie, et, du même coup, vous aurez frappé de mort toutes les sciences. L'histoire ne nous offrira plus le spectacle de la liberté humaine, qui, sous les

regards de la Providence, défaille souvent, mais toujours se relève. Ce ne sera désormais qu'un drame immoral ou une compilation fastidieuse. Destituée de la pensée de Dieu, la poésie n'aura plus d'ailes. Les arts, sans idéal, erreront, à l'aventure, à travers les sentiers du caprice et de la fantaisie. Toute intelligence languira. Au contraire, posez la philosophie, et les sciences fleuriront comme autant de verts rameaux sur la tige d'où ils reçoivent avec la séve leur fécondité.

La puissance de la philosophie reste donc incontestable. Mais cette puissance même n'a-t-elle pas ses dangers? Et n'est-il pas à craindre que la philosophie, ivre d'orgueil, ne répudie, ne combatte cette autre bienfaitrice des individus et des peuples, qui guérit leurs blessures, charme leurs souffrances, apaise leurs discordes, la sainte et consolante religion? Le siècle précédent, Messieurs, siècle de contentions, de représailles, de colères, a vu cette lutte insensée, abominable. Mais pensez-vous que la philosophie se soit alors montrée excessive, parce qu'elle était forte? Non, Messieurs, mais parce qu'elle était faible; car il n'y a que les faibles qui soient emportés; et, je le déclare, c'étaient de beaux esprits frivoles que Voltaire et ses adeptes, non des philosophes. Frondeurs du passé, idolâtres de l'avenir, ils nièrent effrontément tout ce qu'ils n'entendaient pas; épris de ce qui se voit, ils repoussèrent les salutaires absurdités de l'invisible, dont parle l'Apôtre; c'est par eux que le mot de philosophie, détourné de son vrai sens, calomnié, est devenu pour beaucoup synonyme d'incrédulité. Au total,

Messieurs, malgré d'ingénieuses analyses, de vives saillies, des ressources d'imagination singulières, la philosophie du dix-huitième siècle a été une philosophie faible, une philosophie pauvre, *paupertina philosophia*, comme disait Leibniz. Voulez-vous une philosophie réellement forte? Remontez au dix-septième siècle, et vous vous convaincrez que jamais la religion ne fut plus respectée qu'à cette époque d'inflexible raison, vérifiant ainsi vous-mêmes la profonde parole d'un penseur de cet âge, « qu'un peu de philosophie éloigne de la religion et que beaucoup y ramène [1]. » C'est qu'en effet, la raison, qui est une manifestation de la vérité, ne peut aller contre la foi, qui est une manifestation de la vérité, ne pouvant y avoir de duel entre la vérité et la vérité. Et c'est pourquoi encore, de même que les philosophes autorisés admettent que la raison conduit nécessairement à la foi, de même les théologiens orthodoxes enseignent que la foi a pour préambule nécessaire la raison. Par là l'ordre naturel et l'ordre surnaturel se concilient sans se confondre, et s'entr'aident au lieu de s'entre-détruire.

Je n'insisterai pas davantage, Messieurs, sur les rapports de la raison et de la foi. Pour traiter des matières aussi relevées, je n'ai ni qualité, ni loisir. Il me suffira d'avoir répondu, dès le début, à des scrupules légitimes. Je voudrais également avoir dé-

[1] Certissimum est, atque experientia comprobatum, leves gustus in philosophia movere fortasse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere. (*De Augm. scient.*, lib. I. Cf. *Sermones fideles*, XVI, et *Meditat. sacræ*, X. Franc. Baconi Verulamii *opera philosophica*.)

montré que, si la philosophie n'est pas une école d'impiété, elle n'est pas non plus un repaire de barbarie, ni un gymnase d'inutilités.

Serai-je venu à bout de mon dessein ? Parviendrai-je à répandre en Auvergne le goût de la philosophie ? Je l'ignore, et évidemment je ne devrai attribuer le mauvais succès qu'à moi-même. Mais ce que je sais, c'est que jamais pays ne fut plus propre à recevoir une telle semence ; car je n'imagine pas de contrée où l'esprit puisse être plus vivement excité par l'aspect des lieux, par les souvenirs historiques, la succession non interrompue des grands hommes, la tradition philosophique elle-même.

En effet, Messieurs, figurez-vous que le paysage qui nous environne se déroule pour la première fois à vos yeux. Ces horizons lointains que le soleil colore de son prisme magique, ces volcans qui depuis des siècles ne brûlent plus, ces laves couvertes de neige, ces imposants débris des révolutions du globe, ne proclament-ils pas très-haut le nom de Celui qui a dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut, » et qui, abaissant les montagnes, élevant les vallées, remue l'univers comme il lui plaît ? Et d'autre part, est-il possible de contempler ces plaines aux moissons flottantes, cette Limagne qu'à célébrée Grégoire de Tours, et que « les étrangers trouvaient si belle qu'ils ne la pouvaient plus quitter [1] ; » est-il possible de contempler cette campagne, sans y lire en éclatants caractères le nom de Celui

[1] Sidoine Apollinaire.

Qui donne aux fleurs leur aimable peinture,
Qui fait naître et mûrir les fruits,
Qui leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits[1] ?

Oui, Messieurs, l'aspect seul de l'Auvergne révèle à qui réfléchit un Dieu bon et un Dieu terrible. Aussi l'Église, cette milice de Dieu, s'est-elle de tout temps établie en Auvergne comme dans son fort. On dresserait malaisément une liste de noms plus purs que celle des pontifes d'Auvergne, depuis saint Austremoine et saint Avit jusqu'au prélat vénéré qui gouverne ce diocèse[2] ; et l'un d'entre vous[3] a raconté naguère avec élévation comment, en France, du fond de l'Auvergne, de même qu'en Espagne, du fond des Asturies, était parti le cri d'alarme qui sauva l'Occident il y a près de huit cents années, et dont les échos se retrouveraient encore dans cette antique basilique de Notre-Dame, témoin de l'enthousiasme de nos pères[4].

La civilisation qui vient des hommes, Messieurs, n'a pas plus manqué à l'Auvergne que la civilisation qui vient de Dieu ; car d'ici même, du lieu où nous sommes, s'aperçoivent les ruines de Gergovia, indélébiles vestiges d'une conquête qui a vivifié tout ce

[1] Racine, *Athalie*, acte I, scène IV.

[2] Monseigneur Féron.

[3] *Concile de Clermont en* 1095, par le comte Martha-Beker.

[4] Notre-Dame-du-Port, bâtie au sixième siècle par saint Avit, détruite au huitième siècle par les barbares, rebâtie, vers 862, par saint Sigon, évêque de Clermont, et restaurée dans ces derniers temps.

qu'elle a touché. De là peut-être, et grâce à cette influence autant qu'à l'excellence du sol, ces nobles familles d'Auvergne, qui rappellent le patriciat romain, cette foule glorieuse d'érudits, de légistes, de littérateurs, de guerriers que déjà nous enviait Lucain :

> Arvernique ausi Latio se dicere fratres
> Sanguine ab Iliaco [1]. . . . . .

et dont s'enorgueillissait à bon droit Sidoine Apollinaire :

> Est mihi quæ Latio se sanguine tulit alumnam,
> Tellus clara viris, cui non dedit optima quondam
> Rerum opifex natura parem [2]. . . . . .

Je n'essayerai pas, Messieurs, de citer tous ces hommes illustres, et dont le nombre s'est constamment accru, parce qu'il serait long de nommer ceux qui sont morts, et particulièrement pénible d'omettre ceux qui sont vivants. Aussi bien ai-je hâte de signaler les philosophes. Et sans doute, c'était un philosophe l'auteur du *Traité de la réformation de la justice*, ce Michel de l'Hospital, qui cessa de vouloir être puissant quand il lui aurait fallu cesser d'être honnête. Sans doute, c'était un philosophe que Domat, ce jurisconsulte éminent et modeste, qui rétablit les lois dans leur ordre naturel [3]. Sans doute,

[1] *Pharsale.*
[2] Sidoine Apollinaire.
[3] *Lois civiles dans leur ordre naturel.*

c'était un philosophe ce vaillant capitaine, que ses ennemis décorèrent du surnom de juste, et qui, à trente-deux ans, expirait vainqueur à Marengo en arrachant au premier Consul ces paroles qui disent tout : « A tant d'héroïsme et de vertus, je veux décerner des hommages tels que nul mortel n'en reçut jamais de pareils. Je donnerai à Desaix les Alpes pour piédestal et les religieux du grand Saint-Bernard pour gardiens [1]. » Mais, Messieurs, à côté de ces sages, notre province compte des hommes qui ont plus directement honoré la philosophie par leur existence et par leurs travaux.

En premier lieu, et pour ne pas nous reporter au delà du dixième siècle, l'ordre des temps nous présente Gerbert, professeur écouté, mathématicien inventeur, collecteur infatigable de manuscrits, dont la science fut tellement étonnante qu'on la crut diabolique; personnage de légende qui paraît avoir inspiré à Gœthe l'idée de son *Faust;* belliqueux docteur qui, le premier des Français, s'assit dans la chaire de Saint-Pierre à cause de sa haute philosophie, comme parle un historien, *propter summam philosophiam.*

Et en effet, dans le seul de ses écrits philosophiques qui nous soit parvenu, et qu'il composa à la demande de l'empereur Othon III, dans l'opuscule *Du Raisonnable et du Raisonner* (*De Rationali et Ratione uti*), le pape Sylvestre II défend assez ouvertement les

[1] *Études historiques sur le général Desaix*, par le comte Martha-Beker.

droits de la raison pour qu'il convienne de saluer en lui un philosophe.

Après Gerbert, se rencontre, au douzième siècle, Pierre le Vénérable, de la famille des Montboissier. Pierre, abbé de Cluny, a composé des traités où il fait sa part à la philosophie. Mais c'est surtout par la mansuétude, les vues larges et compréhensives, l'esprit conciliateur, que l'éminent bénédictin se recommande aux âmes philosophes. Car, en plus d'une rencontre, il osa s'opposer aux pieuses mais étroites rigueurs de saint Bernard. Il osa protéger Abélard fugitif, adoucir les amertumes d'Héloïse, lui rapporter le corps d'un amant dont il lui avait annoncé la mort en des termes de pénitence, mais aussi d'évangélique compassion. « Ainsi, chère et vénérable sœur « en Dieu, écrivait l'abbé de Cluny à l'abbesse du « Paraclet, celui à qui vous vous êtes, après votre « liaison charnelle, unie par le lien meilleur et plus « fort du divin amour, celui avec lequel et sous le- « quel vous avez servi le Seigneur ; celui-là, dis-je, « le Seigneur, au lieu de vous, ou comme un autre « vous-même, le réchauffe dans son sein, et au jour « de sa venue, quand retentiront la voix de l'archange « et la trompette de Dieu descendant du ciel, il le « garde pour vous le rendre par sa grâce [1]. »

Le treizième siècle, Messieurs, n'offre pas de commentateur d'Aristote plus laborieux que le dominicain Pierre d'Auvergne, ni de platonicien plus prononcé que Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris.

[1] *Abélard*, par M. Ch. de Rémusat, t. I, p. 260.

Pierre ne disserte pas sur les textes; il se contente de les éclaircir par des notes continues. Guillaume, au contraire, examine les opinions librement, en même temps qu'il s'efforce d'assigner au libre examen des limites. En conséquence, il définit la philosophie « un pâle mais bienfaisant flambeau au milieu de la nuit qui nous enveloppe. » *Est enim philosophia, velut lucerna modici et tenebrosi luminis, in tenebris multis atque densissimis et nocte optata lucens.* (De Universo, p. 1.) Définition prudente assurément, et qui n'enfle point l'importance de la philosophie! définition remarquable toutefois, et qui exclut les intempérances dogmatiques! Moins érudit que Pierre d'Auvergne, moins réservé que Guillaume, plus original que tous les deux, Durand de Saint-Pourçain, évêque du Puy, surnommé le *Docteur très-résolu*, dans le siècle suivant, hâte par ses nouveautés le déclin de la scolastique. Et plus tard, quand la scolastique sera passée et Descartes apparu, c'est l'Auvergne qui fournira à Descartes le plus ardent propagateur de sa doctrine, Giraud de Cordemoy, comme aussi son plus fidèle ami, Pierre Chanut, et son plus accrédité panégyriste, Antoine Thomas.

Enfin, Messieurs, vous m'avez tous depuis longtemps prévenu, il faut bien nommer Blaise Pascal, superbe et mélancolique génie, que la raison irrita par ses obscurités encore plus que la foi ne le captiva par ses lumières, mélange unique de réflexion et de passion, homme extraordinaire à qui je ne connais de supérieur parmi ses contemporains que Bossuet, mon maître, parce que je préfère la sérénité de Bos-

suet et son chrétien espoir aux agitations fiévreuses de Pascal éperdu.

La philosophie n'a donc pas besoin d'être naturalisée en Auvergne. Il s'agit de lui restituer ses anciens droits. Et certes, si je suivais l'attrait qui me sollicite, mon inclination, mes convenances, ce me serait un assez ample sujet d'investigation, d'analyse, que l'étude des philosophes de l'Auvergne; car il n'y a pas une seule période de la philosophie scolastique ni de la philosophie moderne où ils n'aient marqué leur place; pas une seule opinion de quelque importance qu'ils n'aient représentée. Un jour peut-être serai-je à même de réaliser ce séduisant projet d'une histoire de la philosophie en Auvergne. Présentement, il le faut écarter. Comment, en effet, parler de l'histoire de la philosophie avant d'avoir exposé les principes mêmes de la philosophie? Et comment aborder utilement les systèmes du moyen âge et des temps modernes, avant d'avoir exploré les doctrines de l'antiquité, qui les préparent?

C'est pourquoi je me propose avant tout, Messieurs, de rechercher avec vous sur quelles preuves repose la spiritualité de l'âme, quelles sont ses opérations, ses facultés. Nous aurons donc à nous demander, en commençant, s'il y a une âme et comment on l'observe; quelles sont les puissances qui s'y livrent la guerre; comment peut et doit s'y établir la paix. Détachés peu à peu des impressions du dehors, initiés par degrés au secret de nous-mêmes, nous aurons ensuite à apprendre comment naissent et se forment nos idées, aujourd'hui si nombreuses,

si variées, mais d'abord si simples et si rares. Entrent-elles en nous de même que dans sa ruche un essaim d'abeilles? Y germent-elles à la manière des grains de blé que le laboureur jette dans les sillons? Ou plutôt, parmi ces idées, quelques-unes ne sont-elles pas inhérentes à nous-mêmes, de telle sorte qu'elles se retrouvent chez tous les hommes comme le signe de leur commune origine et de leur commune fin, la garantie et le lien des sociétés, l'empreinte du Créateur sur sa créature? Nous aurons à étudier ces idées en général, et en particulier l'idée du beau, par où nous serons naturellement conduits à apprécier les différentes théories des beaux-arts. Il ne suffit pas d'ailleurs de constater la présence des idées dans notre esprit, et d'en distinguer les caractères. Il faut savoir encore de quelle manière elles se multiplient, se communiquent, se transforment; de là, notamment, l'étude de la mémoire, de l'imagination, du langage. En effet, comment, avec ou sans effort personnel, s'amassent les trésors de la mémoire, et comment y puisons-nous à notre gré? Quelles sont les influences, les abus de l'imagination, et comment importe-t-il d'en diriger l'essor? Qu'est-ce que la rêverie, le rêve, le sommeil? Comment les mots correspondent-ils aux pensées? Ne sont-ce pas là, Messieurs, autant de questions que vous vous êtes souvent posées, et ne sera-t-il pas profitable de les examiner de plus près? Ce n'est pas tout. Que signifie ce hennissement lascif des cœurs, comme s'exprime Bossuet? Où tendent ces aspirations, tantôt mystiques et tantôt brutales, qui nous clouent

misérablement à la terre ou nous élèvent vers les cieux, ces peines et ces plaisirs de la sensibilité? En un mot, que veulent les passions? Faut-il, leur lâchant la bride, que l'âme abandonne le gouvernement d'elle-même pour s'abîmer dans le vertige? ou si elle s'applique à les régler, doit-elle uniquement poursuivre une jouissance que rien n'altère? Faut-il, au contraire, exterminer les passions, lutter violemment contre elles, et n'avoir de cesse que le jour où nous serons arrivés, afin de mieux vivre, à produire en nous le silence et l'immobilité du tombeau? Entre ces deux solutions, nous devrons choisir, condamner les passions ou les absoudre, à moins qu'après les avoir observées, non pas avec la légèreté des romanciers et des poëtes, mais avec attention, nous ne venions à découvrir quel est leur légitime usage et leur véritable rôle. Nous constaterons enfin qu'en nous réside une force qui agit et réagit, force tout intérieure, que l'exercice augmente, que l'inaction diminue, par qui seule nous pouvons mériter ou démériter, l'inviolable liberté. Et après avoir ainsi analysé les phénomènes de l'âme, pénétré sa nature, n'aurons-nous pas le droit d'être sévères pour ces charlatans de doctrine, qui, n'hésitant pas à confondre l'âme avec les organes dont elle se sert, s'avisent de déterminer nos penchants d'après les angles du visage ou les circonvolutions du cerveau? N'aurons-nous pas surtout le droit d'affirmer que, l'anéantissement de l'âme n'étant pas nécessité par la dissolution du corps, l'âme et le corps n'ont pas la même destinée? Or, avoir démontré que l'âme peut sur-

vivre au corps, c'est le résultat suprême de la psychologie.

En outre, Messieurs, en même temps que nous examinerons ensemble les principaux problèmes de la psychologie, nous étudierons aussi les ouvrages de ce psychologue incomparable, que la postérité se complaît à nommer le divin Platon. Ses dialogues, tragédies tour à tour et comédies, chants sublimes, hymnes attendrissants, éblouissants reflets du ciel et de la pensée des Grecs, nous deviendront comme une mise en scène des vérités qu'il sera nécessaire d'établir, des erreurs qu'il nous faudra réfuter. De la sorte, la théorie s'éclaircira par les exemples, et le concret nous servira à comprendre mieux les abstractions. L'étude de la logique, c'est-à-dire des lois de la connaissance humaine, succèdera ensuite à l'étude de la psychologie et clora cette année.

Tel est, Messieurs, le programme que je compte développer devant vous. Qui pourrait nous empêcher d'en parcourir les détails avec sérieux, avec entrain, avec assiduité?

On répète beaucoup, et c'est presque une déclamation vulgaire, que le monde est vieux, et il semble que nous soyons arrivés à cette époque d'abaissement que Bossuet prédisait avec tristesse, « où l'on tiendrait tout en indifférence, excepté les plaisirs et les affaires [1]. » Messieurs, si le monde est vieux, c'est à nous de le rajeunir, et désespérer ne servit ja-

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 200, IIe sermon pour le IIe dimanche de l'Avent, sur la Divinité de la religion.

mais de rien. Pour moi, lorsque je considère les conquêtes de l'industrie, je remercie Dieu d'avoir appelé au bien-être un plus grand nombre de ses créatures; et, lorsque je lis les bulletins de nos armées, je m'assure que notre patrie est toujours la terre classique de l'héroïsme, du dévouement, de la charité. Mais, Messieurs, ces vertus s'épuisent si on ne les nourrit, et l'industrie devient délétère si elle compromet le culte de l'esprit, la foi aux choses d'en haut, les soins d'une vie future. C'est pourquoi j'ose vous convier à ces entretiens sur l'âme, sur Dieu, sur le devoir. A défaut de talent, j'y apporterai du moins des convictions, et, en retour de votre bienveillance, un zèle que rien ne sera capable d'attiédir. Jeunes gens, qui m'écoutez, ne vous éloignez pas de la philosophie sans la connaître : elle n'arrêtera pas vos généreux élans; elle les dirigera; elle vous détournera de la volupté, mais non pas du bonheur; elle ne brisera pas la coupe que pressent avidement vos lèvres, mais elle y versera le vin pur de la vérité. Quant à vous, Messieurs, que l'expérience, cette maîtresse sévère, a déjà rudement instruits, blessés peut-être, croyez-m'en sur parole, la philosophie, plus que les mondaines délices ou le tumulte des affaires, raffermira, rassérènera vos âmes, vous aidera à supporter ce qui passe, en vous apprenant qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qui ne passe pas.

DE LA VIE FUTURE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT-FERRAND,
POUR LA CLÔTURE DU COURS DE PHILOSOPHIE

(Juillet 1856)

Messieurs,

Tout se termine-t-il pour l'homme à la vie présente? ou bien, ce phénomène, qu'on appelle la mort, n'est-il pour nous qu'un passage à une autre existence; et, si une vie future nous est réservée, nous est-il permis d'en pénétrer les ténèbres mystérieuses? De tous les problèmes qui se peuvent offrir à notre attention, celui-là est, à coup sûr, le plus redoutable et le plus séduisant, le plus éloigné et le plus actuel, le mieux fait pour solliciter les esprits, émouvoir les cœurs, éveiller à la fois en chacun de nous la curiosité et l'inquiétude. C'est le problème par excellence, l'énigme qu'il faut nécessairement résoudre, le dilemme qui saisit à la gorge les plus braves :

Être ou n'être pas, voilà la question [1].

Certes, si nous interrogeons les croyances populaires, la tradition, l'histoire des législations ou des cultes, partout nous apparaîtra l'indélébile empreinte du dogme de la vie future. En outre, consultez les poëtes. Non-seulement, d'un accord presque unanime, ils célèbrent un indestructible avenir, mais ils en décrivent avec complaisance les évolutions cachées, les ravissements et les terreurs, les délices ou les tortures.

Et cependant, ces témoignages irrécusables, cette voix du genre humain, ces chants inspirés nous laissent d'ordinaire mal convaincus; « une incrédulité occulte règne dans le fond des âmes [2]. »

La plupart, « incrédules honteux [3], » se réfugient dans le silence et se tournent à une insensibilité vraiment brutale [4]. Plusieurs nient hautement cette vie future, qu'ils considèrent tour à tour comme une machine politique ou comme un mythe.

S'abîmer dans cette indifférence, Messieurs, s'aventurer en de telles négations, ce n'est rien moins que prendre parti sur un point où il va du tout de notre destinée.

En effet, la mort est-elle une complète abolition de la vie? Nous irons, les uns après les autres, nous

[1] Shakespeare, *Hamlet*, acte III, sc. I.
[2] Leibniz, *Nouveaux Essais*, l. II, ch. XXII, § 37.
[3] M. Guizot, *Méditations et Études morales*, p. 117.
[4] Cf. Pascal, *Pensées*, 2e part., art. II.

perdre dans ces gouffres du néant, d'où nous étions sortis. La mort n'est-elle qu'un degré vers l'avenir? Quels horizons nouveaux, quelles perspectives inattendues, quelles merveilleuses régions se découvrent à nos regards troublés!

Or, s'il n'est pas démontré qu'il y a une vie future, il n'est pas démontré davantage qu'elle n'est pas. Vous avez à choisir.

Quel mal vous arrivera-t-il, fussiez-vous dans l'erreur, en croyant à la vie future? « Vous serez fidèles, humbles, reconnaissants, bienfaisants, sincères, véritables. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres[1]. » Même en vous trompant, vous gagnerez.

D'un autre côté, quel bien vous arrivera-t-il, fussiez-vous dans le vrai, en ne croyant pas à la vie future? Vous aurez secoué le joug, je le veux, brisé les entraves, et, sans crainte comme sans espérance, vous promènerez de désirs en désirs votre liberté indocile. Mais ne tomberez-vous pas sous la tyrannie d'avilissantes passions? Même en ne vous trompant pas, vous perdrez.

A la lettre, c'est une gageure. En pariant pour la vie future, si vous perdez, vous ne perdez rien; si vous gagnez, vous gagnez tout. En pariant contre la vie future, si vous gagnez, vous ne gagnez rien; si vous perdez, vous perdez tout. Et ne dites pas que le juste est de ne point parier. Il faut parier : cela

[1] Cf. Pascal, *Pensées*, 2e part., art. III.

n'est pas volontaire, vous êtes embarqués, et ne point parier qu'il y a une vie future, c'est parier qu'elle n'est pas[1].

Évidemment, les termes mêmes de l'alternative détruisent, en quelque sorte, toute alternative, et les chances accumulées semblent incliner violemment notre adhésion.

D'où vient néanmoins, Messieurs, que beaucoup résistent à cette pression fatale du calcul? Ah! c'est que l'heure présente nous occupe tout entiers, nous amuse par la bagatelle, nous distrait des pensées les plus graves, et c'est là notre incurable faiblesse. Mais aussi, et c'est là notre honneur, c'est principalement que la nature humaine répugne à jouer sur un coup de dé son avenir, à subordonner sa raison au hasard et sa croyance à l'intérêt. De même qu'elle distingue de l'utile ce qui est beau; de l'utile ce qui est bien; elle n'a garde non plus de confondre avec l'utile ce qui est vrai. Il ne s'agit donc pas d'établir qu'il importe de croire à la vie future; il s'agit de démontrer que cette croyance se justifie.

Je me propose, Messieurs, de faire cette démonstration. Je la voudrais nette, précise, dégagée d'hypothèses et de métaphores. Je ne prendrai d'ailleurs pour accordées que ces deux propositions indubitables : « Je suis, » — « Dieu est. » De ces simples prémisses, vous verrez se déduire aisément, j'espère, la conclusion que je poursuis.

Et d'abord : « je suis. » Mais que suis-je? Je suis

[1] Cf. Pascal, *Pensées*, 2e part., art. III.

un être qui pense, qui veut aussi et qui sent. La pensée, la volition, le sentiment, sont des phénomènes que je perçois d'une manière immédiate, par une manifeste et pure intuition. Or, en est-il de même des phénomènes si complexes qui se produisent au sein des organes, de la circulation du sang, par exemple, de la sécrétion de la bile, du mouvement des humeurs? ou plutôt, n'est-il pas certain que j'ignorerais ces phénomènes, si je ne les avais, de mes yeux, ou sur le rapport d'autrui, constatés chez autrui?

De plus, si le sang circule, si le foie sécrète la bile, si les humeurs sont en mouvement, comment admettre que ces phénomènes se puissent produire autre part qu'en un sujet étendu? On ne conçoit pas, au contraire, que l'étendue soit nécessaire à la production de la pensée, de la volition, du sentiment. Loin de là, tout sujet étendu étant divisible, divisé même, puisqu'il est composé, l'étendue nous apparaît incompatible avec la pensée, la volition, le sentiment. La pensée, en effet, ne se résout-elle pas en un jugement qui, le plus souvent, est comparaison; la volition, n'implique-t-elle pas un choix? le sentiment, une préférence? Et, dès lors, n'est-il pas nécessaire qu'il y ait en moi un sujet parfaitement un, qui compare, choisisse, préfère? Enfin, tandis que mes organes se renouvellent, chaque jour, par les aliments que je m'assimile; à chaque instant, par l'air que je respire; moi, qui pense aujourd'hui, qui veux, qui sens, ne me trouvé-je pas le même qui pensait, voulait, sentait, hier, il y a dix

ans? Ainsi je découvre en moi deux substances : l'une étendue, figurée, changeante; l'autre qui est simple, identique, qui échappe aux prises des sens. Ces deux substances, Messieurs, vous les avez nommées; ce sont l'âme et le corps.

Quelques physiologistes prévenus s'efforceraient en vain de décliner les instances de cette analyse. Elle n'est pas neuve, mais elle est incontestable; elle est subtile, mais exacte; elle contrarie des théories grossières, dangereuses et qu'on n'avoue pas; mais elle s'accorde avec les langues, le sens commun, la moralité.

Aussi bien, que les physiologistes lèvent, s'ils le peuvent, la contradiction flagrante qui éclate entre l'inertie de nos organes, pièces de mécanique incomparables, mais fragiles, pliables à tout, nécessitées, et cette force vive, intérieure, qui agit à son gré ou réagit, que les obstacles empêchent sans la contraindre, parmi les ruines se restant à soi-même, inexpugnable au milieu des assauts, et, malgré les violences, invincible. Obscure encore peut-être, tant qu'on la réduit à l'opposition de la simplicité et de l'étendue, du changement et de l'identité, la distinction de l'âme et du corps se montre dans une pleine lumière, du moment où se révèle l'étonnant contraste de la nature passive de l'un et de l'activité de l'autre. Connus par des moyens différents, j'affirme en conséquence que ces deux éléments de mon être sont irréductibles, ou, pour mieux dire, c'est dans l'âme que je reconnais mon être. Car l'entendement n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle conçoit;

la volonté n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle veut et qu'elle choisit; la sensibilité n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle est émue; « de sorte qu'on peut entendre que toutes ces facultés ne sont au fond que la même âme, qui reçoit divers noms à cause de ses différentes opérations[1]. » Quant à mon corps, il est à moi; il n'est pas moi.

Sans doute « l'âme n'est pas seulement logée en son corps, ainsi qu'un pilote en son navire. Mais, outre cela, elle lui est si étroitement conjointe et tellement confondue et mêlée qu'elle compose comme un seul tout avec lui[2]. » Elle en ressent toutes les modifications; elle éprouve le contre-coup de tout ce qui l'afflige; elle semble grandir, être vigoureuse, décroître avec lui. Toutefois, que cette apparence est trompeuse, ce parallélisme inconstant, cette harmonie souvent détruite! Ni une santé robuste n'est la garantie d'une droite raison ou d'un mâle caractère; ni une organisation débile, maladive, n'exclut l'héroïsme et le génie. On voit tour à tour d'heureuses natures devancer l'âge par la maturité d'esprit, et dans des organisations viriles perpétuellement languir des âmes d'enfant. Il y a plus; le corps a ses exigences qui ne sont pas celles de l'âme. Il faut au corps de la nourriture, de la chaleur, de la lumière, du mouvement. La vérité, tel est l'aliment de l'âme; la beauté répandue dans l'univers ou ex-

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XXII, p. 88. *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. I, 20.

[2] Descartes, VI[e] Méditation.

primée par les arts lui procure d'exquises jouissances; son exercice est de pratiquer la vertu. En un mot, l'âme a sa vie, qui n'est pas celle du corps.

De là, en nous, un duel à outrance et qui ne se termine que lorsque le corps a triomphé, ou que l'âme a vaincu. Est-ce au corps qu'est restée la victoire? L'âme abaissée se traîne honteusement, à la manière d'une esclave; elle gémit dans les liens de l'habitude; ses amours deviennent ignobles, ses pensées s'oblitèrent, son énergie s'éteint. Après une lutte plus ou moins douloureuse, l'âme est-elle parvenue à se rendre maîtresse du corps : elle le gouverne; elle le tourne où il lui plaît; elle le pousse au péril, à la souffrance et jusqu'au trépas! Et pourtant, rarement son empire est à ce point assuré qu'elle n'ait plus besoin ni de vigilance, ni d'efforts, contre les tressaillements soudains, les révoltes imprévues, les appétits insatiables de la chair. C'est pourquoi elle considère le corps comme un fardeau qui l'accable, comme une prison où elle est détenue, comme un tombeau où elle se trouve ensevelie [1], et ces fortes images ne disent pas encore assez avec quelle ardeur elle soupire après le jour où la mort la délivrera d'une odieuse et insupportable union.

En effet, vienne la mort, qui, dissolvant le corps, rende aux éléments les parcelles d'eux-mêmes que les éléments leur avaient prêtées. L'âme, parce

[1] « Libres de ce tombeau qu'on appelle le corps, et que nous traînons avec nous comme l'huître traîne la prison qui l'enveloppe. » PHÉDON, *Œuvres complètes de Platon*, traduction de M. Cousin, t. VI, p. 57.

qu'elle est simple, échappera à cette dissolution qui atteint le corps, parce qu'il est composé. Intelligente et libre, douée de conscience et d'amour, avide de bonheur et capable de mériter, l'âme serait-elle donc anéantie?

Imaginez, Messieurs, aux approches d'une bataille, un cavalier et son coursier. L'un et l'autre s'élancent au combat, vites, impétueux, emportés en quelque sorte par le souffle de la victoire; l'un et l'autre succombent sous une décharge meurtrière; l'un et l'autre ne sont-ils plus désormais que des cadavres, tout au plus utile engrais pour les moissons?

On a souvent comparé l'instinct des animaux à l'âme de l'homme. — Les uns, fabulistes ingénieux, n'ont cherché dans de tels rapprochements qu'une salutaire humiliation de notre orgueil. Car l'infatigable labeur des abeilles ne parle-t-il pas très-haut contre la paresse, le soin diligent des fourmis contre la dissipation, l'attachement du chien contre l'infidélité? Mais d'autres, moralistes corrompus et corrupteurs, n'ont voulu élever les animaux jusqu'à l'homme qu'afin de donner à l'homme le droit de s'abaisser jusqu'aux animaux, « semblables à quelqu'un de grande naissance qui, ayant le courage bas, ne voudrait pas se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé à vivre dans les exercices qu'elle demande [1]. » Que penser d'une doctrine aussi délétère,

[1] Bossuet, t. XXII, p. 213. *De la Connaissance de Dieu*, etc., ch. v, 1.

et comment démêler notre destinée du sort des bêtes?

Accordons, Messieurs, que les animaux ne soient pas de pures machines, et tenons pour vérifié tout ce qu'on raconte des merveilles de leur instinct. Je n'exalterai pas ici la prodigieuse supériorité du corps de l'homme sur celui des bêtes, cette droite stature, ce regard tourné vers les cieux, ce visage embelli par le sourire. Je demanderai simplement si les animaux ont, comme nous, un langage articulé; s'ils peuvent, comme nous, comprendre l'absolu, sentir la beauté, se perfectionner d'âge en âge; si, comme nous, ils ont un culte, s'ils sont libres; s'ils conçoivent, et si nous concevons pour eux une autre vie que leur aveugle existence du moment [1].

Considérez cet animal. Ses organes sont sains; il avait faim; il est repu. Que lui faut-il davantage? Voyez l'homme, au contraire! Quand tout est calme autour de lui, quand tout lui prospère, quand tout lui abonde, soucieux néanmoins, tourmenté, « égaré dans ce canton détourné de la nature [2], » il nourrit en soi-même un fond de vague inquiétude, qui ne tend à rien et qui tend à tout. Ce sont des larmes, des élans, des soupirs!

Cet animal expire. Je le peux regretter, comme on regrette un utile instrument qu'on a rompu, ou un vase précieux qui s'est brisé. Mais qu'est devenu ce qui, chez lui, était instinct? Je l'ignore et n'éprouve

[1] Bossuet, t. XXII, p. 211 et suiv. *De la Connaissance de Dieu*, etc., ch. v.

[2] Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. iv.

aucun besoin de le savoir; par rapport à moi, tout est dit : cet animal a péri tout entier. — Qu'un homme meure, au contraire! qu'on « lui jette un peu de terre sur la tête, et, si c'en est fait pour jamais [1], » mes plus claires idées sont contredites, mes plus chères espérances déçues, toutes les assises de la vie présente renversées.

En effet, l'intelligence de cet homme était créée pour la vérité. Et cependant l'erreur, l'ignorance, l'illusion, le mensonge, épaisses et malignes vapeurs, lui ont constamment obscurci ou dérobé les rayons de cet éternel soleil.

Son activité fiévreuse s'est consumée en mille entreprises successives, et vainement il a poursuivi un objet qui la pût fixer.

Vainement, de même, la recherche du bonheur a été le mobile presque unique de ses actions. « Comptez ses jours heureux, et vous trouverez que ce sont comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les; il n'y en a pas pour emplir la main [2]! »

Si donc il n'y a pas une vie future, où, frustrées ici-bas, ses facultés seront satisfaites, seul entre tous les êtres, l'homme n'atteint pas sa fin.

Individu, il est une chimère; être social, une amère ironie. Car, encore qu'il se découvre entre les

[1] Cf. Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. IV.

[2] Bossuet, t. XXVIII, p. 413. Fragment *Sur la brièveté de la vie et le néant de l'homme.*

hommes une plus juste répartition qu'on ne croit de biens et de maux, de peines et de jouissances, toutefois elle n'est pas telle que souvent on ne rencontre les contrastes les plus déplorables. — Cet enfant est né dans la pourpre; un peuple entier a salué ses premiers vagissements; ou bien, la nature libérale l'a doté de force et de beauté; des abeilles se sont posées sur ses lèvres, symbole de son éloquence et de son génie. — Cet autre a été reçu dans de livides haillons; sa naissance a été détestée comme le flot montant de la misère; ses traits difformes laissent douter s'il appartient à la race humaine; ce sera un crétin. Et plus tard, tandis que celui-ci aura été donné en proie à la faim, mauvaise conseillère, au crime peut-être et à l'échafaud, celui-là s'avancera sur une route triomphale, enchanté, superbe, radieux. — Où est la justice? où l'équité? où la compensation? Et ne faut-il pas attendre d'une vie future la réparation définitive d'inégalités aussi abominables?

Mais il en est encore de plus monstrueuses. S'il est vrai, en effet, que d'ordinaire, même ici-bas, le bonheur accompagne la vertu et le malheur le vice, n'a-t-on pas vu cependant d'heureux et illustres coupables

A force d'attentats, perdre tous leurs remords [1]?

Les tribunaux ne sont-ils pas impuissants à répri-

[1] Racine, *Athalie*, acte III, sc. III.

mer ce nombre effrayant de scélératesses, d'autant plus honteuses et punissables qu'elles sont plus cachées ?

L'opinion, cette reine du monde, n'est-elle pas, à tous égards, comparable à ces rois de l'Inde, stipendiés par une compagnie de marchands, toujours aux gages, toujours bassement aux ordres de la fortune et du succès ?

Être moral, l'homme est donc à soi-même un paradoxe, s'il n'y a pas une vie future qui justifie, légitime, sanctionne cette conception indéclinable qui attache à toute faute un châtiment, à toute bonne action une récompense. Cette conception n'eût-elle été ici-bas qu'une seule fois contredite, qu'une semblable contradiction ne serait pas tolérable.

Voilà le langage de l'esprit. Voici le langage du cœur.

Est-ce la vie ou la mort, est-ce l'être ou le néant que nous aimons ? A y regarder de près, toutes nos passions tendent à l'être; laissée à elle-même, notre nature éprouve une insurmontable horreur du néant. Et c'est pourquoi elle repousse, détourne, éloigne avec dégoût la pensée de la mort, qu'elle regarde comme la cessation entière de la vie.

D'autre part, l'homme se trouve à la gêne, il souffre, il s'agite dans le cercle étroit de la vie présente. Au lieu de lui présager un anéantissement inévitable, les débris amoncelés lui suggèrent irrésistiblement la pensée de ce qui ne périt pas, et pendant que l'univers, perpétuellement rajeuni, répare ses pertes annuelles et se relève de ses ruines,

je ne sais quelle secrète confiance nous assure qu'un jour aussi la plus noble des créatures se relèvera, pour ne plus tomber, de la décrépitude et de la mort.

Enfin, Messieurs, ce culte de l'idéal, cet élan vers l'inconnu, cet opiniâtre amour de l'invisible, toutes ces aspirations mystérieuses qui font tressaillir les artistes, les poëtes et les âmes les plus grossières, ne sont-ce pas là autant de révélations de notre destinée immortelle?

Que dirai-je encore? « Si tout meurt avec nous, les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés.

« Convenez de ces maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos, et tout est confondu

sur la terre, et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées, et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent, et la discipline des mœurs périt, et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règles, et toute l'harmonie du corps politique s'écroule, et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autres lois que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autres dieux qu'eux-mêmes. — Et si ce plan de république plaît à quelques-uns, qu'ils forment, s'ils le peuvent, une société de ces hommes monstrueux : tout ce qui reste à leur dire, c'est qu'ils sont dignes d'y occuper une place [1]. »

Messieurs, ces déductions ne sont ni outrées, ni inventées par la peur. La logique les impose à ceux qui nient qu'il y ait une vie future, et, trop souvent, l'expérience les vérifie. Car l'histoire témoigne fréquemment que là où défaille la croyance en un avenir rémunérateur et vengeur, les individus tombent dans l'abaissement et les peuples en décadence. De quel droit, par conséquent, douter d'une vérité sans laquelle toute pratique devient ruineuse, avec laquelle fleurit toute pratique ?

Mais écartons, si vous le voulez, ces considérations pourtant décisives, et réfugions-nous dans l'abstraction. Le doute ne nous y sera pas davantage permis.

[1] Massillon, Sermon pour le lundi de la première semaine de Carême, *sur la Vérité d'un avenir.*

En effet, si l'âme périt avec le corps, si elle s'use avec les organes, et, pour ainsi parler, comme un vêtement, mon esprit se trompe et mon cœur est déçu.

Et, chose singulière! comme c'est faute de pouvoir supporter la contradiction, manifeste en cette vie, de la vertu et du malheur, du bonheur et du vice, que mon esprit affirme une vie future, il s'ensuit qu'il se trompe par la force même du principe, qui, partout et toujours, le garantit ou le relève de l'erreur!

De même, étrange phénomène! comme c'est faute de pouvoir trouver, en cette vie, satisfaction complète à ses désirs, que mon cœur aspire après une vie future, il s'ensuit qu'il est déçu par la force même de ce sentiment de l'infini qui, partout et toujours, le ramène ou le préserve de l'égarement.

Il y a plus. Ce chaos où mon esprit est jeté, cette illusion où se noie mon cœur, ce n'est pas mon esprit qui le forme, ce n'est point mon cœur qui la crée. D'où provient donc un si prodigieux embrouillement?

Supposerai-je « qu'un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, a employé toute son industrie à me tromper [1]? » Et qui sera ce mauvais génie? Sera-ce Dieu? ou quelque être inférieur à Dieu, mais à qui Dieu aura départi et permis une maligne influence? Que ce mauvais génie soit Dieu lui-même, ou qu'il me trompe sous les regards de Dieu; dans les deux cas, ce sera par Dieu

[1] Descartes, 1re Méditation.

que je serai trompé. Mais Dieu est très-bon; il est la souveraine source de vérité [1], ou il n'est pas. Or il est. Donc je ne suis pas et ne puis pas être trompé, lorsqu'au nom du principe de contradiction et du sentiment de l'infini, je proelame, j'attends une vie future.

Je ne sais, Messieurs, ce qu'il vous semble de cette démonstration. Mais je n'en connais pas de plus convaincante, de plus géométrique, de plus irréfragable, et je crois avoir accompli mon dessein; ces deux propositions : « Je suis, » — « Dieu est, » m'ayant été suffisantes pour établir que l'âme est immortelle. Oui, l'immortalité est une certitude pour tout esprit qui réfléchit, une invincible espérance pour tout cœur qui n'est pas gâté, et, je me hâte d'ajouter, l'immortalité de la personne et non pas seulement l'immortalité fictive du principe pensant qui est en nous.

« Les cygnes, disait Platon, quand ils sentent qu'ils vont mourir, chantent encore mieux ce jour-là qu'ils n'ont jamais fait, dans leur joie d'aller trouver le Dieu qu'ils servent. Mais la crainte que les hommes ont eux-mêmes de la mort leur fait calomnier ces cygnes, en disant qu'ils pleurent leur mort et qu'ils chantent de tristesse; ils ne font pas cette réflexion qu'il n'y a point d'oiseau qui chante quand il a faim ou froid, ou quand il souffre de quelque manière, non pas même le rossignol, l'hirondelle ou la huppe, dont on dit que le chant est une complainte. Mais

[1] Descartes, 1re Méditation.

je ne crois pas que ces oiseaux chantent de tristesse, ni les cygnes non plus ; je crois plutôt qu'étant consacrés à Apollon, ils sont devins, et que, prévoyant le bonheur dont on jouit au sortir de la vie, ils chantent et se réjouissent ce jour-là plus qu'ils n'ont jamais fait... Et moi, je pense que je sers Apollon aussi bien qu'eux, que je suis consacré au même Dieu et que je ne suis pas plus fâché de sortir de cette vie [1]. »

Messieurs, c'est à vous, c'est à moi, c'est aux hommes de tous les temps, que s'adresse cette allégorie gracieuse, par où le divin Platon condamne nos tristesses impies et nos deuils insensés. — Donc, cessez ces gémissements, séchez ces pleurs que la juste douleur de la séparation vous a fait verser, écartez ces cyprès dont le noir ombrage protége affreusement la tombe de quelque être chéri, d'une mère, d'un fils, d'une épouse adorée. Et plutôt, pénétrés d'une confiante allégresse, couronnez ce cercueil des fleurs les plus vives ; répandez-y les plus suaves parfums. Car ce cercueil est un berceau, et toutes les fois qu'il meurt un homme de bien sur la terre, c'est un enfant qui naît dans les cieux.

Les cieux ! pensée terrible et douce ! populaire expression, dont la simplicité nous séduit et dont le vague nous rebute ! — En effet, ce n'est pas assez pour nous de savoir qu'il y a une vie future ; nous voudrions connaître ce qu'elle est, et Bossuet

[1] PHÉDON, *Œuvres complètes de Platon*, t. I, p. 248.

lui-même a fort bien remarqué « que nous sommes peu touchés du bonheur qui nous y est promis, parce que l'imagination n'y a aucune prise [1]. »

Sans contredit, Messieurs, nous pourrions nous incliner devant ces saintes ténèbres de l'avenir, et, à l'exemple de très-grands esprits, adorer en silence les dispositions du Créateur. Quelles qu'elles soient en effet, ces dispositions ne seront-elles pas immanquablement appropriées à notre nature, inespérées, excellentes? Essayons néanmoins, sans nous repaître de visions ni nous livrer aux conjectures, de déterminer, dans une certaine mesure, ce que sera l'autre vie; ce qu'elle sera quant au temps, ce qu'elle sera quant au lieu, ce qu'elle sera quant au mode.

Jusques à quand? Où? Comment? Telle est la triple question qu'il nous reste à examiner sommairement.

Messieurs, quelle sera la durée de la vie qui doit succéder à la vie présente? Cette vie future sera-t-elle définitive? ou, suivant une opinion qui date de loin, avec laquelle s'est joué plus d'un philosophe, et qu'un moderne, malgré des aberrations surprenantes, a su récemment encore rajeunir par l'émotion de son style et l'éclat de ses descriptions [2], n'y faut-il voir qu'une étape, un degré, une transition à d'autres vies, en un mot, le moment plus ou moins rapide d'une série?

[1] *Entretiens avec Fleury.*

[2] M. Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. Paris, 1858, in-8.

Acceptez cette prestigieuse hypothèse, et aussitôt je ne dis pas les difficultés, j'ose dire les absurdités, apparaissent, grossissent, s'accumulent.

En effet, si la vie présente n'est qu'une préparation à des vies qui la doivent suivre, elle n'est aussi que la résultante des vies qui l'ont précédée. Heureuse, elle se trouve être la récompense de nos mérites antérieurs; malheureuse, le châtiment de nos fautes passées. Mais, Messieurs, toute récompense n'est-elle pas un non-sens pour quiconque ne se rappelle pas d'avoir mérité? tout châtiment une cruauté révoltante pour quiconque ne se souvient pas d'avoir démérité? Or, de bonne foi, ce souvenir, l'avez-vous? Vous souvient-il d'avoir mené des vies antérieures, comme Pythagore qui prétendait avoir existé dans le corps d'un certain Euphorbe, lequel succomba au siége de Troie? Votre mémoire vous conduit-elle jusque-là? Ou, bien au contraire, ne rougiriez-vous pas d'avancer sérieusement de pareilles extravagances?

Ce n'est pas tout. Ou ceux qui professent la transmigration des âmes assignent une limite à ces existences ultérieures dont ils parlent; et alors, outre qu'ils se jettent dans un arbitraire que rien n'autorise, ils compliquent inutilement l'épreuve d'où dépend notre destinée et à quoi plusieurs vies ne satisfont pas mieux qu'une seule vie; ou ils enseignent une circulation dont ils ignorent le commencement, dont ils ne prévoient pas le terme, et alors, Messieurs, dans cette succession indéfinie de métamorphoses, dans ce cercle dont la circonférence est partout, le centre

nulle part, dans l'idée de ce but vers lequel nous tendons sans cesse, que nous n'atteignons jamais, votre raison ne vient-elle pas se heurter à une contradiction inqualifiable?

« Que dirai-je, s'écrie quelque part Bossuet, de ceux qui croyaient la transmigration des âmes; qui les faisaient rouler des cieux à la terre et de la terre aux cieux, des animaux dans les hommes et des hommes dans les animaux, de la félicité à la misère et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais de terme ni d'ordre certain? Combien était obscurcie la justice, la providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs! et qu'il était nécessaire de connaître Dieu et les règles de sa sagesse, avant que de connaître l'âme et sa nature immortelle[1]! »

Et, au vrai, on méconnaît, on ignore la nature de l'âme, lorsqu'on n'aperçoit pas qu'à travers et par delà les fins successives qu'elle se propose, elle cherche impatiemment, et souvent d'une manière aveugle, quoique irrésistible, une fin suprême. C'est pourquoi, ou la vie future n'est pas, ou elle est une consommation de la vie, consommation d'égalité souveraine, qui mettra « les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux, qui ont rempli la terre du bruit de leur nom, à côté du laboureur et du vigneron[2]; » consommation de justice inviolable, où peut-être « le sage, le savant, l'investi-

[1] Bossuet, t. XXIII, p. 211. *Histoire universelle*, 2e partie.

[2] Massillon, Sermon pour le 1er dimanche de l'Avent, *sur le Jugement universel.*

gateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes, tandis que l'idiot, qui ne savait pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire et de lumière [1]. »

Ainsi donc, Messieurs, vous demandez jusques à quand durera la vie future, et je réponds : Toujours. Du temps, nous passerons à l'éternité.

Maintenant, quel sera le lieu de cette vie future? Quelle idée se faire « de cette terre inconnue, d'où nul mortel n'est revenu [2], » et où, corps et âme, nous devons être appelés à une nouvelle et définitive existence?

Irons-nous habiter quelques-unes de ces innombrables étoiles, qui flottent au-dessus de nos têtes, comme autant de mondes mouvants?

Irons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage;
Ou, conduits par la main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis [3] ?

Messieurs, lorsque la nuit est pure, l'atmosphère embaumée, le firmament étincelant de mille feux, une mélancolique rêverie s'empare, malgré nous, de notre âme charmée. Nos regards errent dans les

[1] Massillon, Sermon pour le 1er dimanche de l'Avent, *sur le Jugement universel.*

[2] *Id., ibid.*

[3] M. de Lamartine, *Méditations poétiques*, VIIIe Médit., *les Étoiles.*

cieux; ils en interrogent les muettes profondeurs; ils cherchent, en quelque sorte, à découvrir les populations de leurs splendides cités. Et, quelquefois, parmi toutes ces îles de lumière, il en est une qui particulièrement fixe nos yeux; son éclat nous fascine; c'est là que nous voudrions,

> Échappant à ce globe de boue[1],

aller jouir d'une éternelle vie.

Enchantements délicieux, enchantements innocents, je l'avoue, mais que la réflexion vient promptement briser!

De savoir, en effet, s'il y a d'autres planètes habitées que la terre, c'est là pour nous un problème, sinon insoluble, du moins parfaitement oiseux. Et, quelque effrayé que l'on puisse être « du silence de ces espaces infinis [2], » quelque peine que l'on ait à concevoir que l'homme soit l'unique objet de cette miraculeuse magnificence, on rabattra beaucoup sans doute de cette fantastique grandeur, si l'on considère « que les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela et soi-même, et le corps, rien [3]. »

Me sera-t-il permis de le déclarer? J'estime même assez mesquin et presque puéril d'imaginer qu'une

[1] M. de Lamartine, *Méditations poétiques*, VIIIe Médit., *les Étoiles*.

[2] Pascal.

[3] *Id.*, *ibid.*, *Pensées*, 2e partie, art. X.

étoile doive être notre dernier asile; car l'ordre actuel de l'univers doit-il donc subsister? Et d'ailleurs, une étoile, si grande qu'on la suppose, n'en est pas moins un lieu très-circonscrit. Or, n'est-il pas évident que, dès ici-bas, toute clôture nous devient insupportable, et que nous employons toute notre industrie à reculer les bornes du séjour où nous gémissons renfermés? Déjà cette terre est à peu près connue; l'homme y étouffe, pour ainsi dire, et, dans son indomptable audace, médite de parcourir les champs de l'air!

Ainsi donc, Messieurs, vous demandez où s'écoulera la vie future, et je réponds : Partout. Affranchis des étroites limites d'un lieu toujours le même, nous vivrons, n'importe où, au sein de l'immense espace.

Enfin, quel sera le mode de la vie future? Quelles souffrances, quelles joies nous y sont préparées? Comment concevoir ce que les hommes appellent le ciel et l'enfer?

Ici, Messieurs, il serait plus que jamais nécessaire de faire taire vos sens, de chasser les vains fantômes, de vous déshabituer des images reçues, pour vous appliquer entièrement à l'observation de ce qui se passe en vous-mêmes, selon que vous avez cédé au vice, ou obéi à la vertu. En effet, c'est surtout dans ce double état de l'âme que se manifeste le vrai commencement du ciel et de l'enfer. Cette joie ineffable qui suit une bonne action et qui en est l'immédiate récompense; cette dignité de notre nature accrue, fortifiée et sentie; cet élan du cœur vers ce qui est en haut,

c'est-à-dire vers Dieu, voilà le commencement du ciel. Cette douleur cuisante du remords qui suit une mauvaise action et qui en est l'immédiat châtiment; cette chute, cette dégradation, cette déchéance de nous-mêmes, le poids qui nous attire vers ce qui est en bas, c'est-à-dire cette fuite loin de Dieu, voilà le commencement de l'enfer.

Ainsi donc, Messieurs, vous demandez en quoi consiste l'enfer, et je réponds : A être éloigné de Dieu; en quoi consiste le ciel, et je réponds : A être rapproché de Dieu. J'en ai pour garant Bossuet; c'est là le ciel et c'est là l'enfer.

« Ne nous imaginons pas, dit ce grand évêque autant qu'illustre philosophe, ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans ces horribles grincements de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même; l'enfer, c'est d'être éloigné de Dieu [1]. »

Et d'autre part : « Le ciel, écrit Bossuet, c'est de voir Dieu éternellement tel qu'il est, et de l'aimer sans pouvoir jamais le perdre [2]. »

Messieurs, dans le problème complexe, délicat, que je viens de discuter devant vous, je n'ai pas eu la pensée de tout dire. Bien des détails ont été omis,

[1] Bossuet, t. IX, p. 292. Sermon pour le 1[er] dimanche après la Pentecôte, *sur la Gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs.*

[2] *Ibid.*, t. IV, p. 78. *Catéchisme de Meaux*, seconde partie, leçon XI.

ou à peine indiqués. Et même dans ce que j'ai dit, je n'ai pas la prétention d'avoir dissipé toutes les incertitudes, levé toutes les difficultés. Mais peut-être vous aurai-je du moins persuadés que les saillies de l'imagination sont pernicieuses et misérables, en comparaison des saines, des sublimes données de la raison.

L'imagination, en parquant les hommes sur la terre, leur suggère toutes les convoitises; en les leurrant d'une transmigration sans fin, elle les porte à toutes les folies. Inspirée par le christianisme qu'elle éclaire à son tour, confirmée par cette auguste religion, dont l'efficace mène plus loin encore, la raison les met au centre de perspective : en leur promettant une vie future, elle la leur annonce définitive, et, dans la vie présente, elle leur en montre la préparation. Dès lors, excepté celle du droit, ils acceptent toutes les inégalités; excepté celui du devoir, ils repoussent tous les engouements, et, de la sorte, en même temps que la vie privée est consolée, la vie publique ennoblie, les individus vont à leur bien et la patrie marche à sa grandeur.

Messieurs, ces maximes sont anciennes, mais elles sont solides, inébranlables; elles sont austères, mais salutaires. Quant à moi, je n'ai pas cru pouvoir, en terminant ce cours, vous en proposer qui vous donnassent de la philosophie une idée plus haute; qui fussent un plus digne prix de votre longue et bienveillante attention; qui couvrissent mieux de leur force et de leur évidence les obscurités et les défaillances de ma parole.

DE LA RÉFLEXION

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU LYCÉE NAPOLÉON

(Août 1859)

Jeunes Élèves,

Cette nombreuse et brillante assistance, cet appareil, ces frémissements, disent assez que dans ce sanctuaire de l'étude le régime ordinaire est suspendu. Au travail a succédé la fête du travail; à la lutte, la récompense. Une commune joie remplit d'ailleurs toutes vos âmes. Car ces murs, qui vous possèdent encore, ne vous retiennent déjà plus. Vous allez en franchir le seuil, dire adieu aux leçons, vous appartenir à vous-mêmes, pour quelque temps ou pour toujours.

Nous ne vous envions, jeunes élèves, ni ce repos que vous avez mérité par vos efforts, ni cette liberté dont tout nous garantit que vous saurez faire un digne emploi.

Mais avant que vos maîtres, qu'une affection dé-

vouée confond ici avec vos familles, se séparent de vous, souffrez que l'un d'entre eux, interprète de tous, vous rappelle, suivant l'usage, quelques-uns de ces conseils qu'ils vous ont prodigués avec leurs soins. Certes, la matière est abondante et le choix embarrassant. Quelles vérités en effet n'ont-ils pas cherché à inculquer dans vos esprits? Quelles aptitudes, quelles vertus n'ont-ils pas pris à tâche de susciter en vous, d'y développer et d'y nourrir? Cependant, puisqu'il faut se borner, me réduisant à un point unique, j'irai droit à ce qui me semble, en toutes choses, une condition essentielle, non pas seulement pour réussir, mais encore pour vivre comme il convient. Je vous entretiendrai un instant, et dans quelques-unes de ses applications principales, de la nécessité de la réflexion. Si je m'arrête à un sujet aussi sévère, c'est que son importance permet qu'il se passe d'agréments, et si je n'hésite pas à m'engager dans des considérations sérieuses, c'est que je vous sais faits pour me comprendre et assez patients pour m'écouter.

Messieurs, lorsque les philosophes ont voulu définir l'homme, ils ont dit que c'est un être qui pense, une intelligence qui se sert d'organes. La raison est en effet le trait dominant qui distingue l'homme et lui donne sur les êtres qui l'entourent une absolue supériorité. « L'homme, écrivait Pascal, n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer; mais quand l'univers l'écraserait,

l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.... Toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée [1]. »

Ainsi, les plantes végètent, les animaux cèdent irrésistiblement à leur instinct. Résumé de la création, dont il occupe les cimes, l'homme seul a reçu en partage cette merveilleuse faculté de penser, par où il se connaît soi-même, immobile se transporte dans les lieux qui lui plaisent, converse avec les absents, sourit à leur sourire, évoque ce qui n'est plus, imagine ce qui n'est pas, des sommets du présent ressaisit le passé ou atteint l'avenir, et, du fini, par un vol que rien n'arrête, s'élève jusqu'à l'infini.

Ce n'est pas tout. Cette pensée, que le spectacle de l'univers attire et captive, elle peut, se repliant sur elle-même, oublier l'univers, le supposer anéanti. Et ne craignez pas qu'alors elle expire dans les ténèbres et dans le vide. Loin qu'elle s'affaisse, son existence n'en deviendra que plus pleine et plus active. Le monde des corps se sera évanoui, je le veux, mais pour laisser apparaître dans une éclatante lumière le monde de la conscience et le monde des idées.

Ce mouvement, cette expansion, ce retour de la pensée sur elle-même, c'est précisément ce qui constitue la réflexion. Or, il le faut reconnaître, si la faculté de penser fait de l'homme un être excellent, la faculté de réfléchir met le sceau à sa grandeur. C'est

[1] *Pensées*, 1re partie, art. IV.

là véritablement l'image de Dieu en nous, et « comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage [1], » les philosophes n'ayant jamais conçu de Dieu une notion plus sublime que lorsqu'ils l'ont défini « la pensée de la pensée, la pensée qui se pense elle-même éternellement [2]. »

Il suit de là, Messieurs, que plus l'homme pense, plus il est homme, et que moins il pense, moins il est homme. La réflexion le rapproche de Dieu; l'irréflexion le ravale au niveau des bêtes.

Cette simple considération, qui aussi bien résume tout, serait suffisante pour établir la nécessité de la réflexion. Je pourrais, d'un autre côté, vous faire voir qu'aux progrès de la réflexion se mesurent les progrès mêmes de l'humanité. Mais sans me perdre dans des généralités ni m'enfoncer dans les abstractions, j'en viens à une immédiate expérience, et je remarque tout d'abord que la réflexion est la maîtresse de la vie.

Ne vous est-il jamais arrivé, Messieurs, d'assister à quelqu'une de ces réunions où, après un long temps, se retrouvent des hommes qui ont passé ensemble leurs jeunes années dans la fraternelle égalité du collége? Les conditions paraissent encore plus changées que les visages. A ceux-là tout abonde; les voilà élevés aux charges et aux honneurs; quelques-uns même se sont acquis de l'illustration. Ceux-ci languissent dans une médiocrité voisine de la gêne; leur état est

[1] Descartes, IIIe Méditation.

[2] Aristote, *Métaphysique.*, l. XII, ch. IX.

obscur, et, s'ils n'ont pas à en rougir, ils éprouvent du moins le déplaisir extrême de se sentir dédaignés.

Où chercher l'explication de ces inégalités chagrinantes et pourtant inévitables? Les hommes, je l'avoue, ne sont pas tous également doués. Les uns ont de la naissance, tandis que les autres n'en ont pas. Enfin, la fortune est aveugle et pousse loin ses caprices. Toutefois, ceux qui ont obtenu ses faveurs n'ont-ils rien fait pour les mériter? et si la nature s'est montrée libérale à leur égard, n'ont-ils rien ajouté à ses dons? Considérez de près ces existences brillantes, où l'on serait tenté de ne voir autre chose que des jeux éblouissants du hasard. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir qu'elles tiennent à des idées arrêtées, à un dessein suivi, à une raison invariable. Semblables à un drame bien conduit, rien n'y marche à l'aventure; tout s'y enchaîne étroitement, et des épisodes qu'on dirait incohérents et disparates s'y ramènent à une inflexible unité. Quand donc on entreprend de rendre compte des inégalités sociales qui se rencontrent entre les hommes, ce n'est pas seulement à l'inégalité des facultés et des chances qu'il faut les attribuer, mais aussi et notamment à l'inégalité de la réflexion.

Messieurs, vers le milieu du siècle dernier, deux jeunes ouvriers s'associaient à Philadelphie et montaient en commun une imprimerie. L'un, après avoir tout essayé sans réussir à rien, a fini obscurément, et nul d'entre vous peut-être ne se rappelle ou ne connaît Hugues Méréditb. L'autre, resté imprimeur, peu à peu a grandi; il est devenu l'instituteur, puis

un des libérateurs de sa patrie. Les sciences et la civilisation se disputent sa mémoire. Vous m'avez tous prévenu ; il se nommait Benjamin Franklin. Or, avant « d'arracher la foudre aux cieux et leur sceptre aux tyrans, » Franklin assujettit sa pensée à une austère discipline. Il traita son esprit, comme un auteur fait son livre, le remaniant, le corrigeant sans relâche, en préparant une édition chaque jour meilleure sous la dictée de la réflexion.

Que la réflexion contribue puissamment à créer les fortunes, à préserver les destinées ou à les agrandir, certainement, Messieurs, cela seul témoigne avec évidence de sa nécessité. Mais, en même temps qu'on découvre dans la réflexion le ressort de la pratique journalière, il est aisé de se convaincre qu'elle est l'âme des œuvres les plus hautes. Comme elle assure la base du sens commun, elle fonde aussi l'inspiration.

Qu'est-ce en effet que l'inspiration? Croyez-vous que ce soit une apparition soudaine et passagère, un souffle sacré qui nous pénètre et nous transporte, une ardente flamme, qui, se posant sur les têtes, les illumine d'une auréole étincelante?

Toutes ces figures servent à exprimer ce qu'il y a de divin dans l'inspiration, qui révèle le génie. Mais le génie a, de plus, sa partie humaine, qui est la patience, et la patience ici, c'est la réflexion.

Quel artiste imaginer plus accompli que ce Phidias, dont, après plus de deux mille ans écoulés, les frises nous ravissent encore d'admiration, ou que ce Raphaël qui semble avoir emporté avec lui le secret de ses chastes et suaves peintures? Ni Raphaël, ni Phi-

dias, n'ont dû simplement à une inspiration heureuse tant de chefs-d'œuvre inimitables. Je les vois l'un et l'autre étudiant le ciel de l'Italie ou le ciel de la Grèce, ces horizons limpides, ces lignes aux pures arêtes, cherchant à démêler, parmi tous les beaux corps qu'ils rassemblent, les traits épars de la beauté; puis, se détournant de ces incomplets modèles, pour contempler en eux-mêmes, face à face avec leur pensée, le type excellent, le parfait idéal qu'ils s'efforcent de réaliser dans leurs ouvrages [1].

Je ne vous parlerai pas d'Homère. Mais où Milton, cet aveugle sublime, a-t-il pris les couleurs de sa divine épopée? Tous ses sens sont fermés, et c'est à peine si la voix de ses filles fait parvenir à ses oreilles des lectures cent fois écoutées. Cependant, il pense, il se souvient, il réfléchit, et de la réflexion, comme d'une source vive, jaillissent les chants immortels du *Paradis*.

Il en est de l'orateur comme du sculpteur, du peintre, du poëte. Cette phrase harmonieuse et cadencée, cette souple et nerveuse diction, ces accents pathétiques et vainqueurs, qui terrassent ou relèvent, qui oppressent ou raniment, calment ou irritent, tout ce prestige de la parole humaine vient moins encore de la nature que de l'art. Avant de paraître à l'Agora, armé de son éloquence comme Jupiter de son tonnerre, Démosthène, durant de longs mois, s'enferme dans une inaccessible retraite d'où il n'entend rien, d'où il ne voit rien, de telle manière que nul objet ne

[1] Cicéron, *De Orator*. — Raphaël, *Lettre à Castiglione*.

puisse distraire sa pensée [1]. Ouvrez les dialogues oratoires, où Cicéron a consigné les préceptes de sa rhétorique, et vous apprendrez au prix de quel labeur, de quelle attention scrupuleuse, de quelle observation infinie de détails, le défenseur de Roscius et de Ligarius, l'accusateur de Catilina et d'Antoine, a su fléchir les juges, émouvoir le sénat, régner sur le Forum. En un mot, Cicéron et Démosthène sont des orateurs incomparables; ce sont de puissants magiciens, *ut magus* [2], mais leur baguette enchantée, c'est l'étude, c'est la réflexion.

Si les lettres, si les arts tirent de la méditation leur fécondité, que dire des sciences? Il est vrai, des hasards heureux, des rencontres inespérées, l'esprit d'entreprise et d'audace conduisent parfois aux découvertes. Mais les découvertes n'ont-elles pas surtout pour origine la réflexion?

A coup sûr, j'admire avec Horace [3] l'indomptable courage de celui, qui, le premier, osa, sur un bois fragile, affronter la tempétueuse solitude des mers. Mais ce que j'admire bien davantage, c'est la pensée qui permit à l'homme d'asseoir sa domination sur les flots; c'est cette puissance qu'il a de réfléchir « par où il va tâtant toute la nature [4], » et, dès qu'il a fait un premier pas, n'ayant plus de bornes à ses connaissances et à ses inventions.

[1] Quintilien, *De Instit. orat.*, l. X.

[2] Horace, *Épîtres*, l. II, I.

[3] *Id.*, *Odes*, l. I, III.

[4] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XXII, p. 227, 237; *Connaissance de Dieu*, etc., ch. V.

Effectivement, voyez! Qu'est-ce que l'homme? Un atome; et cet atome a mesuré l'espace, assigné aux astres leurs lois, tracé la géographie des abîmes que recouvrent les océans, indiqué aux vents les aires infranchissables où ils doivent souffler!

Qu'est-ce que l'homme? Un être d'un jour, et cette éphémère créature a calculé les révolutions du globe qu'elle habite; sous les détritus amoncelés, retrouvé d'innombrables espèces englouties, et, pénétrant comme au centre de la terre, expliqué les causes des cataclysmes, la formation des montagnes ou des continents!

Qu'est-ce que l'homme? le plus frêle des êtres; et cet être fragile a plié la nature entière à son usage, fait de la vapeur son char, et de l'électricité sa messagère. La plus infirme des créatures est parvenue en quelque sorte à supprimer la douleur!

Encore une fois, que sont tous ces prodiges, sinon des conquêtes de la réflexion?

Interrogez le physicien, le chimiste, l'astronome; demandez-leur comment ils sont arrivés aux découvertes qui ont immortalisé leur mémoire, honoré l'humanité ou accru son bien-être, et chacun d'eux vous répondra comme Newton : « En y pensant toujours. »

Il n'y a pas jusqu'à cette science « si fatale à la vie humaine, mais qui est en même temps, observe Bossuet [1], ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile; » il n'y a pas jusqu'à cette science de la

[1] *Œuvres complètes*, t. XI, p. 153; Oraison funèbre du prince de Condé.

guerre, par où les peuples peuvent être foulés et asservis, mais aussi délivrés et vengés, où n'éclate le triomphe de la réflexion. En effet, « dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement [1], » est-ce la machine qui décide tout et le nombre qui fait la force? Nullement. L'intelligence se joue du nombre et la matière n'a de force que celle qu'elle emprunte à l'esprit. Ni les gros bataillons, ni les positions choisies de longue main, ni les retranchements, ni les remparts des fleuves, ne sont inexpugnables à cette pensée souveraine qui dirige et soutient les courages. Sûre dans ses conséquences, parmi le fracas des armes intrépide, sereine au milieu des périls, elle presse, détermine, enchaîne la victoire, et la France palpite émerveillée aux noms glorieux de Magenta et de Solferino.

Ce sont là les formidables rencontres, où, à travers le sang et les larmes, l'esprit se manifeste dans sa foudroyante majesté, plus majestueux encore lorsqu'il retient sur le penchant les affaires qui se précipitent, et s'arrête à ce point où le succès deviendrait de l'ivresse et une ardeur généreuse de l'entraînement.

Mais, Messieurs, l'esprit n'est pas l'âme tout entière. L'homme est cœur et esprit. Or, quand le cœur parle, ne faut-il pas que l'esprit se taise? Lorsqu'en nous s'émeut le sentiment, ne convient-il point que la pensée fasse silence? En d'autres termes, au lieu que la réflexion soit nécessaire au cœur, ne serait-elle

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XI, 156 ; Oraison funèbre du prince de Condé.

pas plutôt à ses élans un obstacle, à sa chaleur une glace, flétrissant toutes ses amours, corrompant toutes ses joies, et, par le désenchantement qu'elle amène, précipitant les âmes dans une incurable tristesse?

Je ne nie pas ces pernicieux effets de la réflexion sur le cœur. Mais je m'empresse d'affirmer que c'est l'abus de la pensée qui les produit, non l'usage. La réflexion qui est le retour de la droite raison sur elle-même et non pas de la raison corrompue, loin de frapper le cœur de stérilité, le féconde parce qu'elle le règle; loin de briser son énergie, la décuple parce qu'elle l'éclaire; enfin, loin de tarir ses joies, les vivifie parce qu'elle les épure.

Messieurs, où va le cœur, si la raison ne le modère, ou plutôt où ne va-t-il pas? Les moralistes ne se sont pas lassés de nous redire en combien de manières pour lors il s'égare, et les romanciers ont mis tout leur art, souvent même une coupable industrie, à nous donner le spectacle de ces égarements. Affranchi de contrainte, le cœur se croit libre, et il s'asservit à tout; ses sentiments dissipés s'évaporent; il se dessèche, s'endurcit et meurt.

Appauvri, exténué, lorsque la raison n'est point présente, qui « retire de çà et de là les petites parcelles de ses désirs épars de tous côtés [1], » ou qui prévienne cette dispersion, le cœur ne sait plus ou sait mal à quels objets appliquer ces redoutables puissances, funestes tour à tour et bienfaisantes, qu'on appelle les passions. Laissées à elle-mêmes, les pas-

[1] Bossuet.

sions finissent par ressembler aux forces brutes de la nature. Incendies ou torrents, elles dévastent tout. C'est pourquoi, laissées à elles-mêmes, elles dégénèrent inévitablement en faiblesse. Si donc il reste indubitable que sans passion il n'y a rien de grand, assurez-vous du moins que ce ne sont par les passions aveugles, mais les passions réfléchies, qui font les grands siècles, les grandes choses et les grands hommes. L'enthousiasme a pu être qualifié de délire; mais c'est dans une supériorité de raison que gît son apparente déraison.

Il y aurait d'ailleurs une erreur grave à se persuader que, par la mesure qu'elle nous prescrit, par les préceptes qu'elle nous enjoint, la réflexion, conseillère morose, nous interdise tous les plaisirs. En effet, appliquée à la vie du cœur et au gouvernement des passions, le fruit de la réflexion, c'est la vertu, de telle manière que personne ne pouvant contester qu'afin d'être heureux il faille être vertueux; il s'ensuit que, même en vue du bonheur et sans ramener pour cela la vertu à un calcul, il est nécessaire de réfléchir.

Aussi bien, l'intelligence n'a-t-elle pas des plaisirs qui lui sont propres et en comparaison desquels languissent les délices les plus raffinées? Je ne déclame point. Mais la satiété ou le dégoût, le remords ou la mélancolie, n'est-ce pas là le terme fatal où aboutit la volupté? Oui, « pareille à un vil cristal, elle fond entre les mains et n'y laisse que de la boue [1]. » Après

[1] Bossuet.

les plaisirs de la vertu, je n'en sache pas, au contraire, de plus solides que ceux de l'esprit. Nous n'avons point à les mendier de droite et de gauche, ne les possédant jamais dans leur plénitude ni jamais en sécurité; trop souvent donnant en échange notre fierté ou notre honneur; inclinés par l'habitude bien plus qu'amorcés par la jouissance. Nous en portons en nous-mêmes le trésor inestimable. Nulle violence ne peut nous les ravir, nul accident les compromettre. Les goûter, c'est nous ennoblir, au lieu de les diminuer les accroître, et loin d'en émousser la pointe, l'aviver. La félicité que nous leur devons est sans mélange; nous y oublions ce qui se rapporte au temps, pour nous souvenir de ce qui est éternel.

Tel est, Messieurs, le nouveau bienfait de la réflexion, le dernier que je me sois proposé de signaler, mais non pas, à beaucoup près, le moins considérable. Apanage de notre nature, la réflexion, qui ramène l'homme par la prudence au devoir, qui l'inspire dans ses œuvres les plus relevées, qui purge ses passions, qui lui procure d'ineffables jouissances; la réflexion, d'autre part, détachant son âme de la terre, l'invite et l'oblige à porter ses regards plus haut. Comment, en effet, ne pas nous enquérir de ce que nous sommes, ne point songer à notre origine, demeurer indifférents à notre destinée? Ce sont là les problèmes qu'agite cette réflexion pratique, en quoi consiste la philosophie. Car, négligée ou rabaissée par l'opinion, le rôle de la philosophie n'en est pas moins vital. Elle ne se borne pas à orner l'intelligence ou à contenter une louable curiosité. Son influence sur les mœurs comme

sur la spéculation est décisive. Elle nous instruit de nos devoirs, nous révèle nos droits, dont elle nous montre en Dieu l'indéfectible principe, et, par delà les obscurités du présent, fait briller à nos yeux la perspective consolante de l'immortalité. De la sorte, la philosophie ne lutte pas avec la religion, elle conspire avec elle ; elle ne contrarie pas les enseignements du christianisme, elle y prépare et en ouvre l'accès. Ceux-là donc ont avancé des paradoxes détestables, qui ont prétendu que « l'homme qui médite est un animal dépravé [1], » ou encore « qu'il nous faut abestir pour nous assagir [2]. » Loin de nous ces mensongères et odieuses maximes ! La demi-science ou la frivolité, non la science ou la raison, combat contre la foi, et Bacon a remarqué excellemment que si un peu de philosophie éloigne les esprits de la religion, beaucoup de philosophie ou de réflexion les y ramène [3].

Et maintenant, Messieurs, que conclure ?

Jeunes élèves, qui devez nous revenir, lorsque, après avoir joui des vacances, vous reprendrez le cours de vos études, soyez, avant tout, dociles comme par le passé. Mais continuez aussi de vous exercer à la réflexion. On l'a écrit avec justesse : « L'esprit s'étend ou se raccourcit suivant l'application ou l'inapplication où il vit. L'esprit est comme un cuir souple qui prête ; il s'allonge et il s'élargit, à proportion de

[1] Rousseau, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 156 ; *Discours sur l'origine de l'inégalité*, etc.

[2] Montaigne, *Essais*.

[3] *De Augment.*, l. I.

la bonne volonté et de l'exercice[1]. » Les développements de votre intelligence dépendront du degré même de votre réflexion.

D'un autre côté, c'est par la réflexion que se formera votre caractère. Si vous ne réfléchissiez, vous risqueriez fort d'offrir, dès maintenant, comme autant de copies de ce *Fantasque* que Fénelon a crayonné, et, plus tard, de ce *Distrait* qu'a représenté La Bruyère, ou de cet *Étourdi* que Molière a mis sur la scène. C'est trop peu dire; vous iriez un jour grossir le nombre de ces esprits inquiets et turbulents, mobiles et irrésolus, qui préjugent plus qu'ils ne jugent, s'agitent plus qu'ils n'agissent et désirent plus qu'ils ne veulent, incapables de tout et capables de tout, fléaux de la société et d'eux-mêmes.

La réflexion qu'on attend de vous n'a du reste rien de commun avec cette humeur critique et dénigrante, avec cette affectation de maturité précoce, qui ne recouvrent d'ordinaire que la médiocrité ou la paresse. Non, gardez l'aimable entrain de votre âge; gardez-en l'allégresse et la simplicité. La réflexion qu'on vous demande s'allie très-bien avec la candeur; elle s'appelle proprement l'attention. Mais, sans prétendre être hommes avant le temps, songez qu'un jour vous serez hommes, et par conséquent ne vous imaginez pas que pour vous le moment de réfléchir ne soit pas encore venu.

Et vous, jeunes gens, qui aujourd'hui même vous voyez presque émancipés, ne vous figurez pas que

[1] Fénelon, *Lettres sur la métaphysique*, lettre VI.

pour vous le moment de réfléchir soit déjà passé. Jamais, au contraire, l'examen, le scrupule, la vigilance, ne vous auront été plus nécessaires. Sur cette mer semée d'écueils où vous allez être lancés, vous nagerez sans écorce, comme s'exprimaient les anciens, *nabis sine cortice*. Que la réflexion soit votre lest et qu'elle soit votre boussole. Car, pour parler sans métaphore, le choix d'une profession, et, la profession choisie, l'accomplissement des devoirs qu'elle impose, ne sont-ce pas là d'importants sujets et des sujets permanents de réflexion? J'ignore d'ailleurs si de vos rangs sortiront des artistes, des poëtes, des orateurs, des savants, des capitaines. Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que vos devanciers vous ont frayé de nobles voies. Vous n'avez qu'à marcher sur leurs traces; vous n'avez qu'à imiter ces hommes, dont les statues et les portraits sont proposés ici même à votre émulation, comme les images des ancêtres. Laissez-moi, en tout cas, vous recommander aussi le culte de cette réflexion désintéressée, dont vous venez de terminer l'apprentissage, laquelle nous porte, comme sur des ailes, vers les sereines régions du vrai, du beau et du bien. Ah! puissent toutes choses ne vous être pas moins prospères que le souhaitent vos maîtres et que se le promettent vos familles! Cependant, et quoi qu'il arrive, vous n'échapperez ni aux épreuves, ni aux misères de notre condition. Au milieu des maux que vous infligera le sort, ou que vous-mêmes peut-être vous serez attirés, jeunes gens, croyez-m'en sur parole, c'est dans la méditation, dans l'étude, le travail, que vous trouverez quel-

ques-uns des soulagements les plus sûrs qui puissent vous être offerts. Aux heures d'abattement et de mécompte, recueillez-vous pour écouter la Muse, la Muse de la Réflexion. Elle vous parlera de ce qui ne trompe ni ne passe; elle vous parlera de la patrie, de l'âme, de Dieu, et ses chants divins apaisant vos souffrances, vous sentirez renaître dans vos cœurs ces joies si pures qui vous ravissent en ce moment et auxquelles je veux enfin vous laisser tout entiers.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER, 30, rue Mazarine.